2-18-70

… souvenir

24 · X^bre 1915

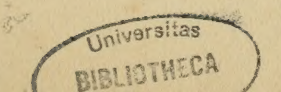
M. Champion

La douleur est la porte
par où Dieu entre le plus
souvent dans les âmes.

Mgr d'Hulst

LES LETTRES ET LES IDÉES
DEPUIS LA RENAISSANCE

MAURICE DE GUÉRIN



DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE H. CHAMPION

Revue des Études Rabelaisiennes, publication trimestrielle dirigée par Abel LEFRANC. 8 vol. in-8°, depuis 1903. 160 fr.

Le Tiers-Livre du Pantagruel et la Querelle des Femmes au XVIe siècle. In-8°, 1904 (*épuisé*).

L'Isle sonante, *par M. Francoys Rabelais* (réédition donnée avec la collaboration de Jacques BOULENGER). In-8°, 1905. 3 fr. 50

Comptes de Louise de Savoie et de Marguerite d'Angoulême (en collaboration avec Jacques BOULENGER). In-8°, 1905. 5 fr.

Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du XIIIe siècle. In-8°, 1888. 6 fr.

Ouvrage couronné par l'Institut.

La Jeunesse de Calvin. In-8°, 1888. Librairie Fischbacher (*épuisé*). 6 fr.

Prix triennal Thiers à l'Académie française.

Histoire du Collège de France, depuis ses origines jusqu'à la fin du premier Empire. In-8°, Hachette, 1892. 7 fr. 50

1er prix Thérouanne à l'Académie française et prix Saintour au Collège de France.

Les dernières Poésies de Marguerite de Navarre, publiées pour la première fois. In-8°, Armand Colin, 1896. 12 fr.

Prix Saintour à l'Académie française.

Les Idées religieuses de Marguerite de Navarre. In-8°, Fischbacher, 1898. 5 fr.

Le Platonisme et la Littérature en France, à l'époque de la Renaissance (1500-1550). In-8°, 1896 (*épuisé*).

Les Navigations du Pantagruel, *étude sur la géographie rabelaisienne.* In-8°, Henri Leclerc, 1905 (avec 8 planches). 12 fr.

Défense de Pascal. Pascal est-il un faussaire ? Edition de la *Revue bleue,* 1906. 2 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT CHEZ H. CHAMPION :

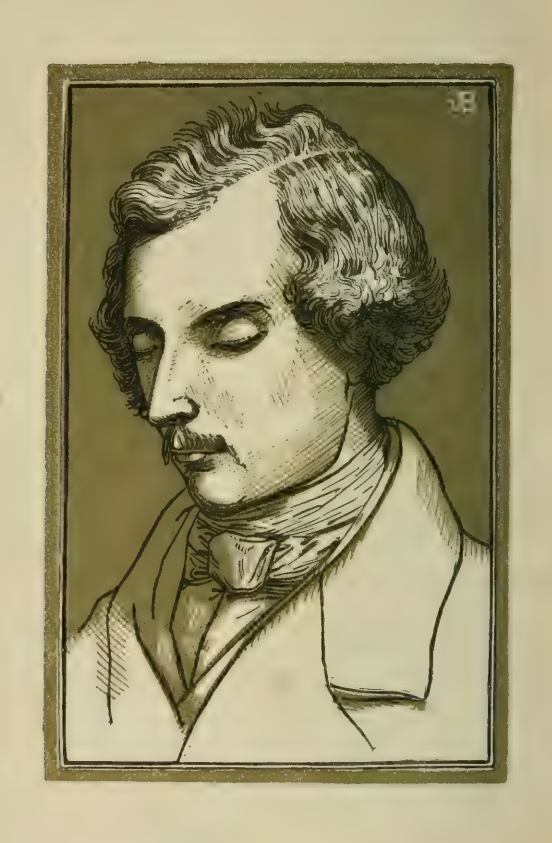
Les Lettres et les Idées depuis la Renaissance.

Tome II. LES ŒUVRES INÉDITES D'ANDRÉ CHÉNIER.

Tome III. MOLIÈRE ET LES GRANDES QUESTIONS DE SON TEMPS.

Institution de la religion chrestienne de Calvin. Edition originale française de 1541, publiée avec la collaboration de MM. H. CHATELAIN et J. PANNIER.

Œuvres complètes de François Rabelais. Edition de la Société des Etudes Rabelaisiennes, publiée sous la direction d'Abel Lefranc.



MAURICE DE GUÉRIN

LES LETTRES ET LES IDÉES
DEPUIS LA RENAISSANCE
TOME PREMIER

MAURICE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

Abel LEFRANC
Professeur de Langue et Littérature françaises modernes
au Collège de France

Ouvrage orné d'un portrait gravé sur bois par Jacques Beltrand
et de cinq gravures et fac-similés

Omni exceptione majores.
(Devise des GUÉRIN).

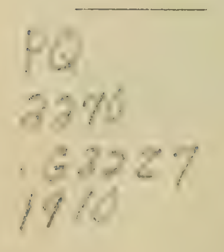


PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, 5

1910

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur Japon Impérial,
numérotés de 1 à 5,
et vingt-cinq exemplaires sur Hollande Van Gelder Zoonen,
numérotés 6 à 30,
accompagnés
du portrait de Maurice de Guérin, par Jacques Beltrand,
tiré sur les bois originaux.



A

HENRY ROUJON

HOMMAGE DE VIVE AFFECTION

PRÉFACE

L'ouvrage qu'on va lire est le premier dont Maurice de Guérin ait fourni le sujet. Cette étude a été faite, pour la plus grande partie, d'après des documents inédits, et, pour le reste, d'après des textes dispersés à travers un certain nombre de publications. Les uns et les autres n'avaient été utilisés, jusqu'à présent, par personne. C'est avertir que, pour laisser à ce livre son caractère propre, on a évité d'insister sur ce qui était déjà connu. J'ai donc cherché à ne pas répéter les choses dites par les nombreux critiques qui se sont occupés de Maurice et de sa sœur. Cela suffit à expliquer et à justifier le plan de l'ouvrage. Parmi les pages qui le composent, un certain nombre ont été insérées dans la *Revue bleue* de 1908 (huit n^os^, du 24 août au 12 décembre).

Le portrait de Guérin qui figure en tête du livre est le seul qui existe. Ce dessin, fait pour Maurice

par un artiste de ses amis, M. Augier, a été gravé à l'eau-forte par W. Haussoullier en tête de l'édition in-8° des *Œuvres de Maurice de Guérin* donnée en 1861 (voy. *Lettres d'Eug. de Guérin,* p. 454-455). La belle gravure sur bois que nous devons à l'excellent graveur Jacques Beltrand en donnera à nos lecteurs une nouvelle interprétation. On trouvera plus loin une curieuse et ancienne vue du Cayla, très peu connue. Un saisissant fac-similé d'une lettre de Guérin fournira la première reproduction qu'on ait publiée d'un autographe de notre auteur. J'en dois la communication à M. de la Blanchardière, petit-fils d'H. de la Morvonnais, que je remercie profondément de cette libéralité. Trois autres fac-similés d'autographes de Maurice, de sa sœur Eugénie et de Trébutien, l'éditeur du frère et de la sœur, et dont le nom restera inséparable de celui des Guérin, complèteront utilement l'illustration documentaire de ce livre, consacré à un écrivain que je voudrais voir aimé et admiré partout, comme il le mérite.

23 Avril 1910.

MAURICE DE GUÉRIN

CHAPITRE PREMIER

Esquisse d'une vie de Guérin.

1810-1839.

Le centenaire de Maurice de Guérin. — La meilleure manière de le célébrer. — Esquisse de sa biographie. — Ses études à Stanislas (1824-1829). — Retour au Cayla. — Guérin étudiant (1829-1832). — Sa retraite à la Chênaie (décembre 1832 à septembre 1833). — Le Cahier vert. — Le cénacle mennaisien. — Séjour en Bretagne et au Val de l'Arguenon. — Guérin répétiteur à Paris. — Mort de Madame de la Morvonnais. — Le voyage de Maurice en Nivernais et sur les bords de la Loire. — Son évolution intellectuelle : perte de ses croyances. — Conflit douloureux avec Eugénie. — L'amitié de Barbey d'Aurevilly. — *Le Centaure.* — Epreuves ; découragement. — Grave maladie. — Maurice se remet. — Ses fiançailles. — Séjour au Cayla. — Son mariage (15 novembre 1838). — Eugénie à Paris. — Rechute de Maurice. — Il se rend au Cayla avec sa jeune femme. — Il y meurt (19 juillet 1839). — *Caro* retourne aux Indes et s'y remarie. — Mort d'Eugénie (1848).

Dans quelques mois, le 5 août 1910, les dévots de Maurice de Guérin — et le nombre en est grand dans le monde entier — célèbreront le centenaire de l'auteur du *Centaure* et du *Cahier vert*, définitivement classé parmi les prosateurs les plus accomplis et les plus originaux de notre littérature. Il est à

croire que leur piété cherchera à se manifester autrement que par de pompeux discours et qu'aucune inauguration de monument ne marquera cette fête du souvenir.

L'hommage, pour être celui qui convient, devra rester discret et simple. Une visite aux logis parisiens de Guérin [1], des pèlerinages au Cayla et au petit cimetière d'Andillac, au Val de l'Arguenon et à la Chênaie : voilà quels seront sans doute les témoignages, exempts d'ostentation, qui grouperont, selon les régions, les admirateurs de ce beau génie de la littérature intime, de ce chantre magnifique de toutes les puissances primitives de la nature.

Il semble que le moment soit venu de préparer cette commémoration toute spirituelle [2] et de provoquer, dans ce but, l'édification d'un monument auquel ne participeraient ni le marbre, ni le bronze : je veux parler de l'édition des *Œuvres complètes* de Maurice de Guérin, que nous ne possédons en aucune manière. Tous les fervents de cette grande mémoire se devront à eux-mêmes de faciliter cette entreprise, dès qu'ils sauront à quel point l'édition actuelle est

1. Si l'on tient à une manifestation extérieure, on pourrait songer à signaler par une plaque la maison où furent composés les poèmes du *Centaure* et de la *Bacchante* ; celle où Guérin habita, rue du Cherche-Midi, n° 36, depuis ses fiancailles, a disparu, je crois. Personne ne pourrait s'étonner de ce modeste honneur, accordé à des écrivains beaucoup moins illustres.

2. D'autant mieux que le centenaire de Barbey d'Aurevilly, qui tombait le 2 novembre 1908, a préparé tout naturellement celui de Maurice de Guérin, l'ami le plus intime de sa jeunesse.

fragmentaire et incomplète. L'apparition de ce recueil définitif aurait, en outre, le grand avantage de rendre possible la composition d'une biographie détaillée, qui nous manque encore totalement.

Des recherches poursuivies depuis d'assez nombreuses années, une série de visites inoubliables, en Languedoc et en Bretagne, aux trois demeures qui viennent d'être citées, diverses communications gracieuses et des trouvailles de manuscrits m'ont amené à recueillir un grand nombre d'œuvres et de lettres inédites de l'admirable écrivain, et aussi à éclaircir presque tous les faits importants de sa trop courte carrière ; je voudrais profiter du renouveau d'actualité qui va, pendant quelque temps, s'attacher au « Cygne du Cayla », pour exposer les principaux résultats auxquels ces études m'ont conduit. Puissent les pages qui suivent, inspirées par une tendresse profonde, qui remonte chez leur auteur aux années de la première jeunesse, et que lui transmirent alors quelques-unes des personnes qu'il a le plus aimées, apporter une contribution utile au double monument que les fidèles de cette âme exquise doivent souhaiter de lui voir élever ! Quoi qu'en pense une génération trop éprise de monuments de pierre, de tels hommages — je veux dire l'édition complète et la biographie critique — restent encore, pour la mémoire d'un écrivain, la plus enviable des commémorations, l'hommage glorieux par excellence.

*
* *

Fixons en commençant quelques dates et quelques faits essentiels. Je les formulerai, avec intention, sous la forme la plus concise. Georges-Pierre-Maurice de Guérin est né au château du Cayla, commune d'Andillac, arrondissement de Gaillac (Tarn), le 5 août 1810 — cinq ans après sa sœur Eugénie, née le 29 janvier 1805 — de Pierre-Guillaume-Joseph de Guérin et de Jeanne-Victoire-Gertrude Fontenilles, sa femme. D'après son propre témoignage, ses premières années furent extrêmement tristes. A l'âge de six ans, il n'avait plus de mère. Après avoir reçu quelques leçons du curé de son village, il commença ses études classiques en janvier 1822, à Toulouse, au petit séminaire, et vint les terminer à Paris, au collège Stanislas, où il resta depuis la rentrée de 1824 jusqu'aux grandes vacances de 1829. C'est là, en 1828 et 1829, qu'il se lia avec Barbey d'Aurevilly, son aîné de deux ans. Parmi ses autres camarades de ce temps-là, on peut citer Armand de Rivières et Adrien de Sainte-Marie. Pendant ces cinq années, il ne revit point sa famille. Ainsi commença, dès 1824, sa correspondance avec les siens. Il passa la période des vacances de 1829 au Cayla et regagna Paris en octobre. Guérin s'installa dans une petite chambre, donna des leçons pour subsister et commença ses études de droit. En même temps, doué d'une rare curiosité

d'esprit et d'un goût très vif pour les idées générales, il chercha à étendre sa culture dans des directions assez variées. Plusieurs fréquentations précieuses, de grandes lectures, beaucoup de réflexions et de rêveries l'aidèrent à développer son intelligence et sa sensibilité d'une manière libre et originale. Toutefois, les soucis matériels, l'inquiétude du lendemain, le travail même, très rude, de ses répétitions, et aussi une certaine indécision de caractère, contribuèrent à gêner cette expansion et à lui faire connaître d'assez fréquents moments de tristesse et de découragement.

Il assista, à Paris, à la Révolution de 1830. En juillet 1831, nous le retrouvons au Cayla. Après les vacances, il reprit dans la capitale sa vie de labeur et de méditation, que venaient égayer de temps à autre quelques sorties mondaines. Il suit, avec une attention passionnée, les polémiques de l'*Avenir* et insère même dans ce journal une pièce de vers et quelques articles. D'avril à octobre 1832, Maurice passe environ sept mois au Cayla et dans la région albigeoise; il y écrit les premières pages de son *Journal*. Dans le courant de décembre, après un court séjour à Paris, il se décide à gagner la Bretagne et à s'installer à la Chênaie, chez Lamennais, où il retrouve quelques jeunes gens, épris comme lui de haute culture et de recueillement. Quand Guérin arriva dans cette retraite unique au monde, l'heure était des plus décisives pour le maître dont il allait subir pendant neuf mois le charme et l'autorité incomparables. C'est à cette

époque que commence la rédaction continue du *Journal* ou *Cahier vert*. Dans cette « solitude parmi les solitudes », le travail était sérieux et sans distractions. M. Féli — c'est le nom familier donné par ses disciples à M. de La Mennais (par abréviation de son prénom Félicité) — jeta d'emblée le nouvel arrivant dans les langues vivantes, en commençant par l'italien, et en même temps dans la philosophie catholique et l'histoire de la philosophie. Maurice fut enchanté d'apprendre les langues modernes : « Elles sont, écrivait-il, un puissant instrument de science, et puis cette étude ouvre des littératures dont la connaissance décuple les forces et le plaisir de la pensée. » En même temps, il se mit au grec. Dante, Shakespeare, Gœthe, Herder et la culture allemande, Byron, Victor Hugo lui furent révélés pendant son séjour sous le toit de Lamennais. Pareillement, il s'initia à l'histoire, notamment à celle des Républiques italiennes, aux travaux de Niebuhr, voire même à la politique générale, sans parler de la physiologie végétale qu'il étudia dans Candolle. Quelques excursions à Dinan, à l'abbaye de Léhon, à Saint-Malo, à la Brousse, lui firent connaître certains des plus beaux aspects de la nature bretonne.

Les conversations du maître du lieu « qui valaient des livres, mieux que des livres », lui furent d'un secours inappréciable. Il ne semble pas, au reste, que M. Féli ait deviné chez son nouveau disciple les dons exceptionnels que la postérité devait admirer en Maurice et que presque personne ne réussit

à découvrir pendant qu'il vivait. Quoi qu'il en soit, ce séjour, qui dura moins d'une année, exerça sur la formation intellectuelle de Guérin une influence profonde, bienfaisante à tous égards. Ce fut à la Chênaie qu'il contracta plusieurs des amitiés qui firent, par la suite, la joie et le réconfort de sa vie : Hippolyte de la Morvonnais, François du Breil de Marzan, Cazalès, Élie de Kertanguy, Paul Quemper, etc. Quand arriva la dispersion du petit cénacle, Maurice quitta avec des regrets infinis cette retraite heureuse, qui lui avait ouvert tout un monde d'idées et de sentiments. Le 7 septembre 1833, les portes du petit paradis de la Chênaie se fermèrent sur lui. Il demeura quelques semaines à Saint-Méen, puis à Ploërmel, chez M. Jean de La Mennais, frère de M. Féli, dans la maison des frères de l'Instruction chrétienne. Son désir était alors d'entrer au collège de Juilly, mais ce vœu ne put se réaliser. Au début de décembre, on le retrouve au château du Val de l'Arguenon, près de Plancoët, chez M. et Madame H. de la Morvonnais. Nous traiterons plus loin des conséquences de ce séjour, qui exerça sur le développement de sa sensibilité une influence décisive. Le 24 décembre, il quitte le Val pour aller séjourner trois semaines à Mordreux, chez M. de la Villéon, beau-père d'Hippolyte. A la fin de janvier 1834, il regagne Paris en passant par Caen. Son rêve est d'arriver à se conquérir une place dans quelques revues littéraires. Il réussit à faire insérer plusieurs articles dans la *Revue européenne,* dans la *France catholique*, mais il s'aper-

çoit assez vite que cette collaboration aléatoire et intermittente ne saurait lui procurer les ressources nécessaires à une vie indépendante. Grâce à ses amis de la Chênaie, il se trouve admis dans quelques réunions brillantes qui lui permettent d'étendre ses relations intellectuelles ; il continue de voir Lamennais, alors à Paris. Dans le courant de juin, Maurice va passer six semaines de l'été dans le Perche, chez M. Vacher, un de ses amis de collège, au Parc, à Soizé. Il y mène quelque temps la vie de famille, dans une maison simple et pleine de cordialité. Ses embarras d'argent augmentent : en septembre, « l'espérance de Juilly », qui le tenait en haleine depuis un mois, s'évanouit. Cependant, il obtient d'être chargé d'une petite classe de vacances au collège Stanislas. Depuis qu'il a quitté la Chênaie, un an s'est écoulé. « Que de voyages, que de projets créés et détruits depuis ce jour-là ! » écrit-il à ce moment, avec une mélancolie quasi découragée.

Quand arrive le 1er janvier 1835, il constate tristement que, depuis douze ans, il n'a pas eu la joie d'embrasser les siens au renouvellement de l'année. Une catastrophe soudaine se produit au château du Val : Madame de La Morvonnais meurt le 22 janvier, emportée par une fièvre cérébrale après deux jours de maladie. Ce deuil, ressenti douloureusement par l'ancien cénacle et par tous les amis de la Chênaie, parmi lesquels figure Sainte-Beuve lui-même, jeta dans l'âme de Maurice un trouble extrême. De plus en plus se complique le problème de son avenir : il

se décide à préparer l'agrégation. Au mois de septembre 1835, il entreprend avec un ami, Adrien de Sainte-Marie, son ancien camarade de Stanislas, le seul voyage d'agrément qui ait marqué sa courte carrière, voyage le plus souvent pédestre, qui lui fait visiter les bords de la Loire, de Blois à Nantes, et contempler l'« Océan grondant au bout ». De là, il rentre dans l'intérieur des terres jusqu'à Bourges et Nevers, pour aller faire une première station chez Madame de Maistre, sœur de son compagnon, au château des Coques, sur les coteaux de la Loire, à quelques lieues de Nevers, et une seconde à Saint-Martin, chez Madame de Sainte-Marie, mère de Madame de Maistre. Il fait cent lieues à pied, le reste à cheval, en voiture, en bateau à vapeur. Cette vie libre et nouvelle le ravit au plus haut point.

« Le courant du voyage est bien doux, je le suivrais volontiers toute ma vie. Oh ! qui m'exposera sur ce Nil ? » soupirait-il au retour. Ce sont les derniers mots de son *Journal*. Un grave changement s'est produit depuis quelque temps dans sa vie — depuis 1834 — qui amène tout un renouvellement de sa pensée en même temps qu'une grande modification de sa vie sentimentale : il se détache peu à peu de la foi catholique et mène une existence tout à fait indépendante des croyances religieuses qui exerçaient sur sa famille et notamment sur sa sœur Eugénie un empire si absolu. De là, des heurts, des froissements, des reproches fréquents et même des difficultés plus pénibles. Nous essayerons

d'apporter quelque lumière sur cette crise essentielle de la vie de l'auteur du *Centaure,* et qui en est justement la période la plus obscure et la plus originale. Maurice noue alors de nouvelles liaisons. Il retrouve son ancien camarade de Stanislas, Jules Barbey d'Aurevilly, qui devient son compagnon de toutes les heures, son confident le plus intime et qui le restera jusqu'à la fin. De rares affinités d'esprit, des idées et des manières de sentir communes sur bien des points, consacrent définitivement cette fraternité d'âmes, que l'histoire littéraire mettra un jour en belle lumière, à côté des plus illustres exemples de sentiments analogues que nous fournissent les siècles passés. Barbey lui fait connaître Trébutien, le futur éditeur des deux Guérin. C'est même à la suite de plusieurs visites au Louvre faites avec ce dernier, que fut composé *le Centaure*. Grâce à des leçons plus nombreuses, sa situation matérielle s'était améliorée ; il vivait plus au large et fréquentait davantage les milieux mondains. Toutefois, sa tâche quotidienne n'allait pas sans d'assez grandes fatigues. Sur pied dès sept heures pour une leçon à donner dans le voisinage de son appartement, il devait courir de là au Collège Stanislas, « à l'autre bord de Paris » et y demeurer jusqu'à six heures. Il lui restait alors une heure et demie pour dîner et repasser à l'autre extrémité de la ville, où l'attendait une dernière leçon qui se terminait à huit heures et demie. « Ma liberté se lève dans la nuit, écrivait-il à son ami du Val ; l'accoutumance ayant usé les

aspérités de cette vie, il ne lui reste guère qu'un défaut, mais capital : c'est de réduire à quelques débris le temps dont les études qui doivent me porter au-dessus de la condition présente réclament de grandes portions. » Sa vie était enfermée dans une sorte de cercle vicieux. Que de découragements, que de lenteurs dans son labeur personnel lui valait une telle complication d'existence : c'est ce qu'il n'est pas besoin de démontrer.

De là, selon toute évidence, l'affaiblissement de sa santé et la venue du mal, qui a enlevé aux lettres françaises tant de promesses magnifiques. En novembre 1836, il se voit obligé de « prendre un rhume au sérieux ». Au printemps de 1837, une maladie de poitrine se déclara. « La grippe et l'excès de travail, écrit Eugénie, nous ont donné des alarmes pour sa poitrine ». Il quitta Paris en convalescence le 11 juin, et fit un séjour en Nivernais au château des Coques. Il gagna le Midi en descendant la Saône jusqu'à Lyon et le Rhône jusqu'à Beaucaire. Cette navigation lui permit d'admirer de magnifiques paysages, mais trop rapidement à son gré. Arrivé dans sa famille, au Cayla, il redevint malade, mais d'une autre maladie, crut-il, que celle dont il venait guérir les derniers restes. Une fièvre d'accès se déclara qui, au bout de quelque temps, dégénéra en fièvre lente et de consomption. Après plusieurs semaines, un mieux se manifesta et « il reprit lentement le chemin de la vie ». C'est un peu avant son départ de Paris, que s'ébaucha, sans doute, le projet de son mariage avec

Caroline de Gervain [1], jeune fille de dix-huit ans née à Batavia, et dont la famille avait ensuite résidé à Calcutta. La fortune de cette dernière était dans le commerce avec les Indes : pas considérable encore, mais avec toutes chances de développement. Quand les fiançailles furent sur le point d'être décidées, la jeune Indienne alla passer quelque temps avec sa tante au Cayla, dans sa future famille, pendant les mois de septembre et d'octobre. Elle y retrouva Guérin, qui resta dans le Midi jusqu'au 25 janvier 1838, et la rejoignit seulement alors à Paris. Celui-ci demeura, peu après son retour, dans la même maison que sa fiancée, rue du Cherche-Midi, n° 36, tranquille pavillon dans un jardin, « nid charmant où le voilà tapi, sans compter et en attendant l'autre ». En avril, Maurice retombe malade, toutefois il semble se remettre assez vite. Sa vie est partagée entre sa fiancée, Barbey d'Aurevilly, quelques amis, et son travail, devenu moins absorbant. On fixe le mariage vers les premiers jours de novembre. Eugénie se rend du Cayla à Paris, avec Erembert, pour assister à la cérémonie. Peu de temps avant son arrivée (7 octobre), son frère était retombé. Elle le retrouve tout pâle et son cœur se remplit de craintes, « de pressentiments bien noirs ». D'Aurevilly lui est présenté ; elle le définit joliment : « un beau palais dans lequel il y a un

1. Les éditions de Trébutien portent *de* Gervain. Les adresses des lettres de Maurice à *Caro*, pendant les fiançailles, portent Gervain, sans particule.

labyrinthe ». Cependant, un mieux se révèle chez Maurice. Le mariage fut célébré le 15 novembre, dans la petite chapelle de l'Abbaye-aux-Bois, celle-là même qui vient d'être démolie et dont un grand mur subsista quelque temps avec ses peintures, en face des nouvelles constructions édifiées sur l'emplacement du vieux couvent. On trouvera un récit du mariage dans une lettre d'Eugénie à son père (7 novembre) ; détail piquant : elle se trouva placée, au dîner, à côté de Barbey d'Aurevilly.

Un ancien maître, M. Buquet, préfet des études au Collège Stanislas, donna la bénédiction nuptiale aux jeunes époux. On attend, dans l'entourage de Maurice, son retour au christianisme. Mais de graves soucis surviennent : le bonheur de notre poète ne sera pas de longue durée. La maladie le reprend : ce sont des accès sans cesse renaissants, des accablements, des tristesses que partage douloureusement sa sœur. Celle-ci, avant de retourner dans le Midi, va séjourner au château des Coques (décembre 1838). Elle regagne de nouveau Paris où elle passe les trois premiers mois de 1839, auprès du nouveau ménage. De la mi-avril jusqu'à la mi-juin, nouvelle visite prolongée d'Eugénie au château des Coques. Pendant ce temps l'état du frère bien-aimé a empiré. De fréquents malentendus avec la tante de sa femme compliquent encore la situation. Sa famille décide de le faire venir avec sa jeune femme au Cayla. Tous deux se mettent en route, non sans de grandes difficultés. Ils retrouvent,

le 22 juin, leur sœur à Tours, où elle arrive venant du Nivernais.

Le triste voyage se déroule lentement et péniblement par Poitiers, Angoulême, Bordeaux, Toulouse ; il dura vingt longues journées. La joie de revoir le ciel natal, la vieille demeure de ses pères, la terrasse et son horizon familier, et d'y retrouver toute la fraîcheur des tendresses premières, ne put ranimer Maurice. La faiblesse s'accentua et le mal fit rapidement son œuvre. Sa contenance vis-à-vis de la mort fut forte et courageuse. Il tint, nous déclare sa sœur, à faire une haute et dernière rétractation des doctrines de Lamennais et à affirmer son retour à sa foi ancienne. Peu d'instants avant son dernier souffle, les sacrements lui furent administrés, sur sa demande, et il s'éteignit, entouré de tous les siens, le vendredi 19 juillet 1839, à onze heures et demie du matin, onze jours après son arrivée, huit mois après son mariage. Il repose au cimetière d'Andillac, au pied d'un très modeste monument — une petite pyramide — élevé peu de temps après sa mort, par les soins de sa veuve. Maurice disparaissait à vingt-neuf ans, fauché dans sa fleur, plus jeune qu'André Chénier, au moment où il obtenait enfin les loisirs et la liberté qui devaient assurer le plein épanouissement de son génie.

La jeune veuve quitta le Cayla moins d'un mois après sa mort. A l'heure où la tombe de son mari allait se refermer, elle avait, assure-t-on, coupé ses beaux cheveux blonds pour les jeter sur la dépouille

de Maurice. Ses lettres se firent rares ; sa belle-sœur la revit cependant à Paris ; elle retourna aux Grandes-Indes et s'y remaria, neuf ans après le triste dénouement de sa première union. Eugénie, dont la douleur s'épancha, on le sait, en des pages immortelles, survécut moins de dix ans à celui « à qui allait toute sa vie » et dont elle avait été un peu la mère ; elle succomba elle-même au Cayla, le 31 mai 1848, après une maladie qui suivit à peu près le même cours que celle de son frère [1].

1. Son père lui survécut. Il mourut le 16 décembre 1852. Sa plus jeune sœur, Marie, ne se maria point ; elle mourut vers 1876. Quant au frère aîné, Erembert — Eran dans les lettres de Maurice et d'Eugénie — qui s'occupa d'agriculture, il se maria à Gaillac en mars 1842, avec Mademoiselle Anaïs Boutet, et mourut en 1854. De cette union naquit une fille, Marie, qui épousa M. Mazuc. Quand j'ai visité le Cayla, en septembre 1905, j'ai eu l'honneur d'y être reçu par Madame veuve Erembert de Guérin, belle-sœur de Maurice et d'Eugénie, presque nonagénaire, et par ses enfants, M. et Madame Mazuc de Guérin, qui occupent toujours la demeure familiale. Madame Erembert de Guérin est morte au Cayla, le 2 mars 1908, à 88 ans.

On trouvera dans le volume intitulé *Gabrielle Delzant, Lettres, Souvenirs* (1904), p. 205 et suiv., des détails précieux sur la famille des Guérin et sur le Cayla, depuis 1850.

Lamartine (*Entretiens* 88 à 90) et beaucoup d'autres après lui ont décrit le Cayla. Je citerai aussi la description donnée par Emile Vaïsse Cibiel (août 1863).

CHAPITRE II

L'histoire des œuvres de Guérin.

Pages publiées par Guérin dans quelques revues ; quoique très caractéristiques, elles passent inaperçues. — Pieux travail accompli après sa mort par Eugénie, d'Aurevilly et Trébutien. — L'article de G. Sand (1840). — Les *Reliquiæ* d'Eugénie. — Article de Sainte-Beuve. — Brouille de d'Aurevilly et de Trébutien. — Les *Reliquiæ* de Maurice. — L'édition définitive. — Succès prodigieux dans le monde entier. — Articles innombrables. — Quelques documents nouveaux. — Les *Memoranda* de Barbey. — Son *Amaïdée*. — Lettres de Maurice adressées à d'Aurevilly. — Les études récentes. — Nos recherches : nous retrouvons huit manuscrits de lettres et œuvres de Maurice, la plupart transcrits par Trébutien. — Les trésors demeurés cachés. — Essai d'une étude nouvelle sur Guérin penseur et écrivain, à l'aide de tous ces documents. — Nombreuses données inconnues sur sa biographie.

Quand Guérin mourut, il n'avait publié que quelques articles dans *l'Avenir* et dans les revues, devenues aujourd'hui très rares, dont nous avons fait mention. Ces articles, depuis, n'ont pas été recueillis ; je signalerai particulièrement celui qui est consacré à la *Chapelle expiatoire*. Une autre étude, qui semble avoir vu le jour dans un périodique et dont j'ai retrouvé un texte manuscrit, traitait de l'aventure de Thomas Martin, le laboureur visionnaire de Gallardon [1]. La plus remarquable des pro-

1. On trouvera l'une et l'autre à la fin du volume.

ductions mises au jour par Maurice est assurément la lettre adressée par lui à M. de la Morvonnais en février 1834, et qui a paru dans la *France catholique* de 1834 (p. 177 et 213), en deux articles. L'éditeur de Guérin, Trébutien, qui donne ces pages (p. 273-280, édit. in-12 [1]) s'est abstenu de révéler leur publication antérieure par l'auteur lui-même. Si je crois devoir les signaler, c'est qu'on peut y voir le premier hymne chanté par le poète de la *Bacchante* à la gloire de la Nature. Le génie de notre écrivain y apparaît déjà avec quelques traits fortement caractérisés ; son évolution « naturiste » est commencée dès ce moment, et elle s'affirme dans ce morceau superbe de la manière la moins équivoque, avec un éclat surprenant. Cet essai passa complètement inaperçu ; il n'eut point de lendemain, et personne, semble-t-il, ne songea à y reconnaître les prémices d'un talent original. Tout le monde fait partir du célèbre article de George Sand dans la *Revue des Deux-Mondes*, daté du 15 mai 1840, la révélation du génie littéraire de Maurice, encore inconnu la veille ; il n'en est que plus piquant de constater que, de son vivant, six ans avant la publication posthume du *Centaure*, Maurice avait déjà livré au grand public des pages qui donnaient un indice certain de sa valeur singulière et qui laissaient deviner chez lui un poète véritable. Cette circonstance valait la peine d'être précisée, d'autant mieux qu'elle a

1. Nos renvois s'appliqueront toujours à l'édition in-12.

échappé aux divers critiques qui ont parlé de lui et de l'histoire de sa renommée littéraire.

Dans les années qui suivirent sa mort, les intimes de Maurice, Morvonnais, Quemper[1], Marzan, Barbey, et pareillement sa sœur Eugénie, de plus en plus frappés des mérites exceptionnels qu'offraient les ouvrages, poésies, fragments et essais retrouvés dans ses papiers, comme aussi du charme étrange de sa correspondance, songèrent à mettre en lumière ces précieuses reliques. On peut suivre dans les lettres d'Eugénie le pieux travail qui s'élabore dans tout ce milieu, surtout à partir de 1840. Dans cette entreprise fervente, inspirée par une foi que rien n'ébranle, une place singulière revient à Barbey d'Aurevilly. C'est lui qui, avec une tendre clairvoyance, avec une continuité de vues et d'efforts admirables, a préparé l'éclosion de cette gloire posthume. Il en a été le principal promoteur, l'ouvrier de la première heure. Un tel dévouement permet d'oublier sans doute son trop long silence à l'égard d'Eugénie, à partir de 1842. Le culte de Maurice et de sa mémoire a été, nous le montrerons bientôt, l'un des sentiments les plus profonds, l'un des buts les plus chers de sa vie. Et quel oubli de soi-même, quel désintéressement, quelle noblesse dans toute sa conduite à cet égard ! La fraternité d'âmes nouée entre les deux amis à l'aurore de leur jeunesse s'est poursuivie par delà le tombeau. Rap-

1. Quemper, qui avait emporté le *Cahier vert* en Amérique, revint en France vers la fin de 1840.

pelons que l'écrivain normand fut d'abord, dans cette œuvre si touchante de résurrection, le conseiller écouté d'Eugénie en même temps que l'arbitre littéraire le plus judicieux et le plus délicat. Quand on songe que l'édition actuelle des œuvres de Maurice ne fait pas même mention du nom de Barbey d'Aurevilly, et qu'on peut la lire d'un bout à l'autre sans connaître sa liaison avec l'auteur du *Journal* autrement que par un mot dit en passant, et sans savoir que les quinze lettres signalées dans l'article de George Sand lui sont adressées, on se prend à demander comment un tel oubli a été possible. J'ajoute que Barbey d'Aurevilly avait eu pleinement conscience de ce que devait être l'édition complète des œuvres de son ami : il avait conçu à cet égard les plans les plus justes et émis les vues les plus hautes. Nul doute que si cette édition se trouve prochainement refaite, comme il est souhaitable, les idées de l'auteur de l'*Ensorcelée* ne soient encore infiniment utiles à connaître et même à suivre. Il demeure, comme il l'a déclaré, l'exécuteur testamentaire de ce talent merveilleux.

Quoiqu'il en soit, nous savons avec certitude que l'article de George Sand (1840), à la suite duquel paraissait le *Centaure*, publication qui fut le point de départ d'un enthousiasme extraordinaire dans le public lettré, peut-être sans analogue, par sa soudaineté, dans l'histoire de notre littérature, a été inspiré, « soufflé », comme il le dit lui-même, à George Sand, par d'Aurevilly. Ch.-Auguste Chopin

et son ami le poète Auguste Robert servirent d'intermédiaires dans la circonstance.

Barbey écrivait un an plus tard : « Je publierai incessamment un volume tout entier de G. de Guérin[1]. J'ai les matériaux d'un livre immortel ; bonheur aussi grand pour la littérature française que la publication des œuvres inédites d'André Chénier. Je ferai précéder ce volume d'une vie intellectuelle de *Guérin*, pour avoir le droit d'écrire mon nom (le nom de son meilleur ami) en toutes petites lettres, au bas de son piédestal » (8 juin 1841). Il est donc décidé, dès ce moment, à écrire « sa vie de plongeur sous la cloche de cristal, à ce sublime pêcheur des plus belles perles qui aient jamais été tirées du fond des mers ». Depuis lors, plein de cette pensée religieuse, Barbey entreprend de grouper les œuvres éparses, les lettres détenues par tant de mains différentes. Cette tâche comporte beaucoup de patience, de diplomatie, voire même de sérieux soucis. Il y associe d'assez bonne heure son ami Trébutien, de Caen, sorte de bénédictin laïque, aux allures modestes, mais capable de l'enthousiasme le plus vibrant sous une apparence timide. Pendant d'assez longues années, le travail demeura commun entre les deux amis; leur correspondance en témoigne

1. George Sand avait intitulé son article *George de Guérin* ; d'Aurevilly conserve momentanément à son ami le prénom usuel que le célèbre écrivain lui avait donné par erreur, et qui était d'ailleurs, dans l'ordre suivi pour l'acte de naissance, son premier prénom.

Douleur sans Fin.

Tant que les ruisseaux couleront,
Tant que, dans les cyprès funèbres,
Les vents d'automne gémiront;
Tant que les cloches sonneront
Le glas des morts dans les ténèbres,
Il est des yeux qui pleureront,
Il est une douleur profonde,
Des regrets en deuil fraternel
Qui dureront plus que le monde,
Car je les peindrai dans le ciel.
Rien n'est capable sur la terre
De consoler si grand malheur!
Oh! la perte d'un si doux frère
Me rend inconsolable soeur.
Qui ne l'a vu ne sait les charmes
Que mon coeur goûtait dans le sien,
Les douceurs de son entretien,
Ces regards où venaient des larmes
Quand il en venait dans le mien!

Eugénie de Guérin.

POÉSIE D'EUGÉNIE DE GUÉRIN
Transcrite par G.-S. Trébutien.

abondamment. Les lettres de d'Aurevilly nous livrent l'histoire souvent piquante de cette collaboration quasi-fraternelle. Tous deux, d'ailleurs, s'occupent de mettre en même temps sur pied l'édition des plus belles pages d'Eugénie. Ce volume parut le premier, en 1855, sous le titre de *Reliquiæ*, à Caen, chez Hardel (LXIV et 144 pages in-16), et ne fut point mis dans le commerce. La biographie intellectuelle et sentimentale qui précédait le précieux volume était l'œuvre d'Aurevilly, notice ample, calme et belle, ciselée avec amour, pleine d'images délicieuses, digne en un mot de cette fille de la solitude et de son talent mystérieux. « De quel pays était la tourterelle ou le flamant rose, qui avait laissé tomber, en passant, cette étrange graine de poésie dans ce pauvre pot de résédas mourants sur la petite terrasse du Cayla ? Je ne l'ai jamais su, mais je trouve vraiment à cette touffe séchée une odeur qui n'est ni dans les vanilles, ni dans les volkamerias de la terre ! »

En février 1856, parut dans l'*Athæneum* un article de Sainte-Beuve, qui consacrait le succès des *Reliquiæ* et mettait définitivement en lumière le talent unique, sans équivalent dans notre histoire littéraire, de la sœur de Maurice. Cette première publication, accueillie par un applaudissement si unanime, bien que limité par les conditions mêmes de l'impression faite pour une petite élite, semblait devoir exciter plus que jamais le zèle de nos deux compagnons. Les voilà remis à l'œuvre : on peut entrevoir le moment où le volume tant attendu

des œuvres de Guérin va voir enfin le jour. Brusquement, tout s'écroule. Une brouille soudaine et violente — dont le point de départ reste délicat à révéler — sépare les deux collaborateurs. Nous ne connaîtrons avec exactitude les causes et les circonstances de cette séparation douloureuse, que par l'édition complète de la correspondance de d'Aurevilly. Ce qu'on peut dire toutefois dès maintenant, c'est que l'attitude de celui-ci, dans ce conflit si délicat, demeura jusqu'à la fin d'une généreuse noblesse. D'après les documents actuellement publiés, il nous est loisible de deviner que l'origine première du désaccord se rattache à certaines exigences de la famille des Guérin, et notamment de leur sœur Marie. Faute d'avoir pu s'expliquer de vive voix, les deux amis laissèrent s'envenimer un dissentiment suscité par les scrupules excessifs éprouvés au Cayla. Une autre cause de froissement, d'ordre plus intime, vint encore compliquer la situation. « Ils firent retraite, chacun de leur côté, sans récrimination, et discrètement restèrent seuls avec leur grande douleur », dit avec justesse M. E. Grelé, dans le volume où il raconte la vie de Barbey d'Aurevilly. Cet évènement arriva dans l'été de 1858. L'auteur du *Chevalier des Touches*, le cœur tout meurtri, quitta aussitôt Paris (septembre), pour aller faire un voyage dans le Midi.

Trois ans plus tard, en 1861, paraît enfin chez Didier, à Paris, l'édition originale des *Reliquiæ*, de Maurice de Guérin, publiée par G.-S. Trébutien,

avec une notice biographique et littéraire, par Sainte-Beuve (2 vol. in-16)[1]. Barbey écrivit à ce sujet, dans *le Pays* du 1er février de la même année, un article où il donna au grand public, pour la première fois, quelques-unes des réflexions, tout ensemble puissantes et émues, qu'il avait amassées depuis vingt-deux ans sur celui qu'il célébrait avec vérité comme un grand poète. Il n'y a pas lieu de donner ici l'énumération même sommaire des innombrables articles suscités par cette apparition des *Reliquiæ* : c'est là toute une bibliographie, dont j'ai réuni les éléments, mais qui nous entraînerait présentement beaucoup trop loin[2]. L'année suivante, une nouvelle édition en un volume in-8°, ornée d'un portrait, revue et augmentée, paraît sous ce titre : *Journal, Lettres et poèmes*. Parmi les textes ajoutés figure *La Bacchante*, « fragment anticipé de je ne sais quel poème sur Bacchus dans l'Inde », qui paraît dans ce volume en édition originale [3].

1. LXXI-196 et LV-223 pages. J'ai sous les yeux l'exemplaire offert par Trébutien à George Sand avec cette dédicace : *Envoyé à Madame Sand avec empressement et reconnaissance. G.-S. Trébutien. Caen, 5 décembre 1861.* — Plus bas figure, de la main de G. Sand, la mention suivante : *Donné à Manceau. G. Sand.* — Il ne faut pas oublier que Gandar fut, dans toutes les publications relatives aux Guérin, un très utile collaborateur de Trébutien.

2. On peut dire, sans exagération, que l'histoire des œuvres de Guérin, depuis 1840 jusqu'à 1910, remplirait à elle seule un volume. J'en ai réuni tous les matériaux, ou à peu près ; M. Max Egger apportera sous peu une très utile contribution à cette histoire.

3. Depuis lors, les éditions se sont succédé en grand nombre, toutes sous la forme in-12.

Trébutien poursuivit sa tâche avec régularité. Il donna au grand public, la même année, le *Journal d'Eugénie de Guérin*, dont la vogue fut foudroyante. Ce fut, on le sait, un des grands succès de librairie du XIXe siècle. Il s'en répandit des éditions nombreuses aussi bien en France qu'à l'étranger. Aujourd'hui encore, en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis, notamment, la sœur de Maurice compte des dévots convaincus, et son œuvre continue de rayonner dans les milieux les plus divers. La publication des *Lettres d'Eugénie* (1864) couronna le monument édifié par Trébutien à la mémoire du frère et de la sœur, sans que la foule de leurs admirateurs pût se douter à quel point, par son initiative, d'Aurevilly l'avait rendu possible. Il est important de constater tout de suite que ces trois volumes étaient loin de représenter la réunion complète et définitive des écrits des deux Guérin vraiment dignes d'occuper la postérité.

A dater de cette époque, et jusqu'à ces dix dernières années, les articles se multiplièrent, mais aucune pièce, aucun texte nouveau ne vint accroître l'ensemble des ouvrages et des lettres jetés dans la circulation par Trébutien, mandataire de la famille de Guérin. Aujourd'hui, à une distance beaucoup plus grande des événements, bien des réserves qui pouvaient s'imposer il y a un demi-siècle ne sont plus nécessaires. Notre curiosité littéraire demande des satisfactions nouvelles. Pour ne parler que de Maurice, qui nous intéresse davantage à

cette heure, nous réclamons les publications complémentaires qui s'imposent. Croyant savoir que des pages précieuses restent encore inédites, nous exprimons le vœu formel de les voir paraître.

Quand il s'agit d'un écrivain si rare et de si haut rang, il ne saurait être question de mystère. Soixante-dix ans après sa mort et après la première impression d'un de ses chefs-d'œuvre, il n'y a rien d'excessif à souhaiter l'édition définitive qui nous permettra de connaître ce beau génie sous tous ses aspects. Puisse notre volume contribuer à la préparer et, si j'ose dire, à l'imposer !

Au reste, depuis quelque dix ans, il a paru toute une série de documents qui ajoutent à la physionomie de Guérin des traits inconnus et significatifs, par exemple les *Lettres de B. d'Aurevilly à Trébutien* (1908). Il faut de même mentionner certains textes de notre auteur lui-même. A l'aide de ces matériaux, tout récemment divulgués et restés jusqu'à présent presque inutilisés, des aspects imprévus de la vie et des œuvres de Maurice se révèlent au critique. La genèse et l'essence de sa pensée deviennent plus accessibles. C'est ainsi que le *Premier* et le *Second Memorandum* de Barbey, publiés en 1900 et 1906, et qui embrassent les années 1836 à 1838, renferment d'inestimables données sur son ami. Rien de plus inattendu que le Guérin qui apparaît dans ces pages véridiques, écrites d'ailleurs à son intention. Car il faut remarquer en passant que les premiers *Memoranda* de l'auteur de *Brummell*, aussi bien

que le *Journal* d'Eugénie, ont été rédigés exclusivement pour Maurice et sur son vœu formel. Son goût pour ces confidences, pour ces miroirs de l'âme, était extrême. Il sollicita de bonne heure ceux qu'il aimait d'épancher pour lui leurs confessions journalières et les convainquit par son propre exemple. Je citerai ensuite le poème en prose de Barbey, intitulé *Amaïdée*, longtemps considéré comme perdu et publié en 1890 par M. Paul Bourget. On trouvera, dans ces confidences de jeunesse, l'explication la plus saisissante du panthéisme de Guérin.

Les seuls textes émanés de Maurice lui-même qui aient été mis dans la circulation depuis 1862 sont, outre une poésie intitulée *le Crucifix*, outre quelques pièces publiées par Amédée Renée, — les célèbres lettres écrites à d'Aurevilly, ces lettres que George Sand appelait « une monodie non moins touchante et non moins belle que les plus beaux poëmes psychologiques destinés et livrés à la publicité... Il y a là une poésie naturelle, une grandeur instinctive, une élévation de style et d'idées, auxquelles n'arrivent pas les œuvres écrites en vue du public et retouchées sur les épreuves d'imprimerie ». Elles ont été insérées, (sauf une), avec des lettres d'Eugénie, dans *la Quinzaine* (n^os^ de novembre 1894 et suiv.) par M. Maze-Sencier, et rééditées par Mlle L. Read en un petit volume que précède l'étude de d'Aurevilly sur son ami (1908). Une note finale nous apprend que, dans les derniers jours de sa vie, l'auteur des *Diaboliques* se promettait encore d'écrire la biographie « qui

manque toujours », en la faisant suivre de ces lettres. Enfin, M. Marc Gillet a publié en 1900, à Lyon, *Quelques lettres inédites de Maurice de Guérin*.

Tel est le bilan des sources nouvelles rendues accessibles depuis peu. A côté de ces publications documentaires, il y a lieu de citer quelques études toutes récentes et très dignes d'estime de M. Eugène Grelé dans ses deux volumes sur Barbey d'Aurevilly, Remy de Gourmont (réédition du *Centaure* et recueil des *Plus belles pages*), Edmond Pilon (*L'Ermitage* de 1902 et réédition du *Centaure* et de la *Bacchante*), G. Maze-Sencier dans *les Vies closes*, etc. Il serait injuste de ne pas rappeler ici plusieurs poésies remarquables de Francis Jammes et de Gabriel Nigond, ni les beaux dessins de Bellery-Desfontaines qui accompagnent l'édition des *Poèmes en prose* établie avec tant de goût par le libraire Pelletan [1].

Mais c'est surtout à l'aide des manuscrits, pièces et

1. Je rappelle la série des articles mémorables de Sainte-Beuve (*Lundis*, XII, XV, et *Nouveaux Lundis*, III, IX, XII). Sainte-Beuve a fait ailleurs, dans d'autres études, un certain nombre d'allusions aux Guérin. La lettre d'un *Vieux ami de province*, citée par G. Sand dans son article de 1840, est de lui. Citons encore, parmi beaucoup d'autres, les études de Cournau, Pontmartin, Arnold, Selden, Ch. Marelle, Caro, Schérer, Montégut, Laprade, Levallois, Pujo, qui rapproche Guérin de Novalis (1892-4). Plusieurs articles ont paru à l'occasion de ceux que j'ai publiés dans la *Revue bleue* ; je signalerai ceux de M. Henry Roujon (*Figaro* du 5 décembre 1908) et Henri Clouard (*Mercure de France* du 1er janvier 1909). — Sur la sœur de Maurice, il y a lieu de noter, parmi les ouvrages récents, celui de M. de Colleville sur *Eugénie de Guérin intime*, où domine plutôt la note d'édification, et une étude de M. E. Pilon. On doit lire toujours les études de Lamartine, le rapport de Villemain à l'Académie française. La production « guérinienne » a été considérable en Angleterre.

documents inédits qui ont pu être groupés après de longues recherches, que l'étude d'ensemble, offerte aujourd'hui aux amis de Maurice, a été élaborée. J'ai pu, en effet, acquérir, il y a trois ans, cinq manuscrits des œuvres et de la correspondance des deux Guérin, qui proviennent tous de la bibliothèque de M. Léon Duchesne de La Sicotière, ancien sénateur de l'Orne, bibliophile et grand ami de Trébutien. Quatre d'entre eux ont été copiés par ce dernier [1], dont l'admirable écriture, même en l'absence des dédicaces qui s'y trouvent, se reconnaîtrait sans peine. On sait en effet que l'ancien conservateur-adjoint de la bibliothèque de Caen a passé une partie de sa laborieuse existence à copier *con amore*, avant leur publication, pour quelques amis de choix, les ouvrages et les lettres de Maurice et d'Eugénie de Guérin. Il serait curieux de faire le relevé de ces diverses copies de Trébutien, toutes infiniment soignées et revêtues pour la plupart d'une reliure de chagrin noir, reliques précieuses et touchantes d'une ferveur que partagea Sainte-Beuve [2]. Parmi ces quatre manuscrits, le premier de 266 pages renferme les poésies, en grande partie nédites, de Maurice ; il fut copié en 1859 ; le second

1. Les autographes de Maurice sont extrêmement rares, au dire des experts les plus qualifiés. L'un d'eux m'a assuré qu'il n'en avait pas encore vu passer en vente. Je possède un court autographe de Maurice et un autre d'Eugénie, plus étendu. L'écriture de Maurice est des plus difficiles à déchiffrer.

2. Il fut possesseur d'un de ces manuscrits que lui donna Trébutien et qui fut compris dans la vente de sa bibliothèque.

nous offre les quinze lettres à d'Aurevilly et celles qui furent écrites par Guérin à Madame***, au cours d'une passion qui atteignit une intensité extraordinaire. Ces épîtres, où vibrent des accents d'une beauté incomparable, sont totalement inconnues. Le troisième recueil comprend les poésies d'Eugénie de Guérin dont beaucoup n'ont pas encore vu le jour. Quant aux deux derniers manuscrits, ils sont remplis par les lettres d'Eugénie à Madame de Maistre ; un certain nombre d'entre elles n'ont pas été publiées. Le cinquième manuscrit est d'une écriture fine et soignée qui n'est pas celle de Trébutien. En outre des éléments fournis par ces divers recueils, j'ai pu consulter, grâce à de très gracieuses communications dont je ne saurais trop remercier M. de la Blanchardière, petit-fils de H. de la Morvonnais, Mademoiselle Read, toujours si bienveillante aux chercheurs, et mon jeune ami M. Louis Loviot, toute une série d'autres manuscrits des lettres de Maurice. Signalons seulement celui qui provient de la bibliothèque du regretté Alidor Delzant et celui — copié par Trébutien — qui porte le titre de *Gueriniana*. Un autre manuscrit, portant la même rubrique et semblable à celui que nous avons eu entre les mains, a fait partie de la vente de La Sicotière[1]. Il faut ajouter à tous ces manuscrits, où

1. Il a été acquis par un écrivain éminent, dévôt de Guérin, qui m'a offert, très gracieusement, de me le communiquer. Tous les manuscrits intitulés : *Gueriniana*, semblent bien renfermer les mêmes textes. Un ministre bibliophile en possède un également.

se rencontrent environ quatre-vingts lettres inédites de Maurice, des dossiers de documents provenant de Ch. Marie, Gandar, etc., et aussi les lettres de d'Aurevilly. Mais d'autres trésors restent assurément cachés : l'énorme cahier de *Miscellanées* et celui qui renfermait des *Paysages*[1] dont parle Barbey en 1853 ; il doit subsister quelque part une réunion de ces projets, essais, canevas, que Guérin affectionnait de rédiger sur de petits papiers, à la manière d'André Chenier, dont certains traits le rapprochent si naturellement[2]. Il est certain que le *Centaure* et la *Bacchante* ne sont pas les seuls poèmes du même genre, sinon achevés, du moins conçus et préparés par Guérin. Qui nous rendra les autres ? Essayons cependant de scruter à nouveau cette figure mystérieuse et troublante, en nous servant des matériaux, déjà considérables, qu'il nous a été donné de réunir. Si notre siècle s'annonce, plus que tout autre, avide de littérature intime, s'il recherche avec tant de ferveur à reconstituer l'histoire des âmes, nul doute que celle dont nous allons parler ait tous les titres pour l'intéresser au plus haut point.

1. Il est très possible, toutefois, que les *Paysages* en question correspondent au *Cahier vert* qui en contient un grand nombre.

2. Voy. la note de B. de Marzan dans l'éd. Trébutien, in-12, p. 440 : « Sauf une peut-être, la plupart de ces imitations (des poètes Eschyle, Sophocle et Aristophane) restèrent à l'état d'ébauches, et Guérin n'en parle pas dans son Journal, où il ne dit rien non plus d'une infinité d'autres pièces qu'il m'a lues ou qui furent ou égarées ou détruites, ni d'aucune de celles qu'il m'adressa jusqu'à la dernière, qui est de Paris, 13 avril 1834. »

CHAPITRE III

Les années d'études.

1824-1832.

Les premières lettres de Guérin retrouvées. — Données curieuses et inconnues sur ses études. — Ses impressions parisiennes. — Quelques divergences de vues avec sa famille. — Correspondance avec Eugénie. — Echanges poétiques. — Union d'idées et de sentiments de la sœur et du frère. — Leurs lectures. — Précoce ferveur de Maurice à l'égard de la Nature. — Crise au sujet de sa vocation. — Sa foi religieuse tiédit. — Ses confidences à Eugénie. — Tendresse réciproque ravivée au Cayla. — Vie de l'étudiant à Paris. — Vacances régulières au Cayla. — Relations de Maurice avec Lamennais et le groupe de l'*Avenir*. — Ses débuts de journaliste. — Ses idées politiques. — Vie mondaine. — Rapports avec la *Revue européenne*. — Maurice et Louise de Bayne. — Incertitudes. — Le *Journal* commencé au Cayla (10 juillet 1832). — Communion avec la Nature. — Il s'identifie avec le monde extérieur. — Le panthéisme de Guérin. — Son originalité unique. — Combien il diffère des romantiques. — Crise spirituelle. — Préoccupations sociales.

Parmi les quatre-vingts lettres inédites et fragments qu'il nous a été donné de réunir, un certain nombre se rapporte à la première vie parisienne de Guérin, de 1824 à 1832, période peu connue et qui se trouve représentée par quelques pièces à peine dans l'édition de Trébutien. Chose digne de remarque, nous possédons, dans cette collection d'épîtres nouvelles, les deux premières lettres écrites

par Maurice de Guérin à sa famille, au moment de son arrivée à Paris, en octobre 1824. C'est donc, on le voit, la tête même de cette correspondance, dont la place est si belle entre toutes celles du XIXe siècle, qui nous est ainsi restituée [1]. Le futur auteur du *Cahier vert* fit ce premier voyage, qui devait l'exiler pendant cinq années loin des siens et du Cayla, au sortir de l'enfance, à l'âge de quatorze ans. Déjà se révèlent dans ces pages quelques-uns des dons qui devaient donner par la suite à son style des qualités si particulières : une sincérité absolue, une exquise sensibilité et surtout la tendresse la plus expansive à l'égard de sa sœur Eugénie. Là est le trait caractéristique de ces premiers essais épistolaires. Quand on songe, du reste, que l'étonnante pièce en prose : « Oh ! qu'ils sont beaux ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs [2] !... » a été écrite par Maurice à l'âge de onze ou douze ans, on demeure confondu de l'extraordinaire précocité de son génie. Il avait dès ce moment pressenti sa voie. Eugénie nous le représente pendant son enfance, passant de longs temps à considérer l'horizon et à se tenir sous les arbres. Le bois de Sept-Fonts exerçait sur lui une véritable fascination : il allait s'y asseoir avec sa sœur :

1. De son séjour antérieur à Toulouse, il reste deux lettres citées dans l'édition in-12, p. 423, et adressées à Eugénie. L'une d'elles développe ce thème :

« Hélas ! le monde entier sans toi
N'a rien qui m'attache à la vie. »

2. Ed. in-12, p. 432.



Vue du Cayla et de la terrasse.

D'après une ancienne lithographie.

« C'est dans ces contemplations, dans ces promenades et ces repos aux bois et dans les plaines,

Vous qui dans les plaines,
Ecoutez les chants
Errants
Des choses lointaines !

que Mademoiselle de Guérin étreignit si bien contre elle l'âme de son frère, que cette âme et la sienne ne perdirent plus la marque de cette vive étreinte[1]. Ni la longue absence, ni les années, ni le monde, ces trois morts sous des aspects différents, ne purent l'effacer. Le partage des impressions premières leur avait constitué un *sensorium commun* indestructible. Maurice de Guérin s'en alla dans les collèges, — puis des collèges dans ce triste monde qui est l'école de toutes les luttes et de toutes les misères ; mais quand, à travers les brutales modifications qu'y subissent les plus fermes cœurs, il voulut se retrouver et se revoir et reprendre, pour ainsi parler, l'identité de son être, il regarda vers le Cayla et dans l'âme de sa sœur — ce pur miroir toujours suspendu à la même place, comme la glace du fond d'un tabernacle ! Là, il était vraiment lui-même, il essuyait son front lassé et pouvait encore se sourire. Androgyne de mère et de sœur, Mademoiselle Eugénie de Guérin,

1. Je ne puis m'empêcher de citer ici, à l'appui de cette belle image, les lignes vibrantes adressées par Eugénie :

A L'AME DE SON FRÈRE,

Tout enfant, j'aimais à t'entendre; avec ton parler commença notre causerie. Courant les bois, nous discourions sur les oiseaux, les nids, les fleurs, sur les glands. Nous trouvions tout joli, tout incompréhensible, et nous nous questionnions l'un l'autre. Je te trouvais plus savant que moi, surtout lorsqu'un peu plus tard tu me citais Virgile, ces églogues que j'aimais tant et qui semblaient faites pour tout ce qui était sous nos yeux. Que de fois, voyant les abeilles et les entendant sur les buis fleuris, j'ai récité :

Aristée avait vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné.

les années venues, resta l'une et l'autre, comme à l'époque où, mignonne fillette, elle avait la charmante majesté maternelle des quelques années de plus que le frère qu'elle appelait son enfant. » (Barbey d'Aurevilly, *Les Bas Bleus*, p. 129, éd. de 1878). Dans cet admirable article, d'Aurevilly cite (p. 127) une poésie de Maurice :

En l'âge d'enfance,
J'aimais à m'asseoir
Pour voir
Dans le ciel immense
L'oiseau voyager
Léger.

« Premiers vers de Guérin, dit-il, flûte de pâtre qui balbutie une note divine, mais où une haleine comme celle de Mozart a déjà passé. »

Nous avons étudié les œuvres d'Eugénie au point de vue du sentiment de la nature qui s'y révèle à chaque page. Nul doute, après un tel examen, qu'il ait existé à cet égard, entre le frère et la sœur, d'étonnantes similitudes. Certes, Maurice a donné à sa tendresse pour le monde extérieur une portée et une signification qui étaient faites pour déconcerter sa sœur, et même pour l'effrayer. Mais il ne faut pas oublier qu'Eugénie a pu contribuer à éveiller en lui, dès sa première enfance, cette passion extraordinaire, et qu'elle a compris et partagé ses premiers enchantements, quitte à le laisser s'engager seul dans la voie qui devait le conduire au panthéisme.

Malgré cette affection pour sa grande sœur, son enfance s'écoula rêveuse et solitaire. Il n'eut point de confident de son âge, ni de compagnon de ses jeux. Aucune distraction extérieure ne venait modifier le

cours de ses pensées. Les moindres impressions se gravaient profondément dans son âme. Maurice aimait d'une affection singulière un amandier sous lequel il se réfugiait aux moindres émotions. Eugénie le vit rester là, debout, des heures entières. Son imagination était alors d'une vivacité incroyable. Il me paraît évident que des études classiques trop prolongées n'ont fait qu'égarer et retarder le développement de ce talent étrange, qui connut ainsi à douze ans l'ivresse de la nature. En tout cas, il se rappela toujours avec délices ce qu'il appelait plus tard « les leçons de la solitude ».

En ce qui touche ces deux lettres, remarquons simplement que la première est adressée par le jeune collégien à ses deux sœurs, la seconde à Eugénie seule. Il fait part à son aînée, avec une naïveté charmante, de ses premières impressions parisiennes : « En admirant toutes ces merveilles, je me disais : Eugénie est dans les bois et moi je suis ici... cette idée empoisonnait le plaisir que je ressentais. » Et il prie celle-ci de lui envoyer par Armand d'Huteau, ses cheveux et ceux de Mimi (sa plus jeune sœur, Marie), qu'il a oublié de prendre à son départ :

« Fais-le, je t'en prie, ils me rappelleront toujours à ton souvenir, quoique je n'aie pas besoin de ça pour penser à toi, et je dirai en les voyant : Voilà les cheveux de *tuio*. Et peut-être que *tuio* considère à présent les miens. » (21 oct. 1824.)

A la fin du mois de janvier 1825, Maurice écrit à son père. Il est deux fois de suite le premier de sa classe en vers ; le grec va mieux. Son cousin Auguste Ray-

naud, qui est en même temps son correspondant, lui donne des répétitions qui l'aident beaucoup. Tout le reste va fort bien. Il conquiert sa « Saint-Charlemagne », qui lui vaut un déjeuner splendide, terminé par un bon verre de vin blanc à la santé de Charles X. Six semaines plus tard, il annonce qu'il a été le second en version et qu'il est arrivé maintenant au niveau des autres pour le grec. Protestations de tendresse à l'égard de ses sœurs ; il leur envoie de ses cheveux. Le 10 avril, il entretient son père avec ravissement des douceurs que lui cause l'étude des lettres. Le grec fait maintenant sa principale occupation en même temps que ses délices. Il éprouve décidément pour cette langue un goût très vif. De telles déclarations ne sont pas indifférentes sous la plume de celui qui devait par la suite imaginer, avec tant de puissance, des évocations mythologiques que n'eût pas reniées le plus pur génie hellénique. A Pâques, il y eut une distribution de prix qui lui valut deux accessits. Il fait, le lundi de Pâques, une promenade au calvaire du Mont-Valérien : le spectacle grandiose qui s'offre à lui du haut de la colline excite son admiration : il a peine à s'arracher à ce beau sommet. Le jour de l'Ascension, s'accomplit pour Maurice la cérémonie de la première communion, que sa famille s'alarmait un peu de voir retardée depuis quelque temps. Le 17 août s'ouvrent les vacances, mais notre jeune élève, et non sans mélancolie, ne quitte Paris que le 31. Il souffrit beaucoup, assurément, de sa longue réclu-

sion et connut l'ennui. Enfin, il part pour Saint-Germain où il passe une série de journées charmantes avec les enfants de M. Hugues. On se promène gaiement aux environs, ce qui nous vaut une petite description de la fête des Loges. L'année scolaire s'était bien terminée pour notre écolier : il avait conquis les seconds prix d'excellence et d'histoire, le premier de vers et un accessit en version latine.

L'année suivante, nous assistons au premier éveil de sa vocation poétique. Vers la mi-juin, il avait reçu des vers d'Eugénie, qu'il appelle « notre Sapho » ; ceux-ci excitent en lui un tel enthousiasme qu'il se décide à essayer de l'imiter. Toutefois, il n'ose se flatter d'atteindre jamais à la hauteur de ce génie inspiré par les Muses. Au commencement d'août, nouvel envoi de sa sœur : il désespère toujours d'arriver à l'imiter : « Je ne suis pas son frère sous ce rapport-là », déclare-t-il avec ennui. Cependant des troubles politiques ont lieu à Paris. Maurice tranquillise les siens (24 mai 1827) et leur raconte une séance de la Chambre des députés à laquelle il a assisté. Il a vu les ministres et entendu parler « le trop fameux » Benjamin Constant. C'était le jour même où la garde nationale a été licenciée. Il trouve que les bons paysans d'Andillac et de Cahuzac, si philosophes soient-ils, semblent presque des saints à côté de la populace de Paris. Il rassure néanmoins sa famille sur les périls de la grande Ville. En sûreté contre toute espèce de dangers, il est comme un homme qui, placé dans une île située au milieu de

l'Océan, contemplerait la mer en proie à toutes les fureurs du vent. Il aime beaucoup à observer les mœurs et les caractères, et, toutes les fois qu'il sort, il amasse quelques observations nouvelles. Cependant, les années passent : il constate avec tristesse, en janvier 1828, que, depuis sept ans, le premier jour de l'année s'est toujours passé pour lui loin du toit paternel. Maurice note avec une rare pénétration les changements qui se sont accomplis en lui depuis son éloignement du Cayla. C'est la première lettre d'une valeur vraiment littéraire qu'il ait élaborée ; elle est adressée à son père et révèle déjà chez notre futur écrivain le goût de l'analyse psychologique et le sens de la vie intérieure. Ce document complète heureusement, à tous égards, les confidences émouvantes faites par Guérin à M. Buquet et qui ouvrent le recueil de lettres donné par Trébutien. Avec quelle justesse il définit la situation de l'homme, lorsqu'aux premières lueurs de la raison naissante, il commence à voir les choses sous leur véritable jour : peu à peu l'illusion de l'enfance se dissipe, les décorations changent, les personnages ne sont plus les mêmes, et il se trouve transporté comme par enchantement dans un pays inconnu et sur un nouveau théâtre, où il lui faut poursuivre un nouvel apprentissage de la vie. Il se compare, dans ce nouveau chemin de l'existence, à Télémaque cherchant Ulysse. Son plus cher vœu, c'est aussi, après avoir visité les cours des rois, admiré les merveilles des pays étrangers, échappé aux périls de l'île

de Calypso comme aux dangers de la guerre, de regagner son humble Ithaque, de revoir les poiriers de Laërte et de reconnaître son père chez le fidèle Eumée.

Il a près de dix-huit ans ; il est en rhétorique et il se maintient, comme par le passé, dans les six premiers de la classe. Mais ses lettres d'alors nous laissent deviner que les réponses paternelles contiennent souvent des critiques qui lui sont sensibles. Eugénie elle-même le blâme (21 janvier 1828), d'être resté trois mois sans donner de ses nouvelles. On lui reproche de faire trop de belles phrases et de philosopher à perte de vue. Rien de surprenant qu'un tempérament si exceptionnel ne soit guère compris dans ce milieu familial, sauf, bien entendu, par Eugénie. Il s'excuse avec bonne grâce et finesse. Déjà son père cherche à le préserver de la « contagion philosophique » ; il lui conseille de lire Laharpe. Et Maurice de se livrer à des protestations où l'on sent percer par moment de la lassitude et de la contrainte. Il paraît bien, du reste, qu'une crise a dû se produire à la même époque ; nous voyons le bulletin de juillet 1828 causer à M. Joseph de Guérin un vif émoi ; le Cayla est plongé dans l'anxiété. Le pauvre Maurice promet des explications que portera en Albigeois son cousin Auguste, le meilleur de tous les parents, déclare-t-il, celui auquel il doit le plus après son père. Pour se donner une contenance, il cite bravement l'exemple de M. de Frayssinous et prouve par ses succès comme par ceux du cardinal Maury,

de MM. Portal[1] et de Villèle, que tous les Gascons qui vont à Paris font fortune ; il en augure que sa réussite n'est nullement improbable. Ses études vont bien. Voilà quatre ans que notre rhétoricien n'a revu ses sœurs ; il reste parfois longtemps sans leur écrire et s'en accuse. A ce propos, il est piquant de l'entendre comparer sa situation à celle des deux jeunes filles et finir par envier le sort de ces dernières. A ses yeux, les avantages du séjour des villes comportent une rançon douloureuse. L'homme s'y trouve privé de la jouissance qui semble à Maurice préférable entre toutes : celle que fait naître le spectacle de la nature, dont les splendeurs réjouissent tous les jours leurs yeux. A Paris, il ne la voit que défigurée par l'art, qui s'efforce en vain de l'imiter et qui l'enlaidit en voulant la plier à ses caprices. Il leur envoie par M. Raynaud un exemplaire des *Méditations* de Lamartine, « un poète assez analogue à mon caractère et à mes réflexions et qui le sera aussi, je crois, aux vôtres » (août 1828).

Surviennent les vacances, après de brillants succès scolaires. Notons au passage une lettre du 28 septembre à son père, empreinte de quelque gêne et dont le thème est celui-ci : l'homme doit vivre dans le passé ou dans l'avenir, s'il veut jouir de la vie. Maurice voit, avec satisfaction, que l'occasion s'approche d'aborder des études d'un nouveau genre, car il est fatigué de répéter depuis sept ans les

1, Il s'agit évidemment du célèbre médecin, professeur au Collège de France, né à Gaillac en 1742, mort à Paris en 1832.

mêmes choses. Les classes se ressemblent beaucoup, excepté qu'on juge avec plus de discernement des auteurs dans les unes que dans les autres. Cependant, il ne pense pas qu'il ait acheté trop cher le peu qu'il sait. Après les œuvres de Lamartine, notre jeune philosophe envoie à sa chère Eugénie le recueil de ses propres vers, les derniers qu'il fera de sa vie. Il oppose son labeur poétique, toujours pénible, à la verve si facile de sa sœur, à qui il reproche de ne plus écrire. Cet envoi sert de prétexte à une déclaration plutôt agressive à l'égard du romantisme. Dès lors, l'échange de leurs œuvres poétiques amène entre Maurice et Eugénie une correspondance plus fréquente.

C'est ici que recouvre sa place naturelle la seconde lettre publiée par Trébutien [1] et datée d'octobre, véritable programme d'union morale et de tendresse intellectuelle proposé par le frère à sa sœur. Maurice s'y accuse d'avoir jusqu'alors témoigné trop peu de confiance à celle qui va devenir sa plus intime confidente. A partir de ce moment, les sentiments de ces deux êtres vont se mêler d'une façon constante : chacun d'eux vivra pour l'autre, et ce qui nous reste de leur correspondance pourrait presque porter avec plus de raison le titre de *Confessions*. Désormais, grâce au lien poétique, est accomplie la fusion de ces deux âmes, qui comptent parmi les plus nobles et les plus exquises qui furent jamais.

1. Ed. in-12, p. 134.

Tout serait à citer de la délicieuse épître du 2 novembre écrite en réponse à un envoi de fruits du sol natal : « Ma chère Eugénie, si l'on avait apporté à Ulysse, pendant qu'il errait sur la mer et poursuivait sa patrie qui semblait fuir devant lui, des poires des treize poiriers de Laërte, elles ne lui auraient pas fait plus de plaisir qu'à moi les grenades de la terrasse du Cayla. C'est à la fois un présent de ton cœur et de ces arbres qui m'ont vu naître. Ces fruits et cette phrase de ta lettre, où tu me dis que tu soigneras bien les pêchers afin qu'ils portent de beaux fruits pour l'année prochaine, m'ont rappelé ce passage charmant de *Paul et Virginie*, où il est dit que celle-ci envoya à Paul les graines des pommiers, des pêchers et autres arbres fruitiers de France, et que Paul lui répondit qu'il les avait semées et qu'il les cultiverait avec grand soin, afin qu'à son retour elle pût voir ces arbres naturalisés dans l'île de France et manger de leurs fruits. » Effusion déjà bien digne de Guérin et qui annonce cette universelle communion, cette invincible tendresse, que nous allons voir s'établir entre la nature et lui. En retour de ce don, nouvel hommage à Eugénie d'une pièce de poésie très travaillée, sans parler d'une épître en vers qu'il a reconnue, après réflexion, indigne de celle qu'il appelle *la Muse d'Occitanie.* Il remplace cet essai manqué par un petit poème que lui a inspiré la vue d'une gravure exposée à un étalage parisien : *La Veuve du Matelot.* L'autre pièce est intitulée ; *Le Souvenir de la Patrie.*

Notre jeune poète avoue sa témérité d'oser traiter ce sujet après l'auteur de *René* : « Tâche d'oublier un moment Chateaubriand pour ne voir que Maurice. » Il s'informe des livres qui parviennent jusqu'à Andillac et énumère à sa sœur les lectures qu'il lui conseille, depuis Racine « type de la perfection en fait de poésie », et Corneille, jusqu'à Walter Scott, en passant par Lamartine, Sterne et Goldsmith. Son éloge, très soigné, de l'auteur de *Waverley* témoigne d'une prédilection singulière.

« Il est un auteur que je te conseillerai aussi beaucoup, si tu pouvais te procurer ses ouvrages. C'est, je crois, après Chateaubriand, l'homme d'Europe qui a le plus d'imagination : c'est Walter Scott. C'est dans Walter Scott qu'il faut étudier l'histoire ; il te l'apprendra mieux que tous les historiens parce que ceux-ci ne racontent que les faits généraux, que des actions publiques, tandis que lui entre dans les détails de la vie privée, et, dans ses dialogues si naïfs, si naturels, fait connaître toutes les classes de la société avec les mœurs du temps où il a pris ses personnages. Comme Plutarque, il évoque les héros du moyen-âge et des temps modernes, et, à mesure qu'ils passent devant lui, il dessine leurs traits avec une force, une hardiesse et une finesse de pinceau incomparables, et puis, quelle imagination, quelles magnifiques descriptions, quelle poésie ! C'est là que tu trouveras de beaux sujets à traiter en vers. Je crois que dans le temps j'ai vu au Cayla un de ses romans. C'était, si je ne me trompe, *le Monastère*. Comme ses œuvres sont immenses et qu'il y a beaucoup à choisir, je vais t'indiquer ceux de ses ouvrages qui passent pour les meilleurs. »

Le jeune exilé souhaite toujours une correspondance plus suivie, où tous deux causeraient littérature, philosophie, histoire. Un rêve qu'il caresse

serait d'initier sa sœur aux langues anciennes, qui lui ouvriraient un monde nouveau, des trésors immenses, des beautés sans fin. Quelle joie s'il pouvait la voir lire Virgile, Horace, Catulle, Ovide et Properce ! Comment lui peindre ce *molle atque facetum* de Virgile, l'enjouement d'Horace, les grâces d'Ovide, l'admirable abandon de Tibulle et les feux de Properce ? Combien la solitude lui serait douce, s'il possédait tous ces génies pour compagnons de son exil !

« Tout s'anime dans la campagne, tout prend une vie, lorsqu'on peut la parcourir avec un de ces livres. On trouve dans la nature la source où ils ont puisé toutes leurs images, on en admire toute la vérité et toute la fraîcheur, lorsqu'on a le modèle sous les yeux. Quoique la vie soit bien misérable et qu'elle soit un sentier rude *où l'on grimpe plutôt qu'on ne marche*, on peut encore trouver des aspects riants qui vous consolent des peines du voyage et, pour peu qu'on ait de sentiment et d'imagination, on peut encore couler d'heureux jours. En effet, quand on a sous les yeux les harmonies de la terre, des eaux, des cieux, peut-on résister à une secrète influence et ne pas se laisser aller à des espèces d'extases d'admiration et de ravissements ? »

Maurice n'est pas encore sorti de Stanislas et il laisse de nouveau pressentir cette espèce d'adoration à l'égard de la nature que nous révèleront plus tard ses pages les plus célèbres. Nous en surprenons ici comme un second et timide essai. Mais voici qu'un danger redoutable va menacer tous ses plans d'avenir. Son père paraît croire que son cœur a perdu un peu de sa bonté, « qu'il a été empoisonné par les maximes du siècle et qu'il n'est rempli que

de ses vanités ». Le jeune homme proteste : il se déclare désabusé du monde, « c'est-à-dire que sans le haïr et sans être misanthrope, ses plaisirs ne conviennent pas à son caractère et qu'il cherche d'autres jouissances que les siennes ». Aussi bien confesse-t-il que ce langage ne convient pas à son âge. Voici que son cousin Auguste, d'accord avec sa famille, l'engage à revenir au Cayla pour y remplacer son père et s'adonner à l'agriculture. Une telle résolution implique l'écroulement de toutes ses espérances. Maurice répond néanmoins avec une soumission filiale absolue : « Disposez de moi comme vous voudrez, je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre. » Et cependant quel sacrifice ! Il est vrai qu'il retrouvera dans le vieux domaine de ses pères cette divine solitude dont il regrette depuis longtemps les charmes, et que, décidément, le monde et ses plaisirs l'attirent peu. On devine, par un passage de la même lettre, que Maurice était considéré dans certains milieux, à Toulouse, par exemple, comme devant embrasser l'état ecclésiastique. Il est même obligé d'écrire à Mademoiselle Coutaud pour justifier son changement de vocation, dicté uniquement par sa conscience. Sa foi religieuse est déjà plutôt tiède. C'est le moment où il se lie avec Barbey d'Aurevilly. Une lettre de ce dernier nous renseigne d'une façon bien curieuse sur la genèse de cette amitié.

« A Stanislas, en 1828 et 1829, écrit Barbey à Trébutien (15 août 1855), j'étais dans la même étude que Guérin ; nous

étions compagnons du même pupître. Au lieu d'écrire nos devoirs et d'apprendre nos leçons, nous nous écrivions des lettres et des vers, — et déjà la défiance de lui-même, dont j'ai eu tant de peine à le guérir, commençait à lui faire sentir son oppression cruelle. Il me donna un jour un petit portefeuille de cuir de Russie, tout blanc, sur la première page duquel il avait écrit de cette petite écriture de *race* (les pattes d'abeilles ivres de *Lacryma Christi* des Guérins) : « *Souviens-toi qu'il fut un être misérable !* » L'être misérable a été puissant et charmant, et je le lui ai enfin appris ; mais le *souviens-toi* a été bien obéi. Je n'ai pas manqué à cette consigne. Il est des endroits de Paris qui m'ont été consacrés par lui-même, et des pierres ou du bitume desquels il sort une douce flamme pour mes yeux, quand je les revois. C'est là où nous avons échangé des sentiments et des pensées, *faits de la vie*, car il n'est pas un autre mot pour exprimer cela. »

Ici se place la lettre du 7 janvier 1829 écrite par Maurice à sa sœur, pièce déjà publiée et qui figure parmi les plus intéressantes de cette période. Après avoir affirmé la similitude de leurs âmes, il explique comment il croit avoir deviné celle d'Eugénie. Le portrait moral qu'il en trace demeure d'une exactitude étonnante. Il se fonde sur la théorie platonicienne de la réminiscence pour affirmer que certaines âmes conservent un souvenir plus vif que d'autres de la grandeur dont elles sont déchues, et que ce souvenir apporte dans leur être une noble et douce tristesse, nourrie par les regrets et par les misères présentes de la vie.

« A les voir lever les yeux au ciel et prêter une oreille attentive, ne dirait-on pas qu'elles cherchent à saisir quelques sons lointains de l'harmonie divine ? Ces âmes ne voyent pas le monde comme le vulgaire et puisent à une autre source

de plaisirs... Il leur faut des jouissances toutes spirituelles, *mêlées d'un sentiment de tristesse*, de même que les anciens rappelaient au milieu de leurs voluptés l'idée de la mort et de la brièveté de la vie. La solitude, le murmure des vents, la contemplation du ciel : voilà ce qui est pour elles une source de délices. »

Tel est le caractère que Maurice a cru remarquer dans les lettres et dans les poésies de sa sœur. Tels sont aussi les sentiments dont il s'entretient habituellement. Une mélancolie naturelle leur communique un élément essentiel. S'il en est ainsi, quelle source de bonheur et de jouissance pour tous les deux ! Combien doux les épanchements de leurs cœurs, qui se déchargeront l'un dans l'autre des ennuis, des réflexions, des tristesses qui naissent et meurent avec chaque jour ! Les plus hauts problèmes sollicitent leur curiosité. Que pense Eugénie de la vie ; où place t-elle ses plaisirs et ses jouissances ? Que de réflexions suggère une seule journée, surtout chez elle qui habite la solitude ! Quel vaste champ s'offre à sa pensée dans la contemplation de la nature !

« Quant à moi je trouve plus de charme à errer dans un bois qu'à parcourir les rues tumultueuses de Paris, et un sentiment bien plus doux, bien plus sublime, s'empare de moi à la vue des pompes de la nature et même de sa majestueuse simplicité, que lorsque je mesure des yeux ces trophées de l'ambition et de la vanité, qui ne m'apprennent autre chose que les efforts qu'ont faits les hommes pour élever leur pauvre gloire un peu au-dessus de la terre. Enfant de la nature, je suis étranger dans ce séjour où tout est le produit de l'art, même les sentiments. Mais bientôt je reverrai ma solitude chérie et ce sera, je l'espère, pour ne plus la quitter. »

Voici toutefois qu'un revirement se produit : son père n'accepte pas son sacrifice, et il semble même qu'on l'ait interprété, au Cayla, d'une manière plutôt défavorable. Eugénie lui répond longuement le 3 février 1829[1]. Rien de plus piquant que les observations, basées sur son expérience personnelle, sur le goût de son frère pour la rêverie, sur son désir de solitude et de repos. « On doit avoir de rapports étroits avec la société ; c'est là du moins le but de l'éducation que tu as reçue. Suivant les goûts qu'on y apporte, on y trouve son bien-être ou son malheur... Pardonne-moi ces réflexions, mon cher Maurice, qui me sont suggérées par la crainte que j'ai que tu ne te plonges trop souvent dans la rêverie, dans un monde idéal, tandis que tu t'occupes trop peu de celui où tu te trouves... Notre part à nous, tes sœurs, c'est les caresses ; toi, tu dois agir... En quoi pourrais-tu changer la situation de papa en restant au Cayla ?... Du reste, il est quelquefois bien fatigué de ce train de campagne. Si elle a ses agréments, elle a aussi ses misères. Au vrai, la vie des champs n'est vraiment agréable que pour les gens riches. Je voudrais bien te voir posséder un jour quelque chose de meilleur qu'un domaine qui ne te permettra jamais que de vivre de

1. On trouvera dans cette belle lettre (*La Quinzaine*, 1895, II p. 257-263) des déclarations qui éclairent singulièrement la psychologie d'Eugénie aussi bien que celle de Maurice, de même que de curieuses appréciations formulées par elle sur les vers de son frère. Ses remarques sont inspirées par le goût le plus délicat.

privations... » Eugénie formule alors son idéal personnel de vie, empreint d'une rare sagesse et d'une fine compréhension des agréments de la société. Après cette mercuriale, Maurice restera à Paris ; il se prononce pour le droit, puisqu'une répugnance invincible l'écarte de la médecine (2 avril 1829). En même temps, il annonce à sa famille, qu'il va reprendre ses pratiques religieuses, délaissées depuis quelque temps. Il existe entre cet abandon momentané et le développement de son « naturisme » une concordance pour le moins étrange. Cependant Maurice note avec satisfaction les grands succès d'un célèbre prédicateur d'alors, M. Guyon, dans le Midi ; il le compare aux apôtres des premiers siècles de l'Église. Il est question de supprimer les missions et l'avenir lui apparaît, de ce côté, couvert de nuages.

En juillet 1829, Guérin annonce sa venue prochaine au Cayla. Le moment de son entrée dans le monde est arrivé. Il jette un long regard sur la révolution qui s'est produite en lui, grâce à l'éducation reçue à Paris : il la considère comme une seconde naissance. Bientôt s'accomplit son retour tant attendu au pays natal. Sa sœur fut frappée de ses dispositions mélancoliques. « Rien ne lui plaisait, que les promenades qu'il remplissait d'épanchements de cœur et d'observations sur la nature. Il y a tel site au Cayla, tel arbre, tel point à l'horizon qu'il m'a rendus chers par l'attention qu'il leur a donnée. » Ce fut dans une de ces promenades qu'arriva l'aventure du coup de fusil exprimée dans ces lignes :

« O ma sœur, que je te suis donc fatal ! Ce n'est pas assez de faire si souvent couler tes larmes, j'ai manqué te donner la mort, j'ai manqué t'immoler dans ces bois comme la colombe, maudit chasseur ! Maudite soit l'arme perfide et meurtrière ! Je l'ai jetée pour jamais loin de moi. Jamais la main de ton frère ne touchera un fusil. Comment le plomb mortel est-il parti ? Et comment n'a-t-il fait que déchirer ta robe sans t'atteindre ? Dieu t'a préservée. Sans ce prodige, il y aurait eu deux tombes : ô chère sœur, je ne t'aurais pas survécu. »

Ce séjour de plusieurs mois fortifia encore, entre le frère et la sœur, les liens d'une nature si rare créés par leur longue séparation. Le 19 octobre, Maurice, rentré à Paris, prend possession de sa chambre d'étudiant parisien « avec autant de fierté qu'un prince qui reçoit l'investiture de son royaume ». Il raconte son voyage de retour : cinq jours et quatre nuits, de Toulouse — où il est reçu par Mademoiselle Coutaud — jusqu'à Paris, avec un court arrêt à Limoges. Maintenant, il s'agit d'organiser sa vie nouvelle. Ses cousins Raynaud, Auguste et Victor [1], lequel vient d'être très malade, continuent d'être pour Guérin de précieux soutiens. On déguste chez le premier « les gimblettes de Lili et la gelée de coing de *Coucouroucounos* » qu'il a rapportées du Cayla : joyeux dîner qu'il raconte avec entrain. Visites à MM. Auger et Buquet, au collège Stanislas. Sa première lettre à Eugénie (7 nov. 1829) renferme un parallèle assez piquant entre la vie de Paris et

1. M. Auguste Raynaud, professeur au collège Bourbon, correspondant de Guérin à Paris. Victor Raynaud, son frère, mourut deux mois plus tard.

celle du Cayla, qu'il regrette et dont il envie la solitude. « A la campagne, on jouit pleinement des sensations que l'on éprouve, parce qu'elles ont le temps de vous pénétrer, n'étant pas, comme à la ville, chassées par ce flux et ce reflux d'idées, qui se succèdent avec une incroyable rapidité. » Maurice lui décrit son nouvel asile et se promet de lui confier toute sa vie :

« Ainsi nous rapprocherons les espaces, ainsi nous nous rendrons présents l'un à l'autre et nous resserrerons les nœuds d'une amitié rendue plus vive par l'absence. C'est une chose étonnante que les effets de l'absence sur le cœur de l'homme. Elle donne naissance à une passion minutieuse, qui se nourrit des plus petits objets et des plus indifférents. Tout ce qui rappelle ceux qu'on a quittés ; tout ce qui leur a appartenu est un trésor à ses yeux ; elle s'en empare et les consacre précieusement. Tiens, toutes les fois que je suis chez Victor, je ne manque pas de lui faire jouer la valse et tous tes airs favoris. Il me semble que je suis encore dans la salle, le soir, à la lueur de la lampe, fredonnant l'air joué par toi ou M. le Curé. »

Maurice a retrouvé un ami, Lefebvre, qui fait, comme lui, son droit. Il apprend que son frère Erembert vient d'être gravement malade, mais sa convalescence est en bonne voie. Le nouvel étudiant cherche à gagner sa subsistance ; levé dès six heures il donne, le matin, des répétitions à trois jeunes élèves de septième, moyennant quinze francs par mois, gagne ensuite l'École de droit, travaille chez lui jusqu'à la nuit, et va passer la soirée dans un cabinet de lecture, qui lui offre toute sorte d'avantages contre quatre francs par mois. Cela lui donne le

moyen de lire beaucoup de journaux. Le dimanche, il fait sortir ses jeunes cousins et les promène dans Paris. Parfois, il retourne au collège Stanislas, où il retrouve toujours avec joie MM. Auger et Buquet. A la fin de décembre, la mort de son cousin Victor cause à Guérin une grande tristesse et même le trouble profondément. Il en parle dans la lettre qui apporte aux siens ses vœux de nouvelle année, comme d'un souvenir terrible. Ses études de droit sont commencées : il suit un cours de droit civil français et un de droit romain, sous les deux meilleurs professeurs de l'École : MM. Demante et Ducaurroy. Un refroidissement sensible se manifeste de nouveau dans ses convictions religieuses.

L'hiver est dur, la Seine complètement prise. Maurice n'en montre que plus d'entrain. Il fréquente deux anciens amis, Armand d'Huteau et Charles de Rivière. En janvier et en mars, lettres à Erembert dont il souhaite de se rapprocher. Un goût commun, quoique d'essence bien différente, pour les champs et pour la nature, contribue à accroître leur sympathie mutuelle. Il est piquant de voir le campagnard, plongé dans les travaux agricoles, envié, un moment, par le citadin. Maurice déplore de voir, dans la grande ville, la nature ensevelie sous les pavés et les maisons ; « à peine laisse-t-on de loin en loin quelque petit coin où elle puisse se montrer ». Notre étudiant sauvegarde sa vie intérieure en se créant une solitude complète au milieu de l'agitation universelle ; quoique toujours si avide des

jouissances champêtres, il reconnaît cependant le grand avantage qu'offre la capitale « d'être à la source de tout, au foyer du monde politique et littéraire, de pouvoir suivre pas à pas la marche du siècle et d'étudier en grand la société. » Il est même question de faire venir Eran à Paris, avec une place dans quelque administration. Seulement, il faut se hâter. Un changement de ministère peut tout compromettre en éloignant du pouvoir M. de Martignac sur qui l'on compte. La correspondance avec Eugénie reste fréquente, sans parler des envois succulents, dinde et pâté, reçus du Cayla. Dans l'une de ces lettres se rencontrent les plus anciens essais poétiques de Maurice qui nous soient parvenus ; ils sont consacrés à un éloge assez réussi des vers de sa sœur (24 mai 1830) :

« Vers heureux, fruits charmants d'une veine facile,
Vous ne méritez pas le reproche inutile
Qu'adressaient à leurs vers Horace et Despréaux... »

. . . .

« Ne regrettez donc plus vos rochers ni vos bois,
De celle qui vous cherche écoutez donc la voix :
Pourquoi trembler ainsi lorsqu'elle vous appelle ?
Je viens de vous tracer son image fidèle
Suivez-la, vers heureux, sur les fertiles bords
Où le Tarn, de ses eaux, déroule le trésor.
Là, sans cesse entourés d'une humide ceinture,
En un nouvel Eden, bijou de la nature,
Vallon délicieux, poétique séjour,
Où la nature et l'art se trompent tour à tour :
Au murmure des eaux qui sans cesse soupire,
Au mol frémissement des ailes du zéphyre,
Mêlez votre cadence et que ce doux concert
Enchante les échos de cet heureux désert. »

Maurice, nous l'avons dit, assista à la révolution de 1830. Une lettre du 16 juillet, adressée un peu auparavant à sa sœur, parle de la prise d'Alger et de l'apparition des *Harmonies* de Lamartine :

« Il y a quelques jours, j'étais enfermé dans le droit ; j'avais oublié le monde pour me concentrer tout entier dans le code civil, dans une chambre silencieuse, lorsque tout à coup une détonation vint à me tirer de mes méditations. C'était le canon des Invalides qui, pour la première fois, depuis dix-huit ans, nous annonçait une victoire. J'aurais voulu qu'il retentît jusqu'au Cayla pour te faire partager ma joie. Tu sais déjà sans doute l'heureuse nouvelle. Quel est le bon Français qui n'a pas tressailli de joie en entendant courir de bouche en bouche ces mots heureux : « Alger est pris, Alger est pris » ? Il est dur de penser qu'il s'en trouve qui ont maudit du fond du cœur la victoire... Tu n'ignores pas sans doute que Lamartine vient de publier ses *Harmonies*. Connais-tu ces cantiques divins ? Allons, allons, inspire-toi à ces chants plus que mortels et chante Lamartine comme on chanterait un dieu. »

Nouvelles vacances au Cayla, après un examen de droit. Il rentre en novembre et raconte son voyage à son père dans une lettre très vivante qui mérite d'être citée. C'est un joli tableau d'un intérieur de diligence en 1830 : l'examen mutuel auquel se livrent les compagnons de route, les premières heures silencieuses, puis l'incident qui permet de rompre la glace. Maurice est dans la rotonde ; il observe ses voisins attentivement ; auprès de lui : un commis-voyageur et un polytechnicien ; en face de ceux ci : deux frères de la Doctrine chrétienne, le nez dans leur chapelet et vis-à-vis de lui : « une vieille bonne femme sèche, ridée, chassieuse, ouvrant deux grands yeux en-

châssés dans deux bandes rouges qui leur servaient de paupières. » Il fait quelques visites au cours des stations. A Brives, achat de truffes pour le cousin Auguste.

« Aux environs de cette ville, nous laissâmes la vieille et nous prîmes à sa place un officier de santé venant d'Alger, bon enfant, parleur comme un militaire. Il nous donna sur cette campagne beaucoup de détails fort intéressants ; il portait avec lui un fusil pris à un chef bédouin. »

Le 10 décembre, lettre à Eugénie, remplie de détails sur les événements politiques, notamment sur le procès des Ministres et sur la mort de Benjamin Constant. Le 26, nouvel envoi d'impressions qu'on trouvera plus loin en appendice. En présence d'épîtres aussi nourries, le reproche paternel de négligence se fera plus rare. A la fin de l'année, nouveau bulletin politique très développé : décidément le procès qui se poursuit devant la cour des Pairs passionne notre étudiant. L'éloquence qui s'y dépense du côté des accusés et de leurs défenseurs est célébrée par lui avec un enthousiasme ému. Ces pages, qui nous présentent un résumé substantiel et étudié de la situation, nous offrent en même temps un aspect assez ignoré du talent de leur auteur. On vit alors sur le qui-vive dans tous les milieux qu'il fréquente :

« Qui sait ce que nous amènera l'année qui va commencer ? Il ne faut pas y penser. Savez-vous que Gustave est sous-diacre ? Quel courage de s'engager par le temps qui court ! »

L'année 1831 s'ouvre sur ces entrefaites. Guérin expédie à ses sœurs, avec ses souhaits, quatre petits volumes, qui renferment autant d'ouvrages d'un auteur charmant — qu'il ne nomme pas — dont la lecture abrégera quelques-unes de leurs longues soirées d'hiver et peut-être fera couler quelques larmes. La situation s'améliore ; Paris retrouve un peu de son ancien mouvement, « mais le volcan n'est pas éteint ». L'hiver de 1831 fut, sous le rapport mondain, singulièrement triste. Un peu plus tard, Maurice éprouvera quelque fierté d'avoir traversé sans grande crainte une révolution et dix émeutes.

On boudait au faubourg Saint-Germain. Point ou peu de bals : à peine quelques soirées musicales. Maurice entend chanter, dans une de ces réunions, par Ponchard, la ballade de Victor Hugo, *Madelaine* (*sic*), qui les amusait tant sa sœur et lui au Cayla. Ses études lui causent toujours de grandes préoccupations : l'indécision, qui fut la grande plaie de son caractère, l'empêche, en même temps que les inquiétudes matérielles, d'adopter une ligne de conduite vraiment ferme. Il n'a pas voulu être prêtre, parce que la vocation lui a fait défaut, médecin, parce que tout en lui l'éloignait de cette carrière, etc. Il reste fidèle au droit sans le moindre enthousiasme et se montre fort hostile à l'idée d'une carrière universitaire : il tâche de poursuivre son éducation politique avec l'espoir d'entrer dans la presse. Tous les jours il se rend aux bureaux de l'*Avenir* ; il y fait même connaissance avec Lacordaire (avril 1831).

Plusieurs de ses articles paraissent dans le journal de Lamennais (n° du 12 avril, article sur *les procès de presse*). Il y donne une poésie sur la Pologne. Après deux ou trois contributions de ce genre, il espère être rétribué.

« J'espère aussi que j'aurai le plaisir de vous voir dans deux mois et demi, et que vous n'exigerez pas que je m'ensevelisse pour toujours au Cayla. Autrement, je ne ferais pas le voyage. Adieu, vous tous qui êtes irrités contre moi. »

Le 20 mai 1831, lettre fort curieuse à sa sœur à propos de l'*Avenir* : on y trouve une apologie en règle de Lamennais :

« Tu me demandes une apologie des doctrines de l'*Avenir* : ton espoir est en suspens, il flotte entre des affections profondes et une logique invincible. Je vois qu'au fond tu donnes complètement raison à M. de Lamennais, mais tu n'oses pas te prononcer : on crierait à l'absurdité. Eh bien ! laisse crier et crois. Si je voulais entreprendre une apologie de l'*Avenir*, je ne ferais que redire ce que les rédacteurs ont exposé dans leurs professions de foi..... Ceux qui, après avoir lu cette dernière, ont fermé le livre en disant : « C'est absurde », ceux-là ne comprennent rien au catholicisme. Ces hommes-là ont dit : Lamennais est libéral, Anathème à Lamennais ! Eh bien ! oui, puisque vous le voulez, Lamennais est libéral, si vous entendez par là un homme qui aime la liberté ; et qui ne l'est pas dans ce sens ? Car comment y aurait-il sous le ciel un adorateur de l'esclavage ? Mais cette liberté, il ne l'entend ni comme ceux qui usurpent le nom de libéraux : ils établissent que le peuple n'a d'autre loi que sa volonté, laquelle créa la justice, doctrine qui renferme évidemment l'athéisme ; ni comme vous qui élevez la volonté d'un homme au-dessus de la loi éternelle de justice, qui détrônez Dieu et placez son église à l'ombre d'une main mortelle. Oui, le libéralisme avec sa souveraineté du peuple et le royalisme gallican avec son ina-

missibilité du pouvoir sont également athées. Oser comparer ces doctrines étroites et terrestres avec cette haute et divine politique qui élève au-dessus de la tête des rois et de toute souveraineté la loi de justice, manifestée visiblement dans l'Église, et place les droits et la liberté des peuples sous la sauvegarde de Dieu ! Il ne faut pas être de ceux qui, se renfermant dans une affection, ne voient dans tout ce qui se passe que Henri V et Philippe ; élargissez vos vues, sortez de la prison de l'époque : ne vous placez pas pour contempler le monde sur les marches d'un trône ou sur les ruines d'une monarchie ; montez au pied de la croix où le monde se révèlera à vous avec tous ses rapports secrets, les voies sublimes de la Providence, et les lois profondes, éternelles, immuables qui le régissent. Philippe et Henri, libéraux et royalistes, tout cela n'est que transition, tout cela n'est qu'un cri, un flot, une écume qui court sur la surface des eaux, tandis que le fleuve roule, immense, profond vers l'Océan promis. Prenez en dessous toutes les doctrines humaines qui retentissent dans le monde ; que trouvez-vous ? Arbitraire, caprice, rêve, fantôme, bulle qui s'enfle du souffle d'un enfant. La doctrine de Lamennais s'appuie, elle, sur la vérité éternelle ; le catholicisme, tel est le dogme générateur de sa doctrine, et comment une conséquence fausse pourrait-elle sortir d'un principe vrai ? Je n'en finirais pas si je voulais développer la prodigieuse beauté de ces doctrines, appliquées non seulement à la politique et à la philosophie, mais aux lettres et à toutes les facultés de l'esprit humain... »

Nul doute que cette lettre et celles qui vinrent ensuite, ne rentrent dans la catégorie des pièces que Mademoiselle Marie de Guérin proscrivit au moment où s'élabora l'édition. Et cependant, faute de connaître ces documents, l'évolution si intéressante qui conduisit Guérin à la Chênaie demeure complètement inexplicable. A s'en tenir aux données de l'édition, on peut ignorer d'une manière absolue

l'origine des relations de Maurice avec Lamennais, bien antérieures, on le voit, à son départ pour la Bretagne. Pendant quelque temps, les articles de notre débutant ne sont plus insérés dans l'*Avenir*; on les envoie à l'*Union de Nantes*, colonne du journal parisien. Toutefois, il cherche à rassurer son père sur ses idées :

« Vous savez bien que si ma tête est Lamenésienne (*sic*), mon cœur est Henriquinquiste. Le comte Lobau a fait arroser les adorateurs de Napoléon : on dit depuis qu'il descend du fameux chevalier de la Table-Ronde, Lancelot du Lac, ou bien encore qu'il est allié à la famille des Pompadour... On trouve toujours moyen de rire ».

En juillet, troisième voyage au Cayla : la situation reste troublée dans la capitale ; il note l'anxiété générale qui y règne au moment où il se met en route. L'hiver de 1832 se passe dans un calme relatif : « l'uniformité de sa vie intérieure est brisée par quelques sorties dans le monde. » Maurice fréquente « chez M. Vernois, oncle de Félicité » ; il danse souvent et entend beaucoup de musique, le divertissement le plus spirituel qu'il trouve dans le monde ; il fréquente une famille anglaise qu'Auguste lui a fait connaître l'année précédente, et apprend « l'anglais avec le jeune homme, très bon garçon ». Le cercle de ses connaissances s'élargit : il est maintenant en rapport avec les rédacteurs de la *Revue européenne*, MM. de Joanne, Gouraud, Carné, de Champagny, Wilson et Cazalès, le fils du célèbre orateur de la Constituante, avec lequel il se lie par-

ticulièrement et qu'il va retrouver bientôt à la Chênaie. Il donne à cette revue un article sur Nicolas de Flue. Pendant les vacances de 1832, qui s'écoulent, comme les précédentes, au Cayla, il compose toute une série de poésies, parmi lesquelles la pièce délicieuse : *Au grillon du foyer de Rayssac*, foyer ami que fréquente beaucoup sa sœur, et le petit chef-d'œuvre qui semble dérobé à André Chénier : la *Roche d'Onelle* :

« Les siècles ont creusé dans la roche vieillie
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de pluie ;
Et l'oiseau voyageur qui s'y pose le soir
Plonge son bec avide en ce pur réservoir.
Ici je viens pleurer sur la roche d'Onelle
De mon premier amour l'illusion cruelle ;
Ici mon cœur souffrant en pleurs vient s'épancher...
Mes pleurs vont s'amasser dans le creux du rocher...
Si vous passez ici, colombes passagères,
Gardez-vous de ces eaux : les larmes sont amères. »

Il est probable que ces vers ont été inspirés à Guérin, par Mademoiselle Louise de Bayne de Rayssac, jeune fille qui fut l'objet de sa première tendresse et qui tient une grande place dans la correspondance d'Eugénie. Le frère et la sœur avaient fait ensemble d'assez longs séjours au château de Rayssac durant les étés de 1831 et 1832. On y entendait hurler les loups toute la nuit.

Mais ni ses études littéraires, gênées du reste par des occupations fastidieuses, ni ses essais poétiques ne suffisaient à remplir la vie de Guérin, dont la direction reste incertaine. Ce fut alors que sur les

conseils d'un ami clairvoyant, et avec l'approbation de sa famille, il se décida à aller retrouver Lamennais dans sa retraite de la Chênaie, près de Dinan. Il s'y installe un peu avant la mi-décembre. Un tel voyage était alors long et difficile. Maurice, après un court séjour à Paris, n'hésite pas à l'entreprendre ; il espère découvrir au bout le guide et la voie qui lui manquent. Nous allons maintenant l'y suivre.

D'après un témoignage de F. du Breil de Marzan que nous avons retrouvé, « ce fut par les conseils d'Eugène Boré, l'un de leurs amis communs de cette époque, que Guérin vint à la Chênaie. Boré qui l'avait connu et remarqué pendant le cours de ses études, l'appréciait comme un jeune homme de mérite et d'avenir ; et c'est à ce titre qu'il le recommanda à l'abbé de La Mennais, qui ne comprit jamais la valeur de cette acquisition ». Néanmoins, il est plus naturel de penser que Maurice avait été conduit, depuis quelque temps déjà, par ses réflexions attristées ou plutôt par une crise intérieure d'un caractère aigu, à prendre cette grave décision. Comme nous l'avons remarqué plus haut, il éprouvait plus que jamais le besoin d'une direction ferme en même temps que le désir très vif de la solitude et de la continuité qu'elle assure à la vie de l'âme. Le début de son *Journal*, commencé le 10 juillet 1832, au Cayla, nous renseigne avec précision sur son état d'esprit dans les mois qui précédèrent son voyage en Bretagne.

Au moment où il note pour la première fois ses

impressions journalières, il est encore tout à l'ivresse qu'excite en lui la Nature retrouvée *at home*, au centre d'un horizon chéri.

« J'ai vu le printemps, et le printemps au large, libre, dégagé de toute contrainte, jetant fleurs et verdures à son caprice, courant comme un enfant folâtre par nos vallons et nos collines, étalant conceptions sublimes et fantaisies gracieuses, rapprochant les genres, harmonisant les contrastes à la manière ou plutôt pour l'exemple des grands artistes. Je me suis assis au fond des bois, au bord des ruisseaux, sur la croupe des collines; j'ai remis le pied partout où je l'avais posé, enfant, rapidement et avec toute l'insouciance de cet âge. Aujourd'hui, je l'y ai appuyé fortement ; j'ai insisté sur mes traces primitives ; j'ai recommencé mon pèlerinage avec recueillement et dévotion, avec le recueillement des souvenirs et la dévotion de l'âme à ses premières impressions de paysage. »

Dès cette page initiale, la plus ancienne qui nous soit parvenue en dehors de ses lettres, Guérin personnifie d'instinct la Nature ; il voit le printemps comme un être vivant et il note avec ravissement l'étroite communion qui s'établit entre cette expansion des forces naturelles et sa propre personne. Cette communion, à vrai dire, n'a pas connu chez lui de commencement apparent ; elle n'est ni un effet de la réflexion, ni la conséquence d'une émotion passagère ou de l'admiration pour quelques sites aimables et chéris ; elle se confond avec le premier éveil de sa vie extérieure comme avec celui de sa conscience intime. Entre la Nature et lui, il existe une corrélation, une entente permanente, ou mieux encore une véritable harmonie préétablie. Jamais,

peut-être, une pareille fusion ne s'est produite chez un être humain, du moins autant que les littératures nous permettent de le savoir, en tout cas jamais à un pareil degré ni avec une puissance comparable. Cherchez parmi les poètes de l'antiquité, parmi les écrivains réputés les plus « naturistes » de la Renaissance et des temps modernes, et vous ne découvrirez chez aucun d'eux le don exceptionnel qui permit à Guérin, dans la plus complète acception du terme, de s'identifier avec les choses du monde extérieur, de les sentir vivre et palpiter en lui. Ce don absolument extraordinaire nous apparaît comme le facteur essentiel du génie de Maurice, et il semble bien qu'il n'ait pas été réparti une seconde fois, sous cette même forme, à une créature humaine. Certes, on pourrait relever surtout chez un Lucrèce et, plus près de nous, chez un Vinci, un Rabelais, un Shakespeare, un La Fontaine, un Jean-Jacques, chez Bernardin de Saint-Pierre lui-même, chez Chénier, auteur de l'*Hermès*, chez Beethoven, Gœthe, Chateaubriand, Hugo, pour ne pas parler des contemporains, une compréhension, une pénétration par moment analogue des forces naturelles et de la vie terrestre ; mais chez aucun cette fusion intime qui met l'être humain en communication parfaite avec le monde extérieur et qui harmonise en quelque sorte les vibrations de l'un et de l'autre, ne s'est révélée avec une continuité et une plénitude semblables. Assurément, il ne saurait entrer dans ma pensée de mettre Maurice en parallèle avec quelques-uns

des plus vastes génies de l'humanité : il ne s'agit pas de cela : je veux dire que, sous cet aspect particulier, Guérin demeure unique, qu'il nous apparaît comme une sorte de phénomène, de prodige, comme un être d'exception, en qui s'est réalisée une sensibilité si particulière qu'il a vécu, si j'ose dire, le panthéisme.

A cet égard, personne n'a eu, plus que l'auteur du *Centaure,* le sentiment tout à fait panthéiste de la continuité et de la permanence de la vie aussi bien que des rapports innombrables qui relient l'homme, passager d'un jour, à la Nature éternelle. En ce sens, rien de plus étranger au christianisme que cet aspect du génie de Guérin. Cette « dévotion de l'âme à ses premières impressions de paysage », qu'il note au seuil de son *Journal,* ce besoin qu'il éprouve de mettre ses pas nouveaux dans les anciens et d'« insister sur ses traces primitives », ne sont que l'expression de la foi ancienne que les *Bruits de la Nature* attestaient déjà chez lui, dix ans auparavant. On peut voir par là combien sa conception, contrairement aux apparences, diffère de celle des romantiques[1] : pour la plupart de ceux-ci, la Nature est surtout un décor, assurément splendide et

1. On a pu signaler cependant chez Guérin, au début de son *Journal,* quelques traces de spiritualisme romantique, mais j'avoue ne pas attacher d'importance à ces coïncidences symboliques, d'ailleurs fort rares. Les passages cités du *Journal* (28 mars 1833, 20 janvier 1834) me semblent différents des épanchements romantiques. De toute manière, je ne retrouve nulle part, ni chez Lamartine, ni chez Hugo, ni chez Laprade, ni chez Leconte de Lisle, le sentiment « naturiste », absolument unique, de Maurice.

varié à l'infini, mais enfin un décor[1]; rien de tel, on l'a vu, chez Guérin. De là vient aussi que ce caractère d'impassibilité dont les mêmes écrivains aiment à parer le monde matériel n'apparaît à aucun degré dans les œuvres de notre poète. Une conviction toute contraire l'anime, qui se traduit dans cette adoration « panique », — en gardant au mot son sens primitif, — que ses confidences trahissent à chaque instant.

1. Ecoutons seulement Alfred de Vigny dans son *Journal :* « J'aime l'humanité, j'ai pitié d'elle. La Nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme. » — « Les romantiques croyaient en général à la nature consolatrice ; ils voyaient en elle une mère qui accueillait leurs joies et berçait leurs désespoirs. Mais déjà dans Lamartine la nature apparaît comme indifférente... Olympio va revoir le paysage qui fut associé à ses amours : tout est changé... Chez Vigny, la nature apparaît comme hostile à l'homme dont la mort la réjouit. » (Canat, *Du sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*, Paris, 1904, p. 214-5). Dans les pages qui suivent, M. Canat traite de la poésie naturaliste de V. de Laprade. Il faudrait faire remarquer que l'ouvrage caractéristique de cet écrivain : *Odes et poèmes*, où se trouve son chef-d'œuvre, le *Poème de l'Arbre,* est postérieur de trois ans à l'apparition du *Centaure* et de l'article de G. Sand. Aux yeux de Laprade, parmi toutes les formes de la vie enfantées par la mystérieuse Cybèle, « l'arbre semblait tout à fait exceptionnel comme unissant à la vie qu'il recevait de la terre la conscience et même l'intelligence. » Cette intimité toute physique avec la nature, Guérin l'avait sentie avant lui, avec une spontanéité et une puissance qui laissent bien loin derrière elle le sentiment tout littéraire, et non exempt de rhétorique, de l'auteur d'*Hermia*. Après 1850, on trouverait aisément un écho des idées de Laprade, par exemple dans Hugo et surtout dans Leconte de Lisle. Plus loin, dans son remarquable ouvrage, M. Canat rapproche Guérin de Lamartine (p. 220, et surtout 286-289).

A cette période d'émerveillement avait succédé, à la fin de juillet 1832, une lassitude étrange. Il relit *René* un jour des plus désenchantés de sa vie, où son cœur lui semblait mort, un jour de la plus aride sécheresse.

« Il y a des livres qu'il ne faut plus lire, confesse-t-il... Cette lecture a détrempé mon âme comme une pluie d'orage.. Je prends un charme infini à revenir sur mes premières lectures mes lectures passionnées de seize à dix-neuf ans. J'aime à puiser des larmes aux sources presque taries de ma jeunesse. » La crise que nous venons de discerner s'accentue. Il achève sa vingt-deuxième année et regrette de n'avoir pas quitté la vie au lendemain de sa naissance : « J'ai vu souvent, à Paris, des enfants s'en aller en terre dans de tout petits cercueils, et traverser ainsi la grande foule. Oh ! que n'ai-je traversé le monde comme eux, enseveli dans l'innocence de mon cercueil et dans l'oubli d'une vie d'un jour !... Mon père m'a dit que dans mon enfance, il a vu souvent mon âme sur mes lèvres, prête à s'envoler. Dieu et l'amour paternel la retinrent dans l'épreuve de la vie... »

Il se sent faible, bien faible ! Combien de fois, même depuis que « la grâce marche avec lui », n'est-il pas tombé comme un enfant sans lisières ! Son âme est frêle au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il cherche un abri. Deux jours au grand air, à Paris, mettraient à néant toutes ses résolutions. Il lui faut donc les cacher, les mettre à l'ombre de la retraite. Et justement parmi les asiles ouverts aux âmes qui ont besoin de fuir, nul ne lui paraît plus favorable que la maison de M. de La Mennais, pleine de science et de recueillement. Voilà donc la genèse véritable de son entrée à la Chênaie.

On aperçoit assez nettement, en lisant la page du *Journal* (13 août) qui précède le premier morceau rédigé dans la solitude bretonne, que cette crise s'explique par le revirement spirituel survenu chez Guérin, depuis qu'il s'est passionné pour les questions sociales et religieuses dont l'*Avenir* lui a donné le goût. Sa vie antérieure lui apparaît maintenant comme inutile et égoïste. Il en rougit ; il s'accuse d'avoir flétri son humanité. Heureusement, il n'a plongé qu'à demi dans le mal.

« Tandis qu'une moitié de moi-même rampait à terre, l'autre, inaccessible à toute souillure, haute et sereine, amassait goutte à goutte cette poésie qui jaillira, si Dieu me laisse le temps. Tout est là pour moi. Je dois tout à la poésie, puisqu'il n'y a pas d'autre mot pour exprimer l'ensemble de mes pensées ; je lui dois tout ce que j'ai encore de pur, d'élevé, de solide dans mon âme ; je lui dois tout ce que j'ai eu de consolations ; je lui devrai peut-être mon avenir. »

Avec quelle clairvoyance n'a-t-il pas défini le fond de son être et le but de sa destinée littéraire ! Que nous cache la mention que fait Maurice en achevant ce morceau, quand il parle de son amitié pour L., « qui se fait sérieuse comme le temps et douce comme un fruit qui atteint sa maturité » ? Est-ce que son premier amour pour Louise de Bayne et la désillusion qui s'ensuivit ne seraient pas pour quelque chose dans le changement qui transforme alors ses aspirations morales ? Cela paraît infiniment vraisemblable. Par la suite, cependant, Maurice affecta de diminuer l'importance de ce premier épisode de sa vie sentimentale.

CHAPITRE IV

La Chênaie et Lamennais.

Départ pour la Chênaie. — M. Feli. — Le paysage breton. — Amitiés. — Etudes. — Action du Maître. — Précieuses lettres inédites. — Obsession du monde physique. — Le *Mémoire* de B. de Marzan. — Le printemps breton. — L'humanité et la nature. — Guérin grand écrivain. — L'Océan. — Le cycle des saisons. — La fascination des êtres. — La vie universelle. — Graves difficultés de Lamennais. — Dispersion de ses disciples. — La fin d'un « petit paradis ».

A la Chênaie, Guérin rencontra un accueil chaleureux qui le mit à l'aise dès le début. M. Féli le reçut, nous dit-il, comme un bon père, et son nouveau disciple l'embrassa avec l'affection d'un enfant et une émotion facile à concevoir. MM. Gerbet et Lacordaire lui témoignèrent également beaucoup d'amitié. Mais un esprit d'une pareille délicatesse, quel que fût son désir de confiance et d'expansion, n'était pas de ceux dont il est aisé de surprendre le secret. Il commença sa nouvelle existence par une retraite de trois jours. Certaines prescriptions du règlement durent lui paraître un peu rudes, entre autres le lever dès cinq heures. Mais son sommeil en profita rapidement. Quand il arriva dans cette retraite, il n'y trouva que deux autres élèves, dont un nouveau-venu ; on en attendait un quatrième.

C'était à peu près le nombre que la maison pouvait contenir.

Qu'on relise ici la description si remarquable du domaine qui fait partie de la lettre du 14 décembre, adressée à M. de Guérin[1] : « Nous sommes entourés, cernés, pressés et comme étouffés par les bois... », et aussi le portrait saisissant de l'auteur des *Affaires de Rome* :

> « Petit, grêle, pâle, yeux gris, tête oblongue, gros nez et long, le front profondément sillonné de rides qui descendent entre les deux sourcils jusqu'à l'origine du nez ; tout habillé de gros drap gris des pieds à la tête, courant dans sa chambre à fatiguer les jeunes jambes, et quand nous sortons pour la promenade, marchant toujours en tête, coiffé d'un mauvais chapeau de paille aussi vieux et aussi usé que celui de Charles de Bayne. »

La conversation initiale du maître et de l'élève fut pleine de variété et d'entrain : elle roula sur les compagnons de voyage du nouvel hôte, son âge, les hautes marées à Saint-Malo, Calderon, la manière de pêcher les huîtres, la poésie catholique, Hugo, et enfin sur les poissons les plus remarquables de la côte de Bretagne. On devine par là quelle immense curiosité l'entretien d'un tel homme devait susciter chez ses disciples.

Maurice s'acclimate rapidement. Ses yeux se familiarisent avec les landes épineuses et les forêts couleur de rouille. Il doit y avoir, observe-t-il une

1. Ed. in-12, p. 170.

forte dose de sympathie chez lui pour s'être si vite lié d'amitié avec des steppes incultes et la sombre ceinture de bois qui l'environne. Toujours ce même art de prêter aux choses de la nature une âme, et comme une sensibilité susceptible de fraterniser avec celle de l'homme. Dans cette solitude où l'on s'étonne qu'on puisse trouver tant de silence, le travail devient un besoin, une nécessité indispensable, et Maurice s'y plonge avec délices.

Nous avons dit quelle fut la culture intensive vers laquelle Lamennais dirigea son ardent élève. Chaque étudiant avait sa chambre à coucher, mais comme plusieurs pièces étaient dépourvues de cheminée, on se réunissait pour travailler dans une chambre commune autour d'un bon foyer. Le dîner, très *confortable*, était assaisonné d'un feu roulant de plaisanteries et de malices, qui partaient pour la plupart de M. Féli. « Il a des mots charmants ; les saillies les plus vives, les plus perçantes, les plus étincelantes, s'échappent de lui sans nombre. Son génie s'en va comme ça quand il ne travaille pas ; de sublime, il devient charmant. » M. Gerbet lui donnait, paraît-il, assez malignement la réplique.

Lacordaire était reparti pour Paris deux jours après l'arrivée de Guérin. Un autre compagnon restait à Lamennais : le Lorrain, Rohrbacher, déjà occupé de sa future histoire de l'Église. Au reste, les hôtes se succédaient sous le toit du grand polémiste. Dès le 18 décembre, Maurice décrivait à sa sœur le charme incomparable de sa retraite, la puissance de

séduction du Maître, sa parole grave, profonde, lumineuse. « En quelques mots, lui mande-t-il, il vous ouvre des points de vue immenses dans la science. Ses paroles élèvent et échauffent l'âme ; on sent la présence du génie [1]. » En même temps, il donnait le récit de sa première aventure en Bretagne et ses impressions sur le peuple à part, « qui marche en dehors de nos idées modernes », au milieu duquel il allait vivre.

Assez vite, entre Lamennais et lui une confiance pleine d'abandon paraît vouloir s'établir. Le disciple triomphe du tremblement mystérieux dont on se sent saisi, remarque-t-il, à l'approche des grands hommes, et constate que tout le génie de M. Féli s'épanche en bonté. Il se met entre ses mains, corps et âme, espérant que ce grand artiste fera sortir la statue du bloc informe. Le *Journal* note cependant avec finesse qu'il ne se sent ni la tête assez forte, ni l'œil assez sûr pour sonder l'abîme de la science philosophique. Son âme n'est point assez austère pour s'enfermer exclusivement dans les abstractions. « J'ai besoin de grand air ; j'aime à voir le soleil et les fleurs. Aussi ferai-je comme le plongeur qui pêche les perles : je remonterai emportant mon trésor et l'imagination en fera son profit. »

Quand il sent son courage défaillir, il l'appuie sur son Maître et se remet à l'œuvre, suivant son mot,

1. Sur la vie intime de Lamennais à la Chênaie, on peut consulter l'opuscule de J.-Marie Peigné (Paris, Bachelin-Deflorenne, 1864, in-16) et la notice déjà citée de B. de Marzan.

avec ses forces d'emprunt. Où trouverait-il, d'ailleurs, un plus magnifique exemple d'énergie ? Avec quel courage admirable Lamennais sait résister aux orages qui l'assaillent, malgré tout ce qu'il y a d'amer pour son génie de voir sa pensée si mal comprise. De temps à autre, quelque témoignage favorable vient lui apporter dans sa retraite un peu de consolation. C'est ainsi qu'une lettre de M. Vilain XIV, ambassadeur belge à la cour de Rome, l'a réconforté de la triste impression de l'encyclique *Mirari vos*. Cette lettre, qui venait d'arriver, fut communiquée à Guérin qui la résuma et la commenta dans sa lettre à Eugénie, mais cette précieuse page a été omise par Trébutien. Voici d'abord un extrait de la lettre belge : « Les choses devraient être arrangées ainsi, a dit le Pape à cet ambassadeur (Vilain XIV) au sujet de la séparation de l'Église et de l'État, dans tous les pays dont le souverain n'est pas catholique (le Saint Père n'a pas dit : qui sont protestants, mais qui ne sont pas catholiques, *che non sono catholici*). Si le roi des Pays-Bas avait exécuté de bonne foi le concordat, la religion aurait pu subsister en Belgique ; *mais les choses valent bien mieux comme elles sont !*... Le concordat n'existe plus pour la Belgique. — Le général des Jésuites m'a dit que le Pape commençait à comprendre le danger où se trouve le catholicisme dans toute l'Europe : qu'il venait d'adresser à l'Empereur de Russie une note très forte, sur les persécutions de la religion en Pologne, *où il lui reproche, en termes très durs, son*

ingratitude, lui rappelant la condescendance qu'il a eue d'adresser un bref aux Evêques polonais.

« Ce sont, poursuit Guérin, les paroles textuelles de M. Vilain XIV, qui a rapporté lui-même les propres expressions du pape. Après cela, que devient l'Encyclique ? Comment expliquer cette contradiction flagrante entre les paroles du Saint-Père et son manifeste ? La distinction entre le Souverain de Rome et le Souverain Pontife n'est donc pas une subtilité. L'Encyclique est une condescendance comme le bref aux Evêques polonais, et il faut en rappeler du pape esclave au pape libre. »

On s'explique qu'un passage aussi explicite ait été proscrit de l'édition. Au moment où Maurice formule ce jugement, Lamennais se consacre déjà à la composition des *Paroles d'un Croyant*. Il en communique des notes et des fragments à son disciple émerveillé. Celui-ci s'éprend de plus en plus de l'*oasis* de la Chênaie, de la terrasse plantée de tilleuls, de la petite chapelle qui se dresse au fond du jardin. Il aime surtout ce coin de solitude : ce qui l'enchante, c'est qu'au printemps on ira prier à travers deux rangées de fleurs. Alors les deux bois, entre lesquels dort le petit étang, seront peuplés d'oiseaux. Le ciel, si bas en hiver qu'il semble vouloir vous écraser, se haussera, les bois reprendront vie et tout sera charmant. Maurice prend plaisir, dans une lettre à M. de Bayne, à comparer le domaine de la Chênaie à celui de Rayssac ; il admire dans les deux parcs la même plantation de hêtres, de tilleuls et de chênes.

Ici, une remarque s'impose. Pendant tout l'hiver,

Maurice semble vivre d'une vie moins complète, moins active qu'à l'époque du réveil de la nature, qu'il attend, du reste, avec une impatience si visible. Il semble vraiment participer au sommeil des choses. Toujours cette concordance, cette même résonance dans tout son être des états, des transformations, des crises du monde physique. Comme le grand Gœthe, qui l'eût certainement compris et aimé, Maurice s'identifie avec les saisons de l'année, suivant avec une fidélité instinctive le cycle même parcouru par la nature, souffrant pendant son apparent engourdissement, délirant de joie au moment de sa résurrection. Un tel phénomène n'est pas pour surprendre chez ce tempérament d'une essence si rare ; il s'affirme même avec tant de netteté que son *Journal* en apporte un peu plus loin une preuve involontaire, d'une éloquence saisissante. Pendant l'hiver, le cher confident s'augmente à peine de deux petites pages. Guérin y note ses impressions enthousiastes sur les *Mémoires* de Gœthe et sur la poésie allemande, comparant la culture germanique avec la nôtre. La sympathie des hôtes de la Chênaie à l'égard de la première se manifeste avec évidence dans ce parallèle. Il faut bien reconnaître que les critiques formulées par Maurice, si agressives soient-elles, renferment une certaine part de vérité. J'ajoute qu'elles fortifient singulièrement l'observation que nous avons faite précédemment touchant les conséquences plutôt fâcheuses des études secondaires de notre auteur.

« J'ai consumé dix ans dans les collèges, et j'en suis sorti emportant, avec quelques bribes de latin et de grec, une masse énorme d'ennui. Voilà à peu près le résultat de toute éducation de collège en France. On met aux mains des jeunes gens les auteurs de l'antiquité ; c'est bien. Mais leur apprend-on à connaître, à apprécier l'antiquité ? Leur a-t-on jamais développé les rapports de ces magnifiques littératures avec la nature, avec les dogmes religieux, les systèmes philosophiques, les beaux-arts, la civilisation des peuples anciens ? A-t-on jamais mené leur intelligence par ce bel enchaînement qui lie toutes les pièces de la civilisation d'un peuple, et en fait un superbe ensemble dont tous les détails se touchent, se reflètent, s'expliquent mutuellement ? Quel professeur lisant à ses élèves Homère ou Virgile a développé la poésie de l'*Iliade* ou de l'*Enéide* par la poésie de la nature sous le ciel de la Grèce ou de l'Italie ?... On isole ces grands génies, on disloque une littérature et l'on vous jette ses membres épars, sans prendre la peine de vous dire quelle place ils occupaient, quelles relations ils entretenaient dans la grande organisation d'où on les a détachés. »

J'ai cité à dessein ce passage ; il montre avec éclat quelle indépendance, quelle largeur de pensée Maurice avait déjà conquise après moins de deux mois de séjour à la Chênaie.

A vrai dire, ce n'est qu'à la date du 3 mars que commence la rédaction régulière du *Cahier vert*. Quand Guérin la reprend avec continuité, il remarque que les huit mois écoulés depuis la première ligne du *Journal* se sont passés pour lui dans les plus rudes souffrances de l'âme. Ses forces étaient à peu près anéanties ; la douleur l'avait étourdi. Il croit que le printemps lui fera grand bien et formule alors cet espoir émouvant : « A mesure que le soleil

monte et que la chaleur vitale se répand dans la nature, l'étreinte de la douleur perd de son énergie ; je sens ses nœuds qui se relâchent et mon âme longtemps serrée et presque étouffée, qui s'élargit et s'ouvre à proportion pour respirer. » Le soleil, pour la première fois depuis bien longtemps, s'est montré dans toute sa beauté ; il a développé les boutons des feuilles et des fleurs, et réveillé dans son sein mille douces pensées. Quel ébranlement dans tout son être qui réellement palpite de cette vie nouvelle ! Tout se prépare en lui et autour de lui pour la grande fête de la nature.

Il faut croire que ce renouveau donne aussi à sa réflexion une acuité toute spéciale, car il cherche à sonder au même moment le mystère de toutes ces existences si rudes et si humbles — la presque totalité du genre humain — qui s'épuisent toute leur vie pour gagner de quoi manger leur pain de chaque jour : « Un jour viendra où tous les hommes de peine de la société lui montreront leurs mains noircies et calleuses, crevassées par les manches de leurs outils, et lui diront « Seigneur qui avez dit : Heureux les pauvres et les humbles, nous voici ! » On aperçoit ici l'influence de préoccupations mennaisiennes et Maurice imagine, pour les traduire, une forme vibrante qui n'eût pas déparé les *Paroles d'un Croyant*. Et tous les jours suivants, la même pensée le hante. A l'exemple de son maître, il se pénètre de l'indispensable loi qui pèse sur chacun de remplir sa mission sociale, quelque étroite, quelque imper-

ceptible qu'elle soit. Il est certain qu'à ce tournant de sa carrière, Maurice rêve de se vouer à cette tâche morale qui lui apparaît avec un caractère de nécessité impérieuse. Des entretiens pleins d'expansion avec l'un de ses compagnons, Élie de Kertanguy, achèvent de l'y décider. C'est même à cette occasion que l'on voit apparaître dans sa vie l'action décisive d'une de ces amitiés de jeunesse qui y tiendront désormais une belle place. Le lieu était, on le devine, infiniment propice à l'éclosion de tels sentiments, et l'on peut affirmer, sans crainte d'exagérer, que certaines des conversations d'étudiants entendues par les murs ou les vieilles allées de la Chênaie, doivent compter parmi les plus élevées et les plus confiantes qui furent jamais tenues entre des causeurs de cet âge. Faible et sentant sa faiblesse, Maurice trouva chez ses amis bretons l'aide virile qui lui manquait jusque-là : « Mon cœur s'est rempli d'une douceur inconnue, et mon âme est rentrée en elle-même », écrit-il au sortir du premier de ces entretiens dont il ait noté le souvenir. « Nous devons tous au bien général, non seulement le sacrifice de nos passions, mais aussi le sacrifice de nos goûts innocents, de nos projets de bonheur individuel... Nous avons jeté un regard sur l'existence si douce, si paisible qui se cache dans le giron de la famille ; mais ça été un regard de sacrifice, résolus que nous sommes à choisir notre place là où nous pourrons faire le plus de bien. » Après Kertanguy, le confident auquel il vient d'être fait allusion, qui fut le pre-

mier en date et dont l'action demeura très forte pendant tout le séjour de Maurice à la Chênaie, celui-ci se lia surtout avec François du Breil de Marzan et avec Hippolyte de La Morvonnais, venu passer quelques semaines sous le toit de Lamennais. En outre d'affinités de sentiments plus étroites, le lien poétique contribua pour une large part à établir entre Guérin et ces deux jeunes gens une amitié plus douce, plus profonde encore, et qui résista (avec moins de continuité pour le premier, semble-t-il), à la dispersion de la Chênaie. Les rapports de Maurice avec Boré étaient plus anciens, comme nous l'avons vu. Parmi les autres pensionnaires de Lamennais avec lesquels notre jeune poète noua des relations dans le même asile, je citerai Edmond de Cazalès, Mermet, Frédéric de la Provostaye, le fidèle Quemper, sans parler de M. Gerbet. En dehors du *Journal* et des lettres, nous possédons, sur cette période si palpitante de la carrière de notre écrivain, un document d'un prix singulier : je veux parler du mémoire écrit par B. de Marzan, publié dans l'édition des *Reliquiæ* et dans une brochure spéciale parue en 1861 [1]. Certes,

1. *Souvenirs et impressions de quatre années de la vie de Georges-Maurice de Guérin*, par T. Du Breil de Pontbriand de Marzan, in-12 de 80 pages. Caen, Domin, 1861. Les éditions des *Œuvres* de Guérin, à partir de la seconde, ne donnent plus le texte intégral de ces *Souvenirs*. On peut consulter également l'article d'H. de la Morvonnais, paru en 1841 dans l'*Université catholique* et l'excellente notice sur F.-G.-S. Trébutien, par E. de Robillard de Beaurepaire. Caen, 1862, in-12, p. 40 et suiv. Ajoutons que Guérin connut encore à la Chênaie de Coux, d'Ortigue, Blaize, Chavin, etc. Les conversations duraient parfois toute la nuit, jusqu'à l'aube.

on peut formuler quelques réserves sur plusieurs appréciations ou allusions de cette notice, mais on ne saurait lui refuser une pénétration, un sens psychologique, et une sincérité vraiment remarquables. Rien de plus juste, rien de plus nuancé n'a été écrit sur notre poète. Personne n'a mieux compris Guérin, avec ses replis cachés, et presque impénétrables.

Ses rapports avec Lamennais, qui, on le sait, ne le comprit, ne l'apprécia et même peut-être ne l'aima que médiocrement, y sont analysés très finement. Cette étude nous aide à comprendre comment Maurice, tout en admirant les lumières du maître, craignait son empire, et combien il se méprit lui-même ingénument, sur la confiance réciproque qu'il crut un instant exister entre l'illustre écrivain et lui. Mais c'est surtout la psychologie des amitiés de Guérin que Marzan a su reconstituer de la façon la plus saisissante, en nous montrant son compagnon « ne donnant finalement que la portion de lui-même qu'il se croyait en mesure de n'avoir jamais à reprendre ». Autant sa réserve était visible et quasi inquiète quand il se trouvait en présence d'un inconnu ; autant « le contact d'une nature simplement aimante ou poétique le pénétrait subitement comme un rayon de soleil, amenant le sourire intérieur et bientôt l'épanouissement. » Nous apprenons par Marzan le goût de Maurice pour le chant, son aptitude singulière à comprendre les mystiques et notamment sainte Thérèse, son éloquence réelle pleine d'aisance et

aussi éloignée de la contrainte que de l'affectation, sa délicate bonté à l'égard des déshérités, bref l'ensemble des traits divers et parfois inattendus que le *Cahier vert* ne permet guère, pas plus que la correspondance, de discerner en lui. Signalons encore les curieuses critiques formulées sur Kertanguy, ce vertueux et sage conseiller qui ne sut jamais reconnaître les qualités uniques de l'esprit de Guérin, et l'explication subtile, mais vraie, de plusieurs notations plutôt inexactes du *Journal* : « Notre ami s'obstinant toujours à l'époque de ses Ephémérides, à ne faire voir dans ses analyses d'âme que les parties de lui-même où il croyait apercevoir l'insuffisance et le malheur, et ayant, lorsqu'il s'agissait d'écrire du mal de lui, le défaut peu commun d'écouter son imagination plus souvent encore que sa conscience. » C'est grâce à ces pages, enfin, que nous pouvons le mieux apprécier quelle large place tint dès lors la poésie dans la vie intellectuelle et sentimentale de Guérin. Marzan a caractérisé le talent poétique de son ami avec une justesse et un sens littéraire tout à à fait rares. Nous y reviendrons.

Cependant, l'approche du printemps amène, comme presque toujours, des alternatives de froid, après quelques sourires du soleil. Guérin se resserre comme la nature, suivant son expression imagée ; il en suit toutes les fluctuations gaies ou tristes. Quelle jolie description nous vaut la neige tardive du 11 mars ! Ces spectacles sans cesse renouvelés excitent en lui des réflexions aiguës.

« Nous ouvrons largement nos yeux terrestres, et nous ne comprenons rien à la nature, ne nous servant pas du sens qui nous la révèlerait, réfléchie dans le miroir divin de l'âme. Il n'y a pas de contact entre la nature et nous ; nous n'avons l'intelligence que des formes extérieures, et point du sens, du langage intime, de la beauté en tant qu'éternelle et participant à Dieu. Oh ! ce contact de la nature et de l'âme engendrerait une ineffable volupté, un amour prodigieux du ciel et de Dieu ! Descendre dans l'âme des hommes et faire descendre la nature dans son âme. »

Le 19, promenade dans la forêt de Coëtquen. Description magnifique qui nous montre la puissance évocatrice de Guérin dans toute sa plénitude. Cette course le met en joie. Il salue, le lendemain, l'hiver qui s'en va en souriant, et « nous fait ses adieux par un beau soleil resplendissant dans un ciel pur et uni comme une glace de Venise ». La personnification des phénomènes naturels s'opère tout spontanément chez lui : il n'y a là aucune fiction littéraire calculée. Notre poète achève de lire les *Etudes de la Nature*. Il admire ce livre qui dégage, suivant lui, un sens que nous avons tous, mais voilé, vague et privé presque de toute activité, le sens qui recueille les beautés physiques et les livre à l'âme, qui les spiritualise, les harmonise, les combine avec les beautés idéales, et agrandit ainsi sa sphère d'amour et d'adoration. Une effusion splendide fait suite à cet éloge. Comment osons-nous nous plaindre de notre isolement ? La création ne nous refuse ses trésors de jouissances que parce qu'on établit de faux rapports entre les

créatures et l'âme. Il n'y a pas d'isolement pour qui sait prendre sa place dans l'harmonie universelle et ouvrir son cœur à toutes les impressions de cette harmonie. « *Alors on va jusqu'à sentir presque physiquement* que l'on vit de Dieu et en Dieu : l'âme s'abreuve, à perdre haleine, de cette vie universelle : elle y nage comme le poisson dans l'eau. » Abjurons le culte des idoles, tournons le dos à tous les dieux de l'art. Adorons la nature franche, naïve et point du tout exclusive. Peut-on faire des poétiques en face de l'ample poésie de l'univers ?... Au milieu de cet émerveillement, arrive une lettre réfrigérante du Cayla. Tous ses souvenirs amers se sont réveillés en sursaut. Il résume en quelques heures ses misères de dix ans, et doute d'atteindre jamais le repos. Il a le pressentiment de mille choses, mais c'est plutôt un tourment qu'un progrès. Même la contemplation de « la ravissante nature » ne peut endormir tout à fait ses préoccupations inquiètes. Heureusement, la crise ne dure pas ; la confiance renaît. Son travail devient plus sûr et plus calme : les connaissances entrent dans sa tête paisiblement et en belle ordonnance. Il éprouve une grande délectation à combiner et à mélanger l'étude de l'art antique et de l'art moderne. Ces deux études conjointes et se donnant la main se prêtent à des charmes merveilleux. Cela lui rappelle une gravure où l'on voit Homère abandonnant sa main à un bel enfant qui le conduit. Les œuvres inédites d'André Chénier que nous avons mises au jour, il y quelque

dix ans [1], présentaient à chaque instant des comparaisons analogues. Au seuil du printemps, Maurice épanche en plusieurs hymnes la foi én la nature que le renouveau fait en quelque sorte déborder de tout son être. Qui sait ? L'humanité, lasse des erreurs qui orientent la vie de ses membres dans le sens du factice, de l'artificiel et du convenu, ira peut-être un jour demander au *Cahier vert* ses formules magnifiques qui deviendront celles d'une régénération en *Physis*. Elle écoutera Guérin montrant comment notre âme s'ouvre aux impressions les plus touchantes toutes les fois que nous nous laissons pénétrer à la nature. Il y a quelque chose dans cette dernière, soit qu'elle rie et se pare dans les beaux jours, soit qu'elle devienne pâle, grise, froide, pluvieuse, en automne et en hiver, qui émeut non seulement la surface de l'âme, mais même ses plus intimes secrets et donne l'éveil à mille souvenirs... « J'ai ressenti aujourd'hui cette puissance étonnante en respirant, couché dans un bois de hêtres, l'air chaud du printemps. » Le 29 mars, une promenade avec Gerbet et Mermet lui permet d'apercevoir au loin l'Océan pour la première fois. Quel tremblement divin le possède au milieu de cette contemplation ! Il chante alors cette immense circulation de vie qui s'opère dans l'ample sein de la

1. *Revue de Paris* (1899) ; *Revue bleue* (1900) ; *Revue d'Histoire littéraire de la France* (1901) ; *La Renaissance latine* (1903). Je compte réunir prochainement ces œuvres dans un volume qui fera suite à celui-ci.

nature ; de cette vie qui sourd d'une fontaine invisible et gonfle les veines de cet univers.

Rien n'égale le charme ni la variété des pages qui font suite à ces hymnes : les unes sur les fleurs, expression de l'amour, les autres sur les nuages qui deviennent sous sa plume des entités vivantes comme dans les mythes antiques. Quand on pense que l'écrivain à qui notre littérature en est redevable reste absent de la presque totalité de nos histoires littéraires, on demeure surpris de l'injustice qui inspire parfois de telles omissions. Dans les premiers jours d'avril, en s'asseyant au soleil pour se pénétrer du divin printemps, Maurice ressent quelques-unes de ses impressions d'enfance. Ce renouvellement du premier aspect des choses est, à son avis, une des plus douces réactions de l'enfance sur le courant de la vie. Mais toutes ces sensations amènent en lui, au cours de la semaine sainte, une espèce de révolte intime, de grands dégoûts, une tiédeur générale qui l'étonnent et le peinent. Quoiqu'on en ait dit, la piété « naturiste » qui l'anime est plutôt exclusive de l'autre. Cependant, le milieu d'avril voit s'accomplir pour lui la grande révélation attendue depuis si longtemps : il fait avec son ami Cazalès une excursion à Saint-Malo et prend contact avec l'Océan. L'impression fut tellement puissante qu'il sortit de ce spectacle comme effaré : « L'âme ne suffit pas à ce grand spectacle », s'écrie-t-il.

Malgré un affaissement momentané, qui se traduit deux ou trois fois dans le *Journal* et dont la cause

certaine nous échappe, l'esprit de Guérin continue de s'identifier avec cette lutte passionnante, fertile en incidents multiples, que nous voyons se produire à chaque printemps entre le soleil et les frimas. Il ressent presque de l'humeur contre la nature, qui semble prendre plaisir à nous faire perdre patience. Les trois volumes de là *Physiologie végétale* de Candolle, qu'il lit vers la fin d'avril, augmentent encore l'attrait qu'il éprouve pour l'observation des choses naturelles. Nous suivons, à travers son *Cahier*, la venue de la pluie qui rend la nature fraîche, rayonnante, et après laquelle la terre semble savourer avec volupté l'eau qui lui apporte la vie, puis celle du vent qui agite si tristement son âme par sa puissance mystérieuse. Et c'est alors qu'il nous livre comme le secret de la force invincible qui l'entraîne à confondre son être avec le monde extérieur : « Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature, se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, volupté, sérénité ! Que serait-ce de moi ? *Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela.* » Et huit jours plus tard, dans une lettre à un ami, revenant sur cette impression extraordinaire, il montre la plantation de hêtres qui sort de l'étang le fascinant, le détachant de tout autre souvenir. Depuis qu'il y a des feuilles et qu'il va s'asseoir à l'ombre des hêtres,

sa paix intérieure a diminué et sa pensée s'échappe au dehors. « Mon Dieu, que sommes-nous donc pour qu'il suffise d'un peu de verdure et de quelques arbres, qui ne seraient rien pour moi si c'étaient des ormes ou des chênes, mais qui sont beaucoup parce que ce sont des hêtres, pour nous ôter la paix et nous détourner de votre amour ? » Quel autre écrivain a jamais fait entendre de pareils cris ? Quel autre est allé jusqu'à exprimer ces plaintes, ce désir, cette attraction souveraine, cette union quasi réalisée ? Les beaux mythes de la Grèce se trouvent, à cette heure, atteints, dépassés même, puisque le poète réussit à s'élever au-dessus de la fiction. Ce don prodigieux qu'il possède d'animer les vents, les nuages, les arbres et les fleurs, s'étend aux choses inanimées, aux pierres elles-mêmes. Quand l'épanouissement de la saison est devenu complet, il célèbre ainsi le réveil de l'antique demeure qui l'abrite : « La Chênaie me fait l'effet d'une vieille bien ridée et bien chenue, redevenue par la baguette des fées jeune fille de seize ans et des plus gracieuses. Elle a toute la fraîcheur, tout l'éclat, tout le charme mystérieux de la virginité... »

En aucun cas, cette faculté de donner la vie à tous les aspects du monde extérieur et de la nature ne l'abandonne. Le plus grec de nos poètes, Chénier, ne l'eut sûrement pas à un pareil degré, et encore la posséda-t-il, dans une large mesure, grâce aux littératures antiques. Chez Guérin, point d'intermédiaire. Quand il se promène, le matin, le long de

l'étang, après une longue pluie nocturne, il entend les arbres penchés sur l'eau — ceux-là qui virent M. Féli composer les *Paroles d'un Croyant* — tomber sur la surface unie avec un petit retentissement plaintif : « On eût dit que les arbres ayant pleuré toute la nuit laissaient tomber leurs dernières larmes. » Il nous décrit ensuite la mission d'amour accomplie par les fleurs donnant la vie aux fruits, et chante la nature tout entière absorbée par les soins de son immense maternité. Puis l'été s'approche, mais sans splendeur ; en juin il fait froid à grelotter. Notre poète en souffre au moral comme au physique. Que d'images grandioses il prodigue pour peindre ce contraste qui l'accable ! Il revient de temps à autre à Bernardin, mais pour s'élever aussitôt bien au-dessus des *Harmonies de la Nature*. Le début de l'été de 1833 fut donc marqué par six semaines moroses de nuages et de froidure ; Maurice, une fois encore, subit très fortement l'action de ce retour offensif des ennemis du soleil et — probablement aussi sous l'influence de diverses autres causes, — sa vie intérieure s'en trouva compromise [1]. Il fait une abjuration solennelle de poésie, de contemplation, de toute sa vie idéale. Enfin arrive, en août, une longue série de jours éclatants, mais le calme renaît difficilement ; le choc subi a sans doute été trop rude.

1. Voir sur cette influence des saisons une lettre postérieure, datée du 10 mai 1834 (éd. in-12, p. 295). Cette pièce permettra de comprendre jusqu'où s'étendait cette incroyable sensibilité de Guérin aux plus fugitifs changements amenés par les progrès de la végétation et l'avancement des saisons.

L'apaisement s'achève cependant. Il aime à trouver, un beau matin, le ciel tendu de gris et toute la nature se reposant de ses jours de fête dans un calme mélancolique. A la fin d'août, il va passer quelques journées à La Brousse, chez son ami de Marzan. Vers le même moment, guidé par Kertanguy, à l'issue d'une courte retraite, Maurice s'affilia réellement à l'ordre religieux mi-partie bénédictin et séculier, dont l'abbé de La Mennais avait entrepris la création. « Guérin, remarque Breil de Marzan, y entrait au moment où cette société, déjà blessée au cœur, allait être dispersée et verser de côté et d'autre ses débris peu après méconnus et reniés par celui-là même qui en avait rassemblé les éléments. Pouvait-elle mieux, au reste, faire pressentir sa dernière heure, qu'en appelant le cygne dans son sein ? » L'évêque de Rennes, M. de Lesquen, moins d'un mois après, prescrivit une modification radicale de cette association. Pour s'y soumettre, le 7 septembre 1833, M. Féli, chrétien et prêtre encore, comme le dit Marzan, congédia sa chère colonie de La Chênaie, avec la douleur réelle d'un général qui licencie sa dernière recrue et se retire anéanti du champ de bataille. Faut-il croire le témoignage du même auteur quand il nous affirme que Guérin, peu compris à La Chênaie, ne comprit et n'aima lui-même la société de cette maison qu'après l'avoir quittée ? Une chose est certaine : il ne fut jamais plus heureux que dans ce Paraclet béni.

Pendant ses neuf mois de solitude, sa correspon-

dance avait été probablement assez active avec les siens, non sans occasionner toutefois certains heurts pénibles. Nous n'avons retrouvé, de cette période, qu'un petit nombre de lettres à sa sœur — sans une seule réponse d'Eugénie, — à Marzan, à M. de Bayne, à La Morvonnais. Celles-ci nous offrent des renseignements piquants sur les nombreuses visites reçues à la Chênaie, où l'on attendit celle de Montalembert et même celle de Sainte-Beuve, sur les scrupules d'Eugénie à l'égard de la poésie ; l'une d'elles renferme un charmant tableau des soirées passées dans le salon de Lamennais, devant l'immense sopha, vieux meuble en velours cramoisi râpé. Parmi les lettres inédites que j'ai retrouvées, je dois signaler celle du 29 avril où Maurice nous donne l'opinion de M. Féli sur le juste milieu, qui l'amuse beaucoup : « Quand il tombe sur ce sujet, c'est un feu roulant de plaisanteries. Il y prend un plaisir extrême. Il nous disait que si l'on faisait un pâté avec les gens du juste milieu, le diable ne voudrait pas en tâter, que le juste milieu est un bâton planté dans de la boue molle, etc. » Notre poète se plaint plus loin de devoir à son tailleur une somme assez rondelette. Il salue avec joie le rayonnement chaque jour plus marqué du Cayla et recommande beaucoup à sa famille le journal l'*Echo Français* qui est celui de La Chênaie. Beaucoup d'autres menus détails mériteraient d'être recueillis, touchant les études de Maurice sur Dante, Byron et sur l'histoire romaine de Niebuhr, sans oublier les terre-neuve ni Polydore,

gardiens de la vieille demeure. On n'insiste pas à dessein sur l'histoire même de Lamennais pendant les derniers mois d'existence de sa Thébaïde : d'excellents ouvrages récents nous ont fait suffisamment connaître toutes ses luttes. Maurice quitte le Maître sans cesser de l'aimer ni de croire en lui. Il se retire d'abord à Saint-Méen où il reste trois semaines, puis à Ploërmel, chez les frères de l'Instruction chrétienne, auprès de M. Jean de La Mennais, leur supérieur. Son intention était d'y professer un cours d'histoire de la littérature. Nous raconterons maintenant la seconde partie, si remplie, de la vie bretonne de Guérin.

CHAPITRE V

Maurice en Bretagne. Le Val de l'Arguenon.

Septembre 1833 — Janvier 1834

Portrait de Guérin à cette époque. — Séjour à Saint-Méen. — Le « génie de l'automne ». — Les arbres, êtres sensibles. — Un *leitmotiv* chez Guérin. — Visite au Val de l'Arguenon chez H. de la Morvonnais. — Ploërmel. — Séjour prolongé au Val. — Guérin conquis. — Marie. — La tempête. — Première idée du *Centaure*. — Visions inoubliables. — Promenades sur la côte. — La Bretagne et nos grands prosateurs modernes. — Intimité. — La vie de famille au vieux manoir breton. — Déclarations significatives de Maurice : leur omission. — « Adoration » de la Nature. — Mordreux. — Retour au Val. — Les Quatre-Vaux. — Séparation : le départ. — Madame de la Morvonnais.

Un ami de Guérin nous a décrit en termes excellents l'aspect extérieur de notre poète au temps de son séjour en Bretagne. C'était alors un jeune homme « de vingt-deux ans, au visage pâle, aux cheveux noirs déjà rares au-dessus du front, à l'œil méridional et vivant, où brillait la lumière de l'idée, alliée cependant à cette expression particulière de tristesse douce qui trahit, avec la souffrance intérieure, la poésie. » *L'enfant du siècle* commence à apparaître en lui.

On s'explique que cet être élégant, épris d'indépendance et de mystère, se soit mal accommodé de

vœux qui comportaient une obéissance complète et passive. Dès qu'il eut appris, au cours de la retraite de Saint-Méen, que son adhésion à la compagnie l'éloignait décidément de cette admirable alliance de l'ordre et de la liberté, de la variété dans l'unité, qu'il avait rêvée et qui eût laissé à chaque membre sa sphère d'expansion dans le monde, il revint sur sa décision. Il aimait mieux courir la chance d'une vie aventureuse, que de se laisser garrotter ainsi par un règlement. A ses yeux, le supérieur, M. Jean de la Mennais, malgré ses bonnes intentions, devait avoir fatalement les mains forcées par une autorité despotique. Or, déclare Maurice, si la congrégation, dans son enfance, ne *suce pas le lait de la liberté,* autant valait ne pas la mettre au monde. D'ailleurs, la société se trouva bientôt dans une position si critique, qu'elle dut éliminer tous les éléments laïques qu'elle renfermait. Maurice, qui habitait à Ploërmel, chez les frères de l'Instruction chrétienne, depuis la fin de septembre, se vit ainsi, au début de novembre, dans l'obligation de chercher un nouvel asile. Sa première idée fut de demander une place au collège de Juilly. Cinq ou six semaines se passèrent ainsi en incertitudes, en voyages et en attentes successives. Son *Journal* nous a conservé la trace de quelques-unes de ses méditations : le spectacle des splendeurs automnales lui arrache de nouveaux accents d'une indicible grandeur.

Comme on comprend, après avoir lu ces pages, le mot heureux d'un critique qualifiant Maurice de

génie de l'automne! Ecoutons-le exprimer ce qui lui vient à l'âme, à l'aspect d'un brouillard épais qui pesait sur la campagne : « Quand le soleil fut monté un peu haut sur l'horizon, je vis toute cette brume s'éclaircir insensiblement, se pénétrer de lumière et commencer son mouvement d'ascension vers le ciel, où elle finit bientôt par s'évanouir. Il ne se passa pas un quart d'heure que la plus belle sérénité ne se fit; mais quelque temps après que le centre de l'horizon fut débarrassé, je voyais encore quelques traînées de brume courir sur les crêtes lointaines comme les derniers fuyards d'une armée en déroute... L'année dernière, à pareille époque (à Rayssac), je regardais aussi les brouillards s'élever dans le ciel et décoiffer les montagnes, et ce spectacle prenait dans ces régions majestueuses un caractère de grandeur infinie. On eût cru voir s'envoler les ténèbres antiques, Dieu enlever de sa main, comme un statuaire, la toile qui voilait son œuvre, et la terre exposée dans toute la pureté de ses formes premières aux rayons du premier soleil... Souvent, au moment où le brouillard commençait à se détacher de la terre et à devenir diaphane, et que moi, le front collé sur mes vitres, je regardais faire le brouillard, une robe bleue... » Mais la nature le reprend :

« Mon Dieu, que le ciel est beau ce soir! Tout en écrivant j'ai tourné la tête vers la fenêtre et mon regard a été inondé de teintes si douces, si molles, si veloutées ; j'ai vu tant de choses merveilleuses à l'horizon, que je n'ai pu m'empêcher de jeter ici cette exclamation de ravissement. C'est le crépuscule d'automne dans toute sa mélancolie. Les touffes loin-

taines des bois limitent merveilleusement, par leur panache majestueux et leurs ondulations capricieuses, la portée de la vue. Les arbres qui s'isolent, soit par leur position, soit par la grandeur de leur taille, présentent des physionomies, des caractères, je dirais presque des visages, qui semblent exprimer comme les passions muettes et les choses inconnues qui se passent peut-être sous l'écorce de ces êtres immobiles. Ils semblent, avec leurs attitudes et leurs airs de tête, jouer je ne sais quelle scène mystérieuse aux lueurs du soir... »

Voilà qu'à leur tour les arbres se sont animés et qu'ils ont pris figure d'êtres sensibles. De plus en plus, nous rejoignons, avec Guérin, le naturisme de l'antiquité, avec cette nuance que le poète ne recourt pas encore à l'intermédiaire du mythe. Quel autre moderne a éprouvé, avant ou depuis notre écrivain, de pareilles sensations ? Quel autre a senti, avec plus de force, cette *suavitas autumnalis* qui ravissait, à l'aurore de notre Renaissance, François Rabelais et ses amis poitevins ? A noter au passage les allusions délicieuses qui suivent à cette même « robe bleue » dont le souvenir vient d'être évoqué. Quelle tendre image Maurice a donc gardée de cette Louise de Bayne, « apparition qui fuyait en chantant et laissait derrière elle comme une traînée de notes argentines qui se déroulaient avec une rapidité et une mélodie ineffables. »

Le voilà maintenant qui se laisse aller sur le ter rain des confidences. « J'ai pleuré pour des départs l'année dernière et cette année-ci (1er octobre 1833), presque date pour date. Il ne faut point comparer ces regrets... tous deux sont inexprimables. » Il nous

confesse que l'an dernier, au mois de septembre, à deux heures de l'après-midi, par un beau soleil, il a dit adieu au bonheur qui se rencontre à un certain passage du chemin de la vie. Et il ajoute que l'année suivante, au même mois, à quatre heures du soir, par un temps gris et brumeux, il a embrassé pour le quitter un homme qu'il aime de cette affection ardente et qui ne ressemble à nulle autre, allumée au fond de l'âme il ne sait par quelle étrange puissance réservée aux hommes de génie. Et nous devinons que le déchirement a affecté douloureusement tout son être.

Le 2, description merveilleuse du coucher du soleil : « Les nuages, qui l'ont escorté vers l'occident s'ouvrent à l'horizon comme un groupe de courtisans qui voient venir le roi, et puis se referment sur son passage. Le soleil couché, quelques-uns de ces nuages s'en reviennent et remontent dans le ciel, emportant les plus belles couleurs. Les plus lourds restent là aux portes du palais, comme une compagnie de gardes aux cuirasses dorées. » On le voit, ces nuages superbes s'animent tout naturellement à ses yeux, grâce à la faculté étrange que nous avons signalée au cours de cette étude, et dont les effets s'imposent à notre admiration avec la puissance d'un prodigieux *leit motiv*. Un peu plus tard, il fait une promenade autour d'un étang qui a bien deux lieues de circuit, et il chante, cette fois, la vue des eaux qui le charme toujours infiniment. Mille pensées d'une tristesse douce lui sont venues

devant cette nappe d'eau verte et vague, en contemplant la teinte grise du ciel où passaient silencieusement des bandes de corbeaux et de canards sauvages. Il s'est souvenu que dans son enfance il aimait à s'asseoir, à la même heure, sur le parapet de la terrasse du Cayla et à regarder passer les oiseaux qui s'en allaient chercher un gîte pour la nuit.

Vers ce moment, il alla passer quelques jours au château du Val de l'Arguenon, vis-à-vis du vieux château du Guildo, dans un des sites les plus beaux et, disons le mot, les plus romantiques de la terre bretonne. Déjà, il avait fait un court séjour, quelques mois auparavant, dans cette « bienheureuse demeure », qui tint dès lors dans ses affections une place singulière. Toutes ces allées et venues lui fournirent l'occasion de longues courses pédestres. « J'aime assez, écrivait-il, cette façon d'aller en piéton solitaire, surtout lorsque l'on vient d'un endroit charmant et que mille souvenirs vous accompagnent en voltigeant et murmurant autour de vous. »

A son retour du Val, il passa par Dinan et Saint-Méen pour revenir s'installer à Ploërmel. Il comptait alors beaucoup sur son ami Quemper, qu'il considérait comme très lancé dans le monde, pour lui procurer un poste quelconque dans un journal ou ailleurs, qui lui « permît de tenir la place à Paris jusqu'à meilleure fortune » (25 novembre 1833). Cependant aucune de ses combinaisons n'aboutit à un résultat favorable ; la crise de la société mennaisienne s'aggravait de jour en jour et les épreuves de

M. Féli continuaient de troubler profondément son disciple. Il avait beau écrire : « Nous avons bon courage ; notre Samson a la chevelure longue et Rome ne l'endormira pas sur ses genoux » ; ses inquiétudes restaient grandes. Ce fut alors que la douce amitié d'Hippolyte de la Morvonnais, suivant sa propre expression, lui ouvrit son sein pour y attendre le résultat de ses démarches. N'appartenant plus à la congrégation depuis un mois, Maurice ne pouvait guère séjourner davantage à Ploërmel. Au début de décembre, nous le retrouvons installé au Val.

Dès l'abord, le pays, qu'il n'avait fait qu'entrevoir jusque-là, le conquiert tout entier, pendant que le foyer charmant auquel il venait s'asseoir, comme un voyageur inquiet et las, lui procure enfin le repos et la sérénité après lesquels il courait depuis si longtemps. Il rencontre à la fois dans cet asile idéal un homme pieux et poète, une « femme dont l'âme va si bien à la sienne qu'on dirait d'une seule, mais dédoublée ; une enfant qui s'appelle Marie, comme sa mère, et qui laisse, comme une étoile, percer les premiers rayons de son amour et de son intelligence à travers le nuage blanc de l'enfance ; une vie simple, dans une maison antique ; l'Océan qui vient le matin et le soir nous apporter ses accords. » Il se compare à un voyageur qui descend du Carmel pour se rendre à Babylone et qui a posé à la porte son bâton et ses sandales, pour s'asseoir à la table hospitalière. A peine sorti de l'oasis de la Chênaie, il regrette avec des larmes « ce toit bienheureux »

dont il a emporté des trésors de souvenirs, et consacre à son ancien Maître une des pages les plus émues qu'il ait écrites. Le 7 décembre commence la partie du *Journal* datée du Val.

Dès son arrivée, il assiste à une tempête sur la côte. Maurice contemple l'Océan déchaîné, mais ce désordre, quelque sublime qu'il paraisse, est loin de valoir, à son avis, le spectacle de la mer sereine et bleue. Le 8, il nous raconte l'immense bataille qu'il a vu se dérouler la veille dans les plaines humides. Ce sont maintenant les vagues qui lui apparaissent comme des êtres animés : « Il fallait voir les lames courir à l'assaut et se lancer follement contre ces masses (des îlots de granit) avec d'effroyables clameurs ; il fallait les voir prendre leur course et faire à qui franchirait le mieux la tête noire des écueils. Les plus hardies ou les plus lestes sautaient de l'autre côté en poussant un grand cri ; les autres, plus lourdes ou plus maladroites, se brisaient contre le roc en jetant des écumes d'une blancheur éblouissante, et se retiraient avec un grondement sourd et profond, comme les dogues repoussés par le bâton du voyageur... » Tout cet ensemble d'harmonies sauvages et retentissantes venaient converger à l'âme de deux êtres hauts de cinq pieds, plantés sur la crête d'une falaise, secoués comme deux feuilles par l'énergie du vent. Moment « d'agitation sublime et de rêverie profonde tout ensemble, où l'âme et la nature se dressent de toute leur hauteur l'une en face de l'autre. »

Le même jour, après ces rudes émotions, Maurice visite avec son ami quelques-uns des aspects grandioses de cette côte si mouvementée. Tous deux descendent dans une gorge qui ouvre une retraite marine comme savaient en décrire les anciens, à quelques flots paisibles qui viennent s'y endormir en murmurant, tandis que leurs frères insensés battent les écueils et luttent entre eux. Ici encore, je suis obligé de citer :

« Des quartiers énormes de granit gris, bariolés de mousses blanches, sont répandus en désordre sur le penchant de la colline qui a ouvert cette anse en se creusant. On dirait, tant étrangement ils sont posés et tant ils inclinent vers la chute, qu'un géant s'est amusé un jour à les précipiter du haut de la côte et qu'ils se sont arrêtés là où un obstacle s'est rencontré, les uns à quelques pas du point de départ, les autres à mi-côte ; mais encore semblent-ils plutôt suspendus qu'arrêtés, ou plutôt ils paraissent rouler toujours. Le bruit des vents et des flots, qui s'engouffre dans cet enfoncement sonore, y rend les plus belles harmonies. Nous y fîmes une halte assez longue, appuyés sur nos bâtons et tout émerveillés. »

Cette citation ne pouvait être omise ; elle nous donne, en effet, la première origine des conceptions qui aboutissent chez Guérin à la composition du *Centaure*. Nous saisissons ici l'éveil des visions qui se fixèrent plus tard en ces pages immortelles et en quelques poésies qui ne sont pas indignes d'en être rapprochées. Désormais, son imagination s'élancera avec une complaisance visible vers ces tableaux, disons mieux vers ces images divines, et, grâce à ce don magique que nous avons essayé de mettre en lumière, elle finira par leur conférer la réalité et la



vie. Privilège unique, je le répète, que nous allons pouvoir apprécier plus fortement encore.

Le 9 décembre, la lune luisait avec quelques étoiles, quand Guérin se rend à la messe avec ses hôtes. « J'aime particulièrement, nous dit-il, cette messe matinale qui se dit entre les dernières lueurs des étoiles et les premiers rayons du soleil. » Le soir, il fait avec Hippolyte une promenade le long des côtes. Tous deux voulaient admirer l'aspect de l'Océan sur la fin d'un jour de décembre gris et calme. Adossés à une hutte de douanier — qui existe toujours et où celui qui écrit ces lignes s'est assis lui-même — ils contemplent le vaste paysage déjà à demi noyé dans les ombres. Recueillis et silencieux, ils écoutent le chant plaintif de la mer. « Notre oreille suivait ce bruit qui se développait sur toute la longueur de la côte, et nous ne reprenions haleine qu'après que la lame qui l'avait épanché s'était retirée pour faire place à celle qui suivait. C'est, je crois, de la voix grave et profonde que roule la lame qui déferle et du bruit grêle et pierreux de la lame qui s'en va en froissant légèrement le sable et les coquillages, que naît ce timbre extraordinaire du chant de la mer. » A mesure qùe tout se taisait sur la terre et que la nuit déployait ses mystères, l'harmonie de l'Océan allait s'agrandissant. Semblables à ces statues que les anciens plaçaient sur les promontoires, tous deux demeuraient immobiles, comme fascinés par le charme de l'Océan et de la nuit. « Nous ne donnions d'autre signe de vie que de lever la tête lorsque

nous entendions passer l'aile sifflante des canards sauvages. » Les pages qui suivent vont nous révéler un Guérin plus ample, élargi pour ainsi dire, et sur le point d'atteindre le plein épanouissement de son génie : un tel résultat fut en quelques jours l'œuvre de la mer bretonne. Toute l'inspiration première et intime de ses plus beaux poèmes doit être reportée sans conteste aux promenades faites pendant son séjour au Val. C'est là que sa compréhension si parfaite de la nature s'est élargie et précisée au contact de l'Océan ; c'est là qu'il a puisé les impressions qui lui ont permis quelques mois plus tard, après deux ou trois visites au Louvre, de concevoir les mythes dont l'équivalent n'existe peut-être dans aucune littérature moderne. Oui, c'est à ces sites inoubliables de la baie des Quatre-Vaux, de la Roche-Alain, de l'Anse des Dames, de la Grotte de la Fée, de Vauvert, de la Vallée aux Chênes, du Guildo, de Bellenré, que nous devons pour une part ce *Centaure* et cette *Bacchante*, « où toutes les puissances naturelles primitives étaient senties ».

Remarquons encore cette conséquence qui offre sans doute quelque signification : trois des prosateurs les plus accomplis de notre littérature au XIXe siècle, sortent de la Bretagne : Chateaubriand, Lamennais, deux Malouins, puis Renan ; et voilà que celui qui approche le plus d'eux par l'originalité et la puissance de sa prose poétique nous apparaît aussi comme consacré par cette même terre. Les mêmes flots, les mêmes vents, les mêmes senteurs qui ont

ému ou charmé l'auteur de *René* et celui des *Paroles d'un Croyant,* vrais créateurs du poème en prose dans notre littérature, ont également, par une rencontre remarquable, donné conscience de sa force à l'auteur du *Cahier vert.* Celui-ci, jusque-là hésitant et timoré, a senti sa vocation véritable s'éveiller sur ces grèves solitaires. Quiconque, assis sur un rocher de la baie des Quatre-Vaux, aura relu, en face « du vieil Océan, père de toutes choses », les discours de Macarée à Mélampe, comprendra qu'en notant cette influence décisive de la mer bretonne nous n'avons rien exagéré.

La suite de ses errantes fortunes, comme il le dit, l'a amené sur un cap solitaire de Bretagne pour y rêver tout un soir d'automne. « Là se sont tus, durant quelques heures, tous ces bruits intérieurs qui ne se sont jamais bien calmés depuis que la première tempête s'est élevée dans mon sein. Là, toutes les mélancolies douces et célestes sont entrées en troupe dans mon âme avec les accords de l'Océan, et mon âme a erré comme dans un paradis de rêveries ». Un équilibre surprenant s'établit pour la première fois dans cette âme tourmentée. Jamais il n'a goûté avec autant d'intimité et de recueillement le bonheur de l'existence familiale. Tous ces menus détails de la vie intime, dont l'enchaînement constitue la journée, sont pour lui autant de nuances d'un charme continu qui va se développant avec chacune des heures. Oh ! le tableau séduisant qu'il nous trace de cette vie quotidienne du vieux manoir breton,

depuis le salut du matin qui renouvelle le plaisir de la première arrivée, jusqu'à la soirée qui s'ouvre par l'éclat d'un feu joyeux, et, de lecture en lecture, de causeries en causeries, va expirer dans le sommeil! On peut dire avec assurance que ces quelques semaines, en lui permettant de partager toutes ces félicités intimes, comptèrent parmi les plus radieuses de son existence. Une partie des heures de la journée était consacrée à l'étude et aux épanchements poétiques.

Il faut rendre à Trébutien cette justice que, s'il a dû éliminer pour des raisons diverses un certain nombre de passages dans les pièces reproduites, il n'a que rarement modifié une expression, se gardant d'altérer les textes cités. Le *Journal*, en particulier, n'a peut-être pas été livré *in-extenso* au public — la dernière page est d'octobre 1835 — mais ce qui a été publié semble bien l'avoir été avec exactitude. J'ai cependant relevé un certain nombre de variantes utiles et aussi quelques suppressions, la plupart peu importantes, il est vrai, et plutôt heureuses au point de vue littéraire. Il en est une, par exception, qui a été réalisée avec le désir évident de supprimer l'une des déclarations les plus significatives de Maurice. Celle-ci fait partie du tableau de la journée au Val de l'Arguenon. Nous soulignons ce qui a été supprimé[1] (éd. p. 63); « la promenade

1. Le texte des *Reliquiæ* est conforme à celui que nous donnons en italique. La modification fut faite à partir de la seconde édition (1862).

qui suit, sorte de salut et d'adoration que nous allons rendre à la nature ; *car, à mon avis, après avoir adoré Dieu dans la prière du matin, il est bon d'aller plier un genou devant cette puissance mystérieuse qu'il a livrée aux adorations secrètes de quelques hommes* [1]. » La croyance intime de Guérin s'affirme ici pleinement : la Nature lui inspire un sentiment d'adoration religieuse.

Nouvelle tempête, le 21. Pendant trois nuits de suite, il est réveillé en sursaut par des grains qui passent alors régulièrement vers l'heure de minuit. « Tous les bruits de la nature : les vents, ces haleines formidables d'une bouche inconnue... les eaux qui possèdent une échelle de voix d'une étendue si démesurée... le tonnerre, voix de cette mer qui flotte sur nos têtes, le frôlement des feuilles sèches... cette rumeur des éléments toujours flottante, dilatent ma pensée en d'étranges rêveries et me jettent en des étonnements dont je ne puis revenir. La voix de la nature a pris un tel empire sur moi que je parviens rarement à me dégager de la préoccupation habituelle qu'elle m'impose, et que j'essaye en vain de faire le sourd. Mais s'éveiller à minuit, aux cris de la tempête, être assailli dans les ténèbres par une

1. La première forme de cette phrase était celle-ci : *il est vraiment juste et salutaire*, qui a été raturée et remplacée par *il est bon*, sans doute comme rappelant de trop près une formule de la préface de la messe. Après : *adorations secrètes de quelques hommes* on lisait : *au même degré que les saints sont présentés par l'Eglise aux hommages des fidèles*, qui a été raturé. Le récit reprend ensuite : notre rentrée et notre clôture, etc.

harmonie sauvage et furieuse qui bouleverse le paisible empire de la nuit, c'est quelque chose d'incomparable en fait d'impressions étranges ; c'est la volupté dans la terreur » On voit jusqu'où peut aller cette hantise qui donne à la vie de Guérin un aspect si exceptionnel, au point de laisser deviner, à côté de son existence normale, une seconde vie qu'il faut bien, malgré la hardiesse du mot, qualifier de « naturiste ».

La veille de Noël, ses hôtes l'emmènent à Mordreux, village sur la Rance, entre Saint-Malo et la Chênaie, chez M. de la Villéon, beau-père de La Morvonnais, et agriculteur passionné. Tout continue de le ravir dans cette résidence : « Visages riants, liberté exquise, simplicité de mœurs et union des cœurs, digne vraiment des temps antiques. » Il resta trois semaines à Mordreux, plongé dans un étrange attendrissement qu'il analyse lui-même d'une façon fort curieuse. C'est encore la contemplation de la nature qui apporte une puissante diversion à cette exaltation dangereuse, à cette impétuosité de sentiment dont il apercevait le péril et dont nous croyons avoir surpris la cause délicate. Il se mit donc à la considérer encore plus attentivement que de coutume, et par degrés la fermentation s'adoucit, « car il sortait des champs, des flots, des bois, une vertu suave et bienfaisante qui me pénétrait et tournait tous mes transports en rêves mélancoliques. » Cette fusion des impressions calmes de la nature avec les rêveries orageuses du cœur est alors décrite et expliquée par

Maurice en une page maîtresse qui, contrairement à ce qu'on pourrait supposer, par une vue superficielle, ne doit rien à Chateaubriand ni à Senancour. La chute de la nuit, les vents, les oiseaux, qui se taisent l'un après l'autre, le bruit de l'homme qui cesse le dernier et va s'effaçant sur la face des champs : tout s'éteint. Le silence l'enveloppe ; chaque être aspire au repos...

Cette journée (20 janvier) marquait la fin de ses félicités bretonnes. Le lendemain, il devait quitter cet autre paradis que le Val avait été pour lui. Avant de partir, il fit, la veille, une fois encore, une dernière visite à la mer, aux côtes, à tout ce magnifique paysage qui l'enchantait depuis deux mois. Comme cela arrive parfois en Bretagne, l'hiver souriait alors aux deux promeneurs avec toute la grâce du printemps ; il venait de leur accorder quelques-unes de ces journées qui font chanter les oiseaux et pousser la verdure aux rosiers dans les jardins, aux églantiers dans les bois. Nos deux amis par une après-midi superbe, poussent leurs pas jusqu'à un promontoire qui domine la baie des Quatre-Vaux. Nous renvoyons au *Journal* où l'on lira cette admirable description, digne couronnement de celles qui précèdent. Comme jadis, au Cayla il foule religieusement, et avec un regret à chaque pas, ce sentier qui l'a mené à de si belles contemplations. Mais quand il arrive dans le parc, la joie que lui avait communiquée la nature expire, et il se sent pris de la mélancolie du départ. A dix heures, quand tout le monde

s'est retiré, il écrit son *Journal* dans la solitude et le silence de la nuit, à côté d'un feu qui s'éteint. L'Océan s'est retiré au loin ; il est calme, il dort, on ne l'entend pas. La brise soupire à peine dans le bois et tout le reste est tranquille. « Adieu, adieu, séjour bien-aimé, murmura-t-il à son cher *Cahier* ; je perds la moitié de mon âme en perdant la solitude. J'entre dans le monde avec une secrète horreur. »

Combien fut douloureuse la séparation qui s'accomplit le lendemain ! Dans ce moment pénible, Maurice demeura frappé d'un petit incident qu'il raconta plus tard, après la catastrophe de 1835, dans une lettre restée inédite. Il avait fait déjà ses adieux ; ayant franchi le seuil, il descendait précipitamment le perron, pensant que tout était fini, quand il entendit encore des paroles qui lui venaient d'en haut. Il leva la tête et reconnut madame de la Morvonnais qui était ressortie pour lui dire encore une fois : adieu ! adieu ! « Je répondis sans être entendu sans doute, car l'émotion m'ôtait la voix, mais j'emportai au fond de mon âme, la vibration de ce mot fatal qui me tira bien des larmes... »

Maintenant, le moment est venu de traiter de deux questions d'ordre très différent posées par le séjour en Bretagne qui vient de s'achever.

CHAPITRE VI

Guérin poète.

Les poésies de Maurice. — Comment elles nous ont été conservées. —Ch.-A. Chopin. — Une lettre de d'Aurevilly. — Caractère des œuvres poétiques de Guérin. — Trois jugements littéraires : Barbey, Marzan, Sainte-Beuve. — Une publication d'ensemble est-elle désirable ? — Le chef-d'œuvre poétique de Guérin. — Quelques pièces inédites. — *La Promenade dans la Lande.* — Hippolyte de la Morvonnais. — Son caractère. — Le foyer du Val. — Marie. — Hippolyte et les questions sociales. — Son rôle de précurseur. — Vœux émis à son sujet.

Le poète que Guérin portait en lui depuis les années du Cayla se révéla décidément à partir de son arrivée à la Chênaie ; tout l'y invitait : les conditions de sa retraite, une passion récente, le voisinage d'une nature grandiose et inconnue. Ces productions sont peu connues et injustement dédaignées. Trébutien n'en a publié que onze, auxquelles il faut ajouter le *Crucifix,* publié à part par la famille, et la pièce intitulée *Sur les cendres de Varsovie*, donnée dans le journal de Lamennais et qu'on trouvera à la fin de notre volume. Il en subsiste au moins vingt-sept autres, dont quelques-unes très étendues, qui nous ont été conservées dans l'important manuscrit de la bibliothèque de M. de la Sicotière[1]. Nous en

1. Un manuscrit analogue doit exister à la Bibliothèque municipale de Caen.

devons l'annotation et la transcription à un personnage modeste qui fut en relations avec le groupe de Maurice à Paris, et qui s'appelle Ch.-A. Chopin [1]. Voici un piquant fragment de lettre de Barbey d'Aurevilly à Trébutien qui se trouve à la fin du manuscrit et qui nous éclaire à ce sujet :

« Vous me demandez qui a annoté le cahier des vers de *Guérin*. C'est, comme vous l'avez vu, un honnête imbécile qui, par un hasard que j'ai vu se renouveler plus d'une fois, avait je ne sais quel grain de poésie au fond de son imbécillité. Il s'appelait *Chopin*. Il est mort juste le jour où lui est venue la fortune aux écus. C'était un niais qui a vécu et qui est mort en niais, mais c'était un jocrisse qui aimait les poètes et qui les sentait et qui se faisait pardonner sa jocrisserie en se mettant à genoux devant Guérin. Il est des admirations qui vous tirent de dessous votre médiocrité originelle et vous allongent et vous grandissent jusqu'au niveau du piédestal de l'homme que vous admirez. Ce Chopin n'était rien au sublime rêveur Polonais du même nom, le *Guérin du Piano*, selon moi. Ce Chopin, qu'il faudrait plutôt appeler *Chopinette*, connaissait aussi George Sand, mais moins intimement que son homonyme, et c'est par lui que j'ai connu *la* célèbre auteur. Il fut le pont qui nous conduisit *l'une* vers l'autre, c'est Madame Sand qui fit les avances, — comme je crois vous l'avoir raconté déjà. Les opinions de ce pauvre Chopin, burlesques et timides comme les hésitations d'un âne au tempérament classique et à l'éducation romantique, entre la botte de foin sec de la correction et les chardons en fleurs de la fantaisie, ces opinions inscrites aux marges du cahier, importuneraient si elles ne divertissaient pas. N'en prenez nul souci que d'en rire (10 octobre 1853). »

Chopin, nous apprend Trébutien, n'avait suivi aucun ordre dans sa copie et a transcrit les pièces

1. Voyez l'Appendice consacré à ce personnage.

comme il les a recueillies. Il avait gardé les originaux qu'il faut malheureusement considérer comme perdus, du moins en partie. Mais, puisque la copie nous reste, essayons de définir la valeur littéraire de ces morceaux et d'en dégager le caractère distinctif.

Barbey d'Aurevilly, F.-B. de Marzan et Sainte-Beuve ont formulé sur les poésies de Guérin des jugements qui fourniront à notre étude un préambule fort utile :

« J'ajouterai aux *Memoranda* un cahier de vers de Guérin, écrit d'Aurevilly à son ami de Caen, le 25 août 1853. Vous le collationnerez et copierez les pièces qui vous paraîtront dignes d'être publiées. Ce que je vous adresserai est très beau d'inspiration et même d'expression, mais faible de rythme. Il cherchait sa forme à cette époque. Ce sont de sublimes tâtonnements. » Et il est inquiet pour l'arrivée du précieux paquet : « Songez que les *Poésies* de Guérin sont avec! Et de telles choses une fois perdues sont bien perdues. Moi non plus, je ne recommencerais pas mes *Memoranda,* quoique cela ne puisse être mis à côté des ébauches divines de Guérin. »

Notons encore, un peu plus tard, ce curieux jugement d'ensemble :

« Les vers de Guérin ne sont que des ébauches. C'est sa prose qui est sa poésie achevée. Sa prose, voilà son marbre travaillé, fouillé, éthéré, diaphane, rougissant, comme les nuées dont il a la légèreté, dans les airs où il se dresse ; mais ses vers... ce n'est qu'une glose indécise, qui commence à vivre sous l'impression qu'elle a gardée d'un pouce divin ! Pour les artistes, pour les rêveurs, pour les acheveurs en pensée des Ebauches que le Génie laisse derrière lui comme des œufs merveilleux qu'il n'a pu couver, ces vers, où l'image la plus charmante tremble dans le Rythme mal assuré, comme un rayon de l'aube ou de la lune tremble sur la feuille agitée

du peuplier, ces vers ont un charme qui se redouble du contraste et qui augmente de leur faiblesse. Le Rythme! Le Rythme! Ce n'était qu'un métier à apprendre, un pétrissage, une volonté, du contrepoint littéraire ; mais la mélodie, Guérin l'avait, et elle paraît plus divine à travers les fêlures de sa flûte. L'instrument est imparfait, près de se casser, près de se rompre ; mais l'haleine du jeune dieu qui passe dans les trous du misérable roseau, la sentez-vous mieux *perler* et porter de vos oreilles dans votre âme, le son originel, le son de la poitrine inspirée, qui passe dans l'instrument, mais que l'instrument ne fait pas ? Voilà aussi ce qui doit donner de la largeur à notre appréciation de cette poésie qui n'est pas des vers, mais *qui est plus et moins que des vers*, et que les plus beaux vers, forgés à coup de marteau d'or, sur des enclumes de diamants, ne vaudraient pas dans l'opinion des vrais connaisseurs !... »

Trois ans plus tard, nous voyons d'Aurevilly, dans ses *Memoranda*, datés de Caen (1856), formuler à l'égard des œuvres poétiques de son ami, ou du moins d'un choix notable de celles-ci, une admiration complète, exempte, cette fois, de toute réserve : « Retrempés — Trébutien et moi — de temps à autre dans les flots de cristal sonore et lumineux de la poésie de Guérin ; — marqué à l'encre rouge les pièces qui doivent composer le volume de vers. — En nous faisant sévères comme des hommes à qui rien ne manque, nous en avons trouvés *vingt-trois,* — vingt-trois chefs-d'œuvre où Dante et Virgile s'entrelacent *par-dessus* une inspiration qui a sa *genuiness* à elle, et que rien ne rappelle dans les poésies jusqu'ici connues et admirées. » D'après cette page enthousiaste, la future édition devait donc comprendre une sélection importante de

poésies de Guérin. Pour quels motifs Trébutien y a-t-il renoncé par la suite ? Probablement sur les conseils de B. de Marzan, et peut-être aussi de Sainte-Beuve. Le premier, en effet, a étudié avec une rare pénétration ce qu'il appelle « l'époque poétique » de son ami à la Chênaie et au Val de l'Arguenon. Il note, chez Guérin, une tendance très marquée à donner, dès qu'il compose des vers, une place excessive à ce qu'on pourrait appeler les éléments familiers, les mêmes qui, chez un Jules de Rességuier, et plus tard chez des poètes plus proches de nous, ont pris une importance si grande et souvent aussi un charme si vif. Aux yeux de Marzan, Maurice, bien que déjà grand prosateur au temps de sa vie bretonne, manifesta toujours en vers un véritable faible pour la négligence, qu'il affectait trop de considérer comme une beauté, prétendant en cela s'appuyer de l'autorité de La Fontaine, de Voltaire, de Lamartine et de Béranger. « Cette tendance se trouvait puissamment favorisée par la vogue du moment, qui était au *genre intime*, pour lequel nous professions tous un goût presque ridicule. »

Une lettre, qui n'a pas été recueillie dans la correspondance de Sainte-Beuve, nous paraît expliquer pourquoi Trébutien a fait, dans son édition, une part si restreinte aux poésies de l'auteur du *Centaure*. Voici ce que lui écrivait, en effet, l'illustre critique, le 7 septembre 1858 :

« Vous m'avez accordé une vraie faveur en me permettant de respirer cette poésie inconnue et de la goûter à sa source. La

Prose me paraît tout entière exquise : c'est l'histoire d'une âme, c'est la moelle d'une âme. L'auteur, le rêveur, est déjà maître de sa forme, sans se douter qu'il y a une forme. Cela me semble devoir être imprimé *en entier* (sauf une ou deux corrections de détail). Pour les vers, il cherche, il se souvient, il est moins maître. Aucune pièce ne me paraît achevée. Les meilleures ont des parties faibles, trop naïves, qui sentent l'enfant et le lait. L'homme qui n'est connu que par cette merveille *Le Centaure*, ne pourrait que perdre, ce me semble, à ce qu'on donnât *intégralement* ces *puerilia*, malgré d'aimables endroits. Mais dans une biographie de Guérin, des extraits bien coupés feraient très bien. Telle est ma sincère impression, que je livre à votre indulgence en même temps qu'à votre sévérité. »

« SAINTE-BEUVE. »

Nous saisissons ainsi sur le vif la collaboration officieuse de l'auteur des *Lundis*, et nous avons tout lieu de penser que ses réserves devinrent la cause principale de la décision de Trébutien.

Je n'ose dire qu'une publication d'ensemble des poésies de Guérin soit aujourd'hui désirable. Certes, elle permettrait à ses fervents de formuler une juste appréciation des mérites assurément très réels de ces œuvres, qui ne sont encore connues que par quelques pièces ; on verrait si les défauts qui choquèrent, il y a un demi-siècle, des juges éminents, comportent toujours des réserves aussi sérieuses. Un choix éclairé servirait mieux sa mémoire [1]. Il semble bien que l'évolution récente de la poésie française a été plutôt favorable à certains vers de Maurice et

1. On a essayé de le préparer dans un appendice du présent volume. A signaler, en outre, la pièce : *A la gravure de sainte Thérèse de Gérard.*

qu'elle leur vaudra quelque jour des appréciations plus bienveillantes. D'admirables morceaux s'y rencontrent qui ne sont pas indignes d'entrer en comparaison avec ses plus belles pages de prose. Qu'on relise, par exemple, le poème qu'on pourrait intituler *Glaucus*, publié avec *le Centaure* en 1840, et l'on jugera de la perfection que l'auteur a pu atteindre dans certaines pièces où son inspiration ne se trouvait pas gênée par la préoccupation du « genre intime ».

C'est un berger, devenu amoureux de la mer, qui parle :

. . . .

J'aime Téthys : ses bords ont des sables humides ;
La pente qui m'attire y conduit mes pieds nus ;
Son haleine a gonflé mes songes trop timides,
Et je vogue en dormant à des points inconnus.
L'amour, qui dans le sein des roches les plus dures
Tire de son sommeil la source des ruisseaux,
Du désir de la mer émeut ses faibles eaux,
La conduit vers le jour par des veines obscures,...
Nymphes, divinités dont le pouvoir conduit
Les racines des bois et le cours des fontaines,
Qui nourrissez les airs de fécondes haleines,
Et des sources que Pan entretient toujours pleines
Aux champs menez la vie à grands flots et sans bruit,
Comme la nuit répand le sommeil dans nos veines ;
Dieux des monts et des bois, dieux nommés ou cachés,
De qui le charme vient à tous lieux solitaires,
Et toi, dieu des bergers à ces lieux attachés,
Pan, qui dans les forêts m'entrouvris tes mystères :
Vous tous, dieux de ma vie et que j'ai tant aimés,
De vos bienfaits en moi réveillez la mémoire,
Pour m'ôter ce penchant et ravir la victoire
Aux perfides attraits dans la mer enfermés.

Comme un fruit suspendu dans l'ombre du feuillage,
Mon destin s'est formé dans l'épaisseur des bois.
J'ai grandi, recouvert d'une chaleur sauvage,
Et le vent qui rompait le tissu de l'ombrage
Me découvrit le ciel pour la première fois.
Les faveurs de nos dieux m'ont touché dès l'enfance ;
Mes plus jeunes regards ont aimé les forêts,
Et mes plus jeunes pas ont suivi le silence
Qui m'entraînait bien loin dans l'ombre et les secrets.
Mais le jour où, du haut d'une cime perdue,
Je vis (ce fut pour moi comme un brillant réveil !)
Le monde parcouru par les feux du Soleil,
Et les champs et les eaux couchés dans l'étendue,
L'étendue enivra mon esprit et mes yeux ;
Je voulus égaler mes regards à l'espace,
Et posséder sans borne, en égarant ma trace,
L'ouverture des champs avec celle des cieux.
. . . .
Les dieux, qui m'attiraient dans leurs faveurs secrètes,
Dans des pièges divins prenaient mes sens nouveaux.

La plupart des poésies inédites se rapportent, nous l'avons dit, à la période bretonne de la carrière de notre écrivain, qu'elles ont l'avantage de nous faire mieux connaître. Presque toutes sont adressées à ses hôtes ou à ses amis de ce temps-là. Il y a lieu de citer plus spécialement la pièce : *Les bords de l'Arguenon, paysage : à Madame de la Morvonnais :*

Hier, l'Automne, ainsi qu'un souvenir antique,
Répandait sa beauté grave et mélancolique
Sur la face du jour : votre voix m'appelant
Et moi de cœur et d'âme aussitôt vous suivant,
Nous tournâmes nos pas vers la côte sauvage
Qui devient chaque jour un sublime rivage,
Quand la mer est au bas, et que le roc pendant
Prête ses flancs aux coups de l'Océan grondant.

Et celle-ci, sans titre, d'un charme étrange, écrite à Paris après son retour de Bretagne, et dont voici la fin.

. . . .

Les déclins, les retours, ce qui semble déchoir,
L'esprit où l'ombre gagne et fait tomber le soir,
Le dégoût du dehors, les fuites en soi-même,
Les seuils qu'on a fermés, le sourire suprême,
Les Océans en soi retirant leur orgueil,
La paupière étendant ses ténèbres sur l'œil,
Tout ce qui se retire en silence et dédaigne,
L'homme qui descendu sur l'horizon s'y baigne
Au sein des flots dormants, et dans leur profondeur
Comme un Dieu fugitif établit sa grandeur,
Environné des traits de quelque nuit tranquille :
Tous ces points me sont chers — s'il s'ouvrait un asile
Dans la mer idéale, en quelque réservoir
Calme comme un bassin des montagnes au soir,
Mon esprit y plongeant des tristes bords du monde
Y ferait à couvert sa demeure profonde,
Et des pensers nourris dans l'ombre de son sein,
Sous le calme de Dieu, poursuivrait son dessein.

Ma Délivrande est là. Dans ses heures secrètes
Mon esprit va toujours creusant quelques retraites,
Rêvant de longs sommeils, des calmes dans la nuit
Des cieux sans mouvement et des vagues sans bruit.
Mais, comme vous, il va recherchant ses demeures
Des côtés où l'on voit le dernier point des heures,
Le soleil qui chancelle aux montagnes touchant :
Tout ce que nous cherchons n'est-il pas au couchant ?

Ces vers, qui furent copiées de la main de Barbey d'Aurevilly, répondent à une pièce de son frère Léon, sur la chapelle de la Délivrande à Rauville-la-Place, près Saint-Sauveur-le-Vicomte, et dont le refrain était :

La Délivrande est là sur la colline,
En face du soleil couchant.

Et ce fragment d'une composition plus vaste, dont la plus grande partie est perdue :

En se courbant toujours sous l'invincible main
Dans des flots inconnus elle plonge sans fin.
Elle plonge, et du ciel l'ineffable harmonie
S'éloigne, s'affaiblit, s'efface évanouie ;
Elle plonge, et du ciel les globes lumineux
Qu'elle avait en passant mesurés de ses yeux,
Perdus dans les hauteurs déjà se rétrécissent,
Leur sphère s'évapore et leurs rayons pâlissent :
Ainsi de monde en monde elle plonge, et toujours
Son aile en s'abaissant précipite son cours ;
Elle repose enfin son vol dans une sphère
Où ce n'est plus les cieux, où ce n'est plus la terre,
Où, comme le voilier avant d'entrer au port,
Toute âme qui descend ou remonte, s'endort,
Soit pour se dépouiller d'un reste de poussière,
Soit pour laisser au ciel des secrets qu'il *(sic)* veut taire.
A côté de mon âme une âme au vol brûlant
S'abat comme un rayon de l'aube qui descend.
Oh ! comme elle était blanche et brillante et légère !
Son regard était plein d'une pure lumière...

J'aimerais à citer aussi la pièce intitulée : *Une soirée avant la dispersion*, souvenir ému du dernier jour de la Chênaie, *l'Harmonie*, et d'autres encore, mais on les trouvera plus loin, et de nouveaux sujets réclament notre étude.

Au reste, j'engage fort les amis de Guérin à relire les quelques compositions poétiques jointes par Trébutien à son édition, en même temps que les nouveaux fragments insérés dans ce volume ; ils verront

que l'auteur de la *Promenade dans la Lande,* a été, à quelques égards, un précurseur de poètes aimés et admirés de notre génération. Les points de vue ont un peu changé depuis le temps où Barbey d'Aurevilly écrivait ceci (1856) : « Lu pour faire un point d'orgue harmonieux à nos conversations, la *Promenade dans la Lande*, de Guérin. Poésie souffrante pour messieurs les poètes de ce temps, qui ne sentiront pas le soufflet ! Mais nous l'entendrons, nous, et cela ne manque pas de volupté ». Parmi les pièces déjà publiées, il s'en trouve plus d'une à laquelle un suffrage aussi flatteur conviendrait en toute équité.

Mais avant de quitter définitivement la terre bretonne avec Maurice, il n'est pas sans intérêt de fournir quelques détails ignorés sur ce milieu très attachant des La Morvonnais, dont le nom restera lié d'une manière indissoluble à celui des Guérin. De rares affinités d'idées et de sentiments, surtout en ce qui touche la compréhension de la nature, avaient porté l'un vers l'autre les deux jeunes hôtes de la Chênaie. Hippolyte [1], rêveur, étrange, même quelque peu mystique, caractère enthousiaste et généreux, dont la haute valeur morale s'imposa à tous ceux qui le connurent, mériterait une étude particulière. Je renvoie, avec l'espoir que celle-ci verra bientôt le jour, au charmant article

1. Je ne saurais trop reconnaître ici les bons offices de M. de la Blanchardière, petit-fils d'Hippolyte de la Morvonnais, qui m'a accueilli, au Val de l'Arguenon, avec un empressement si cordial et qui m'a communiqué de précieux documents sur son aïeul.

de M. Jules Claretie[1] et aux pages remarquables publiées par Amédée Duquesnel [2] en tête de la seconde édition de la *Thébaïde des Grèves,* recueil poétique que La Morvonnais avait donné dès 1838 sans nom d'auteur et qui reparut, très accru par un certain nombre de poésies posthumes, en 1864. Cette nouvelle édition contient plusieurs lettres fort éloquentes de Maurice à son ami qui manquent au volume de Trébutien, nouvelle lacune qu'il importerait de combler, avec tant d'autres. Le croirait-on ? Ce ménage idéal des La Morvonnais, tant célébré par les contemporains et considéré par eux comme le modèle accompli d'une union parfaite, s'il en fût, connut aussi des nuages et même d'assez sérieux malentendus. Or, l'origine de ceux-ci, du moins pour une certaine part, semble bien se rattacher au séjour d'un ami d'Hippolyte au château du Val. Cet ami fut-il Maurice de Guérin ? La lettre que nous allons citer porte, sur la copie qui nous a été communiquée, la date de mars 1833 [3], qui paraît

1. Jules Claretie, *Elisa Mercœur, H. de la Morvonnais, Georges Farcy, Charles Dovalle, Alphonse Rabbe.* Paris, Bachelin-Deflorennes, 1864, pet. in-16.

2. La *Thébaïde des Grèves*, seconde édition avec une notice sur H. de la Morvonnais par Amédé Duquesnel, Paris, Didier, 1864, in-12. Cette seconde édition, bien à tort, a laissé de côté l'une des poésies les plus intéressantes d'Hippolyte : *le Vieux Paysan*, (Paris, Coquebert, 1840, in-16, 78 pages).

3. Cette précieuse lettre a été publiée par A. Duquesnel dans la notice citée plus haut. M. de la Blanchardière m'en a communiqué une copie dans une sorte d'album de famille, conservé un château du Val. Peut-être l'ami auquel la lettre fait allusion est-il Quimper ou Duquesnel lui-même.

exclure toute identification avec l'auteur du *Centaure*. Mais il est possible que cette date ne soit pas exacte. En tout cas, ce document jette sur la vie intérieure des hôtes du Val un jour si inattendu, que je n'hésite pas à le reproduire ici. Il faut dire d'abord que La Morvonnais, très porté vers les hautes spéculations sociales et politiques, méditatif et concentré, manifesta, à diverses époques de sa vie, des tristesses et des mélancolies empreintes d'une susceptibilité un peu bizarre. Les séjours de ses amis l'avaient habitué à des confidences, à des épanchements, à des fraternités intellectuelles, dont l'absence lui fut vraiment douloureuse après chaque séparation. Sa charmante femme, à l'égard de laquelle Guérin professait une admiration et un culte aussi enthousiaste que respectueux, souffrit profondément de ces sentiments par trop exclusifs. C'est à la veille d'un de ces départs qu'elle se décida à écrire à son mari cette lettre poignante, restée jusqu'à présent inaperçue dans la notice de Duquesnel :

« Il me serait bien doux, mon cher et bien doux Hippolyte, de t'accorder ce que tu me demandes, mais je sens en moi tant d'impuissance et de faiblesse que je suis toute découragée d'avance. J'apprécierais cependant bien vivement le bonheur de faire passer dans ton âme les faibles impressions que la mienne ressent, et si quelques replis de mon cœur ne t'étaient pas connus, j'aimerais à te les dévoiler, mais non, mon poète chéri, ta Marie ne réussira pas : dis-moi pourquoi déjà elle tremble. Si j'avais eu le bonheur de te connaître plus jeune, ou du moins si nos premières années de mariage n'avaient pas été des années de douleur, tu aurais pu, en guidant un cœur que la curiosité a toujours retenu et même rendu

quelquefois bien malheureux, le faire tout autre. Je te comprendrais mieux; ma conversation ne serait point pour toi si vide, j'aurais pu peut-être même t'être de quelque utilité; du moins, j'aurais adouci cette tristesse qui s'empare quelquefois de ton âme, lorsque tu songes combien peu la comprennent. Oui, ces regrets sont bien vifs pour moi, aujourd'hui surtout que tu es à la veille de voir s'éloigner l'ami que tu chéris si tendrement, que tu nommes souvent ton frère, qui partageait tes travaux et te faisait partager les siens, qui remplissait si bien ta solitude et te la rendait toujours gaie. Oh! oui, mon ami, je veux consacrer mes jours à t'adoucir cet isolement où tu vas te trouver. Tu me parleras souvent de ce que tu fais, de tes projets, tu me liras toutes tes poésies. Je rêverai avec toi à l'avenir qui semble s'éclaircir; nous nous promènerons sur nos côtes, sur nos grèves, dans notre joli petit bois où le chant d'un oiseau, une fleur nous arrête; nous parlerons de ceux qui sont loin. Nous redirons ensemble ce qu'ils ont confié de joli, de si doux à notre souvenir, et tu atteindras l'instant du retour plus vite peut-être que tu ne l'espères. »

Comment se dénoua cette crise émouvante? Sans doute, d'une manière qui fut conforme aux vœux que nous venons d'entendre. Il semble bien, en effet, que quand Guérin fit sa dernière visite au Val, à la fin de 1833, il ne s'aperçut pas de cette tension si pénible. Il dut, en tout cas, contribuer plutôt à la faire disparaître, précisément par les hommages pleins de délicatesse dont il entourait Madame de La Morvonnais. La révélation que cette lettre nous apporte ne prouve-t-elle pas une fois de plus que les bonheurs en apparence les plus complets n'excluent ni l'épreuve ni la souffrance morale, quand on les scrute d'un peu près?

En nous séparant de ces nobles figures, j'aimerais

à dire ce que fut la carrière trop oubliée d'Hippolyte de La Morvonnais, sa clairvoyance politique, son dévouement à la cause du progrès social, qui devrait le rendre sympathique à notre temps, et qui l'en rapproche par tant de côtés — il est à certains égards un précurseur de Tolstoï — mais une physionomie si intéressante mérite qu'on l'étudie à part, et pour elle-même. Le doux poète breton, « frère » de Maurice, l'ami de Wordsworth et des lakistes, l'admirateur de Burns, l'auteur du *Vieux paysan* et de *l'Ordre nouveau*, qu'anime une tendresse si haute pour l'humanité, l'ami et le correspondant de Chateaubriand, de Vigny, de Balzac, d'Ampère, de Lamartine, de Sand, de Sainte-Beuve et de tant d'autres écrivains de l'époque romantique, l'hôte généreux dont la maison servit de centre à un cénacle si séduisant, mérite, lui aussi, une biographie détaillée et une édition nouvelle [1].

1. Tout récemment, un érudit breton a inséré dans *l'Hermine* des articles pleins d'intérêt sur La Morvonnais (Nos du 20 juillet 1908 au 20 février 1909). Je crois savoir qu'un professeur de Rennes prépare actuellement une thèse sur le même écrivain. Il est possible qu'une édition comprenant des *Œuvres choisies* réponde bientôt à notre vœu.

CHAPITRE VII

L'épanouissement.

1834-1837.

Guérin à Paris. — Le tronc de lilas. — Il retrouve d'Aurevilly. — Correspondance inédite. — Collaboration aux revues. — Une grande épreuve. — Période féconde. — La conception et la composition du *Centaure*. — Le Louvre. — Un prototype probable. — Le *Centaure* de Rabbe. — Texte de ce morceau. — Grandeur et supériorité de l'œuvre de Guérin. — Autre rapprochement : L'*Adolescence* de Rabbe et la *Bacchante*. — *Bacchus dans l'Inde*; l'*Hermaphrodite*. — Confidences émouvantes fournies par les lettres à d'Aurevilly. — Le dernier terme de son « naturisme ». — Vie extérieure de Guérin vers 1836. — Témoignages nouveaux. — Son élégance retrouvée. — *Cecilia Metella* et *Amaïdée*. — L'âme de Somegod. — Vie sentimentale de Guérin. — La grande passion féminine de son existence. — Drame moral. — Conséquences lointaines. — Secret momentané. — Les lettres d'amour de Maurice. — Barbey et Madame ***.

Cependant Maurice venait de rentrer à Paris, par la diligence de Saint-Malo et Caen. Alors commence la période vraiment décisive de son existence, celle qui a valu plus particulièrement à son nom la gloire posthume que nul indice ne lui permit de pressentir. Les premières sensations de la vie parisienne, après plus d'une année d'éloignement, lui parurent amères :

« Mon Dieu, écrit-il alors, mettez devant mes yeux une image, une vision des choses que j'aime, un champ, un vallon, une lande, le Cayla, le Val, quelque chose de la nature. Je marcherai le regard attaché sur ces douces formes, et je passerai sans ressentir aucun froissement. »

Bien qu'il se crût frappé plus que jamais d'impuissance intellectuelle, il écrit intrépidement quantité d'articles qui sont reçus, il ne sait par quel miracle, dans un petit journal. Quoi qu'il en soit, son *naturisme* s'exaspère de tous les obstacles que dresse devant lui la grande ville, et les sentiments que nous avons essayé d'analyser précédemment acquièrent une puissance nouvelle, d'autant plus forte qu'ils se trouvent comme comprimés. Il compose alors cette page étonnante, où sa tendresse physique à l'égard des arbres s'affirme avec une vivacité qu'il n'a peut-être pas dépassée.

« Maintenant mes entretiens avec la nature, cette autre consolatrice des affligés, se passent dans un petit jardin de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, tout proche de la rue de la Pépinière [1]. Avant-hier au soir, j'avais passé mon bras autour d'un tronc de lilas et je chantais à demi-voix : *Que le jour me dure*, de J.-J... La tige de lilas que j'étreignais s'agitait sous mon bras ; je croyais la sentir se remuer spontanément, et toutes ses feuilles, qui frissonnaient, rendaient un bruit doux qui me paraissait comme un langage, comme un murmure de lèvres qui balbutient des mots de consolation. O mon lilas, je te pressais dans ce moment comme le seul être en ce monde contre qui je puisse appuyer ma chancelante nature, comme le seul capable de souffrir un embrassement de moi, et assez compatissant pour se faire le support de ma misère ! De quoi t'ai-je payé ? De quelques larmes qui sont tombées sur ta racine. »

Guérin est mûr pour concevoir *le Centaure*. C'est à ce moment qu'il retrouve son ancien camarade de Stanislas, le Normand Jules Barbey d'Aurevilly, et il se lie avec lui d'une amitié qui ne finira qu'avec

1. En février 1834, Maurice habitera rue du Bouloi, 18.

sa vie et qui va lui donner enfin, et pour plusieurs années, le compagnon de ses rêves [1]. Celui-ci lui fera connaître peu après son compatriote Trébutien, venu à Paris pour fonder et organiser, avec Edelestand du Méril, cousin de Barbey, la *Revue critique de la philosophie, des sciences et de la littérature.* Il ne semble pas que ces relations précieuses aient contribué à lui donner une confiance plus solide en son talent. Le *Journal* nous confesse que, lorsqu'il entame un sujet, son amour-propre s'imagine qu'il fait merveille, mais quand il a fini, il n'aperçoit qu'un mauvais pastiche composé avec des restes de couleur, raclés sur la palette des autres et grossièrement amalgamés sur la sienne. Cependant il lit une *Hécube* au comité de la *Revue Européenne.*

10 décembre 1834.

Sur sa vie intérieure.

. . . Je prête l'oreille en moi-même et je n'entends plus rien de ce qui me charmait. Bruissements subtils et mêlés, chœurs ondoyants de voix roulées, répercussion des chants intimes de

1. Rappelons l'émouvant témoignage rendu par Eugénie à Barbey d'Aurevilly : « La veille ou l'avant-veille de sa mort, n'en pouvant plus, il se prit à rire vivement à votre feuilleton si plaisamment spirituel : *Il faut que jeunesse se passe*, dont il fut charmé. Il en voulut deux fois la lecture : *Ecris cela à d'Aurevilly*, me dit-il, *et que depuis longtemps je n'avais ri comme je viens de le faire.* » Hélas ! et il n'a plus ri ! Vous lui avez donné le dernier plaisir d'intelligence qu'il ait eu. Tout lui était jouissance de ce qui lui venait de vous. L'amitié a été le plus doux et le plus fort de ses sentiments, celui qu'il a senti le plus à fond, dont il aimait le plus à parler, et qu'il a pris, je puis dire, avec lui, dans la tombe. Oh ! oui, il vous a aimé jusqu'à la fin. »

la nature, tout ce beau torrent de rumeurs a cessé. . . . . Ma vie intérieure ressemble assez à ce cercle de l'enfer du Dante, où une foule d'âmes se précipitent à la suite d'un étendard emporté rapidement. La multitude de mes pensées, foule agile et tumultueuse, sans bruit, comme les ombres, s'emporte sans repos vers un signe fatal, une forme ondoyante et lumineuse, d'un irrésistible attrait, qui fuit avec la vitesse des apparences incréées... Comme un enfant en voyage, mon esprit sourit sans cesse à de belles régions qu'il voit en lui-même et qu'il ne verra jamais ailleurs. J'habite avec les éléments intérieurs des choses, je remonte les rayons des étoiles et le courant des fleuves jusqu'au sein des mystères de leur génération. Je suis admis par la nature au plus retiré de ses divines demeures, au point de départ de la vie universelle ; là, je surprends la cause du mouvement et j'entends le premier chant des êtres dans toute sa fraîcheur. Qui ne s'est pas surpris à regarder courir sur la campagne l'ombre des nuages d'été ? Je ne fais pas autre chose en écrivant ceci. . .

Plusieurs lettres inédites viendront, à propos, nous apporter le témoignage de ses incertitudes et en préciser les causes. En même temps, on y trouvera un tableau attachant et plein de sincérité de son nouveau genre de vie. Il revit Lamennais à Paris, au commencement de 1834 : son culte pour l'ancien Maître était resté intact :

Mordreux, 10 janvier 1834.

A Eugénie.

Mordreux est un village sur la Rance. . . . .
Cette lettre a été publiée par Trébutien (éd. in-12, page 253) jusqu'à ces mots : gagner deux victoires.

Ce qui suit est inédit :

Voici, je crois, ce que j'ai de mieux à faire et ce que j'ai écrit à Raynaud, ce matin. La *Revue européenne* paie mainte-

nant ses articles. Je puis aisément rentrer dans sa rédaction, et me procurer avec cela de quoi passer deux ou trois mois à Paris, chez Auguste. Durant ces trois mois, je tâcherai de me faufiler dans quelque autre revue, et cela fait je reviendrai au Cayla, d'où je gagnerai mon argent tout comme à Paris, car la Revue ne paraissant qu'une ou deux fois le mois, peu importe qu'un rédacteur soit à Paris ou à cent lieues de là, pourvu que son article arrive au jour déterminé. Je connais un jeune homme de Saint-Malo qui travaille chez lui à la *Revue européenne*. La réponse d'Auguste décidera de cette affaire et par conséquent de mon retour prochain ou lointain au Cayla. Il va sans dire que tout ceci est soumis, du reste, à la sanction paternelle.

Voilà le 1er de l'an passé, mais il est toujours temps de faire des vœux pour ceux que l'on aime, et pour moi c'est chaque jour le 1er de l'an.

Présente mes souvenirs à MM. Bories et Limer.

Je vous embrasse tous.

M^ce^ DE GUÉRIN.

Paris, 16 mai 1834.

A SON PÈRE.

Il est un point dont je voudrais vous persuader avant tout : c'est qu'ici il faut une grande longueur de temps pour faire peu de chose et qu'en province on se fait en général des idées sur Paris toutes contraires à la réalité. Sans doute que Paris est le lieu de la France qui offre le plus de chance de succès, mais plus que partout ailleurs le succès y est lent et exige de la patience et de l'opiniâtreté. Voici bientôt quatre mois que je me suis mis en quête pour chercher, je ne dis pas la fortune, mais la simple subsistance et je n'ai encore trouvé rien que d'insuffisant. C'est affligeant, mais il ne faut pas s'en étonner et encore moins s'en désespérer. Je connais tels jeunes gens pleins de talent et d'activité qui ont mis trois ans à se faire une position qui leur donnât de quoi vivre. De pareils exemples n'ont rien d'encourageant pour vous qui n'en pouvez plus, ni pour moi qui n'abonde pas en ressources. Et

cependant faut-il encore qu'ils nous aident à supporter patiemment les jours d'épreuves, en nous montrant que nous ne faisons pas exception, mais que tout simplement nous subissons la loi commune. Figurez-vous qu'il n'y a pas de petit poste à Paris autour duquel ne se pressent et ne bourdonnent des centaines de prétendans. Comme ces postes coûtent beaucoup de peine à gagner, ceux qui les ont ne sont pas d'humeur à se serrer et à se gêner pour faire de la place aux survenans. Il faut donc les assiéger, assiéger l'égoïsme et vous savez qu'il n'y a guère de place plus difficile à emporter que celle-là. — Mon petit journal de la *France catholique* vient de changer de maître. M. Jean, le Directeur, l'a acheté des premiers propriétaires qui le gênaient dans ses vues et entravaient la marche de la feuille. Les affaires iront-elles mieux que par le passé; la rédaction, si faible, se fortifiant, attirera-t-elle un plus grand nombre d'abonnés ? C'est ce qu'on a promis et dont nous aurions grand besoin. Tous ces petits journaux qui pullulent, naissent à peine viables. Les défaillances et l'épuisement les saisissent bientôt, et on les voit tomber comme ces insectes qui meurent après avoir fait quelques tours en l'air. Quant aux répétitions, il en va comme de tout le reste. C'est couru, disputé par des milliers de jeunes gens qui s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent, comme je fais.

. . . .

Une fois pour toutes n'ayez pas d'inquiétude à mon sujet quand vous entendrez parler d'émeute *(voir la suite dans une lettre publiée sous la même date, éd. in-12, p, 300)*.

Paris, 18 Janvier 1835.

A sa Sœur.

Le pâté nous est arrivé dans le meilleur état du monde, et parfumant l'atmosphère tout autour de lui d'une senteur riche et appétissante qui irrite agréablement l'odorat et chatouille la gourmandise. Peu s'en faut que je ne t'improvise une épopée gastronomique, dont il serait le héros, bien que

d'habitude je n'emprunte guère de sujets poétiques ou méditatifs au monde culinaire et que mon inexpérience m'exposât à manquer mon œuvre. Quoiqu'il en soit, ce pâté merveilleux et vraiment antique par la gravité et l'étendue de ses dimensions, sera attaqué, emporté, mis à sac et démantelé cette semaine, vers le milieu à peu près. Ainsi, ce jour-là prenez le deuil, pleurez et lamentez-vous, ô vous dont les mains ont formé cette œuvre d'art et de goût. — Papa, dans sa lettre à Félicité, m'adresse indirectement un reproche bien ancien entre nous et qui a fait bien des fois le voyage du Cayla à Paris, en Bretagne, à Toulouse, que sais-je ? en tous lieux où j'ai été. Je l'avoue, ce reproche a raison au fond, et s'il revient si souvent à la charge, c'est qu'il reçoit une impulsion juste et vraie. Mais comme dans toute chose humaine il se glisse un peu d'erreur, je puis dire que l'habitude qu'il a d'aller, ce bon vieux reproche, le met aussi quelquefois en route sans motif fort grave de départ. Je suis sûr que sans que je l'aie nommé, tu as le mot, n'est-ce pas ? et que je pourrais continuer ainsi sans pécher le moins du monde contre les règles de la clarté et de la lucidité. Je ne réponds donc jamais aux questions et demandes qui me sont formulées ; non, ce n'est pas cela, j'y réponds le plus souvent, mais jamais d'une façon complète et tout à fait satisfaisante. Toujours quelqu'oubli, quelqu'étourderie, bien que, Dieu sait pourtant, mes allures ne soient pas trop légères et soient même atteintes de lourdeur, comme seraient celles d'un homme obèse et renfoncé en lui-même, dans sa propre substance, ou d'un érudit du xv[e] siècle, tout poudreux et gonflé de latin. Ne va pas croire que mon corps s'étende et se développe en obésité, en ampleur bouffie et regorgeant de graisse, ni que mon esprit soit bourré de latin au point de ne pouvoir plus marcher. Hélas ! non, ma charge d'érudition est si légère que j'attraperais un sylphe au galop, si je ne portais d'autres poids beaucoup moins précieux et qui me rendent plus pesant à la marche qu'une oie grasse. Mais cette fois je ne veux pas que le reproche en question, qui se présente flanqué d'un si joyeux et si puissant compagnon, s'en retourne comme il a fait bien des fois. Non, dès aujourd'hui et dans tout l'avenir (la date est solennelle) je veux le renvoyer satisfait et tout comblé de réponses. Car, pour cela,

Félicité et moi [nous] nous sommes partagé la besogne : elle sera comptable de la question financière et moi de toutes les autres. Papa demande si j'ai conservé ma religion ou plutôt l'esprit de piété, car pour la religion, je pense bien que vous ne doutez pas de la constance de ma foi. Je n'ai pas perdu davantage l'esprit de piété, c'est-à-dire la volonté de rendre à Dieu tout ce qui lui est dû, mais comme il arrive à tous les hommes, et particulièrement dans la jeunesse, cette volonté va plutôt par bonds irréguliers que d'une marche réglée et bien ordonnée. Dans ma vie il y a des alternatives, des contradictions, des allées et des venues, des chocs entre la pensée et l'action qui vont parfois l'une contre l'autre au lieu de procéder de concert et en bonne harmonie. Dans ce terrible duel qui dure toute la vie entre nos deux natures, il y a plus souvent des victoires que je déplore que des succès que je puisse avouer. Mais c'est le destin de notre condition. Dieu ne nous demande compte que de notre volonté. — « Sais-tu enfin de l'arithmétique ? » — Sans avoir le talent de Barême ni même celui d'un instituteur d'école primaire, j'en sais assez et au-delà pour tenir l'ordre de mes affaires, supputer combien font tant de leçons à tant par mois et ne pas me laisser piper par les marchands. Je crois que cela suffit. Quant aux articles de journaux, voici leur courte histoire. J'en ai retiré en tout 24 francs... Voilà ce que j'ai rapporté de ma belle campagne dans le journalisme ! C'est un pays ruiné. Voilà pour aujourd'hui mes réponses au reproche interrogatif. Je ne résous pas tout ce qui m'a été demandé, mais comme j'ai dit plus haut, Félicité se charge de vider la question d'argent.....

Votre santé à tous est parfaite. Adieu, ma chère amie, embrasse tout le monde comme je t'embrasse.

Paris, 21 mars 1835.

A M. DE LA MORVONNAIS.

Je vous envoie, mon ami, quelques pages sans titre, incohérentes, confuses, comme la vie de ma pensée. J'aurais voulu composer quelque chose de simple et de tranquille

comme une grande douleur [1] ; mais je m'échappe à moi-même, un trouble funeste bouleverse ma tête, la vivacité de certaines idées l'enivre, elle bat la campagne à travers je ne sais quelles imaginations. C'est dans cette épreuve surtout que je dois reconnaître le défaut profond de mon organisation intellectuelle. Le calme dans les pensées marque la force de l'intelligence. Or, ici, et dans tout ce que je fais d'ailleurs, qu'est-ce autre chose qu'une création sans suite, convulsive, s'interrompant brusquement à toute minute, comme les paroles d'un insensé ? Mais que sert de se plaindre ? Si je travaillais la terre, peut-être accuserais-je la faiblesse de mon bras ou le prompt épuisement de mon haleine : je n'ai jamais remué une glèbe et je suis tranquille de ce côté. Si, bornant le travail de mon intelligence à ce qu'exige ma condition, je n'eusse pas mis sa force à des épreuves entières, je serais tranquille aussi de ce côté. Mais c'est fait : s'en consoler est le plus court. Pourquoi [ne] pas aussi remonter le courant de l'habitude et rentrer ainsi dans le calme primitif ? Guerre donc à la manie d'écrire ; que je ferme pour jamais l'ouverture follement pratiquée aux flots secrets contenus dans mon âme ; qu'ils y dorment, ces flots : ce sont quelques gouttes, je ne redoute pas leurs tempêtes intérieures. Si j'ai encore quelques pas à faire ici-bas, je voudrais que ce fût avec calme. Je ne sais d'où je suis ni où je vais ; je passe : que je marche du moins avec tranquillité dans la paix d'une ignorance qui ne tardera pas à s'éclairer. La vraie sagesse, c'est la patience pour qui ne dure pas. Je me dis tout cela, mais le ferai-je ? Faible que je suis de nature et encore affaibli par le plus nonchalant usage de la volonté, aurai-je assez d'énergie pour couper court à des habitudes qui favorisent l'amour-propre. Je tâcherai ; de cette résolution dépend mon repos, une partie de mon repos intérieur. Mais, mon ami, je laisserai toujours une fente

1. Guérin fait allusion à la mort de Madame de La Morvonnais, jeune et charmante femme enlevée à vingt-huit ans le 21 janvier 1835. Entre cette date et celle de cette lettre, il devait se trouver plusieurs autres lettres de notre ami, lesquelles font peut-être partie de notre recueil. (Note de M. de B. de M.). En effet, ces lettres existent. Lire surtout celle du 29 janvier 1835 à Hippolyte.

secrète par où mon âme s'écoulera silencieusement dans la vôtre. Il y a plus de force et de beauté dans le secret bien gardé de soi et de ses pensées que dans le déploiement d'un ciel entier qu'on aurait en soi. Ainsi faisait Marie [1] : les richesses et la douceur de son âme ne se révélèrent pas autrement que par le charme de sa parole et l'enchantement paisible que son existence répandait tout autour d'elle. Ce n'est pas du découragement que je fais là. Bien que je sois encore sujet à certains retours de cette vieille infirmité, vous savez cependant que je l'ai réduite assez pour qu'elle n'empêche plus la marche utile et positive de ma vie. La nature de mon intelligence, nullement douée pour les spéculations fortes et austères du raisonnement, m'interdit tout espoir de progrès convenable dans la philosophie de ce monde ; or, cet ordre de recherches excepté, je ne vois rien qui vaille un effort de la pensée. Conséquemment quand j'aurai acquis assez de Grec et de Latin pour en distribuer, ma vie durant, aux petits garçons, je dois me contenter. Je tiendrai ma part de savoir. C'est mon ambition fort resserrée et petite, mais pour un homme comme moi qui n'ai pas dans le cœur assez d'énergie pour produire un simple feu follet de passion, et qui dans l'intelligence en ai juste ce qu'il faut pour être tourmenté stérilement, le mieux n'est-il pas le peu ? Le peu qu'il faut pour tirer d'affaire sa vie matérielle, et du reste se mettre à traverser les hommes et les choses lentement, paisiblement, avec la conscience de son ignorance profonde, avec celle aussi du destin inconnu qui nous pousse avec un peu de rêverie, si vous voulez [2]. — François me dit que le projet de votre voyage *tremble et tourne à l'incertain*. En ce moment, mon ami, vous seul pouvez juger votre âme, et si mon plus cher désir se voit trompé, je me consolerai comme je pourrai dans l'appréciation des motifs douloureux et sacrés qui peuvent vous retenir. — Je vois Paul [3] le plus fréquemment possible. Nous passons des heures nombreuses qui fuient comme un

1. Madame de La Morvonnais, née Marie de La Villéon.
2. Tout ce qui précède se trouve avec quelques légers changements dans le *Cahier vert* de Guérin (p. 114).
3, Paul Quemper.

instant, à nous délasser chacun de nos misères, par des causeries où tout le mal s'oublie. Nous tirons représailles du monde, en le raillant dans notre réduit : *Vengeance chimérique et lointaine qui ne le blesse pas, mais qui charme nos ressentiments.* J'écrirai prochainement à François et à Amédée [1]. En attendant, mille douces amitiés. Faites agréer, je vous prie, mes respectueux souvenirs à votre famille : mille et mille baisers au petit ange.

Votre Ami,

M^ce^.

Paris, 1er mai 1835.

A SA FAMILLE.

. . . .

Félicité est abonnée au « Musée des familles », mais elle commence à s'en fatiguer. Ce sont de tristes bribes accompagnées d'un mauvais dessin : charlatannerie au fond, exploitation des départements.

J'aurai le plaisir de voir M. de La Morvonnais dans quinze jours ; il doit venir avec un autre jeune homme, son ami et de ma connaissance. Il ne vient pas pour Paris, mais pour les amis qu'il y a, car tu penses bien qu'il ne recherche pas le genre de distractions qu'on trouve ici.

— J'ai été voir le petit Combes à St-Nicolas du Chardonnet, il est déjà sauvage comme un petit séminariste.

— Mes leçons se maintiennent sur le même pied, tant dans le collège qu'au dehors. J'ai déjà pris des arrangements avec M. Buquet pour passer les vacances comme l'année dernière. C'est la meilleure manière de les passer, n'allant pas au Cayla. Ce sera un temps de travail que je désire beaucoup ; je m'appartiendrai un peu plus qu'aujourd'hui, et de plus j'y préparerai les moyens de me procurer pour l'année prochaine les ressources que j'ai eues dans celle-ci.

Ma santé se trouve bien de la vie laborieuse que je mène. J'ai pris l'habitude des courses journalières, et m'y voilà tout à fait rompu. Je vis par mes jambes autant que par ma tête.

1. François du B. de P. de Marzan et Amédée Renée.

Le mouvement est toujours bon, et qui se promène n'est pas en peine de son corps. Je pense que j'acquerrai assez d'habitude de la marche pour aller un jour au Cayla à pied, si les voitures manquaient, ce qui n'est pas à craindre, n'est-ce pas ?

Paris, 11 juin 1835.

A son Père.

. . . .

Je ne sais si je vous ai dit que j'avais fait la demande au Ministère de l'Instruction publique du titre de répétiteur ou de maître d'étude, qui est exigé pour être admis au concours de l'agrégation. Quelques malentendus dans les formes ont retardé jusqu'à ce jour l'envoi de ce titre qui ne peut plus tarder à m'être délivré. Malheureusement je crois qu'on ne fera dater sa valeur que du moment où je l'aurai reçu et non du commencement de cette année où j'ai commencé à exercer comme répétiteur. Cela retarderait d'un an au moins mon admission au concours, de façon qu'il faudrait compter deux ans d'ici à cette époque. C'est fâcheux d'un côté, mais si je considère que ma clientèle de répétitions est aujourd'hui fort bien établie, que ce concours est fort difficile, qu'on y échoue le plus souvent à la première tentative si l'on n'est pas d'une force inébranlable, ces deux ans de préparation ne me seront pas à charge et me sembleront même un délai très convenable. Et puis, d'ici-là, ne peut-il pas se présenter une place au collège Stanislas ? J'ai tout à attendre de la bonté de ces Messieurs pour moi, et bien certainement s'ils peuvent disposer d'une chaire, ils ne m'oublieront pas. Etant donc pourvu de répétitions qui suffisent à mon entretien, et en demeure d'obtenir quelque chose de plus solide encore au collège Stanislas, je peux supporter sans désavantage le retard apporté à mon admission au concours. Toute carrière, surtout aujourd'hui que les chemins sont ouverts à tout le monde, demande de longues préparations. Heureux ceux qui ont pris leur parti plus tôt que moi et qui n'ont rien perdu de leur temps : ceux-là sont déjà avancés. Mais que faire au passé ? L'accepter sans regrets inutiles, gagner l'avenir.

Si un octogénaire plantait, je puis bien raisonnablement espérer d'arriver à quelque établissement. J'ai vu dans les journaux que de terribles orages avaient éclaté dans l'Albigeois et fort endommagé les récoltes. En avez-vous souffert ou avez-vous encore été préservé par ce bon génie qui, il y a quelques années, défendit nos champs par une protection si manifeste qu'elle scandalisa nos voisins, moins heureux? Nous avons ici d'horribles chaleurs avec des orages qui avortent tout les soirs.

Toute la famille d'Auguste va à merveille et vous dit mille amitiés.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse et tous avec vous.

Mce DE GUÉRIN.

Paris, 12 juin 1833[1].

A EUGÉNIE.

Comme tu le dis, jamais aucune lettre de toi à moi; j'en ai gémi bien souvent, je m'en suis plaint à moi-même ; et je n'ai pas rempli ce que je me promettais toujours. C'est très étrange qu'ayant tous deux des ressemblances d'âme si intimes, nous ne nous soyons jamais communiqué nos pensées par un échange régulier et suivi avec empressement. Tu as fait, toi, plusieurs tentatives pour établir entre nous deux ce courant de pensées confiées, que tu saurais si bien alimenter, mais toutes ont échoué. Tu n'as rien tiré de moi que quelques minces filets d'eau de temps à autre. Et, depuis plusieurs mois, c'est une aridité absolue, un refus inexorable de communication. Je sais tout le mal que je t'ai fait et que je me suis fait, j'ai tout su, tout vu en moi-même, tout, sauf la raison première de mes façons à ton égard, qui se cache dans le fond opaque de ma nature. Les causes secondes ne sont pas si recelées : je vais te les exposer, te les abandonner et moi

1. Certaines des lettres de cette période ne furent pas adressées directement à Eugénie, mais lui furent remises par le curé d'Andillac, obligeant intermédiaire du frère et de la sœur (Voy. *Journal* d'Eugénie, p. 82, juin 1835).

avec elles. Les lettres que je t'écris vont à toute la famille, c'est un usage de confiance excellent en lui-même et qui marque une grande union, mais il demanderait, je crois, quelques réserves surtout à l'âge où nous sommes venus. On ne parle pas à tous la même langue ; il y a des sujets et des tournures d'entretien qu'on n'adresse qu'à de certaines individualités ; il y a des lettres sans secrets, et qui renferment plus que des secrets. (J'ai péché une fois contre ce que je dis ici, lorsque je t'ai demandé part d'une correspondance qui t'est bien chère et que tu voudrais dérober plus qu'il ne t'est possible peut-être : je saisis avec joie cette occasion de reconnaître ma faute qui est plus grande que ses apparences. Tu essayas de me le faire comprendre une fois : je t'ai fait souffrir en cela). Enfin ce qui se raconterait à chacun pris à l'écart, se révèle péniblement devant tous, au milieu du cercle de la famille. La nature des lettres que je t'écrirais si nous avions libre-échange, se rapporterait assez, je crois, aux goûts de ton esprit, car pour les âmes je ne saurais jamais leur parler ; j'y mettrais beaucoup de ma tête et de ses manières de vivre ; en un mot, tu saurais par où et comment j'existe en moi-même. Mais t'imagines-tu ce qui reste de charme à ces récits divulgués, et avec quel abandon la plume se répand, prévoyant une lecture publique ? Voilà ce qui m'a réduit aux aridités qui te désolent. Il n'y a pas d'autre raison qui me soit présente, non, je n'en vois pas. Tu as pensé que la politique entrait pour quelque peu dans les motifs du silence absolu que je garde presque sur toutes choses. Dis à cette pensée de s'en aller, elle se trompe. Si je n'écris jamais un mot sur les affaires du tems, c'est qu'il n'y a réellement rien dans mon esprit à ce sujet. Après une courte période d'entraînement pour quelques points d'un système politique, je me suis retiré dans une entière indifférence, non pas aux destinées de la société, mais aux partis qui se la disputent aujourd'hui. Je regarde ce qu'ils font sans m'inquiéter de le juger ; je n'ai de sympathie pour aucun et n'en parle que par nécessité. L'influence de M. de Lamennais sur moi n'a pas été si grande que tu crois ; je me suis hâté de ressaisir mon indépendance, un moment engagée, car le peu que je pense, je veux le penser par moi-même. Quant à quelque passion qui me rendrait malheureux et me rongerait

secrètement, voici ce que j'ai à dire : les autres motifs dont je viens d'affirmer qu'ils n'existent pas, ont de la possibilité, et je pourrais admettre leur existence chez moi, mais ce dernier n'a pas même cette chance de possibilité d'existence. Je puis me tromper, et peut-être vaudrait-il mieux que ce fût une erreur, mais je ne crois pas qu'il y ait jamais en moi aucun développement, même médiocre, de passions. Je touche à vingt-cinq ans, et je n'en ai pas ressenti le moindre symptôme; tout ce qui paraît de la nature de mon organisation morale n'annonce rien de semblable et contredit complètement tes conjectures. — Et l'histoire sentimentale d'il y a trois ans, diras-tu ? — C'était un enfantillage et un enfantillage forcé, qui pis est ; il n'en est rien demeuré en moi que le souvenir du ridicule que j'encourus et qui m'atteignit, comme il est fort probable. Mes troubles et mes souffrances sont dans ma tête : toute ma vie est là. Si le calme parvient à s'y établir, je serai l'homme du monde le plus tranquille et le plus monotone. Je réponds ici sommairement aux questions contenues dans ta dernière lettre et n'entreprends aucun récit du passé. C'est une fort longue histoire que celle de trois ans de vie dans la période que je parcours. Il est difficile de l'exposer avec ordre et dans sa suite naturelle. Je ne l'entreprendrai pas ainsi. Elle passera insensiblement dans mes lettres, à mon insu peut-être, ce qui vaudra beaucoup mieux.

Mimi et toi ne faisant qu'un, je ne vous sépare en rien et vous parle à tous deux.

Adieu, mon amie.

MAURICE.

Hyppolite[1] *(sic)* est ici depuis trois semaines ; il part le 19.

Paris, 27 juillet 1835.

A SON PÈRE.

La perte que nous venons de faire m'a d'autant plus frappé qu'Eugénie, dans une lettre du huit juillet, ne me disait rien

1. H. de La Morvonnais. Les deux amis se revirent donc, à ce moment, pendant quelque temps.

qui pût faire pressentir ce malheur. Ce n'est que dans celle reçue avant hier que j'ai trouvé l'explication d'une si prompte catastrophe. Si notre pauvre grand'mère n'eût pas été comme perdue pour nous bien longtemps avant sa mort, sans doute le regret que j'éprouve de sa perte serait plus terrible ; mais si je ne fais pas ses funérailles dans mon cœur, je les accomplis religieusement dans ma raison, et peut-être est-ce, mon cher papa, la plus digne manière de rendre les devoirs aux morts.

Il y a quelques semaines que je ne suis plus chez Auguste ; mais ne prenez pas l'alarme ; suivez l'explication, cela vous paraîtra tout simple. Après avoir longtemps manqué de pensionnaires et s'être vu réduit pendant tout l'hiver à quelques externes, Auguste a été tout d'un coup et comme par enchantement entouré de monde, et sa maison pleine. Le soin de cinq ou six petits garçons exige une surveillance continuelle soit pour les études soit pour la discipline, et réclame par conséquent quelqu'un qui s'y livre tout entier. Ni Auguste ni moi ne le pouvions, lui à cause de sa classe au collège, moi à cause de mes leçons à Stanislas et ailleurs. Il lui a donc fallu prendre chez lui un jeune homme qui n'en bougeât pas, et j'ai dû céder sous son toit ma place à ce jeune homme. Quelques épargnes que j'avais et l'établissement assuré de mes leçons, dont la base immuable est au collège Stanislas, me permettaient d'aller vivre seul. Les temps, les circonstances le voulaient, vous le voudrez aussi, je pense. Et vraiment, si vous me permettez ces réflexions, je crois qu'à l'âge où je suis, il est convenable de se mettre à marcher sans lisières. Tarder plus longtemps serait s'exposer à ne savoir mettre un pied devant l'autre de sa vie, Les longues tutelles prolongent la minorité morale ; les fruits ne mûrissent pas à l'ombre. A une certaine époque de la vie, la conviction qu'on peut avoir de sa faiblesse intérieure est bien funeste. Elle fait naître et entretient une sorte d'humilité qui étouffe tous les germes de force et de courage et fait qu'on vit à l'écart de tout, lâchement et douloureusement. On endurcit bien le corps, le plus tôt qu'on peut, du moins ceux qui entendent quelque chose à l'intérêt des enfants, et les aiment avec intelligence ; pourquoi, la prudence toujours gardée, ne pas agir de même dans l'éducation morale ? Les caractères débiles et peureux sont les plus déplo-

rables et la cause des plus cruelles souffrances, surtout si la pensée se trouve développée, et qu'elle procure une vive conscience de soi. C'est un mal terrible et qui exige un long et sévère traitement. Je crois que l'exercice de la volonté est le plus sûr, et la volonté ne s'exerce avec fruit que dans l'homme détaché et qui ne compte que sur lui-même pour la pratique de la vie.

Je suis charmé du projet de mariage qui m'a été annoncé. Je suis dans l'assurance que cette union sera des plus heureuses et je la prends de part et d'autre dans les contractants.

Auguste et Félicité me chargent de vous exprimer la part qu'ils prennent à votre douleur.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse bien tendrement, et toute la famille.

M[ce] DE GUÉRIN,

rue de Lille, 10, hôtel de Valence.

Paris, 11 octobre 1835.

A EUGÉNIE.

Cette lettre est publiée (éd. in-12, p. 349) jusqu'à ces mots : de cette foule et j'y étouffe un peu.

Ce qui suit est inédit :

Le collège Stanislas me fournit toujours les mêmes ressources, et je continue au dehors les leçons que je donnais déjà l'année dernière. J'ai deux choses à faire, à gagner de l'argent et du temps. Cela est quelquefois difficile à concilier, surtout lorsque la besogne est répartie sur divers points assez éloignés les uns des autres, mais cela apprend l'économie des heures, science d'un grand prix.

J'ai appris avec bien du chagrin qu'on vous ôte M. Bories[1]. Cet homme est si aimable et d'une si grande ressource dans un

1. Curé de Cahuzac; il partit, en effet, quelques mois plus tard. Son départ causa une grande tristesse au Cayla (*Lettres* d'Eugénie, p. 105 et *passim*).

pays comme Cahuzac... Celui qui le remplacera (qui est-ce ?) sera d'un bien grand mérite, je ne dis pas s'il le fait oublier, mais s'il le rappelle. M. Bories est-il parti ; s'il ne l'est pas, quand doit-il partir ?

Auguste et sa famille vous envoient mille amitiés. Ses enfants deviennent gras et frais à qui mieux mieux. Le petit qui, jusqu'ici, était maigre et pâle a tourné tout d'un coup vers la prospérité et le coloris.

Vos vendanges sont-elles bonnes ? Nous n'avons ici que du froid et de la pluie : le raisin pourrit, voilà tout.

Adieu, ma chère amie, je t'embrasse et tous en même temps.

M^ce de Guérin.

Paris, 5 décembre 1835.

A M. H. de la Morvonnais.

Cette lettre est publiée (éd. p. 358) depuis : Cette impatience de savoir.... *jusqu'à :* Je ne veux pas essuyer ce rire.

Ce qui suit est inédit :

Vous touchez, en passant, une plus haute question quand vous m'annoncez que vous avez parlé à ma sœur de mon ébranlement dans ma foi à l'avenir du Catholicisme. Ces questions religieuses sont en effet d'une telle élévation au-dessus de ma tête que je n'essaierai pas ici ni ailleurs d'en approcher. Le Catholicisme porte, dit-on, la société, la société me porte et je suis un fardeau si léger et si vain qu'il leur restera bien assez de force à l'un ou à l'autre pour me soutenir moi et un grand nombre encore, sans doute. Aussi vais-je sans inquiétude sur ce point. Ceci a [t-il] la tournure d'une profession d'égoïsme assez formelle ? nullement, mon ami. J'ignore la nature du vaisseau sur lequel je navigue ; je sais seulement qu'il ne sombrera pas de mon vivant, c'est ce que je constate. Adieu, mon ami, cette lettre s'est trouvée prise comme à mon insçu par la réponse aux questions que vous m'aviez adressées. Si vous n'y trouvez pas marqués ces souvenirs tristes et secrets qui vous alarment si douloureusement, ne l'imputez pas à mon affai-

blissement de ces souvenirs. Ce parfum ne périra qu'avec le vase où il est attaché.

Adieu encore. Mille amitiés vraies à Paul, Amédée, François. Mes remerciements bien sincères à vos bons serviteurs.

Paris, ce 8 avril 1836.

A son Père.

. . . .

Je suis sorti des incertitudes où vous me croyez encore : mon choix est arrêté, je serai professeur. Quand ? je ne sais ; je me présenterai à l'agrégation l'année prochaine, et je déborderais de science classique que je ne pourrais m'offrir avant, attendu qu'il faut avoir porté deux ans le titre de maître d'étude et que le mien ne date que du commencement de cette année-ci. Triompherai-je à la première épreuve ? C'est douteux. La plupart échouent ; mais cela ne tue pas un avenir : il y aura toujours un jury d'examen, je serai toujours là pour revenir à la charge et il se présentera toujours quelques leçons dans Paris pour me faire subsister jusqu'à ce que j'emporte la place. Je viens de vous tracer en raccourci tout le plan de mon avenir ; il est basé sur l'opiniâtreté d'une volonté bien établie, renforcée par le besoin, je ne connais pas de meilleure garantie.

(*Extrait.*)

---

22 mai 1836.

A son Père.

. . . . . . , ...

— Vous me croyez donc toujours de l'*école* et endurci dans l'hérésie ? Je serais fort fâché que mon attachement aux écoles, systèmes, petites rebellions, réformes au petit pied, apocalypses républicaines, etc., eût la cent millième partie de la force de la persuasion où vous êtes que je suis encore une de leurs dupes les plus ferventes. Voilà, je crois, la seconde fois que je me défends formellement d'appartenir au collège des apôtres

de M. de Lamennais ; me forcerez-vous de renier trois fois comme Saint-Pierre ? Quatre et cinq, si vous voulez ; je ne sortirai pas au chant du coq pour pleurer amèrement.

. . . .

(Extrait.)

Paris, 17 décembre 1836.

A Paul Quemper.

Votre lettre, mon cher Ami, a rappelé ma pensée du milieu de l'Océan où elle s'attachait à suivre votre sillage. Du charme triste que j'avais à vous faire, dans ces lointains, un secret cortège de tout ce que le cœur engage sur les traces de ceux que nous aimons et qui nous sont ôtés, me voilà rejeté sur le rivage et contraint de trouver fâcheux que vous soyez encore si près de moi. Ma part est d'autant plus grande dans l'incomparable ennui que vous souffrez, que votre absence va s'accroître de tous ces retards ; et quels mécomptes plus cruels que ceux qui surviennent dans l'attente d'un retour ? — Me voici au moment d'exécuter mon grand projet de retraite et de travail[1], mais que d'embarras et dans quels misérables réseaux le sort se plaît à tenir nos pieds empêchés ! L'emprunt d'où j'attends ma délivrance souffre mille difficultés : les prêteurs sont rares en ce moment, un seul jusqu'ici et qu'on ne fait encore qu'entrevoir. Voudra-t-il se prêter aux conditions que je proposerai et hors desquelles je ne dois pas m'engager ? Faut-il emprunter la subsistance de deux ans ou d'un seul ? Les chances de mon succès valent-elles le sacrifice que je vais leur faire ? Toutes questions encore à résoudre et dont le nœud est terriblement serré. J'ai écrit à mon père qui consent à contresigner ma dette, mais ce n'est pas, comme vous pensez bien, de la meilleure grâce du monde, C'est un point bien fâcheux dans l'accomplissement de mon dessein qu'il me faille ainsi aliéner derechef mon indépendance, car en se portant caution pour moi dans cet emprunt, mon père acquiert des droits d'examen sur l'usage que j'en

1. Il voulait se présenter à l'agrégation pour le professorat.

ferai, mais si je rentre en servitude, n'est-ce pas pour arriver plus tôt à une pleine et irréductible liberté ? Je me console et m'encourage comme je peux avec cela.

Rien encore de nos excentriques amis « des grèves et de la ville murée des grèves »[1]. Est-ce une léthargie de leur amitié ou bien sa mort ? Il y a un terme après lequel on passe outre à l'inhumation. — Au renouvellement de l'année, je leur écrirai une lettre de politesse.

Si la qualité d'inconnu (souvent favorable) peut attacher quelque prix à mes sentiments, veuillez dire à Madame Faure qu'en apprenant son accident j'ai été du nombre de ceux qui ont le bonheur de la connaître.

Gaudin et Bodimont vous envoient mille amitiés. Nous attendons Barbey pour les premiers jours de l'année. Quand reviendrez-vous irriter avec l'exquise finesse de votre goût la verve de nos réunions ?

Adieu, cher voyageur ! N'oubliez pas que vous avez pris un engagement avec le printemps et que chaque beau soleil de mai serait pour vous un reproche et une bien grande tristesse pour votre ami

M. DE GUÉRIN.

Maintenant, nous renvoyons aux pages du *Cahier vert*, qui nous renseignent avec une sincérité si émouvante sur le cours de ses pensées les plus secrètes. Peu à peu toute allusion aux questions religieuses semble exclue de ces confidences. Et au reste, cette analyse passionnée de soi-même, ces découragements, ces incertitudes poignantes qui s'y révèlent à chaque pas, ne sont-ils pas déjà bien étrangers aux préoccupations chrétiennes ? Sans le savoir, Guérin s'est déjà éloigné insensiblement du christianisme. Sa collaboration à des revues catholiques, telles que la *France catholique*, puis à la *Revue*

1. Saint-Malo (?).

Européenne, date de 1832-1834. Il est évident que si elle ne se poursuivit pas, après quelques rares articles sur des *Promenades dans Rome* — qui ne sont pas celles de Stendhal — sur la *Chapelle expiatoire*, sur Nicolas de Flüe, et surtout après la superbe lettre à La Morvonnais, qui passa complètement inaperçue [1], c'est sans doute que ses tendances de moins en moins orthodoxes l'éloignèrent fatalement des recueils de ce genre. Bientôt, sa sœur va constater avec douleur qu'elle ne le comprend plus. (*Journal* d'Eugénie, 18 juin 1835.)

Quand la mort soudaine de Madame de La Morvonnais le frappa, en janvier 1835, d'un coup si rude, les magnifiques effusions qu'un tel deuil arrache à sa plume, — nous parlons de celles du *Journal* — n'empruntent aucun motif de consolation aux enseignements de la foi. Il faut lire, à cet égard, les pages écrites les 2, 9 et 12 février 1835 : « Combien de fois mes rêves sont-ils allés frapper légèrement aux portes de ce monde d'intelligences et de purs esprits ! Et maintenant [ô Marie] tu es mêlée.

1. Ces pages où, comme nous l'avons dit, Guérin apparaît tout entier, et qui étaient en réalité une lettre à La Morvonnais (éd. Trébutien, in-12, p. 273-283), publiée comme variété dans la *Revue européenne*, sans nom de destinataire, renfermaient un véritable programme de son « naturisme ». A noter cette allusion : « Ne vous souvenez-vous point que les huttes sauvages de vos douaniers me faisaient envie, et qu'un jour je me pris à discourir sur le charme extrême que j'aurais à me creuser une grotte fraîche et sombre au cœur d'un rocher, dans une anse de vos côtes, et d'y couler ma vie à contempler au loin la vaste mer comme un dieu marin ? » Il semble que *Glaucus* put être conçu vers ce moment.

absorbée dans cet océan de substance spirituelle ! Ma pensée te forme dans son sein par la même opération et de la même essence que ces rêves si doux qui rejoignaient les tiens et se dirigeaient vers le même point céleste. »

« ... Quel monde rêverions-nous ? Quelles secrètes beautés de la nature pourraient attirer et retenir nos esprits avec plus de puissance que les côtes où Marie s'est évanouie ? Je sais qu'elle est là, que les obscurités du monde des esprits nous la cachent. Combien ces obscurités deviennent attrayantes et quel charme pour moi à hasarder les approches de ce monde inconnu ! Je vois, j'imagine comme je peux les demeures de l'esprit pur ; je tâche à me représenter une âme rendue à son élément, les secrets de sa vie nouvelle et tous les points de sa condition impérissable. » (12 février.)

L'idée d'un Dieu personnel, aussi bien que celle d'un monde céleste tel que le conçoit le *Credo* chrétien, sont absentes de ces pages intimes, qui présentent d'ailleurs des lacunes assez étranges. Plus j'examine ces questions de texte et plus j'arrive à la conviction que le *Journal*, interrompu vers le milieu de 1835, ne nous a pas été livré dans son intégrité, tant s'en faut.

A dater de ce moment, l'évolution philosophique de Guérin se précipite. Le *Cahier vert* la laisse deviner en nous livrant un peu de son secret :

« Je regarde depuis quelque temps vers ces temples de la sagesse sereine que la philosophie antique a dressés sur des cimes fort élevées et qu'un petit nombre surmontèrent... Autrefois, les dieux voulant récompenser la vertu de quelques mortels, firent monter autour d'eux une nature végétale qui absorbait dans son étreinte, à mesure qu'elle s'élevait, leur corps vieilli, et substituait à leur vie tout usée par l'âge extrême, la vie forte et muette qui règne sous l'écorce des chênes... »

Toute la suite de ce passage est à méditer. Dès lors une question se pose : quand Guérin composa-t-il ses poèmes en prose que tant d'allusions semblent annoncer depuis quelque temps ? Aussi bien espérons-nous apporter sur les origines de ces œuvres célèbres des données qui n'ont pas encore été produites. Quel en fut donc le point de départ ? « Guérin conçut l'idée du *Centaure*, nous apprend Trébutien, à la suite de deux ou trois visites que nous fîmes ensemble au Musée des Antiques dans l'automne de 1835 ou 1836, pendant une absence d'Aurevilly. Il vint me le lire le jour de la Pentecôte suivant, rue Saint-Joseph, n° 5, où je demeurais alors. » Chopin et son ami le poète Auguste Robert en eurent communication dès l'été de 1836.

Jusqu'à présent ces compositions ont été considérées par tous les critiques comme offrant un caractère absolument original, comme des pièces sans précédent, qui inauguraient un genre nouveau dans la littérature française. Dans l'ensemble, l'appréciation reste parfaitement exacte ; elle comporte cependant une nuance qu'il importe de formuler ici. Il y a quelques années, mon ami M. Ernest Dupuy, l'un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire du romantisme, apprenant que je poursuivais des recherches sur Guérin, me fit remarquer qu'il y aurait intérêt à rapprocher *le Centaure* d'une œuvre antérieure publiée sous le même titre par Alphonse Rabbe, bien que le rapport des deux pièces fût sans doute assez éloigné. Je consultai peu après l'ouvrage

de l'écrivain que Victor Hugo chanta avec tant d'émotion, quand la mort l'eut enlevé aux lettres, le 31 décembre 1829 :

> Hélas ! que fais-tu donc ! ô Rabbe, ô mon ami !
> Sévère historien dans la tombe endormi !

Le *Centaure* de M. A. Rabbe fut publié pour la première fois en 1822 dans le n° du journal l'*Album* du 25 septembre, 100ᵉ livraison, sous ce titre : « *Le Centaure* (traduit d'un manuscrit grec, récemment découvert dans les Archives du Vatican, par l'abbé Angelo Maio (*sic*) ». Cet intitulé est une petite supercherie dans le goût du temps, et comme il y en a beaucoup chez Rabbe. Le poème en prose dont nous nous occupons reparut, en 1825, dans les *Annales romantiques* (p. 134), dix ans par conséquent avant que Guérin eût conçu le sien. L'ayant lu dans ce recueil, je fus aussitôt amené à penser qu'un lien probable existait entre les deux œuvres, écrites l'une et l'autre en prose poétique. Mais comment établir que Guérin avait réellement connu celle de son prédécesseur ? Transcrivons, avant de traiter ce petit problème, le texte de la pièce de Rabbe, aujourd'hui bien ignorée. Elle est divisée en douze strophes de prose [1].

1. Il y a quelques différences entre les diverses éditions de ce texte (1822, 1825, 1835-1836). Ainsi, en 1836, la première strophe est scindée à partir de *sa belle proie ;* le mot *vélocité* remplace le mot *rapidité* (6ᵉ ligne). Comme l'édition de 1825 a été donnée par l'auteur lui-même, nous en adoptons le texte de préférence. Dans l'avant-dernière strophe, le texte de 1836 porte *destinée*, au lieu de *destinés*, qui est peut-être moins clair.

Le Centaure.

Rapide comme le vent de l'ouest, amoureux et superbe, un jeune Centaure vient d'enlever à son vieil époux la belle Cymothoë. Les cris impuissants du vieillard s'entendent au loin… Orgueilleux de sa proie, impatient de désirs, le ravisseur s'arrête sous l'épais ombrage qui borde la rive du fleuve. La rapidité de sa course fait encore battre ses doubles flancs; sa respiration est forte et précipitée… Il s'arrête; ses jarrets vigoureux plient; il étend une jambe, et de l'autre s'agenouille avec flexibilité. Sa belle proie qu'il tenait tremblante et couchée sur ses reins puissants, il la soulève avec amour. Il la prend, il la serre contre sa poitrine d'homme, exhale mille soupirs et couvre de baisers ses paupières mouillées de larmes.

*
* *

« Ne crains rien, lui dit-il, ô Cymothoë! ne t'épouvante pas d'un amant qui soumet à tes charmes les forces de l'homme réunies aux forces du coursier. Va, mon cœur vaut mieux que celui d'un vil mortel habitant de vos villes : dompte ma sauvage indépendance; je te porterai aux rives les plus fraîches, sous les ombrages les plus beaux; je te porterai sur les vertes prairies que baigne le Penée et le paternel Achéloüs.

*
* *

« Assise sur mon large dos, entrelaçant tes bras dans les anneaux de ma noire chevelure, tu pourras confier tes charmes aux jeux de l'onde, sans craindre qu'un dieu jaloux ose te saisir pour t'emmener au fond de sa grotte de cristal. Je t'aime, ô jeune Cymothoë; bannis tes alarmes; tu peux essayer ton pouvoir : tu règnes sur moi. »

*
* *

« Beau monstre, répond en pleurant Cymothoë, je demeure étonnée; tes accents sont pleins de douceur, et tu as des paroles d'amour! Quoi! tu parles comme un homme! tes

redoutables caresses ne me feront pas mourir ? Mais entends-tu les cris de Dryas ? Centaure, crains pour ta vie : ses baisers sont de glace, mais sa vengeance est cruelle ; ses dogues volent sur tes traces, ses esclaves les suivent, hâte-toi de fuir, et laisse-moi. »

*
* *

« Moi te laisser ! répond le Centaure. » Et il étouffe sur la bouche de sa captive un plaintif murmure. « Moi te laisser ! où est-il le Pirithoüs, l'Alcide qui oserait venir me disputer ma belle conquête ? N'ai-je pas mes javelots ? mon bras ne sait-il plus manier cette pesante massue ? N'ai-je pas la vitesse ? Neptune n'a-t-il pas donné au Centaure la force impétueuse de l'orage ? » Et soudain il part bondissant de courage, de confiance et de bonheur.

*
* *

Ainsi balancée comme si elle était suspendue en un mobile réseau sous ces voûtes de verdure, ou comme si Zéphyrus l'emportait dans un char de nuages, Cymothoë, désormais affranchie de vaines terreurs, s'abandonne aux transports de cet amant singulier.

*
* *

Il s'arrête de nouveau, et elle admire comment la nature a pris plaisir à marier en lui aux plus belles formes du coursier, la grâce majestueuse des traits de l'homme... Une pensée intelligente anime ces yeux dont le regard est si fier et si doux. A l'abri de cette large poitrine réside un cœur touché de ses charmes : quel superbe esclave de Cymothoë et de l'amour !

*
* *

Bientôt elle cessa de voir : une brûlante rougeur couvrit ses joues, et ses paupières s'abaissèrent. Puis, comme son amant redoublait ses caresses et dénouait sa ceinture : « Arrête, lui dit-elle, arrête, beau Centaure ; n'entends-tu pas les meutes ardentes ?... Les flèches sifflent à ton oreille... Je ne te hais point ; mais laisse, laisse-moi ! »

*
* *

Cependant ni Dryas, ni ses dogues, ni ses esclaves n'avançaient plus de ce côté ; et ce n'était point là le motif des terreurs de Cymothoë. Lui, souriant : « Calme ton effroi, viens, traversons le fleuve et ne redoute pas le sacrifice que nous allons, sur l'autre bord, offrir à ma puissante Vénus !...

*
* *

Bientôt, hélas ! les forêts ne verront plus de pareils hymens. Nos pères ont succombé, trahis, aux noces de Thétis avec Pélée. Nous restons peu nombreux, solitaires, fuyant, non devant l'homme, plus faible et moins généreux que nous ; mais les lois d'une nature mystérieuse l'ont ainsi voulu : le règne de notre espèce va finir.

*
* *

« Ce globe déshérité de l'amour des dieux qui le formèrent doit vieillir ; et les faibles remplaceront les forts. Les mortels avilis n'auront plus que de vains souvenirs des premières joies de la terre. Tu es peut-être la dernière fille des hommes destinés à s'allier à notre race ; mais du moins tu auras été la plus belle, et moi le plus heureux. Viens ! »

*
* *

Ainsi parle l'homme-cheval, et replaçant sur son dos et sur son poil qui brille comme un manteau d'ébène, son charmant fardeau, il court au fleuve, s'élance au milieu des ondes, qui jaillissent autour de lui en gerbes de diamant, et brillent des derniers feux d'un soleil d'été. Les yeux fixés sur ceux de la beauté qui l'enivre, il nage, traverse et court se perdre dans les vertes profondeurs qui s'étendent de l'autre côté jusqu'au pied des hautes montagnes.

Il est évident que les thèmes des deux pièces offrent entre eux des différences profondes. L'un et l'autre, cependant, mettent en scène un centaure au moment où tout annonce la disparition prochaine

de sa race, en vertu d'une loi mystérieuse. Les derniers représentants de l'espèce subsistent peu nombreux et solitaires. Chez Rabbe, le personnage est jeune encore, tandis que, chez Guérin, Macarée « décline dans la vieillesse ». Le thème de Rabbe, précis et limité, évoque à nos yeux un centaure amoureux d'une femme à l'heure où sa race va s'éteindre. L'idée, certes, n'est pas dépourvue de grandeur, mais l'exécution sobre, plutôt sèche, manque d'éclat. En somme, si la conception est ingénieuse et nouvelle dans notre littérature, aucune qualité exceptionnelle ne confère à cette composition l'immortalité littéraire. Elle tire la plus grande partie de son intérêt de ce fait que Guérin a fait revivre à nos yeux un personnage mythologique du même ordre. Chez ce dernier, le thème conquiert une ampleur, une portée et une magnificence extraordinaires. Le centaure devient le symbole, et comme la personnification de toutes les puissances primitives de la nature et de la vie universelle. C'est vraiment, comme on l'a dit [1], l'hymne panthéiste le plus large, le poème le plus pur et de la forme la plus accomplie qu'on ait jamais donné de la vie originelle. Le poète réussit à surprendre le bruit le plus secret des choses, le mouvement caché du monde, la vie mystérieuse qui conduit l'univers. Il a su rendre avec génie le sentiment de la vie individuelle à demi plongée encore dans la vie universelle. Maurice met en scène le vieux

1. M. Edmond Pilon.

centaure Macarée, élève du grand Chiron ; il le représente racontant toute sa vie : d'abord sa naissance dans le fond d'une caverne sauvage, au plus épais de l'ombre, puis l'éveil de ses forces et la croissance des degrés de vie qui montent dans son sein. Macarée goûte alors la vie toute pure et telle qu'elle lui vient sortant du sein des dieux. Quand il descendit de son asile dans la lumière du jour, il chancela et ne la salua pas, car elle s'empara de lui avec violence, l'enivrant comme eût fait une liqueur funeste soudainement versée dans son sein. Il éprouva que son être, jusque-là si ferme et si simple, s'ébranlait et perdait beaucoup de lui-même, comme s'il eût dû se disperser dans les vents. Dans la fierté de ses forces libres, il erre, s'étendant de toutes parts dans les déserts. Il s'abandonne à une impulsion sans frein, parcourant la terre, traversant les forêts immenses, se laissant emporter au cours des fleuves, jouissant ainsi, par son corps rapide et infatigable, du délire d'une fougue animale indomptable, tandis que par sa tête et ses bras librement portés vers le ciel, il goûte l'orgueil et la sécurité d'un demi-dieu. Mais comment résumer une pareille synthèse de vie ? Comment, d'autre part, faire comprendre, sans tout citer, à quel point le style de Maurice pénètre l'âme en même temps qu'il enchante l'oreille par la puissance de ses images [1],

1. *Journal des Goncourt*, I, 374 : « Pour moi, dans les modernes, il n'y a eu jusqu'ici qu'un homme qui ait fait la trouvaille d'une langue pour parler des temps antiques : c'est Maurice de Guérin dans le Centaure. »

l'imprévu et la profondeur de son rythme, la splendeur de ses descriptions.

« La jeunesse est semblable aux forêts verdoyantes tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présents de la vie, et toujours quelque profond murmure règne dans son feuillage. Vivant avec l'abandon des fleuves, respirant sans cesse Cybèle, soit dans le lit des vallées, soit à la cime des montagnes, je bondissais partout comme une vie aveugle et déchaînée. Mais lorsque la nuit, remplie du calme des dieux, me trouvait sur le penchant des monts, elle me conduisait à l'entrée des cavernes et m'y apaisait comme elle apaise les vagues de la mer, laissant survivre en moi de légères ondulations qui écartaient le sommeil sans altérer mon repos. Couché sur le seuil de ma retraite, les flancs cachés dans l'antre et la tête sous le ciel, je suivais le spectacle des ombres. Alors la vie étrangère qui m'avait pénétré durant le jour se détachait de moi goutte à goutte, retournant au sein paisible de Cybèle, comme après l'ondée les débris de la pluie attachée aux feuillages font leur chute et rejoignent les eaux. »

Ici se place l'immortel tableau de ses contemplations nocturnes :

« ... Comme des rivages toujours humides, le cours des montagnes du couchant demeurait empreint de lueurs mal essuyées par les ombres. Là survivaient, dans les clartés pâles, des sommets nus et purs. Là je voyais descendre tantôt le dieu Pan, toujours solitaire, tantôt le chœur des divinités secrètes, ou passer quelque nymphe des montagnes enivrée par la nuit. Quelquefois les aigles du mont Olympe traversaient le haut du ciel et s'évanouissaient dans les constellations reculées ou sous les bois inspirés. L'esprit des dieux, venant à s'agiter, troublait soudainement le calme des vieux chênes... »

Mais, c'est en vain qu'il a cru surprendre les rêves de Cybèle endormie, il n'a jamais reconnu que des sons qui se dissolvaient dans le souffle de la

nuit, ou des mots inarticulés comme le bouillonnement des fleuves. C'est alors que Macarée raconte son entretien avec le grand Chiron vieillissant, dont les pratiques étaient si opposées aux siennes. Celui-ci se préoccupait moins des mystères qui entourent les créatures. Il n'avait pas été gagné, comme son disciple, par quelque fureur secrète ; il cherchait moins les dieux :

« Cherchez-vous les dieux, ô Macarée ! et d'où sont issus les hommes, les animaux et les principes du feu universel ? Mais le vieil Océan, père de toutes choses, retient en lui-même ces secrets, et les nymphes qui l'entourent décrivent en chantant un chœur éternel devant lui, pour couvrir ce qui pourrait s'évader de ses lèvres entr'ouvertes par le sommeil. »

Macarée a recueilli avec avidité les leçons de sagesse du plus célèbre des Centaures. Réduit à la dernière vieillesse, le noble éducateur d'Achille nourrissait dans son esprit les plus hauts discours. La force de ses pas souffrait à peine de la perte des années. On eût dit qu'il retenait des restes de l'immortalité autrefois reçue d'Apollon, mais qu'il avait rendue à ce dieu. Et maintenant, Macarée constate qu'il décline à son tour, calme comme le coucher des constellations. Il s'attarde au sommet d'une montagne, sur le haut des rochers, soit à considérer les nuages sauvages et inquiets, soit à voir venir de l'horizon les hyades pluvieuses, les pléiades ou le grand Orion : « Mais je reconnais que je me réduis et me perds rapidement comme une neige flottant sur les eaux, et que prochainement j'irai me mêler

aux fleuves qui coulent dans le vaste sein de la terre. » Dans ces pages uniques, nulle influence, nulle imitation de devanciers anciens ou modernes : les impressions ont été directement senties et exprimées par l'auteur, sans intermédiaire quelconque et par un prodige de condensation.

L'œuvre reste donc, de même que *la Bacchante*, dont nous regrettons de ne pouvoir donner la substance, incomparable et d'une beauté sans seconde. Reconnaissons seulement que l'évocation du Centaure apparaît comme antérieure à notre poète et qu'il a pu en puiser l'idée chez Rabbe. Certes, le rôle de l'imagination créatrice de Guérin n'en est point diminué, tandis que le génie de l'écrivain apparaît chez lui plus surprenant et plus parfait par la comparaison même des deux œuvres. Ajoutons cependant que, même à ce point de vue, quelques expressions plus hardies semblent déjà préluder, chez Rabbe, aux effets si grandioses obtenus par Guérin. Il y aurait là matière à des études comparatives d'un singulier intérêt. Ce qui importe présentement, c'est d'établir avec vraisemblance le rapport de la première pièce avec la seconde. Voici comment j'ai acquis une opinion à cet égard. L'idée me vint de consulter les *Œuvres posthumes* d'Alphonse Rabbe (Paris, deux éditions successives, 1835[1]

1. Celle de 1835 est pourvue d'une longue introduction biographique quelque peu agressive, qui disparaît dans la seconde. Les deux éditions comportent deux volumes in-8°, Paris, Dumont.

et 1836), avec la conviction préalable que si un lien quelconque existait entre le poème de Guérin et la pièce de Rabbe, un rapport analogue, fugitif, lointain sans doute, mais sensible tout de même, avait des chances d'être découvert en ce qui touche la *Bacchante*. L'expérience ne fut pas contraire à cette hypothèse. Ouvrant le tome Ier de Rabbe, je constatai que la pièce qui suit immédiatement le *Centaure*, et qui est intitulée l'*Adolescence,* pouvait contenir, à quelques égards, le germe de la *Bacchante*. Il s'agit, cette fois encore, d'un sorte de poème en prose dont la seconde partie constitue un véritable hymne à Bacchus. Un amant attend sa Lydie. Effusions brûlantes. Invocation à Vénus :

« Salut, mère éternelle de la nature... Apparais-nous, je t'en supplie, telle qu'au retour des premières roses, tu descends des cieux pour perpétuer les êtres vivants sur la face du monde, alors que les oiseaux te célèbrent dans les airs par leurs doux chants, et les féroces habitans des forêts par des frémissemens, des rugissemens de plaisir ; alors que la mer elle-même semble par son calme participer à l'universelle joie de ta présence. Par la génération tu rattaches à l'infinie durée tous les êtres qui ont une fois vécu. Rien ne s'anéantit quoique tout meure. Ta main divine tient la chaîne invisible des causes fécondes et ne permet pas qu'elle soit rompue en aucun temps... »

Que de telles lignes aient été méditées et admirées par Guérin, rien de plus vraisemblable. N'y retrouve-t-on pas certains traits qui évoquent son rhythme et ses arrangements de mots si caractéristiques ? Voici, du reste, un peu plus loin, un développement qui se rapproche d'une façon plus particulière de

l'éloge de Bacchus que nous offre *la Bacchante* : « Mais où s'égare mon esprit ? Je frissonne comme le prêtre Phrygien qui célèbre les mystères de Cérès... » Lydie dédaigne son amour et ses plaintes ; elle en aime un autre : l'amant infortuné dissipera son chagrin dans les flots d'un vin généreux. Cette résolution l'amène à célébrer l'éloge de Bacchus :

« Que le pâle sectateur des muses vive de laurier et qu'il s'abreuve aux doctes fontaines du saint vieillard d'Ascra : je ne blasphème pas les neuf vierges. Mais Bacchus sera plutôt ma divinité, et mon facile enthousiasme dira sa gloire. — Irai-je par des veilles studieuses et d'un front composé arracher une gloire aux suffrages du vulgaire ? Non, le plaisir me suffit ; qui est heureux, est savant et sage.

« Fleuves et fontaines, beaux lacs, fraîches grottes tapissées de lierre et de mousse, dryades fugitives et faunes amoureux, dieux et déesses, rois, héros et guerriers, et tout ce que la Grèce poétique rêva d'enchanteur, vous n'êtes plus que d'agréables sons ; elle est brisée la baguette de cette magicienne antique ; mais le culte de Bacchus, immortel comme lui-même, est encore dans toute sa splendeur. O Bacchus ! les inspirations dont tu es la source ne peuvent pas être perdues pour une postérité qui t'adorera comme nous. L'immortalité est l'apanage certain de ceux qui célèbrent tes douceurs. Tes flammes sont aussi pénétrantes ; mais elles échauffent le cœur sans le dévorer. On ne se sent pas à la fois et transir et brûler. Affranchi par ta douce magie des peines de la terre, ambition, richesse ou pauvreté, les suffrages du peuple, la pourpre des rois, les débats du forum et les horreurs de la guerre, tout cela n'est plus rien pour moi : c'est plus haut que règne mon âme enivrée... O qui me donnera un thyrse ! Où sont les ménades, où est le vieux Silène et les satyres aux pieds légers ? Le Cythéron retentit encore de leurs cris. Je veux te suivre, ô Dieu de cette troupe joyeuse : je veux me mêler à ton cortège, soit que tu parcoures le mont Ismare ou que tu foules les glaçons des hautes

vallées de la Thrace ; soit enfin que tu portes ta course lointaine sous la zone ardente où respire l'Indien au teint brûlé. Nyse te voit sur les sommets élevés, la tête couronnée de pampres verts, attelant à ton char des tigres féroces que tu as su plier au joug. — Mère perfide d'un enfant plus perfide encore, vous le voyez, je déserte vos drapeaux. J'ai soustrait à vos fureurs une victime et je ne vous la rendrai jamais ! non jamais ! Jeune esclave, veille à ce que les dons de Bacchus, mon nouveau maître, ne nous manquent pas. Mais déjà le front ceint des astres de la nuit, Cynthie, suspendue dans les cieux, paraît dans son doux éclat au-dessus de nos têtes. Toute la nature repose dans un silence profond... Quel charme secret affaiblit la vigueur de mes résolutions ! Vénus, douce sœur du dieu que je chante, vient usurper une partie de l'empire que j'avais uniquement réservé à ce dernier. »

Il est possible que le point de départ de *la Bacchante*, ce chef-d'œuvre que d'Aurevilly préférait même au *Centaure*, puisse être entrevu dans ce morceau. Avec quel art Maurice a vivifié la conception, élargi le cadre, transformé la matière : c'est ce qu'il n'est pas besoin de démontrer. Il suffit de relire son poème. Cependant, le lien des deux pièces, quelle que soit l'immense distance qui les sépare, semble assez vraisemblable. Remarquons que, dans l'*Adolescence*, Rabbe a su, mieux que dans le *Centaure*, déployer un style imagé, assez ample, qui par endroit devance presque celui de Guérin [1]. Or, les deux volumes

1. Je relève, en dehors des passages qui viennent d'être cités, telle phrase où l'on retrouve la cadence et la construction des phrases mêmes de Guérin. Aucun de ses fervents ne saurait, me semble-t-il, s'y tromper :

« Tous abusés, *tous appauvris des trésors d'un temps consumé à ses pieds*, ils reconnaîtront trop tard le danger de ses caresses : il ne restera sur leurs lèvres que l'amertume du

d'Alphonse Rabbe ont vu le jour en 1835 et de nouveau en 1836. Il est donc assez probable que notre écrivain dut en prendre connaissance dès la première édition. Il convient d'observer, toutefois, que le mythe du Centaure conduit aisément à celui de Bacchus : les Centaures ne figurent-ils pas fréquemment dans les représentations antiques du voyage de Bacchus dans l'Inde et du triomphe de ce dieu ? Rappelons encore que Guérin songeait à composer un grand poème en prose, *Bacchus dans l'Inde*, en même temps qu'un *Hermaphrodite*. Quoi qu'il en soit, aucun des critiques si nombreux qui ont parlé des poèmes de notre auteur et dont beaucoup pouvaient connaître les œuvres de Rabbe, ne paraît avoir aperçu ces rapprochements. On peut penser que d'autres écrivains ont puisé des idées fécondes dans ces deux volumes. Il existe, par exemple, quelques ressemblances entre Rabbe et Jules Tellier, cet autre grand poète en prose, — pour ne citer ici qu'un seul nom. Depuis quelques années, des recherches plus précises ont permis de découvrir, chez tous les grands auteurs, quantité d'emprunts, d'imitations, d'influences, de sources ignorées. Aucun d'eux n'a échappé à ces révélations parfois indiscrètes. I semble que, jusqu'à présent, leur gloire, loin d'en pâtir, en ait plutôt bénéficié. On leur tient compte, avant toute autre chose, de la manière dont un élé-

poison mêlée à l'ambroisie fugitive des voluptés, poison plus pénétrant, plus terrible, que le venin de la vipère ou le suc du napel », etc.

ment, un thème, une idée jusque-là sans rayonnement, ont, au contact du génie, conquis soudain un éclat et une fortune extraordinaires. C'est même ce don prestigieux de transformation que l'on admire le plus volontiers chez beaucoup d'écrivains de premier rang. Nous souhaitons que cette petite révélation contribue pareillement à mettre mieux en relief une puissance magique du même ordre chez Guérin. Tant d'ouvrages immortels de notre littérature et de toutes les littératures en sont-ils moins des chefs-d'œuvre, depuis qu'on en a retrouvé les origines et les sources ?

Même après le *Centaure*, Maurice continua de développer en lui cette tendance vers la communion intime et continue avec la Nature. Avec quel nouvel éclat il a su rendre le sentiment formidable de sympathie universelle qui l'étreignait, c'est ce que prouveront encore deux merveilleux fragments d'une lettre de 1838 adressée à Barbey d'Aurevilly [1] :

11 avril 1838.

Hier, accès de fièvre dans les formes ; aujourd'hui, faiblesse, atonie, épuisement. On vient d'ouvrir les fenêtres ; le ciel est pur et le soleil magnifique.

Ah ! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts !

Vous rirez de cette exclamation, puisqu'on ne voit pas encore aux arbres les plus précoces ces premiers boutons que

1. Déjà cités par G. Sand en 1840 et reproduits dans la plaquette qui a réuni, sauf une — celle que nous allons donner plus loin — les lettres de Guérin à d'Aurevilly.

Bernardin de Saint-Pierre appelle des gouttes de verdure. Mais peut-être qu'au sein des forêts, dans la saison où la vie remonte jusqu'à l'extrémité des rameaux, je recevrai quelque bienfait, et que j'aurai ma part dans l'abondance de la fécondité et de la chaleur. Je reviens, comme vous voyez, à mes anciennes imaginations sur les choses naturelles, invincible tendance de ma pensée, sorte de passion qui me donne des enthousiasmes, des pleurs, des éclairs de joie, et un éternel aliment de songerie. Et pourtant je ne suis ni physicien, ni naturaliste, ni rien de savant. Il y a un mot qui est le Dieu de mon imagination, le tyran, devrais-je dire, qui la fascine, l'attire, lui donne un travail sans relâche et l'entraînera je ne sais où : c'est le mot de *vie*. Mon amour des choses naturelles ne va pas au détail ni aux recherches analytiques et opiniâtres de la science, mais à l'universalité de ce qui est, à la manière orientale. Si je ne craignais de sortir de ma paresse et de passer pour fou, j'écrirais des rêveries à tenir en admiration toute l'Allemagne et la France en assoupissement...

« J'ai le cœur si plein, l'imagination si inquiète, qu'il faut que je cherche quelque consolation à tout cela en m'abandonnant avec vous. Je déborde de larmes, moi qui souffre si singulièrement des larmes des autres. Un trouble mêlé de douleurs et de charmes s'est emparé de toute mon âme, L'avenir plein de ténèbres où je vais entrer, le présent qui me comble de biens et de maux, mon étrange cœur, d'incroyables combats, des épanchements d'affection à entraîner avec soi l'âme et la vie et tout ce que je puis être ; la beauté du jour, la puissance de l'air et du soleil, *all*, tout ce qui peut rendre éperdue une faible créature me remplit et m'environne. Vraiment je ne sais pas en quoi j'éclaterais s'il survenait en ce moment une musique comme celle de la *Pastorale*. Dieu me ferait peut-être la grâce de laisser s'en aller de toutes parts tout ce qui compose ma vie. Il y a pour moi tel moment où il me semble qu'il ne faudrait que la toucher du doigt le plus léger pour que mon existence se dissipât. La présence du bonheur me trouble, et je souffre même d'un certain froid que je ressens ; mais je n'ai pas fait deux pas au dehors que l'agitation me prend, un regret infini, une ivresse de souvenirs, des récapitulations qui exaltent tout le passé et qui sont plus

riches que la présence même du bonheur ; enfin ce qui est, à ce qu'il semble, une loi de ma nature : toutes choses mieux ressenties que senties. Demain, vous verrez chez vous quelqu'un de fort maussade, et en proie au froid le plus cruel. Ce sera le fol de ce soir.

Caddi come carpo morto cade.

Adieu ; la soirée est admirable ; que la nuit qui s'apprête vous comble de sa beauté.... »

Quelle fut la vie extérieure de Guérin pendant ces années de sa carrière qui ont dû être si remplies au point de vue de sa production littéraire ? A cette question, restée longtemps sans réponse, — puisque le *Journal* s'arrête, dans l'édition de Trébutien, vers le milieu de 1835, et que la correspondance publiée de Maurice est représentée pour cette période par un très petit nombre de lettres, — les *Memoranda* de Barbey d'Aurevilly, rédigés pour Guérin lui-même, répondent depuis peu avec une variété et une précision incomparables, maintenant surtout que les lettres à Trébutien sont venues les compléter[1]. Il suffira d'extraire de ces précieuses publications les allusions si nombreuses relatives à notre auteur pour faire revivre certains des aspects les plus curieux de son existence. Maurice mène la vie mondaine ; il est dandy, ou presque. Le jeune étudiant, un peu empesé, à l'allure méditative, se changea en un beau

1. Il serait à souhaiter que les initiales des *Memoranda,* sauf quelques exceptions nécessaires, fussent complétées ; Guérin est le plus souvent désigné par son nom, mais il y a des G... énigmatiques, par suite de ce fait que Barbey eut un autre ami du nom de Gaudin.

rêveur « aux yeux profonds, qui portait des habits d'Hermann et ressemblait aux plus sveltes vignettes de Tony Johannot ». Il rencontra dans le monde celles que d'Aurevilly appelle « toutes sortes de bas bleuâtres, hortensia, prune de monsieur, lapis lazuli, gris ardoise », qui gardèrent de lui des souvenirs littéraires fort attendris. A en croire encore Barbey, il se transforma complètement :

« J'ai vu Guérin gâtant son profil de dernier des Abencérages avec une cravate et des favoris ridicules, arrivant de chez M. de Lamennais avec la tournure d'un couvreur en ardoises, et peu de temps après, quand j'eus été son Ubalde et quand je lui eus montré le Bouclier qui avait fait rougir Renaud de ses aiguillettes, il était transformé, élégant, poétique, ayant l'instinct de sa beauté mauresque, et il aurait donné des leçons de toilette et de manières à Lord Byron. Ainsi Eugénie, la *campagnarde*, Eugénie qui n'avait rien vu du monde que dans les lettres de son frère, la rêveuse de la Terrasse, avec sa coiffure de vendangeuse et ses mains hâlées, je l'ai vue aussi, en un *battir d'occhio*, devenir une fille du monde, au lent aplomb, au calme net et sans rêverie, traversant un salon comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie et portant admirablement sa robe rose sur ses grêles membres de sauterelle... Singulière fille ! avec laquelle j'ai eu bien des torts...[1]. J'avais des lettres, j'avais d'autres cahiers... mais la fougue de ma vie a tout égaré et a tout détruit. J'ai bu des perles comme Cléopâtre ! »

Un autre ami, B. de Marzan, déplore le changement que Barbey admire : « En 1836, époque où je voyais Guérin avec la même intimité qu'autrefois, je m'affligeais de voir je ne sais quel rire byronien

1. Il n'est pas indifférent d'enregistrer cet aveu. Voy. le Ve Appendice de notre volume.

creuser un pli fatal sur ce visage magnifiquement ombragé de son admirable chevelure noire... » Plus tard, La Morvonnais formula des plaintes analogues ; il les communiqua même à Eugénie qui lui répondit par le douloureux aveu que voici : (2 février 1837). « Comme vous le dites, Maurice est changé en bien et en mal ; en se roidissant, son âme a perdu de sa tendresse ; ce n'est plus ce frère qui m'aimait comme un enfant, me contait naïvement toutes choses. Il se tait à présent ; pourquoi ? Dieu le sait. »

Nous avons dit que Maurice voyagea dans l'été de 1835, et qu'il parcourut les bords de la Loire et le Nivernais. Un peu plus tard se place l'épisode « romancé » par Barbey d'Aurevilly dans son poème en prose *Amaïdée.* Il s'agit d'une femme que, dans ses *Memoranda*, l'ami de Maurice appelle *Cecilia Metella*, la « convertie inconvertie ». Altaï n'est autre que Barbey lui-même et Somegod (quelque Dieu !), Guérin. Près de vingt ans plus tard, d'Aurevilly, critiquant cette œuvre de jeunesse, reconnaissait que « le profil fuyant de son ami, dans sa nuée céruléenne, ce farouche Endymion qui chassait l'infini à la suite de la nature, dans le fond des bois comme au fond des mers, le *quelque Dieu*, car il en avait un en lui, était dessiné avec assez de crânerie, dans cet amphigouri de morale stoïcienne et d'orgueil ! » En effet, on y rencontre l'expression la plus complète de ce « panthéisme » de Guérin dont nous avons tenté de mettre en lumière le caractère sans

précédent. A cet égard, les pages brûlantes d'*Amaïdée* apportent un témoignage d'un prix inestimable. Qu'on veuille bien se reporter aux déclarations de Somegod[1] et l'on y trouvera la profession de foi « naturiste » la plus saisissante qu'on puisse rêver. Somegod s'adresse à Amaïdée :

« ... Parce que, ma pauvre Lesbienne, tu ne voyais sur les rivages que les voyageurs entraînés par toi au fond des bois, parce que, dans tes nuits ardentes et vagabondes, tu ne relevas jamais ton voile pour admirer l'éclat du ciel, est-ce à dire, ô Amaïdée ! qu'il n'y avait à aimer que ce que tu aimais ? Est-ce qu'auprès de l'homme, il n'y avait pas la Nature ? Est-ce à dire que toutes les adorations de l'âme finissaient toutes à l'amour comme tu le concevais ? Eh bien, moi, j'aimai la Nature, et toute ma vie fut dévorée par cette passion ! Je l'aimai avec toutes les phases de vos affections inconnues et que j'entendais raconter... Ce ne fut d'abord qu'une douce rêverie au sein des campagnes... Je la revis avec des larmes, avec des bonheurs sanglotants et convulsifs... C'est qu'une passion tenait ma vie dans ses serres d'autour, et que les hommes les plus éloquents, dans leur culte de la Nature, n'en ont parlé que comme on parlerait de beaux-arts. — Ils l'ont admirée, la grande Déesse, la Galatée immortelle, sur son piédestal gigantesque, mais ils n'ont jamais désiré l'en faire tomber pour la voir de plus près ! Ils n'ont jamais désiré clore avec la lave de leurs lèvres la bouche de marbre dédaigneusement entr'ouverte !... Ah ! exprimer l'Amour, cela vous est possible, mais moi, Amaïdée, je ne puis ! Et tu me demandes où est ma poésie ? Elle est toute dans cet inexprimable amour, qui l'a clouée, comme la foudre, au fond de mon âme, où elle se débat et ne peut mourir... Vous, du moins, vous pouvez vous saisir, vous rapprocher, mêler vos souffles et féconder vos longues étreintes ; mais moi... Posséder ! crie du fond ténébreux de nous-même

1. Ed. de 1890, p. 51-61.

une grande voix désolée et implacable. Posséder ! dût-on tout briser de l'idole, tout flétrir, et d'elle et de soi ! Mais comment posséder la Nature ? A-t-elle des flancs pour qu'on la saisisse ? Dans les choses, y a-t-il un cœur qui réponde au cœur que dessus l'on pourrait briser ? Rochers, mer aux vagues éternelles, forêts où les jours s'engloutissent et dont ils ressortiront demain en aurore ; cieux étoilés, torrents, orages, cimes des monts éblouissantes et mystérieuses, n'ai-je pas tenté cent fois de m'unir à vous ? N'ai-je pas désiré à mourir me fondre en vous, comme vous vous fondez dans l'Immense dont vous semblez vous détacher ?... Souvent je me plongeais dans la mer avec furie, cherchant sous les eaux cette Nature, ce tout adoré. Je mordais le sable des grèves, comme j'avais mordu le flot des mers. La terre ne se révoltait pas plus de ma fureur que n'avait fait l'Océan. Autour de moi tout était beau, serein, splendide, immuable ! tout ce que j'aimais, tout ce qui ne serait jamais à moi ! »

Et cependant, un tel état de sensibilité ne pouvait se prolonger. Quelques mois après que Guérin eût poussé aux cieux impassibles ces plaintes superbes, son cœur se laissa prendre de nouveau aux tendresses humaines. On devine à quelle grandeur, à quelle poésie, dut atteindre l'amour dans cette âme aux ardeurs inconnues. Nous abordons ici l'un des chapitres demeurés secrets de son histoire : celui de sa vie sentimentale. Après son premier amour contrarié pour Louise de Bayne, après son culte silencieux et plein de réserve pour celle que Barbey appelle « la femme à l'enfant dans les bras », Madame de la Morvonnais, Maurice connut une passion, d'une intensité extraordinaire. Ce sentiment, qu'il éprouva pour une femme à certains égards supérieure et, d'autre part, malheureuse, exerça sur les dernières années

de sa vie une action profonde. Ajoutons tout de suite que sa passion ne fut point repoussée, sans qu'on puisse supposer cependant qu'elle aboutit à une victoire complète. On peut dire que cette circonstance, restée cachée jusqu'à présent, constitue la grande énigme de son existence. L'histoire en question que nous ne pouvons raconter ici dans toute son ampleur, encore que nous en ayons reconstitué la trame avec certitude, prendra sans doute quelque jour une place à part parmi les passions mémorables de l'époque romantique. Il s'agit, en effet, d'une sorte de drame dont les conséquences se prolongèrent bien après la mort de Maurice, puisque la douce Eugénie, qui ne connut peut-être pas tous les détails de l'aventure, se brouilla par la suite avec celle qu'avait aimée son frère, et après avoir été pendant longtemps son amie la plus intime. Cette rupture fut assurément l'une des épreuves les plus pénibles des dernières années de la sœur de Guérin. Toute une série d'événements se rapporte à cette passion, et lorsqu'une fois on en a saisi le lien, bien des obscurités s'évanouissent. Grâce aux données que nous avons groupées sur ce mystérieux épisode, un chapitre d'un singulier intérêt pourra être ajouté à la vie du frère comme à celle de la sœur. Nous avons acquis, en particulier, la conviction que le mariage de Guérin avec Mademoiselle Caroline de Gervain a été décidé en grande partie pour arrêter, d'accord avec l'intéressé lui-même, une passion qui ne pouvait avoir d'issue régulière. De là, les hésitations, les alter-

natives, notées par d'Aurevilly. De grandes vraisemblances nous font croire, d'autre part, que cet amour, en troublant fortement l'existence du jeune écrivain, en ébranlant tout son être moral, a contribué, avec les rudes labeurs auxquels il dut se plier vers le même moment, à ébranler définitivement sa santé. Un séjour qu'il fit au foyer de celle qu'il aimait le laissa sous l'empire d'un accès de fièvre qui, après quelques mois, dégénéra en consomption. Sa maladie de poitrine se doubla ainsi d'autres souffrances qui l'aggravèrent sérieusement. Il est même probable que, chez une nature aussi impressionnable, aussi vibrante, la passion dont nous parlons fut la première cause des ravages qui se traduisirent par sa grande maladie de 1837. Madame *** avait conservé les lettres de Maurice ; après des hésitations que l'on comprend, elle finit par les confier à Barbey d'Aurevilly et à Trébutien. Ceux-ci devaient même les publier, sans donner le nom bien entendu, mais ce projet n'eut pas de suite par le fait même de leur rupture. Toutefois, Trébutien en garda la copie dont il rédigea un double pour M. de la Sicotière, double qui est aujourd'hui en ma possession. Ces lettres datent du mois de juin 1837, du moins beaucoup de rapprochements tendent à le faire croire. Vingt-trois ans plus tard, Madame ***, en recevant les *Reliquiæ* de Maurice, écrivait ceci avec une émotion indulgente et discrète :

« Il m'est souvent impossible d'écrire. C'est la désolante raison qui m'a privée de vous remercier plus tôt de vos deux délicieux volumes. Combien j'ai revu avec plaisir ce charmant

esprit si plein de douceur mélancolique, de rêveuse poésie, de naturelle élégance! Il m'a semblé revivre mes vingt-cinq ans, déjà si attristés. Nous étions deux jeunes mourants levant souvent les yeux au ciel avec effroi et curiosité, attirés par l'idée de l'infini qui faisait le fond de nos conversations, mais plus éblouis qu'éclairés encore par la vraie lumière du catholicisme. »

Les lettres d'amour de Guérin renferment, est-il besoin de le dire? des pages d'une grande beauté; elles ajoutent à ses œuvres déjà connues une note nouvelle. Les textes qui suivent vont permettre d'en juger :

Lundi, 10 heures.

Notre vie est donc enrichie d'un jour. Qu'est-ce que l'étendue d'un jour pour nous deux, *** ? Elle est si tôt épuisée que nous devrions, ce semble, attacher peu de prix à un surcroît si fugitif. Mais la valeur de ces mesures du temps n'est-elle pas dans leur vitesse à nous fuir? Que ne donnerais-je pas pour racheter les bluettes qui viennent de filer? Pour chaque jour une année, voire deux, voir[e] trois, le marché serait excellent. Vingt si vous voulez et j'y gagnerais encore. La valeur de tout mon avenir peut se resserrer aisément dans la plus courte félicité.

Votre ami d'aujourd'hui proteste contre la 1re partie de la lettre de votre ami d'hier. Quel ami quinteux et difficile! il a toujours quelque murmure sous la lèvre. Voyez cependant de quels bien[s] abuse son injustice. Il a une amie et toute sa confiance, une amie charmante autant que belle dont le plus simple regard le couvre de bonheur; si bonne au pardon, si généreuse qu'elle lui a remis une offense des plus pesantes avec un oubli absolu; si tendre, si riche[1] des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur, que le mien qui se pique

1. Le mot *riche* est souligné à l'encre rouge sur le manuscrit de Trébutien, et accompagné d'un point d'interrogation. Il est, d'autre part, suivi d'un blanc.

de quelques lumières sur ce point se fond rien que d'y penser ; mais qui ayant beaucoup souffert, est sujette encore à tant de peines que les ombres sur sa sérénité et les perplexités dans son cœur doivent faire naître, au lieu de mécontentement, de nouveaux transports d'amour et de larmes. Si votre bonté et votre pardon [1] ne débordaient tant de fautes, cet ami-là mériterait... Que dirai-je qu'il mériterait ? Ah ! le pardon, rien que le pardon. Vous ne pouvez pas punir, *** ; vous savez bien que de votre part la proportion est impossible de la peine à la faute, que la moindre disgrâce est un mal infini.

Je voulais arrêter encore quelques signes entre nous pour l'usage de notre correspondance ; mais à quoi bon toutes ces conventions ? Est-il besoin de dire : mon cœur sera là, sous tel emblême, quand il sera partout ? ***, je me repose sur ton cœur uniquement pour la divination du second sens de ma lettre. Le déguisement le plus épais ne sera qu'une vapeur transparente pour ton aimable sagacité.

Que vous m'avez attristé hier par ce regard jeté sur la pendule au moment où le timbre d'une heure avancée nous avertissait qu'un jour encore nous était ôté. ***, ma chère *** ! comme si en redisant ce nom je devais empêcher notre départie ou vous emporter avec moi, je le répète mille fois du fond de la plus triste des pensées.

Me refuserez-vous un mot d'adieu, quelques lignes dernières ? Adieu !

Votre pauvre docteur en larmes,

MAURICE.

Mardi, 11 heures.

Vous m'avez défendu de vous écrire la nuit ; ô mon amie, grâce pour ma désobéissance de ce soir ! mon sommeil n'en souffrira pas ; je trouverais dans mon lit plus de fièvre que de repos. Quand je dis : je t'aime, et que mon cœur veut prendre quelque langage, tout ce que j'ai de vie se soulève, tout se précipite à l'expression de mon amour ; quand je suis seul et

1. *Pardon* est suivi d'un *qui* que nous croyons devoir supprimer pour le sens.

que je presse de mes bras la poitrine où vit cet amour, comme pour contenir ce trésor et me l'assurer davantage, mon bonheur est de reconnaître par l'isolement combien je suis en proie, d'écouter le travail de la passion dans mon cœur, de ressentir dans tout mon corps la présence de la flamme et la langueur qu'elle nourrit. Il me semble alors que mon amour est grand et digne, ***. Mais lorsque je reviens en ta présence, que je retrouve le charme de ton regard, ton sourire, l'indicible expression de bonté qui rend chaque ligne de ta physionomie, je demeure confondu, je trouve que mon cœur est bien dépourvu, bien débile ; mon amour ne me paraît plus qu'une sorte de tiédeur comparé avec ce que tu mérites. Mon amie, je ne vous aimerai assez que dans ma douleur ; ma douleur seule, lorsque je vous aurai perdue, prendra des degrés moins éloignés de vous. Ici, ma vie est sous la tendresse de votre sollicitude ; vous êtes ma gardienne, je ne puis sortir de l'étendue de votre surveillance ; partout elle me suit, m'éclaire, me préserve ; elle s'entretient dans les inquiétudes les plus touchantes, s'arme des reproches les plus doux, épie, devine, va pour les écarter mille lieues au-devant des maux. Mais que deviendrais-je hors du cercle de magiques bontés que vous avez formé autour de moi ? Dans quel vide affreux vais-je périr ? Tristes questions, je vous laisse ; que sert de mesurer l'abyme quand on doit être précipité ?

Pauvre *** ! et c'est vous que j'ai accusée de médiocrité de cœur ! quel est le délire qui m'a fait prononcer des paroles aussi cruelles ? Mais avant-hier encore n'ai-je pas ouvert une autre blessure à côté de celle-là ? Mon Dieu ! qui peut savoir ce que souffre la tendresse d'une femme ? Qu'avez-vous pensé de mon cœur ? Qu'en pensez-vous mille fois le jour ? Y a-t-il un seul jour où un homme n'ait à se relever de mille fautes contre la délicatesse et la sensibilité, s'il vit aux pieds d'une femme ? Vous me donnez une fleur ; elle est oubliée sur une table comme le serait le don de la plus pauvre main. Dans ce délaissement vous l'avisez et la sauvez d'un plus long oubli en la jetant dans les fossés du château. Leçon, reproche et tendresse mêlés.

Adieu, ***. Votre disciple en tendresse,

M.

Mercredi, 10 h. 1/2 [1].

« *Croyez-vous que je vous aime ?* » que de larmes j'ai versées sur ce peu de paroles ! Jetées à la fin d'une lettre où je reçois les plus tendres marques de votre affection, elles portent un reproche si plaintif et si pénétrant que toutes mes forces en sont encore abattues. Quels charmes avez-vous pratiqués depuis quelques jours, reine des enchantements, pour dissiper mon humeur inquiète, détruire le principe de toutes mes injustices et me toucher enfin de je ne sais quelle grâce qui me rend un homme nouveau, animé de la plus vive foi en votre amour ? Voyez à quel point je suis converti : vous m'avez pressé hier encore de ne pas manquer les occasions de fortune ; j'avais déjà souffert de ce conseil plusieurs fois donné, il grossissait mes accusations ; mais hier, je n'ai pu y reconnaître que l'inspiration du plus généreux intérêt, qu'un sacrifice à vos inquiétudes de mon avenir. ***, je dois vous admirer et vous aimer avec redoublement dans ce conseil, mais si je l'acceptais, serais-je encore celui qui mérita l'affection si dévouée qui vous l'inspire ? Faut-il, mon amie, que je rappelle votre histoire déplorable et quelle contrainte on a mise sur votre vie entière ? Pauvre fiancée ! la mort elle-même fut au moment de protester pour vous contre la violence qu'on vous faisait souffrir. Vous donc qui savez tout ce que coûte un engagement contre son cœur, croiriez-vous que je vous aime ; tout ce que je vous ai appris de moi-même ne tomberait-il pas dans une comédie odieuse, si j'allais le plus volontairement du monde accomplir ce qui vous coûta presque la vie ? Je vous entends qui ne vous reprochez rien moins que la perte de mon avenir. O mon amie, je vous en conjure, ne vous tourmentez pas avec cette pensée ; je sais assez que vous y avez du penchant. Si vous saviez mon parti pris à l'égard de l'avenir et comme j'entends la vie, vous ne vous

1. J'ai communiqué à M. Remy de Gourmont le texte de cette lettre qui a été publiée, au commencement de 1909, dans le volume des *Plus belles pages de Maurice de Guérin*. (Paris, *Mercure de France*, p. 198-202.)

battriez pas de reproches sur ce point, vous vous applaudiriez plutôt.

Quand nous nous sommes trouvés seuls hier, je venais de lire votre lettre, j'avais le cœur plein de la touchante surprise du gage *non demandé*. Pourquoi mon bonheur n'a-t-il pas éclaté ? Qu'avais-je à dire qui eût le droit de différer d'un instant les marques de ma reconnaissance ? L'affreuse crainte me possède qu'un mouvement défavorable à mon cœur n'ait ému le vôtre dans ce moment. Mais en sommes-nous au calcul des signes et des paroles ? Ne retombé-je point par cette crainte dans ce qui vous a si cruellement affligée ?

Voici votre messagère. Vous me dites hier au soir et encore aujourd'hui par elle : « *Vous n'êtes point gêné par ce retard d'un jour ?* » C'est sans doute une façon de dire publiquement : quel bonheur ! encore un jour ! Y avez-vous mis un autre sens ? Cela ne peut pas s'entendre à la lettre.

Adieu, ***, adieu ! ce mot si triste, comme je l'écris vite et avec quel empressement de bonheur, quand je cesse de t'écrire pour courir me placer sous tes yeux !

Non, un jour encore dans tes regards ne me cause nulle gêne. Etrange ! s'avisa-t-on jamais d'une pareille question ?

Le plus tourmenté et bientôt le plus triste des docteurs,

M.

Jeudi, 3 heures.

Dans quelle illusion croyez-vous être ? mon Dieu ! pourquoi dites-vous de ces mots sans les expliquer ? C'est ainsi que vous me replongez dans les angoisses. Qu'avez-vous voulu dire ? Au nom de notre prochaine séparation, donnez-moi le sens de vos paroles. Mon Dieu ! faudra-t-il que je parte avec une autre douleur que celle de vous quitter ? Quatre mots d'explication par écrit le plus tôt que vous pourrez. Les occasions de vous voir sont trop rares et je souffre trop pour que vous me les laissiez attendre.

Jeudi, 10 h. 1/2 [1],

Vous avez donné à votre ami qui va vous quitter le seul bien qui pût l'encourager à la vie, la certitude pleine d'être aimé de vous. Mon existence n'avait pas de nœud, je vivais sans dessein, tournant dans un cercle de travaux que je poussais péniblement. De là le malheur de jours dont j'ai mené la dépense le plus follement que j'ai pu, dans l'espérance de jeter bientôt la dernière pièce de cette vilaine monnaie. Mais aujourd'hui, cette vie qui n'avait pas de valeur, s'est augmentée d'un grand prix ; par vous le plomb vil s'est changé en or. ***, je suis le dépositaire attentif de ce qui t'appartient : je vivrai bien loin de toi, ma bien-aimée, mais qu'y aura-t-il qui puisse me faire sortir de la présence de ton amour ? N'entendrai-je pas toujours la douce voix de tes sollicitudes ? Ne serai je pas toujours suivi de tes prières si émues, et cesserai-je jamais de voir les alarmes de tes regards ? O la plus attendrissante des femmes, tu as attaché à mon cœur des causes impérissables d'attendrissement. Comment pourrais-je sortir de ton empire ? A la simple approche d'un souvenir je serais vaincu jusqu'aux larmes.

Votre docteur vous écrira les sentences de sa sagesse, les opinions, les mouvements, les projets, les caprices, les goûts et les modes de son esprit, des notes sur quelques usages du monde, tout ce qui pourra vous apporter quelque intérêt dans votre solitude et vous y fortifier contre l'isolement. Contraint à ruser, son amour vous donnera le signe mystérieux à toute ligne de ses lettres. Point de formes, point d'habit, point de tours qu'il n'adopte pour se montrer mille fois dans une page, sûr d'être toujours reconnu et jamais découvert. Un parfum doit s'élever pour toi, ***, du plus vague langage, tout cela secrètement animé des émanations de mon cœur. Et toi, mon amie, tantôt libre et tantôt contrainte, tes lettres seront pour moi tour à tour la plus abordable (?) expression [de] ton cœur, de tout ce qui est toi, ***, ou le voile le plus discret et le plus

1. J'ai publié dans la *Revue bleue* du 12 décembre 1908 la plus grande partie de cette lettre.

charmant dont la tendresse puisse disposer. Donnez-moi cette promesse et que vous userez du petit signe +.

Adieu, le temps m'échappe — j'achèverai à **.

A **, Samedi, minuit.

***, demain nous serons séparés ! Je n'ai plus que des larmes et d'affreux déchirements. Mais je ne veux pas dans cet adieu ajouter ma douleur au poids de la vôtre et vous ôter tout courage par l'exemple de ma défaillance. Recueillons-nous plutôt dans ce reste de tant de jours heureux et causons d'avenir comme ceux qui vont mourir parlent d'immortalité. Il y a deux vers admirables que vous aimerez à redire sans doute ; ils renferment une sublime consolation :

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle et la vie est un jour.

On n'a jamais mieux exprimé le *toujours* du cœur. Mon amie, tout est vaincu et renversé en moi, hors cette pensée que notre amour, exposé à toutes les douleurs, échappe à tout, brave toutes les lois de souffrance et de destruction dans son existence et sa durée. ***, résignons-nous à tous les accablements, notre destinée est ouverte à d'innombrables atteintes ; mais comme cette pauvre fille naufragée qui, en périssant, pressait sur son sein un portrait chéri, souffrons, la main posée sur notre cœur, et tenons toujours recueillie en nous-mêmes la pensée que vous m'aimez, que je vous aime ; nous en éprouverons du bien en vivant, comme elle en mourant.

Je vous laisse dans votre solitude ; que l'image de votre ami vous demeure, non point tel que vous le voyez aujourd'hui, si morne et si abattu qu'un enfant de cinq ans en a pris de l'étonnement, mais animé de ce contentement qui éclaire son visage lorsqu'il vous parle seul à seul et que ses pensées suivent sans alarmes leur cours qui va se perdre en vous. Mais votre image, o ma tendre ***, dans quelle expression l'arrêterai-je devant mes yeux ? Quelle préférence exercer dans

la touchante mobilité qui se varie de toutes les émotions de votre cœur inépuisable. *** échangeant une rose avec moi dans le jardin de ***, et *** pleurant un soir sur son ami qui souffrait. Oh ! combien de degrés pleins de charme mènent de celle-là à celle-ci ! Bien peu de temps s'est passé depuis certain soir dans le salon de *, et j'ai pu comprendre, autant que nous le pouvons, nous autres hommes, quel bien c'est que la tendresse d'une femme. Je me perds quand je songe combien la durée de l'absence est longue à se consumer ; mais chaque minute étant vivifiée par un souvenir, les heures passeront plus légères, si cette expression peut s'appliquer à ce qui ne laissera pas de m'écraser encore. Hélas ! en ce moment, je fais espérance de tout, je me rattache à tout comme un homme qui tombe ou qui se noie. Mon Dieu ! mon Dieu ! dites-moi donc ce que je vais devenir ? Etre emporté loin de vous, ***, ô ma chère ***, songez que ce sera dans quelques heures le dernier mot, le dernier regard entre nous qui nous aimons tant ! Non, je ne comprends pas cela. Pourquoi le ciel nous a-t-il montrés l'un à l'autre d'un penchant à nous aimer, ouvert par tant d'harmonies dans notre nature, par tant de convenances dans notre vie ? Ne sait-il unir que pour déchirer ! Mon amie, espérons dans notre amour. L'amour n'est-il pas plus fort que tout ? adieu, ***. Laissez votre ami presser tout son bien sur son cœur. Adieu, ***, adieu ! — que nos yeux soient stériles dans le moment fatal ; une larme peut tout perdre.

Vous serez Madame ..... [1] au bas de la lettre qui m'annoncera votre voyage à **, vous mettrez le signe O si vous consentez à cette façon de correspondre. Quand il faudra que vous montriez vos lettres, laissez une large place pour le post-scriptum, que vous remplirez après qu'on aura lu. De cette façon, il n'y en aura pas où vous ne puissiez me parler à découvert. Quand vous devrez aller à Z, ou votre mère chez vous, vous m'en préviendrez ainsi que de la durée du séjour. Suivant les circonstances et l'humeur de votre mère, vous réglerez la forme et la nature de mes lettres ; s'il le faut ordonnez une suspension pendant ce temps. Nous jetterons à

1. Suit une initiale conventionnelle.

la mer pour sauver le vaisseau. Cependant vous m'écrirez (mon Dieu ! et ne pouvoir pas vous répondre !) pour me tenir au courant de tout. Il faut que je sache avec exactitude tous vos déplacements. Sauvons la seule ressource des lettres obscures par la prudence la plus vigilante et la plus minutieuse précaution. Que deviendrions-nous, je vous le demande, sans cette correspondance ?

D'Aurevilly s'est beaucoup occupé de Madame *** et de la passion de Guérin dans ses *Memoranda* et aussi dans sa correspondance. D'admirables pages s'y rencontrent touchant cet épisode si attirant de l'existence de son ami ; les *Memoranda* nous fourniront plus loin la matière de citations fécondes en révélations. Voici d'abord un extrait d'une lettre adressée à Trébutien en 1844, qui nous apporte, à certains égards, l'épilogue de l'histoire dont nous venons de révéler quelques traits :

« Quant à Madame *** dont vous me demandez le portrait physique, elle a eu la sottise de demander le sien au Winterhalter du Pastel, et c'est une femme au contraire à qui il faudrait le solide éclat du pinceau. Le mien, qui n'est qu'une plume tenue par l'impartialité froide, ne la flattera pas. Jeune encore (trente-cinq ans) avec une beauté faite pour durer les trois quarts d'un siècle, elle n'est plus belle. Elle a été empoisonnée par un médecin, qui lui a campé au-dessous de la gorge, digne des caresses de Louis XV le Bien Aimé, un emplâtre d'émétique, qu'elle a gardé trois heures avec le courage et la stupidité d'un sauvage. C'était pour je ne sais quelle maladie de l'estomac. Ce remède assassin l'a tuée sans la faire mourir. Elle a maintenant le ventre enflé comme une Cybèle qui dénouerait sa ceinture, et la Cybèle est coquette comme toutes les Parisiennes ensemble. Dans sa rage d'avoir perdu la taille et de ne pouvoir supporter les éloquentes pressions du corset, elle invente des robes de chambre et des peignoirs qui flottent et font nuage autour d'elle, mais de la nuée de

soie ou de mousseline des Indes, il sort des bras dignes du Torse perdu, façonnés à la Michel-Ange, plus grandioses que fins, des mains comme celles de Monna Lisa, des épaules à porter les quatorze enfants de Niobé, surmontées d'un cou où les signes physiologiques des instincts de la Maternité sont empreints avec une rare énergie. Voilà ce que la souffrance, le poison, les médecins, la vie clouée sur un canapé, le roc de soie de cette Prométhée-femme, ont épargné. Mais le reste est détruit ou va l'être. Le visage s'enflamme d'un sang qui roule des aiguillons de feu. La bouche est défaite, le menton lourd à force d'être gras, les cheveux noirs et épais, plaqués en bandeaux aux tempes, perdent de leur épaisseur et de leur ténébreuse noirceur ; ils rougissent faiblement déjà, signe que la vie s'en retire. Seuls les yeux et l'arc des sourcils ont gardé la beauté la plus fièrement immortelle. Pour ma fantaisie, ils sont trop noirs et, pour être si noirs, pas assez méchants. Il n'y a qu'une manière de louer ces yeux-là, c'est de vous dire qu'ils ont pendant quelque temps fait rêver un homme qui ne voyait guère que l'œil du Monde : George Guérin. Il a cru les aimer. Quant à Madame ***, elle a aimé le poète avec une passion préparée par une vie de dix ans à la campagne avec un mari imbécile... C'est sur la main de Guérin, c'est appuyé sur le souvenir de Guérin que je suis entré dans la vie de cette femme, et j'y suis entré profondément, comme ces ancres que tempêtes et hommes ne peuvent plus soulever d'où elles sont tombées. Je suis scellé et soudé à cette âme-là comme l'épée rompue dans la blessure. »

Que de morceaux dignes de celui-là il faudrait citer : celui par exemple, où Barbey parle de la brouille qui survint entre Madame *** et Eugénie : Il y a, observe-t-il, dans la correspondance de ces deux femmes, qui s'aimèrent et se brouillèrent sur un amour plus fort que leur amitié, des choses qui ne peuvent être lues que par les partners du drame fini et qu'aucun autre œil ne doit voir.

CHAPITRE VIII

Les dernières années. — Le témoignage des « Memoranda ».

1836-1839.

Quatre années de la vie de Guérin ; son existence, d'après les *Memoranda* d'Aurevilly, source inappréciable. — Fraternité d'âmes. — La journée des deux amis. — D'Aurevilly et les dames de Gervain. — Les fiançailles de Maurice. — Ses lettres à *Caro* et à sa tante. — Le séjour au Cayla en 1837-38. — Extraits des *Memoranda* relatifs à Maurice et à Eugénie. — Révélations qu'on leur doit. — Une lettre inédite de Guèrin à d'Aurevilly : plainte poignante entre toutes. — Les autres pièces de cette correspondance : leurs beautés. — L'ensemble constitue un vrai chef-d'œuvre. — Le *Livre d'Or*. — Les vers d'Amédée Renée. — Conclusion.

Il y aurait maintenant à raconter, comme une suite naturelle de ce drame intime, l'histoire du mariage de Guérin. Là encore, d'Aurevilly nous apporte quantité de renseignements imprévus, dans des pages étincelantes de verve et d'une étonnante clairvoyance. Ses *Memoranda* de 1836 à 1839 renferment l'histoire écrite au jour le jour de son intimité avec Guérin, de cette fraternité d'âmes qui fut peut-être le sentiment le plus profond de l'auteur de *Ce qui ne meurt pas*, et qui illumina en quelque sorte et parfuma toute sa vie. Rien n'égale l'accent de cette notation vivante et subtile. Grâce aux éditions ré-

cemment données (1900-1906), notre biographie de Guérin va pouvoir s'en enrichir. N'oublions point, par ailleurs, que les *Memoranda* — comme le *Journal* d'Eugénie elle-même — furent écrits sur la prière réitérée de Guérin et à son intention exclusive : d'Aurevilly constate quelque part que son ami trouva le livre « étrange ».

Pour comprendre ce que fut cette liaison, il importe de les lire d'un bout à l'autre, en rapprochant toutes ces indications fugitives qui nous révèlent les visites réciproques, presque quotidiennes, des deux amis, les sujets de leurs conversations, leurs réunions pleines de confiance et d'abandon, chez le restaurateur Copenet, rue des Fontaines, chez Véfour, — avec homard, huîtres, ail, vins de Condrieux et du Rhin sur le menu, — chez Corazza, leurs séances dans les cafés à la mode, au café Anglais, par exemple, leurs flâneries sur les boulevards. Guérin recherche les salles vastes, silencieuses et retirées de Riche. Certains jours, d'autres compagnons d'études se joignent aux deux inséparables : Quemper, plein d'entrain et d'agrément, Scudo, le musicien, Gaudin, autre familier de d'Aurevilly, et sans doute aussi Trébutien. Quand Guérin va retrouver Barbey chez lui, il aime à lui apporter quelque livre nouvellement paru : par exemple, les *Mémoires* de Gœthe, avec le désir de faire partager ses transports intellectuels à son confident. Souvent l'entretien se prolonge fort tard dans la soirée : des lectures à haute voix le coupent ; *Volupté* de Sainte-

Beuve, dont les amis lisent quelques extraits, leur fournit un sujet de discussion piquante [1]. Guérin donne à Barbey la primeur du *Journal* d'Eugénie. Tous deux se retrouvent dans le monde : d'Aurevilly dédaigne la danse, mais Maurice s'y livre avec une persistance invincible, avec fureur, « jusqu'à complet épuisement », note à diverses reprises son compagnon. Un jour, d'Aurevilly contemple avec Guérin, de son balcon, la *beauté automnale* du temps ; une autre fois, son ami le quitte pour aller au musée du Louvre (15 septembre 1836), et nous savons assez quelles impressions puissantes une telle promenade devait susciter en lui. Quand un voyage vient interrompre cette existence quasi commune, des lettres — dont nous voudrions tant posséder le recueil complet [2] — maintiennent encore, entre l'enfant du Cayla et celui de Saint-Sauveur-le-Vicomte une communication, parfois intermittente, mais qui témoigne toujours de l'entente et de la pénétration complète de leurs esprits. D'Aurevilly va en Touraine, à Caen, dans le Cotentin, Guérin en Nivernais, en Albigeois, « où il ne s'amuse guère (8 janvier 1838) : chaque jour, on le devine, la pensée de l'un cherche à s'unir

1. Que de conversations curieuses, par exemple sur le caractère de Frédéric B., un ami de Barbey, si remarquablement défini dans le *Premier Memorandum*, p. 137-140, sur la poésie des langues qui est tout autre chose que la poésie des poètes, etc. Plus d'une fois, nous trouvons dans ces pages : « Lu et causé avec Guérin jusqu'à minuit. »

2. Nous ne connaissons aucune de celles de B. d'Aurevilly à Guérin.

à celle de l'autre [1]. Chacun, même à distance, lit sans effort dans l'âme de son émule.

C'est ainsi que Barbey réussit à discerner chez Maurice des sentiments confus que celui-ci se dissimule involontairement ou hésite à s'avouer à lui-même. Ce fut surtout à l'occasion des péripéties de la vie sentimentale de Guérin que l'auteur de l'*Ensorcelée* manifesta une clairvoyance singulière : il réussit à noter de la façon la plus piquante les incertitudes de son ami, partagé entre sa passion pour Madame *** et son inclination naissante pour la jeune Indienne qu'il finit par épouser. Il y a dans toute cette histoire des contradictions apparentes, des énigmes quelque peu déconcertantes que Barbey a sans doute été seul à suivre dans tout leur détail. Il a connu de près, admiré et même magnifié les deux femmes aimées par Guérin. Aucun témoignage ne saurait valoir le sien pour toute cette histoire. Par lui nous savons que les projets de mariage de Maurice n'allèrent pas sans des heurts et des velléités de rupture qui traduisirent les hésitations de l'intéressé. De très bonne heure, Barbey conçut pour la jeune Indienne une sorte d'admiration tendre que les *Memoranda* ne songent pas à dissimuler. Et cependant, après le mariage de Guérin, sa jeune femme considéra un peu le grand ami de son mari

1. Quand Barbey a l'occasion de contempler, en décembre 1836, à Saint-Sauveur, un beau paysage d'hiver, il note aussitôt : « Tout en causaut avec M. R., j'ai pensé à Guérin ; il aurait admiré cette nature et m'en aurait fait jouir davantage. »

comme une sorte de rival dans la possession complète de l'esprit de son époux. Quoiqu'il en soit, d'Aurevilly aimait à se rendre chez Mademoiselle de Gervain qui, avant comme après son mariage avec Guérin, habitait avec sa tante. Il y va même pendant la longue absence de celui-ci, retenu au Cayla durant les derniers mois de 1837 et revenu seulement à Paris en février 1838.

Des documents du plus haut prix, retrouvés récemment [1], nous permettent de reconstituer cet épisode de la biographie de Maurice en même temps que les circonstances qui le précédèrent. Dès l'automne de 1836, Guérin avait commencé à donner des leçons de latin à un jeune écolier, neveu de Mademoiselle Martin-Laforest et frère de Mademoiselle Caroline de Gervain, qu'il devait épouser deux ans plus tard. Ces trois personnes habitaient ensemble, 36, rue du Cherche-Midi. A peine inaugurées, les leçons durent être interrompues, le jeune maître s'étant vu obligé de soigner un rhume devenu tenace ; il s'en excusa par une première lettre du 21 novembre 1836. Cette pièce nous prouve qu'il s'intéressait aux lectures de la tante et de la nièce et qu'il se risquait à les diriger discrètement. Le 23,

1. Ce sont sept lettres inédites de notre écrivain, publiées sous ce titre, en 1900, par M. Marc Gillet : *Quelques lettres inédites de Maurice de Guérin* (Lyon, E. Vitte, 8°, brochure de 38 pages). Les trois premières sont adressées à Mademoiselle Martin-Laforest, et les quatre dernières à sa nièce Caroline qui allait devenir Madame Maurice de Guérin. Ces sept pièces vont du 21 novembre 1836 au 30 janvier 1338.

nouvelle épître, pleine d'effusions de gratitude pour la visite que Mademoiselle Martin avait faite la veille à Maurice, dans sa chambre de malade, rue et hôtel Bergère.

« ... Je n'ai jamais ressenti plus vivement cette vérité qu'en repassant en moi-même toutes les bontés dont vous avez nourri vos relations avec moi, depuis le jour où j'ai eu l'honneur et le bonheur de vous connaître. Ce sont des bontés vraiment maternelles et que vous avez comblées hier, en me permettant de vous marquer la confiance libre et naïve que l'on a pour une mère. Je vous avoue que je n'ai jamais été si touché qu'au moment où vous prononçâtes ces paroles : j'ai senti en moi un bonheur presque entièrement inconnu ; il m'a semblé que je retrouvais une mère. »

Nul doute qu'une partie de ces tendres assurances ne s'adressent à la sœur du jeune Charles en même temps qu'à la tante, qui est censée les justifier toutes. Peut-être Guérin, quoiqu'il fût déjà sous l'empire de sa passion pour Madame ***, regardait-il avec une inconsciente velléité d'émancipation vers la gracieuse créole. Barbey semble avoir défini — on le verra plus loin — d'une plume exacte et impitoyable les incertitudes piquantes que son ami allait manifester bientôt entre deux tendresses si différentes. Les leçons durent reprendre par la suite et Maurice continua de fréquenter l'aimable pavillon de la rue du Cherche-Midi. Mais voici que la première passion, la grande, le subjugue de plus en plus. Sa santé lui donne de nouveaux soucis. Il se livre cependant tout entier à son amour pour Madame ***, va s'asseoir quelque temps à son foyer familial et lui écrit

alors les lettres brûlantes, quoique platoniques, selon toute évidence, dont nous avons donné plus haut le texte. Puis, il se met en route pour le pays albigeois. Son voyage s'accomplit le plus favorablement du monde, par la descente de la Saône jusqu'à Lyon et du Rhône jusqu'à Beaucaire. Arrivé au Cayla, il écrit, le 13 août 1837, à Mademoiselle Martin-Laforest pour lui raconter le détail de ses pérégrinations :

« Vous savez que la Saône est la plus nonchalante des rivières ; elle présente véritablement l'image d'un sommeil doux, paisible et tranquille. Elle ne se réveille que dans le Rhône, et quel réveil pour une paresseuse comme elle ! » (Le poète, invinciblement, est entraîné à animer, à personnifier à la manière antique, le cours d'eau qu'il veut décrire :) « Voilà ses eaux emportées dans le cours du fleuve le plus actif et le plus précipité, sur lequel nous avons filé soixante-douze lieues, entre quatre heures du matin et cinq heures du soir. Pour décrire les bords du Rhône, il faudrait parcourir tous les ordres de paysage : depuis le charme des rivages les plus féconds, soit plaines, soit coteaux, jusqu'à l'âpreté des montagnes les plus sauvages. Deux regrets m'ont gâté le plaisir de cette navigation : l'extrême rapidité de notre marche faisait perdre les plus belles perspectives à peine découvertes. Voyager ainsi c'est comme qui vivrait trop vite et trop étourdiment pour fixer en soi des souvenirs bien distincts et durables ; et puis j'étais seul. Oh ! si jamais j'ai souffert de l'isolement, c'est bien dans le cours de ce voyage. Le bateau était chargé de marchands qui se rendaient à la foire de Beaucaire, et vous savez si, avec cette sorte de gens, l'échange de pensées est un commerce possible. J'ai débarqué sur le rivage où se tient cette cohue célèbre, et, après trois jours d'un pénible voyage à travers les plaines poudreuses du bas Languedoc, j'ai respiré de toutes ces fatigues et de cinq ans d'absence dans les bras de ma famille, »

Manrice décrit d'une plume attendrie ses impressions en face des êtres et des choses qu'il n'avait pas vus depuis si longtemps. Il a trouvé toutes les santés et même tous les visages intacts ; il note cependant que son père boite par suite d'un accident.

« Le paysage seul a souffert ; des garennes ont été coupées, de grands arbres fort antiques sont tombés de vétusté et par l'effort des vents. La physionomie d'un site que l'on aime est altérée par la moindre ruine qui s'y fait, par le plus petit objet qui vient à disparaître. Les vases et le jardin n'ont presque plus de fleurs... La volière est en deuil... »

Il se plaint d'être sous le coup d'accès de fièvre tierce et reprend, avec la quinine, « le traitement commandé à sa poitrine ». On voit par sa lettre qu'il avait été question d'un voyage de Mademoiselle Martin et de ses neveu et nièce au Cayla. Le projet venait d'être ajourné par suite d'une maladie du jeune Charles. Maurice envoie ses souvenirs respectueux à Mademoiselle de Gervain et assure la tante de la jeune fille de son inaltérable attachement. En septembre et octobre, les deux dames et le frère de Caroline vinrent séjourner au Cayla. Le résultat de cette visite fut d'amener les fiançailles de Maurice avec « la céleste Indienne ». Sa famille favorisa sûrement ce projet d'union, avec l'espoir qu'un tel mariage ramènerait à la vie régulière et traditionnelle celui qu'elle sentait, depuis quelques années, échapper à peu près totalement au joug des croyances et des habitudes chères à tous ses membres. Ce serait la fin

de la période de troubles et de dissentiments qui durait depuis cinq ans. Les deux voyageuses regagnèrent Paris avec Charles de Gervain en passant par Toulouse et par Bordeaux. Entre Maurice et sa gracieuse fiancée, une correspondance délicieuse s'engagea aussitôt. La première lettre de Guérin, resté au Cayla, qui nous soit parvenue, est datée du 26 novembre 1837, pendant une série de promenades à Gaillac, à Cordes et aux environs :

« Vous m'avez surpris quelquefois dans les distractions ; ah ! que j'ai dû en faire paraître à ceux qui m'ont vu depuis votre départ ! Je vous suivais, invisible et fidèle comme un bon génie ; mais, hélas ! ne poussant pas plus loin la ressemblance puisque vous avez tant souffert. Les nuits me paraissent cent fois plus noires et plus froides, depuis que je sais que vous avez voyagé grelottant et sans sommeil et que vous devez encore recommencer ces souffrances. Je vous vois tous trois, chers voyageurs, chère tante, mon excellent Charles et vous, *beloved, my beloved*, souffrants, tristes, transis... Adieu, mon amie et mieux que mon amie. Vous savez quelle est ma première et ma dernière pensée. Je vous embrasse tous. »

« L'ogre aimé, » Erembert, joint un mot humoristique à la lettre de son frère. Le 1er décembre, nouvelle lettre de Maurice, toute parfumée de tendresse et de poésie :

« ... J'ai accompli un petit pèlerinage sur vos traces, mon amie, seul et dans toute la liberté désirable. La solitude est bien douce quand on est deux ; mais, quand on n'est plus qu'un, elle prend un autre charme dont on ne peut se passer. Voilà que le Cayla et les champs qui l'entourent ont bien changé pour moi. Autrefois je n'y cherchais que des souvenirs d'enfance ; je m'y promenais paisiblement et n'y voyais rien qui ne servît à m'égayer, si par hasard j'avais l'âme chagrine.

Adieu les scènes d'autrefois et les traces anciennes et les parfums d'il y a quinze ans qui s'étaient conservés ! Les bois, les vallons, les collines, le grand marronnier, les cavernes sous les vieilles roches, les chemins unis, les chemins pierreux, les sentiers où les roues se croisent et que je croyais à moi seul, tout cela n'est plus à moi.

« Vous avez erré partout, vous avez touché toutes les pierres de votre pied, partout vous vous êtes assise, abritée, reposée. Je ne me retrouve plus nulle part ; partout vos empreintes ont effacé les miennes. J'éprouve mille sensations douces et cuisantes à la fois, à marcher au milieu de cette campagne. Les traces sont si fraîches que je ne puis m'imaginer que vous soyez absente et si loin, si loin. C'est un bonheur triste d'irriter ainsi ses regrets en réveillant toute la vivacité des souvenirs ; mais c'est le seul que je puisse avoir. Mon amie, il faut que je vous rejoigne. Le Cayla n'est plus bon pour moi... »

Le reste de la lettre nous fournit des détails pittoresques et savoureux sur des séjours faits par Guérin à la Courtade, chez M. de Bellerive, puis à Graulhet, où il tâte de la vie de petite ville : « grandes discussions pour d'imperceptibles intérêts, fâcheries, brouilleries, beaucoup de bruit pour rien, Lilliput en colère ». Jolie psychologie de ses cousines de Bellerive. Puis, séjour de quelques jours au pied de la montagne de Cordes, chez son oncle maternel, M. Fontenilles. » Cordialité, bonne vie matérielle dans cette maison ; mais, rien de plus ; une cousine, pas jolie, esprit positif et subtil, homme d'affaires en cotillon. »

Nous arrivons au 14 janvier. Maurice est sur le point de quitter le Cayla pour regagner Paris. Il passera par Toulouse et par Bordeaux et descendra

dans la capitale à l'hôtel de Neustrie, rue de Port-Mahon, où d'Aurevilly doit lui retenir une chambre.

« Enfin, enfin, mon amie, je vais être avec vous ! Je vous verrai tous les jours, tous les jours à la même table, au même foyer ! Ma chère tante, que vous êtes bonne ! laissez-le moi vous le dire mille fois. Votre bonté donne à tous les embarras des solutions si heureuses, et à mon impatience un avant-goût si vif de mon bonheur ! Que je suis désolé de l'état où vous a jetée, ma bien-aimée, ma lettre où je vous parlais des difficultés et de l'incertitude de mon départ ! Souffrante et presque malade pour moi ! Vous ne trouvez plus dans le monde aucun charme qui vous attire ! Vous vous repliez dans l'intérieur où nous devons vivre ! Plus de bonheur nulle part sinon où nous serons ensemble ! Quelle émotion vous avez soulevée en moi en me disant cela, quel désir de vivre à jamais en vous et pour vous !... Adieu, Caroline. Un baiser d'Eugénie, qui me suivrait bien volontiers, mais il y a trop d'impossibilité. »

Dernière lettre, datée de Bordeaux, le 30 janvier 1838. Erembert l'a accompagné jusqu'à Gaillac. Il aurait bien voulu le suivre plus loin ; mais, hélas ! il n'a pas aux pieds les talonnières de Mercure, qui étaient d'or. Maurice a réussi à voyager tout seul dans le coupé, où il a pu s'étendre et reposer à son aise. Dans trois jours il sera à Paris.

Nous le retrouvons donc rue du Cherche-Midi et nous revenons du même coup aux *Memoranda* de Jules d'Aurevilly.

Quand le cher poète, à son retour, s'est installé chez sa future tante et sa fiancée, Barbey se rend volontiers dans leur logis, y prenant le thé avant le dîner ou y passant la soirée. Il se déclare de plus en plus satisfait de connaître cette « excellente »

famille. Le jour anniversaire de la naissance de la jeune fille (6 avril 1838), il apporte avec lui en venant dîner « le plus charmant des bouquets ». Un autre jour, il choisit avec intention un *amour d'habit* neuf pour se rendre chez ces dames, notant avec humour qu'il en offre la virginité à la fiancée du poète. Il obtient de l'entendre chanter, et *Caro* lui fait entendre une mélodie de Scudo sur ses propres vers. Il admire sa robe bleue, mieux encore sa « joliesse », son accent pénétrant, doux et étrange, son œil bleu de lotus ; il lui écrit des billets ; il la déclare séduisante et bleue comme un papillon de cachemire ; il l'embrasse même sur les deux joues et la tante par-dessus le marché, en présence de son ami. Il l'observe, une autre fois, curieusement et note qu'elle est plus châtain foncé qu'il le pensait. Elle reste pour lui « la suave rieuse avec un océan d'humidités charmantes dans ses yeux lapis. » Peu après le mariage, il signale avec complaisance la transformation réalisée chez la jeune femme.

Avec tout cela, il souhaite du fond de l'âme de voir Guérin joyeux, se désolant de le trouver, au moment même où le bonheur semble lui sourire pleinement, triste et abattu ; il paraît surpris que le *grand rêveur* puisse ne pas être heureux avec tous les éléments de la félicité. Ces désespoirs, cette « misère secrète » (avril et juin 1838) le navrent. Aussi avec quel accent de joie intense, il note que son ami « se relève » et que son imagination *se rassérène*... A cet égard, certaines des lettres reçues par

Barbey, empreintes d'une mélancolie très poignante, nous révèlent avec une étrange éloquence ces alternatives d'accablement et de réconfort que l'état physique de l'auteur du *Centaure* suffirait peut-être à expliquer. En notant çà et là les discussions d'allure philosophique qui remplissent leurs entretiens, Barbey constate, non sans quelque fierté, que Maurice, sans verve et sans entrain chez lui, « se soulève » quand il se retrouve dans la chambre de son camarade. Par moment, on devine chez d'Aurevilly quelque dépit fugitif de se voir un peu délaissé par Guérin, qu'il déclare « escamoté » par *Caro*.

Je viens de glaner à travers les *Memoranda* certains traits saillants, mais ce qu'il est impossible de rendre en quelques lignes c'est toute l'existence qu'ils racontent du petit cercle de Guérin, les passions, la vie mondaine, les aventures sentimentales des uns et des autres. Nous allons donner maintenant les principaux passages du journal de B. d'Aurevilly relatifs à Guérin, en suivant l'ordre chronologique, et parfois en les résumant. Nous laissons de côté les allusions si nombreuses qui nous ont fourni la matière des quelques remarques qu'on vient de lire. C'est vraiment une histoire sans prix, une série de tranches de vie, d'instantanés, que ces documents permettent de restituer.

26 septembre 1836.

Guérin est venu. — Gaudin sorti est rentré. — Causé à bâtons rompus. Habillé. — Sortis. — Traversé les Tuileries dans une heure *divine*. Le soleil se couchait et diffondait ses

longues gerbes d'or pur à travers les massifs éblouissants dans leur base de clairière, et sombres et mélancoliques à leur sommet. Cela nous a pénétrés comme la vraie beauté. — Dîné au restaurant italien. Bu du bordeaux, bon, mais trop vert. Les adolescences ne valent pas plus en fait de vin qu'en fait de jeunes filles. Manquent également de saveur. Allés au café, puis remontés au Boulevard. Nous nous y sommes assis. — Pris une paire de gants chez la Geslin. Revenu seul. Une lune albatréenne et un ciel de taffetas bleu...

Dit... quoi? Des riens. Mais avec les esprits qui nous plaisent, les *riens* ne sont plus *rien*. C'est la vie allégée alors, c'est la pensée détendue comme un arc au repos, — dans les bruyères.

Octobre.

Remarqué une femme digne du pinceau de Murillo pour le genre de beauté. — Ah! mon Dieu! mon Dieu! que c'est beau d'être beau! — Moins impressionné pourtant par cette femme que mon ami M[aurice] de G[uérin].

25 décembre, de Saint-Sauveur.

Pensé à mes amis de Paris, à Guérin surtout dont j'ai relu la dernière lettre — et lui aussi a dû être bien triste, aujourd'hui par ce temps désolé d'hiver, et une causerie ensemble nous aurait fait quelque bien à tous les deux.

23 janvier 1837 : Lundi.

Hier (22 janvier, l'anniversaire de la naissance de lord Byron), dîné avec G... Guérin et Scudo. — *J'amphitryonais.* — Il y a eu de leur part moins de verve que je n'aurais cru. Scudo amusant toujours, mais pas dans ses bons moments. Se livrant difficilement à l'ivresse physique de la table par un instinct incroyable de conservation. La pause (*sic*) tient une large place dans la vie de cet homme. — Gaudin a commencé par la froideur, puis s'est échauffé et a été le seul de nous qui ait été au niveau de lui-même, mais l'astre s'est levé bien tard! — Guérin souffrait physiquement, je crois, car il a été contraint et silencieux. Ne l'ai retrouvé que sous l'impression de cette

double magie, musique italienne et langue italienne, puis il est retombé sombre, à part deux ou trois éclats causés par la gaîté et les folies de Gaudin. — Moi aussi sans *rien qui me lance*. — Ne peux me défaire de ce serrement de cœur que j'ai rapporté de Normandie. Il résiste à tout et à moi-même...

8 février.

Guérin a pris un logement dans mon hôtel. Maintenant on nous couvrirait du même manteau, tant nous sommes rapprochés !

14 avril.

J'avais laissé là ce Memorandum et je ne l'aurais probablement pas repris. Mais G... souhaite que je le continue, et je le ferai si cela peut lui faire plaisir. Quand on intéresse quelqu'un en agissant de la manière la plus insignifiante, voici que cette manière insignifiante signifie et que l'on s'intéresse d'intéresser. Diable de vanité ! Pivot sur lequel nous tournons sans nous détacher. C'est toujours elle quand on croit que ce n'est plus elle...

16 avril.

G[uérin] veut aller dans le monde l'hiver prochain ; ne lui serait-il pas agréable d'y retrouver sa beauté, sa reine ? Mais aussi pourquoi est-il amoureux d'un autre côté[1] ? Drôle de petit amour, enfant transi et quelquefois fiévreux ! Pourrons-nous l'élever et en faire le bel adulte qui soumet tout ? *It is difficult !*

12 juin.

Nous voici au 12 juin. Guérin m'a quitté hier. Je lui ai promis un journal de mes jours pendant son absence. Je le ferai, quoique j'aie perdu et n'aie pu poursuivre déjà à sa prière l'habitude de noter des jours de plus en plus ennuyés.

1. Cette remarque de Barbey et celles qui suivent éclairent l'histoire de la vie sentimentale de Guérin.

18 juin.

Lu en chemin une lettre de G[uérin] qui s'ennuie de sa dédaigneuse aimée aux pieds de son amoureuse dédaignée, et *ecco la vita !*

20 juin.

Oublié de noter que j'ai reçu une lettre de G. — La glace est rompue, l'intrigue nouée, et le pauvre garçon aussi garrotté qu'on peut l'être[1]. Je ne puis lui donner de conseil ; aussi lui mettra-t-elle son brodequin sur le ventre ! Je vois là une relation où la femme sera le sultan de l'homme. Quant à G[uérin], il ne sait plus un mot de son cœur, car lui que je croyais *pris*, ne me dit-il pas ; « Je l'aime (*l'autre* ; *celle-ci*), et l'aimerai, je crois, furieusement ! » — furieusement ; à la manière des pigeons ! Ma foi ! cela me donnerait presque envie de lui souffler son *Indienne*, et il faut avouer qu'il le mériterait bien un peu.

26 juin : Lundi.

Qu'ai-je vu cette semaine ? Mais personne que les habitués. — Je suis allé chez la céleste Indienne, la jolie fille du Gange, mais n'ai pas été reçu, — la tante n'était pas là. Entr'aperçu au fond d'un salon intérieur et plein de mystérieuses ombres une taille onduleuse et une robe blanche, mais tout cela si vaguement qu'on eût dit une lointaine apparition bientôt disparition. — J'ai écrit. — On m'a répondu et l'entrevue de début est fixée à dimanche prochain.

2 août.

G[uérin] ne m'a pas écrit depuis qu'il a quitté *... Le temps s'écoule cependant et que de choses il a entraînées avec lui sans que la trace en soit ici demeurée. Au moins en rappellerai-je quelques fragments épars et qui surnagent, mais la

1. Ce passage s'applique à la passion de Guérin pour Madame *** qu'il était allé voir. Il s'agit de la période pendant laquelle Maurice écrivit les lettres citées plus haut.

trame des pensées frémissantes de chaque jour, rien ne saurait la faire reparaître. Les lendemains l'ont usée coup sur coup... Qu'ai-je vu encore ? Voyons ! Ah ! la fiancée, défiancée ou plutôt infiancée de Guérin, jolie, mignonne, blanche, grande, mince, le buste long et les mains longues — deux charmes pour lui — et d'épaisses boucles blondes à l'anglaise tombant sur les joues comme deux bouquets renversés. Parle assez, n'est pas timide, et a un accent dont rien des accents d'Europe ne peut donner l'idée. — Plus singulier qu'agréable, mais pas désagréable non plus.

9 août.

Reçu une longue lettre de Guérin. Pauvre timide! il n'en est encore qu'aux préliminaires. — Il a peut-être raison, du reste, car à part la vanité, c'est ce qu'il y a de meilleur chez les femmes. Elles ne varient que dans la manière de succomber ; une fois vaincues, elles se ressemblent.

13 août.

Qu'ai-je fait encore ? Rien qui vaille la peine d'être rappelé. C'est aujourd'hui dimanche et le temps est superbe. J'ai bien pensé à aller voir la jolie Indienne de G... mais pourquoi ? — Pour lui ? il n'en veut plus et ma négociation est inutile à présent. Pour moi ? quoique je ne puisse pas aimer qui m'aimerait, je suis trop indolent dans ce moment-ci pour tenter de me faire aimer d'une jeune fille. Et d'ailleurs j'ai un mal de pied qui m'empêche de mettre une chaussure étroite et d'user ainsi de tous mes avantages. Donc, bonsoir !

Guérin ! Il faut pourtant que je lui écrive. J'ai reçu de ses nouvelles ces jours derniers. — Il n'en est encore avec... qu'aux éléments. — Ils correspondent, et pour G... qui ne s'est jamais *peint* à une femme, c'est une excellente occasion de se donner un plaisir très vif dans la jeunesse. Oui ! très vif et même le plus vif de tous. — Mais en séduction, ce n'est qu'un moyen vulgaire, il ne faut jamais se révéler entièrement aux femmes. — On tuerait bientôt l'intérêt.

1er novembre.

Pas mal dormi, mais éveillé plus tôt qu'à l'ordinaire, dès sept heures. — J'ai rêvé de ce pauvre Guérin de retour et en bonne santé. — Que ce rêve ne soit pas qu'un rêve ! mais un présage. — Avec quel plaisir je reverrai notre poète et reprendrai avec lui cette vie commune si longtemps interrompue !

8 novembre.

Ecrit à Guérin qui va mieux, se marie et revient, trois bonnes nouvelles ! — Mon rêve a eu raison ; réponse aux gens qui se piquent de n'être pas superstitieux. — Il paraît que c'est au mois des roses (en May) que notre poète *deviendra époux*. — C'est un revirement de cœur que l'histoire de ce mariage, — Guérin, comme de juste, paraît fort heureux, et moi aussi parce que je crois qu'il a besoin d'un foyer à lui. Il aura le temps de travailler non pour vivre, mais pour penser ou pour retentir.

23 décembre.

Reçu ce matin une lettre de Guérin dont, à mon grand regret, voilà le retour retardé. J'aurais eu un grand plaisir et plus même que du plaisir à le revoir dans les circonstances actuelles qui ne sont pas couleur de rose. Il me parle de ce qu'il appelle son roman, que je trouve doux et heureux et qui ne ressemble guères au mien, lequel a été tout le contraire, avec cette autre différence en plus que sur le sien il peut fonder l'histoire d'une vie agréable, d'un avenir dans ses goûts et de la culture de son talent, tandis que moi je suis réservé à l'isolement et à une vie fragmentée de toutes manières. — Je devais aller voir sa promise demain, mais le temps est à la pluie et je suis souffrant. — Donc, non, si le temps continue à être mauvais.

Février 1838.

Allé chez B... De là chez Guérin qui est revenu, et qui demeure chez sa fiancée, nid charmant où le voilà tapi, sans compter et en attendant l'autre. — Resté à causer jusqu'à

quatre heures avec ces dames. — La jeune fille est plus châtain foncé que je ne pensais. — Remonté avec Guérin jusqu'au Palais-Royal où j'ai pris des livres...

20 mars.

Revenu et rencontré cette bonne enfant de Cœcilia Metella, qui veut à toute force souper avec Guérin, Gaudin et moi. — Nous verrons quand ce pauvre Guérin sera guéri et ferme sur ses jambes de Silène dont il serait si amusant de compromettre l'aplomb encore [1].

27 mars.

Aujourd'hui, je dîne avec V,.., un ancien compagnon de collège, et Mœlibée Guérin, le plus dandy des amoureux de la Nature.

30 mars.

Dîné vite et de poisson chez C... — Allé chez Guérin passer une heure et demie.

31 mars, au soir.

Après déjeuner mis à lire, et sans désemparer, jusqu'à trois heures et demie. — Guérin est venu. — Coiffé en causant avec lui. — Se plaint de faiblesse corporelle ; moi, c'est à l'âme qu'est l'abattement, — un abattement étrange !

3 avril, au soir.

Ah ! oublié de noter que j'ai reçu un pygmée de billet de Guérin qui m'annonce que nous dînerons ensemble to-morrow. — Tant mieux.

5 avril.

Dîné hier chez G... avec Guérin, — un repas gai, bruyant et qui a fini par le plus amusant délire de G... et B... quoique

1. Cette Cœcilia Metella, l'héroïne d'*Amaïdée*, qui joua un certain rôle dans la vie des compagnons de Barbey, semble avoir porté à Guérin « une affection vraie et sérieuse ». Même après son mariage, Maurice prit part à quelques dîners d'amis.

j'eusse mieux aimé causer et faire connaître à Guérino tout ce qu'il y a de talent vrai, loyal, plein de verve et de génie dans Désaugiers, — homme de la taille de Burns, mais non d'un talent du même genre,.. Passai avec G.,. une demi-heure au Boulevard, *notre salon en plein air* dont le plafond est fait d'étoiles.

... Ecrit ceci l'âme oppressée. — Je sors de chez A..., Flore où j'ai commandé le plus charmant des bouquets pour la *promise* de Guérin. — C'est demain l'anniversaire de sa naissance et je dîne avec elle. — Je me couche pour lire. — Bonsoir.

6 avril, minuit et demi.

Couché ! — Ecrit ceci dans mon lit. — C'est la dernière page de ce livre que Guérin a appelé étrange.

[Avril]? Minuit et demi.

(Barbey dîne chez la fiancée de Guérin) : ...Guérin m'a conduit dans sa chambre où il m'a lu divers feuillets du journal de sa sœur. Quelle diction charmante et pleine de traits tellement rêveurs qu'ils semblent profonds ! Quelle distinction d'esprit ! Quelle noble fille ! et que cet esprit est bien femme ! et que cette âme est bien sœur ! et que cette tendre relation de Guérin et d'elle est bien ce qu'elle doit être, la femme disant à l'homme : « Tu sais, mais aime ! J'aime, apprends-moi. » Cela est surtout marqué dans le désir ardemment exprimé de voir Guérin devenir pieux comme elle. Elle n'endoctrine pas, ne prêche pas, elle se rend compte de ce qui est l'obstacle et la supériorité de son frère ; mais elle s'écrie avec de ravissantes intonations : » Ah ! pourquoi ne crois-tu pas ? Ah ! que je voudrais que tu crusses ! etc. » Talent qui ne se doute pas de lui-même, naturel, chef-d'œuvre de perfection... » Mademoiselle de G... [1], pas jolie pendant le dîner, jolie après, avec un teint purifié, reposé les yeux d'un scintillement doux. Qu'est-ce donc que la beauté qui s'efface d'une heure à l'autre pour revenir ? Singulière chose !

1. Il ne s'agit pas d'Eugénie.

21 juin.

A mon retour, j'ai reçu une lettre de Guérin, triste, presque désespérée, et qui n'a trouvé en moi que sympathies et sensations du même genre.

2 juillet.

Couché tard, n'ayant rien mangé de la journée qu'un morceau de sucre et un peu de pain. Ce qui me rappelle que Guérin dîne aujourd'hui chez son *ancienne* charmante[1], son endiablée *Lespinasse*, qu'il frotte le plus qu'il peut de l'autre, par affection et par admiration pour toutes deux. *Oïme !*

27 juillet.

Guérin est venu me prendre. Revenu chez moi avec lui. Causé à bâtons rompus et jamais plus senti ce que c'est que notre *liaison* dans ces moments d'ennui et d'accablement que nous éprouvons tous les deux. Eprouver des moments d'ennui, ce n'est pas trop français, je crois, mais qu'importe ! Au diable tous les esclavages, même celui de la langue ! passons ! — G... et moi, alors, nous sortons de cet état misérable par la moquerie de nous-même et de tout être vivant et même possible. — Voulais le garder à dîner, le monstre, mais m'a impitoyablement refusé malgré le prospectus séducteur du dîner que j'avais à lui offrir. — Donc s'en est allé trouver sa Caro. — Bienheureux lorsqu'il est une femme, au regard éloquent, qui vous accueille quand vous rentrez à la *maison*. Cela me manque à moi. Aussi je deviens égoïste, cruellement égoïste, car cette vieille radoteuse de Bible a raison quand elle dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

29 juillet.

Je voudrais pourtant bien aller voir la fiancée de G[uérin]. Mais c'est si loin ! — N'importe ! elle me chanterait ma romance, et je me trouverais peut-être assez *d'estro* pour faire étinceler son œil bleu-de-lotus en lui débitant mes extrava-

1. Chez Madame ***.

gances ; peut-être cela me soulèverait-il cette froide montagne de plomb qui me pèse au cœur. — Et puis G[uérin] est toujours heureux de me voir, et quand nous sommes ensemble nous sentons *moins* ou *plus* la Vie, je ne sais, mais toujours est-il que le lien d'acier se désagrafe sous les dilatations de la poitrine. — C'est l'ennui qui nous lâche, mais pour nous reprendre et toujours plus fort. Si cette disposition maudite continue, que deviendrons-nous, même avant d'être vieux ? Et par-dessus, s'il nous faut vieillir ? Hein ? voilà une amusante perspective.

2 août,

Vais m'habiller et sortir. — Pour que je n'allasse pas chez Guérin ce soir, il faudrait que la terre manquât sous mes pieds !

3 août.

Levé à huit heures. — Reçu un billet de Guérin... admirable de connaissance de soi-même, de simplicité d'ennui. On ne peint pas le dégoût d'une plus charmante manière, spirituelle dans l'imagination.

15 août.

Reçu une lettre superbe de Guérin, qui insulte son esprit avec son esprit et au nom de son esprit. Qu'il y prenne garde ! Il se mord la queue jusqu'au ventre comme un serpent qui se dévorerait. Quand il parle de son impuissance, il démontre le contraire de ses paroles, qui n'en sont pas moins fort éloquentes, du reste, et d'une grande richesse de mépris.

Dimanche 26 août.

Guérin est venu, causé et discuté avec assez d'action : lui cherchant à me prouver que je ne suis pas ce que je suis, et moi rétablissant les termes.

8 octobre.

Descendu chez Guérin en voiture. — Le temps superbe, mais glacé, comme la Marquise.

Vu Mademoiselle Eugénie de G[uérin] et voici ma première impression. — N'est pas jolie de traits et même pourrait passer

pour laide, si on peut l'être avec une physionomie comme la sienne. Figure tuée par l'âme, — yeux tirés par les combats intérieurs, — un coup d'œil jeté de temps en temps au ciel avec une aspiration infinie ; air et maigreur de martyre, lueur purifiée, mais ardente encore, d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambent plus. — Ne ressemble point à ces femmes qui ont ou se donnent l'air vulgaire d'une victime. Elle, c'est plus beau, c'est un holocauste, — mais tout, tout n'est pas consommé, et *le démon*, comme parle cette pieuse et noble fille, pourrait être encore le plus fort dans cette âme, si le démon se donnait la peine d'être beau, fier, éloquent, passionné, car le *diable de diable* trouverait là à qui parler.

Avec cette physionomie entièrement inconnue à Paris, elle a les manières simples, la voix, l'accent, la phrase brisée, la politesse relevée et pourtant familière de la femme essentiellement *comme il faut*, qualités morales de la noblesse de sang et de race et qui font se ressembler en tout point la femme la plus répandue dans le monde le plus élégant et la pauvre fille qui n'a jamais quitté la petite tourelle de son château de province ; — propres aux mêmes choses toutes les deux, et cela d'emblée et sans noviciat pour la dernière. — Donnez cent mille livres de rente à Mademoiselle de G..., *comme maîtresse de maison* : quelle différence y aura-t-il entre elle et la duchesse de Valombrose ? Aucune, car toutes deux sont providentiellement écloses pour le même rôle social, et pas n'est besoin de ce rôle pour que ceci demeure prouvé. — Que Mademoiselle de G... fasse faire une robe chez Palmyre, et l'on jugera qu'elle n'a jamais quitté le faubourg Saint-Germain.

Sa voix n'a pas le plus léger accent et tranche par sa fraîcheur avec la fatigue et presque l'épuisement de toute sa personne. On est doucement étonné d'entendre cette voix suave et molle sortir de cette gorge maigre et ascète comme l'imagination en prête à Marie d'Egypte et aux saintes femmes du désert, dans la légende. Et cependant n'a pas du tout, avec cela, l'air béat et dévot, et même de dévotion touchante que ne manquerait pas d'avoir une *bourgeoise* qui aurait son âme. — La *patricienne* est encore plus forte que la *chrétienne*, et tout le ciel descendu dans le cœur d'une femme n'efface pas

l'aristocratie puisée aux mamelles de sa mère et les traditions de son berceau !

Ai parlé en faisant effort sur moi-même, car je souffrais *molto* de la chaleur de l'appartement, — *crucior in hac flamma ;* — pas d'éclat, pas de trait, pas de montant, — mais observant et laissant venir. — Cette petite Caro... affilait son œil de colombe en prunelle d'aigle pour voir ce que je pensais de sa belle-sœur.

12 novembre.

(Deux jours avant le mariage civil de Guérin, qui eut lieu le 14 ; la bénédiction religieuse fut donnée le lendemain). Reçu un billet de G. [uérin], fort en humeur contre sa fiancée, oiseau capricieux comme toutes celles de l'espèce. Ai répondu.

Les 14 et 15 novembre.

(Récit du mariage de Guérin. Le 14, Barbey signe le contrat de mariage chez Guérin avant de l'accompagner à la mairie.) Le 15, je rentre à une heure et demie du matin. Guérin est marié. Ai passé mon temps dans les fêtes religieuses et profanes de cette grande journée. – Ai *marchaillé* quatre contredanses, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années. — Le soir, ai manqué Madame P... qui devait venir à ce bal, — par conséquent *Vexed and desapointed*... La femme de Guérin remarquablement jolie, l'air *comme il faut*, et naturelle, en plus, comme on ne l'est pas à Paris. — Le vin de madère était excellemment bon. Bon soir !

30 novembre.

Dîné, après avoir attendu G... qui m'a écrit et qui va, ce soir, au concert avec sa sœur. M'invite, comme il dit avec son charme habituel, à aller les trouver sous les *lueurs* et dans l'harmonie, mais je ne puis ; je suis écrasé de travail et mon esprit réclame une nourriture que je ne peux plus, grâce à mes occupations actuelles, lui donner aussi bien qu'autrefois.

2 décembre.

Après dîner, allé chez Guérin, que je n'avais presque vu depuis son mariage. Sa femme d'un petit air *femme* qui est

fort drôle et fort joli ; — quelle singulière et puissante modification dans ces vies-là, que de..... (Les Guérin donnent un bal).

9 janvier 1839.

Dîné chez G. en famille avec Mademoiselle D... contrefaite et laide, d'une physionomie plus douce que d'*usage* parmi les bossus. — Le dîner bon, cordial et gai. La femme de Guérin jolie et gracieuse sans arrière-pensée. Pour elle, la défiance est l'écueil de la grâce, surtout vis-à-vis de moi. Je suis son rival, *idéal*, bien entendu, dans je ne dis pas le cœur, mais l'esprit de son mari, qui l'a plus passionné (cet esprit) que le cœur même. — Restés à causer, G. et moi, pendant qu'eux jouaient et faisaient mille folies.

17 janvier au soir.

Hier, je rentrai trop tard pour noter. J'étais allé à la soirée de Madame L. R... Il y avait assez de monde, quelques jeunes et jolis visages parmi lesquels brillait d'une lueur douce celui de la femme de Guérin, massacrant tous les cœurs avec le poignard de ses cheveux, — charmante coiffure !

Une lettre à Trébutien du 18 décembre 1854 explique cette allusion.

Le mot poignard est pris non au figuré, mais au propre. Cette coiffure était indienne. Une torsade à la grecque sur le sommet de la tête et un petit poignard, aigu comme une lame de couleuvre, fixant la torsade et la traversant. Cette arme et ce symbole de meurtre au-dessous de deux yeux doux comme ceux d'une tourterelle bleue des bords du Gange était d'un charme singulier. Si Guérin était le poète, bien souvent sa femme, naïvement, était la Poésie. Elle se faisait des poèmes autour d'elle avec des méandres de mousseline qu'elle avait l'art de draper, de renfler, de canneler, grande artiste en plis et en renflements aériens ! La brise, l'air, n'impriment pas des formes et des ondulations, des flexions tremblantes et plus molles à une bulle de savon qui flotte et qui va se dissoudre, que cette petite femme aux tissus légers de son pays dans

lesquels elle roulait son petit corps svelte, et si gentiment s'embabouinait[1].

Empruntons maintenant à Guérin lui-même deux témoignages, encore inconnus. Le premier respire l'allégresse, par contre le second jette une lumière singulièrement pénible sur les épreuves morales qui, s'ajoutant aux souffrances physiques, vinrent l'accabler à son foyer même, dans les derniers mois de sa carrière. Tout commentaire serait superflu. Qu'on en juge par cette lettre vibrante reçue par d'Aurevilly et qui est restée en dehors des publications, faites récemment, de l'admirable correspondance adressée par Guérin à l'auteur de l'*Ensorcelée*. Quel document navrant ! On ne le lira pas sans un véritable serrement de cœur. Commençons, comme le veut la date, par la note joyeuse.

Paris, 18 février 1838.

Ne crains rien, chère Eugénie, je suis à Paris, il est vrai, dans ce mauvais air dont tu me parles, au milieu des tentations les plus perfides pour une santé encore ébranlée comme la mienne, mais au milieu de ces dangers j'occupe un asile sûr, une retraite impénétrable à tous maux, une espèce de serre chaude où le tempérament le plus délicat doit prospérer et fleurir. J'étais descendu à l'hôtel de la rue du Port-Mahon avec le dessein de me rapprocher du faubourg Saint-Germain

1. Ces extraits comprennent tous les passages qui concernent Guérin ou G[uérin] avec certitude. J'en ai laissé de côté plusieurs fort curieux, parce que l'initiale G. ne me paraissait pas pouvoir être identifiée avec une sûreté complète : par ex. *V. Memorandum*, 1836-1838, p. 288, etc. Sur les sentiments de Maurice à l'égard de Caro, lire ses lettres à d'Aurevilly (3 février 1838 et 27 mai 1839).

aussitôt que je le pourrais. Cinq jours se passèrent et chaque soir c'était une véritable douleur de se séparer pour aller au loin à travers le froid chercher un gîte glacé, lorsqu'on avisa qu'il y avait dans la maison, dans une aile séparée, une petite chambre, une logette, suffisante pour un garçon comme moi qui ne traîne pas grand équipage. Sur le champ elle fut louée, meublée, ornée, garnie de tout ce qui peut faire aimer un intérieur d'étroite mesure. Tout le menu détail des attentions fines se trouve dans cette cellule : tapis, nattes, flacons, provisions de sucre, enfin un oreiller rose de la main de Caro, pour le charme de mes rêves : c'est dans ce retrait parfumé que ma seigneurie vous écrit, assez semblable à un favori des fées.

Voilà plus de quinze jours que je suis arrivé et (grande marque de sagesse) je n'ai pas encore mis le bout du pied dans le monde. Il ne dépendrait pourtant que de mon caprice d'aller montrer ma tête ronde (je me suis fait tondre comme un puritain) dans mes salons d'autrefois ; mais, adieu les caprices ; ils ne sont plus écoutés ou plutôt ils ont délogé, laissant la place à un esprit de constance et de recueillement dont je suis moi-même tout édifié. Entre ma tante et ma fiancée, mes soirées se passent, douces et promptes et sans autre incident fâcheux que le coup redouté de dix heures qui sonne notre séparation. Tu vois que je me range sans trop regimber à des habitudes meilleures, et j'espère que j'en recevrai des compliments même de la part de Mimin [1].

Hors mes amis intimes, Raynaud et M. Buquet, je n'ai vu personne. Nouveau saint, je vis dans le monde comme n'y étant pas, et je puis, au milieu de Babylone, dater mes lettres de la solitude. Je ne te donnerai donc d'autres nouvelles cette fois que celles de mes amis les plus proches. M. d'Aurevilly est encore souffrant ; il me prie de t'exprimer ses remercîments pour le souvenir de la *poire*. Hélas ! c'était la seule qui fût gâtée, mais cela n'ôte rien à la valeur qu'il y attache, et il n'attend qu'un peu de répit dans son mal pour te marquer lui-même sa reconnaissance.

Autre bulletin de malade. J'ai trouvé les enfants de Ray-

1. Sa sœur Marie qu'il appelle d'ordinaire Mimi,

naud avec la fièvre scarlatine. Eugénie est guérie, mais le petit Auguste (Maurice maintenant[1]) a donné de grandes inquiétudes. Il va un peu mieux aujourd'hui et paraît être hors d'affaire.

Quelques jours après mon arrivée, j'ai présenté Raynaud à Mademoiselle Martin. Depuis, la maladie des enfants d'une part et, de l'autre, de cruelles engelures qui ne font qu'une plaie de ces charmants petits pieds que tu sais, ont empêché tout échange de visites.

La maladie et les souffrances jouent un grand rôle dans tout ce que je viens de dire ; j'aime à penser que vous êtes plus heureux au Cayla et que papa devient de plus en plus content de ses jambes.

J'ai mis dans la boîte au jabot de la poudre dentifrice et une brosse pour vous, ma belle, et un peigne destiné à figurer sur le chef-d'œuvre de Mimi. *Je veux* qu'on s'en serve tous les jours.

Mille tendresses à tout le monde. Je t'aime et t'embrasse.

M^ce^ DE GUÉRIN.

Jeudi 25, après-midi, (avril 1839.)

A JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Nulle théorie n'est plus belle que celle de la volonté et les fragments d'application qu'on en trouve çà et là m'ont toujours ravi d'admiration. Mais les théories sont des images roses dans leur région élevée ; plus près de terre les choses changent fort, je veux dire que les théories souffrent beaucoup dans la réalité, et qu'aucune ne peut être appliquée sans subir de grands retranchements. *Ceci posé*, je dis que le plan de conduite envers ma tante, que vous m'avez développé hier au soir, est très beau, et très sage ; c'est tout un poëme à la gloire

1. Maurice Raynaud, le futur médecin, auteur de la remarquable étude qui garde encore aujourd'hui toute sa valeur : *Les Médecins au temps de Molière*, filleul de Maurice.

de la volonté, mais ce plan n'est pas exécutable dans les magnifiques proportions que vous lui avez données. Vous m'avez montré à moi-même porté par ma victoire dans les inaccessibles régions du calme, charmé par la paix intérieure, enfin habitant ce que les anciens appelaient *sapientium templa serena.* Le champ où ma volonté doit s'évertuer est trop petit, et le combat lui-même trop misérable pour ces grandes récompenses. Voici, tout bien mesuré, ce que je puis faire de plus héroïque pour ma tante : vous savez dans quels termes j'étais avec elle avant mon mariage. Causer à mon corps défendant, mais enfin *(sic)* tant bien que mal causer, et même une façon de rire ; ne pas quitter la place comme je fais aujourd'hui à la vue de son ombre seulement ; habitude du visage triste, sévère et contenue. Voilà ce que j'étais avec ma tante dans un un temps où elle ne se plaignait pas de moi ; que puis-je faire de mieux que de reprendre ces antécédens peu à peu et par momens ? Même je ne dois pas faire davantage. Après ce qui s'est vu, se mettre à vouloir dépasser le passé, et le meilleur du passé, ce serait, je crois, pousser le jeu trop loin, et jouer une trop manifeste comédie. Imaginez-vous me voir avec ma mine étique et tout l'ensemble de mes grâces, contrefaisant le jeune neveu dévoué, caressant, baisant, bouchonnant cette grosse femme dont la familiarité se répandrait bientôt en mots grossiers ou impurs comme un ivrogne qu'on embrasse et qui vous envoie au visage des bouffées de son vin. En conscience et même en conscience de délicatesse, je ne dois rien de plus ni au bonheur de ma femme ni à moi-même, que de reprendre mon ancienne façon de vie qui était celle d'un homme naturellement sérieux, réservé, un peu triste et, à l'occasion, se déridant de son mieux. Je redeviendrai ce que j'ai toujours été à leurs yeux *(sic)* ; cela vaut mieux que de créer à grands frais un nouveau personnage. Tout cela étant donné, je me trouverai peut-être un peu moins mal, mais tous *(sic)* nerfs mis à part, ma condition sera toujours misérable. Il y a un mal radical et sans remède dans ma position. Si le mariage fait, ma tante m'eût exposé l'état de la maison et m'eût dit : tout ceci maintenant vous intéresse autant que moi ; aidez-moi dans la conduite du ménage, que vos ordres soient mes

ordres et que les miens soient les vôtres, que chacun dispose librement de ce qui appartient à tous ; si elle m'eût délicatement revêtu de cette autorité qui revient à tout homme par le titre de mari ; si enfin elle eût fait ce qu'inspire un cœur, même ordinaire, en pareille occasion, ma vie serait aisée et bien des difficultés seraient levées. Mais je n'ai pas cessé d'être à ses yeux le précepteur de Charles. Elle m'a dit, un jour, en pleine table, depuis mon mariage, et fort sérieusement, en parlant du maître de musique qu'elle voulait inviter à dîner : « *Vous savez, Maurice, combien je fais cas de tous les maîtres de mon neveu.* » Je n'ai gagné qu'un titre de plus : celui de *mâle* légitime de sa nièce. Grâce à ces fonctions je mange, je bois, j'ai une chambre et un lit dans la maison. Je vous jure que c'est l'exacte vérité et que je n'ai pas remarqué de sa part l'ombre d'un égard depuis que sa nièce est devenue Madame de Guérin. Cette pudeur de demander de l'argent, il faut que je l'essuie toutes les fois que je veux sortir avec cent sous dans ma poche : j'adresse la requête à Caroline, qui l'adresse à sa tante. C'est une profonde misère, mon ami, et pis qu'une misère, car cela ressemble, en vérité, à quelque chose... que l'on voit par le monde, où les rôles de la main qui donne et de la main qui reçoit sont renversés. Quel remède à cela ? Il n'y en a point. Il faudrait tout briser *(sic)* pour prendre dans la maison le pied que je devrais y avoir, et ici Caro m'arrête : il faudrait en venir à une séparation, chose facile pour moi, mais pour elle, ce serait je ne sais quel désespoir. Vous voyez qu'il n'y a plus seulement des nerfs malades chez moi.

On voit assez quel changement poignant s'était accompli dans les rapports du poète avec la tante de sa femme. Quel chemin parcouru depuis les premières lettres écrites à Mademoiselle Martin-Laforêt pendant la période qui précéda les fiançailles ! Une telle situation dut enlever toute joie durable à l'âme fière et délicate qu'était Maurice. Cette souffrance

de tous les instants dut encore contribuer à altérer davantage sa sérénité.

Pour juger de la maturité que Guérin avait conquise à partir de 1835, nous possédons, en dehors de ses poèmes, les plus précieuses données, grâce à la série de ses lettres à d'Aurevilly, publiées en 1894 et une seconde fois tout récemment. Chose étrange, cette correspondance, dont l'ensemble forme un pur chef-d'œuvre et que tant d'éminents connaisseurs, depuis George Sand, avaient louée et célébrée comme un joyau sans prix, a passé complètement inaperçue. Les quelques extraits publiés en 1840 avaient suscité l'admiration la plus vive ; quand les textes complets parurent dans *La Quinzaine,* personne, que nous sachions, n'en parla. Et cependant, est-il dans notre littérature beaucoup de pages où la mélancolie romantique se soit épanchée avec plus de puissance et de sincérité ?

« Le ciel de ce soir est digne de la Grèce. Que faisons-nous pendant ces belles fêtes de la lumière et de l'air ? Je suis inquiet et ne sais trop à quoi me dévouer. Ces longs jours paisibles ne me communiquent pas le calme. Le soleil et la pureté de l'étendue me font venir toutes sortes d'étranges pensées dont mon esprit s'irrite. L'infini se découvre davantage et les limites sont plus cruelles. Que sais-je enfin ? Je ne vous répèterai pas mes ennuis ; c'est une vieille ballade dont je vous ai bercé jusqu'au sommeil.

« J'ai songé aujourd'hui au petit usage que nous faisons de nos jours : je ne parle pas de l'ambition ; c'est dans ce temps chose si vulgaire et les gens sont travaillés de rêves si ridicules qu'il faut se glorifier dans sa paresse et se faire, au milieu de tant d'esprits éclatants, une auréole d'obscurité. Je veux dire que nous vivons fort chrétiennement, usant de ce monde

conformément au précepte de saint Paul, et plus tourmentés par notre imagination que ne l'était Tantale par la fraîcheur de l'eau qui irritait sa lèvre et le charmant coloris des fruits qui fuyaient sa faim. J'ai tout l'air ici de mettre la vie dans les jouissances, et je ne m'en défendrai pas trop, le tout, bien entendu, dans les intérêts de notre immortel esprit et pour son service bien compris, car, disait Sheridan, si la pensée est lente à venir, un verre de bon vin la stimule, et quand elle est venue, un verre de bon vin la récompense. Ah ! oui, n'en déplaise aux spiritualistes et partant à moi-même, un verre de bon vin est l'âme de notre âme et vaut mieux pour le profit intérieur que toutes les chansons dont on nous repaît. Mais je parle comme un hôte du caveau, moi qui voulais dire simplement que la vie de notre temps vaut à peine une libation. » (10 juillet 1838.)

Terminons par deux effusions aux puissantes images empruntées à la même correspondance et qui nous font comprendre encore mieux les souffrances et l'extraordinaire acuité de sa pensée. C'est le moment ou, après avoir lu avec une admiration passionnée les lettres de Mademoiselle de Lespinasse, il songe à écrire une sorte de roman vécu sous ce titre : *Lettres de *** à une femme restée son amie*, sans doute sa propre histoire. Quel rêve étrange et audacieux ! Mais il y renonce bientôt.

« Je ne tirerai jamais rien de bon de ce maudit cerveau où cependant, j'en suis bien sûr, loge quelque chose qui n'est pas sans prix. C'est la destinée de la perle dans l'huître au fond de l'Océan. Combien, et de la plus belle eau, qui ne seront jamais tirées à la lumière ! »

« Le bien-être dans l'irritation ! Dans cet état il me semble que je ne puis comparer ma pensée (c'est presque fou) qu'à un feu du ciel qui frémit à l'horizon entre deux mondes. »

Enfin, après avoir entendu une symphonie, il fait cette confession :

« Ma tête est dégarnie de fantômes que les sons y avaient assemblés, Virgile, Le Poussin, Claude Lorrain, et de plus doux encore : je suis rentré dans ma solitude.

« Vous savez ce que j'aime dans ma pensée, sous quelles préoccupations je me plais à placer mon esprit : la vie étendue sous les campagnes, des sens tirés au gré de ma fantaisie du nombre infini des apparences, des rapports menés d'un objet à l'autre non par le raisonnement mais par le caprice ou je ne sais quel instinct ; enfin, comme ce berger qui voyait les eaux courir dans l'épaisseur du sol comme il eût fait à travers le cristal le plus pur, mon imagination est attentive à mille scènes qui se passent, dit-elle, sous l'impénétrabilité de la matière. La symphonie d'hier n'a-t-elle pas chanté tout cela ? mais sur ce large fleuve chacun pouvait lancer son navire et le voir voguer les voiles pleines. » (7 juin.)

Et cette analyse du secret de sa nature :

« Froid et enthousiaste ; examen et imagination. Pas de beauté humaine vivante qui ait échappé aux redites après la chaleur du premier regard. Découverte immanquable de quelque attitude, mouvement de traits, geste ou façon, qui désenchante et gâte tout l'idéal. La beauté se dément toujours par quelque endroit. Courte admiration, amour impossible. Esprit mécontent, disposition à la satire triste et amère, dominée par un amour et une puissance extraordinaire pour l'idéal. Chutes subites de l'enthousiasme ou de la gaîté par des traits connus de moi seul. »

CONCLUSION

En commençant ces études, il y a un an, nous exprimions le vœu de voir apparaître au jour les œuvres et les lettres de Maurice de Guérin qui demeurent cachées à tous les regards. Nous renouvelons cet appel, au moment de clore notre volume, avec la certitude de servir ainsi la cause des lettres françaises. Des écrivains éminents nous ont fait connaître avec quelle conviction ardente ils s'associaient à ce souhait. Une édition complète et définitive : voilà l'entreprise que les fervents de Guérin doivent désormais chercher à faire aboutir. Puisse notre livre, grâce au nombre de textes inédits et inconnus qu'il renferme, contribuer à la préparer et à la rendre nécessaire! Il faudrait joindre à ce travail la composition d'un *Livre d'Or,* contenant les témoignages et jugements dont « ce malade de l'infini » a été l'objet de la part de tant de penseurs et d'écrivains. Un tel recueil permettrait d'apprécier l'influence exercée par Maurice sur les générations littéraires qui ont suivi. Les textes des *Memoranda* et de la correspondance générale de d'Aurevilly y trou-

veraient une place toute naturelle. L'union des deux amis se perpétuerait ainsi sous la forme que l'auteur de *l'Ensorcelée* — dont le monument vient d'être inauguré à Saint-Sauveur — eût le plus souhaitée. On y trouverait ce jugement : « Oui, ce qui distingue Guérin, c'est la compréhension intime et extérieure de la Nature. Il la tient par les deux côtés ; il en voit le relief, il le moule, il l'éclaire, il l'anime, il le splendifie, mais il voit le dessous, il voit le dedans. Il a la mysticité de la nature et le positivisme de ses phénomènes. Peintre et poète, il en est l'artiste, il en est l'amant, il en est le maître, il en est l'esclave, il en est l'enfant, il en est le roi. Il se panthéise presque en elle... C'est elle qui le fait boire entre ses deux lèvres, pures et farouches, et coucher chastement entre ses deux seins immortels. »

On y lirait aussi des vers trop peu connus d'Amédée Renée :

Doux frère d'Ariel, dont l'âme fut choisie
Dans les souffles de l'air et les rayons du jour,
Poète frissonnant, d'où vient ta poésie ?
Amant si plein de flamme où s'en va ton amour ?..

Dans la vie où tes pas erraient à l'aventure
Des cœurs se sont trouvés, des bras se sont ouverts.
Avec tous tes désirs, tu passais au travers
De leurs embrassements pour revoir la nature.

Lui dis-tu le secret de tes vagues tourmens ?
La Circé ténébreuse au moins te comprend-elle ?
Que ses philtres sont forts ! Ah ! la sourde immortelle
En des troubles cruels abîme ses amants !

Ce grand Tout nous écrase, il échappe, il obsède,
Tout amour veut atteindre au but de ses ardeurs ;
Mais toi, que trouves-tu ? qu'est-ce que tu possède
Quand tu répands ton âme au sein des profondeurs ?

Malade d'infini, qui t'épuise aux obstacles,
Et poursuis de si loin la fuite des oiseaux,
Tu te laisses ravir à tous ces beaux spectacles,
Comme Hylas entraîné par les glissantes eaux.

Ta poésie est là ; mais Dieu fit-il le monde
Pour que l'homme à le voir se consume en désir ?
Cette nature a-t-elle un cœur qui nous réponde ?
Et toi, lui trouves-tu des flancs pour la saisir ?

O des flots et des nuits grandes voix solennelles !
Longs éblouissemens de l'aurore et du jour !
Caps et rochers, gardiens des vagues éternelles,
Ses témoins et ses dieux, saviez-vous son amour ?

Dans vos pièges trompeurs, vous qui prenez les âmes
Sans vous associer à leurs émotions,
Oh ! c'est vous qu'il aimait avec toutes les flammes
Et les réalités de nos affections.

Devant cette nature enivrante, aimantée,
Il se courbe éperdu, négligeant son chemin ;
Mais, de son piédestal, jamais la Galatée
Ne l'a fait relever d'un signe de sa main.

Ni Claude, tout baigné de lumière dorée,
Ni Poussin, tout pensif sous les grands horizons,
Aucun de tes amans, ô nature adorée !
Ne but à plus longs traits tes magiques poisons !

Sources, fleuves, forêts, ô crêtes sourcilleuses !
Magnifique univers, puissances merveilleuses,
Qui dans le Pan immense allez vous fondre tous !
S'il a tant souhaité s'y perdre comme vous,

Maintenant qu'il s'y plonge et qu'il s'en rassasie :
Sur les ailes des vents qu'il voyage à son tour !
Y puisse-t-il encor goûter sa poésie !
Y puisse-t-il enfin étancher son amour !

O Guérin, le jour viendra sans doute où tu cesseras d'être l'adorateur solitaire des puissances merveilleuses qui vont se fondre dans le Pan immense. Les hommes, las des déformations multiples, les unes inutiles, les autres sacrilèges, qu'ils infligent à la Nature, se tourneront, à ta suite, vers « la Grande Déesse, vers la Galatée immortelle, sur son piédestal gigantesque » ; ce jour-là, ils salueront en toi le prophète, le précurseur, presque le martyr d'une foi sublime et méconnue, et ton nom sera béni par la foule qui l'ignore encore.

NOTES ADDITIONNELLES

I

La famille de Maurice et d'Eugénie est aujourd'hui représentée par Monsieur et Madame Mazuc de Guérin, qui, comme on l'a vu, habitent toujours le château du Cayla. Marié le 22 novembre 1864, avec Mademoiselle Caroline de Guérin, fille de M. et de Madame Erembert de Guérin, M. Mazuc, originaire d'une très ancienne famille du Quercy, a été autorisé à porter le nom de Mazuc de Guérin, en vertu d'un décret (1875) et d'un jugement (1876). De ce mariage sont nés deux enfants : un fils, actuellement avocat à Marseille, et une fille mariée à M. de Combarieu du Grès. — Au moment où s'achève l'impression de ce livre, nous apprenons que M. Mazuc de Guérin est décédé en mars 1910.

Parmi tant de pages sur les Guérin que je n'ai pu énumérer, je dois signaler celles de l'*Edinburgh Review*, juillet 1864, et surtout de Charles Marelle, *Eugénie et Maurice de Guérin : Discours lu aux conférences publiques de la Société pour l'étude des langues modernes à Berlin*, étude peu connue et très pénétrante, qui renferme un parallèle fort intéressant du frère et de la sœur. « Maurice est essentiellement contemplatif et passif. Eugénie avec le même penchant à la contemplation, est essentiellement active et riche d'initiative et de volonté. Maurice se laisse aller, *devenir*, porter voluptueusement par la vie ; il suit l'attrait du moment, en véritable enfant de la nature, mais en enfant insatiable, curieux de tous les mystères et rêvant toujours à ce qu'il ne peut comprendre. Eugénie prend la vie en chrétienne, comme une tâche sacrée, dont il faudra rendre compte ; elle voit en tout le devoir et cherche partout le salut. Du reste, tout plaisir permis la trouve sensible ; mais elle jouit de tout sans appuyer, en regardant toujours plus haut. » Il étudie en Guérin, l'enfant du siècle : « Lui aussi, il souffre de la grande maladie du siècle, la mélancolie universelle, le *Weltschmerz*. » Je crois qu'il n'a pas vu juste en

voyant en Maurice un représentant attardé d'un état d'âme et d'une génération poétique « aujourd'hui sur le déclin, sinon totalement disparus. » La cause de ses souffrances morales est tout autre. Il faut la chercher, semble-t-il, dans le don prodigieux que j'ai essayé de définir. Je rappelle que Sainte-Beuve comparant Maurice écrivain avec Lamennais, n'hésite pas à donner la palme au premier : « Dans cette maison (La Chênaie) de silence et de paix, un jeune homme obscur, timide, que La Mennais, distrait par ses visions sociales apocalyptiques, ne distingua jamais des autres, à qui il ne supposait que des facultés très ordinaires, et qui dans ce même temps où le Maître forgeait sur son enclume ces foudres qu'on appelle *les Paroles d'un Croyant*, écrivait — lui, — des pages intimes beaucoup plus naturelles, plus fraîches, — tranchons le mot, plus belles —, et faites pour toucher à jamais les âmes éprises de cette vie universelle qui s'exhale, se respire au sein des bois, au bord des mers. » Aux yeux de Sainte-Beuve, Guérin a éprouvé un sentiment de la nature « non pas tant des détails que de l'ensemble et de l'universalité sacrée, sentiment de l'origine des choses et du principe souverain de la vie. » — — Lamartine dans ses *Entretiens de Littérature* (88e à 90e, avril à juin 1863) consacrés à Eugénie, exalte cette dernière aux dépens de son frère. Le parallèle prouve que s'il avait étudié avec admiration les confidences d'Eugénie, il connaissait fort peu les écrits de Maurice.

II

AUGUSTE CHOPIN.

D'après des renseignements précis que j'ai reçus du regretté Victor Egger, Auguste Chopin, né en 1811, mort en 1844, fut avocat, pour la forme sans doute. Poète à ses heures, mais surtout amateur de belles lettres, homme de cœur et excellent ami, Chopin se lia tout particulièrement avec l'helléniste Egger. La *Notice sur Emile Egger* par Anatole Bailly, Orléans, 1886 (extr. des *Bulletins de la Soc. arch. et hist. de l'Orléanais*) parle de lui (pp. 19, 28, 53, 54), avec des détails qui expli-

quent le culte qu'on professait à l'égard de Chopin dans la famille Egger. Après sa mort, Emile Egger publia un petit volume de vers dont Chopin « avait lu d'un œil mourant les dernières épreuves ». Anonyme et non mis dans le commerce, ce volume est intitulé : « Au coin du feu. Vers dédiés à mes amis. Paris. Imprimerie de Crapelet, rue de Vaugirard, n° 9, janvier 1844. »

Ces vers, remarque mon correspondant, sont très médiocres, à l'exception de la pièce « A un papillon », jeu de rimes et de rythme fort bien réussi qui pourrait figurer dans une anthologie. Parmi les autres il y a ce quatrain :

XXXIX. A George Sand, après avoir lu sa Notice sur feu George (*sic*) de Guérin, l'auteur du *Centaure*.

Merci, car le voilà sur son char de victoire !
Merci, car à son front, Sand, vous avez ôté,
Pour y poser soudain l'auréole de gloire,
L'auréole d'obscurité !

Une note fort utile apprend au lecteur que ces derniers mots figuraient dans une lettre de Guérin citée par G. Sand dans son article. M. Victor Egger croyait se rappeler, en outre, que Chopin avait porté à G. Sand le *Centaure* et les autres documents qui figurent dans l'article de 1840.

III

LA CONVERSATION ET LE GÉNIE LITTÉRAIRE DE GUÉRIN

George Guérin ne fut ni ambitieux, ni cupide, ni vain. Ses lettres confidentielles, intimes et sublimes révélations à son ami le plus cher (d'Aurevilly) montrent une résignation portée jusqu'à l'indifférence, en tout ce qui touche à la gloire éphémère des lettres. « Il portait dans le monde (c'est ce même ami qui parle) une élégance parfaite, des manières pleines de noblesse et un langage exquis, ne jetait pas d'éclat, n'avait pas de trait, mais quelque chose de doux, de fin et de charmant que je n'ai vu qu'à lui, et dont l'effet était irrésistible. Il aimait extrêmement la conversation, et quand il rencontrait par

hasard des gens qui savaient causer, il s'animait et jouissait de ce qu'ils disaient, comme il jouissait de la musique, des parfums et de la lumière. » C'était une de ces âmes froissées par la réalité commune, tendrement éprises du beau et du vrai, douloureusement indignées contre leur propre insuffisance à le découvrir, vouées en un mot à ces mystérieuses souffrances dont René, Obermann et Werther offrent sous des faces différentes le résumé poétique. Les quinze lettres de G. de Guérin que nous avons entre les mains sont une monodie non moins belle et non moins touchante que les plus beaux poèmes psychologiques destinés et livrés à la publicité. Pour nous, elles ont un caractère plus sacré encore, car c'est le secret d'une tristesse naïve, sans draperies, sans spectateurs et sans art ; et il y a là une poésie naturelle, une grandeur instinctive, une élévation de style et d'idées, auxquelles n'arrivent pas les œuvres écrites en vue du public et retouchées sur les épreuves d'imprimerie. Nous en citerons plusieurs fragments, regrettant beaucoup que leur caractère confidentiel ne nous permette pas de les transcrire en entier. On n'y trouverait pas un détail de l'intimité la plus délicate à révéler, qui ne fût senti et présenté avec grandeur et poésie. Ce sont peut-être ces détails que, comme artiste, nous regrettons le plus de passer sous silence... Au risque de passer pour pédant, nous n'hésiterons pas à dire qu'il faut lire deux et même trois fois *le Centaure* pour en apprécier les beautés, la nouveauté de la forme, l'originalité non abrupte et sauvage, mais raisonnée et voulue, de la phrase, de l'image, de l'expression et du contour. On y verra une persistance laborieuse pour resserrer dans les termes poétiques les plus élevés et les plus concis une idée vaste, profonde et mystérieuse comme ce monde primitif à demi épanoui dans sa fraîcheur matinale, à demi assoupi encore dans le placenta divin. C'est en cela que la nature de ce petit chef-d'œuvre nous semble différer essentiellement de la manière de M. Ballanche qui, à défaut de termes poétiques, n'hésite pas à employer les termes philosophiques modernes, et aussi de Chénier, qui ne songe qu'à reproduire l'élégance, la pureté et comme la beauté sculpturale des Grecs... Guérin a dû, avant tout, obéir à son sentiment personnel, à son entraînement prononcé et l'on peut dire

passionné vers les secrets de la nature. Il ne l'a point aimée en poète seulement, il l'a idolâtrée. Il a été panthéiste à la manière de Gœthe sans le savoir, et peut-être s'est-il assez peu soucié des Grecs, peut-être n'a-t-il vu en eux que les dépositaires des mythes sacrés de Cybèle, sans trop se demander si leurs poètes avaient le don de la chanter mieux que lui. Son ambition n'est pas tant de la décrire ni de la comprendre, et les derniers versets du *Centaure* révèlent assez le tourment d'une ardente imagination qui ne se contente pas des mots et des images, mais qui interroge avec ferveur les mystères de la création... Il veut savoir, il veut surprendre et saisir le sens caché des signes divins imprimés sur la face de la terre ; mais il n'a embrassé que des nuages, et son âme s'est brisée dans cette étreinte au-dessus des forces humaines. C'est être déjà bien grand que d'avoir entrepris comme un vrai Titan d'escalader l'Olympe et de détrôner Jupiter. » G. Sand donne en note une longue et curieuse lettre de Sainte-Beuve, censé « un vieux ami de province », que je regrette bien de ne pouvoir reproduire. En voici le début : « Cette ébauche du Centaure me frappe surtout comme exprimant le sentiment grec grandiose, primitif, retrouvé et un peu *refait* à distance par une sorte de réflexion poétique et philosophique. Ce sentiment-là, par rapport à la Grèce, ne se retrouve dans la littérature française que depuis l'époque moderne... » Et le critique présente en trois pages l'histoire de ce sentiment à travers les âges.

(Art. de G. Sand dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1840.)

IV

LETTRES DE B. D'AUREVILLY A TRÉBUTIEN

1er novembre 1850.

Ne dites pas que vous n'avez que les *germes de toutes choses*. C'est ce que disait Guérin aussi, qui vous avait deviné et à qui vous avez couvé des pensées d'art dans la tête, cette Ruche d'or d'où toutes les abeilles de l'Attique allaient s'envoler, quand

il a fallu mourir ! Guérin ne se trouvait, comme vous, que le Germe des choses ; il se voyait comme vous dans un miroir renversé. Vous êtes tous deux les victimes de l'idéal parce que vous n'êtes jamais au niveau de votre conception.

14 septembre 1847.

Vous ne croyez pas en vous. Vous n'osez pas avec vous-même, et la paresse trouve son compte dans la croyance au néant dont elle engourdit la douleur. *Guérin* avait été comme vous. Il ne croyait pas à son génie. J'ai vingt lettres de lui, vingt billets écrits avec le plus pur sang de sa pensée, plus précieux que le sang de ses veines ouvertes et coulant plus douloureusement, dans lesquels il s'insulte dans toutes ses facultés et se proclame une impuissance ! Cela m'a fait, depuis, comprendre que les plus grands saints se crussent les plus grands pécheurs.

Mau vanté pas ta galantéa
(de tu quand mau [illegible] cluict)
~~de la~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ [illegible] vainqueur

d'Espagne un jour de Viéda [illegible]
Car il perdra et l'aurait l'homme

dans le vallon de notre audabude
un vieux chrétien ~~[illegible]~~ contenant aux valeurs
il y régna durant [illegible] a la vue [illegible]
lui [illegible] la ~~[illegible]~~ et l'homme [illegible]

écriture de Maurice pour Miss Taylor

AUTOGRAPHE DE MAURICE DE GUÉRIN.

APPENDICES

I. — Articles de Guérin.

MARTIN DE GALLARDON[1]

Il était dans la Beauce un laboureur nommé Martin, homme simple et naïf dans sa foi, comme étaient les patriarches. La religion en s'emparant de cette âme l'avait dégagée des affections matérielles qui dominent exclusivement, chez les hommes pauvres et grossiers, les cœurs fermés à la foi, et avait spiritualisé une vie que le travail courbait vers la terre ; car le Christianisme imprime un mouvement d'ascension aux existences les plus pesantes ; et qui pourrait calculer son action merveilleuse et secrète sur les âmes ?

Le 15 janvier 1816, Martin travaillait seul dans son champ. Soudain un homme se pose devant lui comme s'il eût surgi du sein de la terre ou s'y fût abattu dans un vol invisible. Martin lève les yeux et voit un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, aux cheveux blonds et bouclés, aux yeux bleus, au teint calme et serein, mais empreint de si merveilleux reflets qu'il semblait servir de voile à une substance lumineuse. Martin le voit et tressaille : il ne sait s'il a devant

1. On connaît cette histoire qui fit, en son temps, couler pas mal d'encre. Voir. par ex. : Silvy (L.), *Relation concernant les événements qui sont arrivés au laboureur de la Beauce, dans les premiers mois de 1816*. Paris, 1817, in-8° de 86 pages. Autre édition en 1831. Le nom de Silvy est cher, on le sait, à tous les amis de Port-Royal. Au moment où Guérin écrivit ce morceau, empreint de quelque naïveté, — et peut-être aussi le suivant, il restait encore sous l'influence de convictions religieuses qui ne tardèrent pas à subir la crise décisive que nous avons racontée. Il faut voir dans ces pages, selon les vraisemblances, un des premiers écrits de Guérin.

lui un messager céleste ou un esprit des ténèbres, car les démons revêtent souvent des formes ravissantes.

Cet homme dit à Martin : « Allez trouver le roi et dites-lui que le génie du mal se relève, qu'il aiguise les poignards et que les trônes les mieux affermis reçoivent d'invisibles ébranlements, parce que les rois ont mis leur appui dans des bras de chair et qu'ils laissent s'éteindre dans le désordre de la corruption la foi qui sauve. »

Et l'apparition était immobile pendant ce discours, mais ses gestes accompagnaient ses paroles et sa voix avait une douceur que n'a pas la voix humaine.

Martin lui répondit : « D'où vient que je suis choisi pour une pareille mission, moi qui puis à peine m'expliquer ? Allez vous-même trouver le roi, puisque vous en savez si long. » — « Ce n'est pas moi qui irai, répondit l'inconnu, ce sera vous ; faites attention à ce que je vous dis, et vous ferez tout ce que je vous commande. »

Après ces paroles, les pieds de l'étranger paru[rent] s'élever de terre, et il s'éleva à quelque hauteur, bercé dans les airs qui semblaient le soutenir avec une merveilleuse élasticité. On eût dit le tableau de la Transfiguration. Les formes du gracieux fantôme s'effacèrent insensiblement à mesure qu'il montait, et bientôt il s'évapora dans l'azur du ciel. Martin resta quelque temps la bouche béante, et les yeux immobiles, dans une sorte d'extase mêlée de terreur, et il ne pouvait détourner ses regards du ciel.

Martin confia à son curé cette apparition et ses terreurs secrètes, et celui-ci crut le tranquilliser en rejetant tout sur son imagination. Cependant les apparitions se renouvelaient, et Martin, flottant entre l'inspiration divine et l'incrédulité humaine, reculait toujours devant sa mission.

Une nuit, Martin descendit dans sa cave ; l'homme aérien était là et pour donner à Martin la foi de sa mission, il ouvre ses vêtements, et le souterrain est soudain inondé de lumière, comme le fut la prison de saint Pierre lorsque des anges descendirent du ciel pour briser ses fers. Martin crut voir un Dieu et il fut épouvanté jusqu'au fond de l'âme. Cependant ce n'était qu'un pâle rayon : jugez du reste.

Vaincu par cette invincible obsession, Martin se résolut à

accomplir sa mission. Il est présenté à l'Évêque de son diocèse et au préfet de son département, et les hommes accablaient Martin de questions perfides et tentaient son intelligence pour le convaincre de folie. Mais alors sa langue devenait savante et il confondait les docteurs.

Enfin Martin est appelé à Paris et la police le prend par la main pour l'y conduire, Avant son départ, l'apparition se présente et lui dit : « Je suis l'archange Raphaël, ange très célèbre auprès de Dieu : tu auras à traverser bien des épreuves avant d'arriver jusqu'au roi et ton âme est bien faible : je viens lui donner la force, touche cette main et tu puiseras dans ce contact une invincible énergie. » L'ange tendit sa main et Martin la toucha... Oh ! je ne dirai pas ce qu'il éprouva, car qui peut savoir tout ce qu'il y a dans le contact d'un ange, qui peut comprendre les mystères de volupté et de ravissement qu'il renferme, lorsque la passion et jusqu'à l'ombre de l'attouchement d'une main humaine ébranle l'âme de plaisir

Martin arrivé à Paris fut livré aux médecins afin que sa raison qu'on croyait malade fût guérie. Il fut réputé pour insensé et relégué parmi les insensés. Martin, à Charenton, eut à subir la plus cruelle épreuve, celle de la dérision, mais son rapprochement avec les fous ne servit qu'à faire ressortir la plénitude de son intelligence et il parut enfin, après avoir épuisé toutes les [épreuves] de l'incrédulité humaine, en présence du roi. Autrefois les hommes de Dieu avaient un accès plus facile auprès des monarques. Un prophète se présenta à David et lui dit : « Il y avait un homme qui convoita la femme de son voisin et qui la lui enleva, un homme qui voulut cimenter l'adultère par le sang et se rendit homicide, un homme qui se complut dans ses pensées, se trouva fier d'être roi et brava Dieu par son orgueil. Et cet homme c'est toi. »

Martin salua le roi, comme on salue son voisin et l'entretien mystérieux commença. On dit que Louis voulut toucher la main qui avait *touché celle de l'ange*. Il croyait peut-être qu'elle avait gardé quelque parfum divin, quelque empreinte de la vertu qui sortait de l'ange. Ainsi les amants gardent précieusement et pressent sur leur sein ce qui a appartenu à l'objet aimé, comme s'il avait laissé une émanation, quelque chose de lui, à une chose insensible. Pour moi, je n'aime

rien tant que de poser [ma] main sur une place encore chaude de l'attouchement d'une main chérie.

A la fin de l'entretien, Louis s'écria : « Martin ne me trahissez pas ! ce secret est entre Dieu, vous et moi. » Quel était ce secret ? Je ne sais, mais Louis pleura et Martin aussi.

On dit que dans le carrefour d'une forêt, Monsieur, frère de Louis XVI, tira sur le roi. Monsieur prit-il son frère pour un cerf ou pour un roi ? c'est encore ce que je ne sais pas. Tout ce que je puis dire c'est qu'il le manqua.

Une femme fut en grande faveur à la cour de Louis XVIII et sa fortune s'accrut rapidement. A quoi faut-il l'attribuer ? Les uns disent à sa beauté, les autres racontent l'histoire suivante : Madame du Cayla était l'amie de Madame la marquise de Favras dont le mari avait été à la chasse du carrefour et fut pendu par la suite, malgré la protection de Monsieur dont il se croyait le favori. Madame du Cayla, qui sans doute étudiait l'histoire, pria Madame de Favras de lui prêter ses papiers relatifs à l'histoire de la révolution. Elle les obtint et se rendit chez le roi qui brûla ces papiers en disant : « Vous me sauvez l'honneur. » Comment l'aurait-il perdu ? C'est ce que je ne sais pas.

Un horrible assassinat épouvanta [Rodez] et toute la France. Fualdez fut égorgé au couteau. Les égorgeurs étaient ses débiteurs, dit-on ; on dit aussi que Fualdès avait été en correspondance avec le marquis de Favras et que ses assassins enlevèrent des papiers dans son cabinet. Le fait matériel de l'assassinat a été constaté : demandez à M. de Bonald ce qu'il pense du fait moral.

Une grande rumeur court depuis quelque temps en France. On prétend que Louis XVII n'est pas sorti mort de l'antre de Simon.

Et maintenant comprenez.

Copié sur [l']autographe de l'auteur, autographe illisible en plusieurs endroits, ce qui fait qu'il s'est peut-être glissé quelques erreurs dans cette copie. — A revoir sur le manuscrit. (Note de la main de Chopin.)

LA CHAPELLE EXPIATOIRE

En 1793, le cimetière de la Madeleine était le plus voisin de la place de la Révolution : il y a pour aller de l'une à l'autre, à peine un quart d'heure de chemin. A cause de ce voisinage il s'établit entre la place et le cimetière une voie fatale, sanglante, comme entre deux loups qui hurlent et qui s'appellent dans la nuit quand l'un d'eux a rencontré sa proie. Ainsi qu'au temps de la fenaison, du pré à la grange, il se creusa une ornière profonde qui partait de la place et aboutissait au cimetière ; c'était là que les terribles faucheurs entassaient l'herbe de la journée. Le 21 janvier de cette année même, un corps y fut apporté et descendu dans une large fosse, plié et comme accroupi sur lui-même. Quelque chose de plus dévorant que le ver du tombeau l'y attendait : une couche de chaux vive et fumante était préparée pour réduire en poudre dans le plus bref délai les restes de Louis Seize. L'espèce de fatalité qui le poursuivait ne fut pas assouvie par la mort ; elle suivit son cadavre comme une hyène et se précipita dans sa tombe pour dévorer ses os. Les factieux d'alors donnèrent une effroyable parodie des funérailles des rois barbares. Un chef de horde, Hun ou Goth, venait-il à mourir ? On massacrait quelques centaines de ses esclaves ; et la horde entière tournait en rond autour de l'immense tombeau, se balafrant le visage et poussant de longs cris sauvages. Louis Seize fut couché au milieu des siens tués au 10 août, et nombre de ses serviteurs le suivirent de près comme pour doubler les rangs de cette garde funèbre. Quant au reste du rite barbare, il fut aussi observé de point en point ; car 93 n'apparaît-il pas comme la ronde furieuse d'une nation courant autour d'un tombeau, en se tailladant largement le visage et jetant des clameurs inouïes ? Après moins d'un an, le cimetière de la Madeleine ouvrit une autre grande fosse à côté de Louis Seize ; c'était pour la reine qui rejoignait le roi après quelques mois d'absence. Marie-Antoinette fut aussi ensevelie dans la chaux vive, ce suaire dévorant. Le lieu de la tombe de Madame Elisabeth est demeuré douteux, entre la Madeleine et Pic-Pus.

M. Ducloseaux, propriétaire du terrain du cimetière, épia les fossoyeurs, et quand tout fut fini, il alla sur les tombes du Roi et de la Reine placer un signe qui pût les faire reconnaître un jour. Il planta sur chacune un pied d'if qu'il arrosa et cultiva longtemps. Autrefois, on détourna le cours d'un fleuve pour creuser un tombeau et y enfouir un roi. Le roi enterré, le fleuve rentra dans son lit, et tous ceux qui avaient travaillé à cet ouvrage furent égorgés pour la sûreté du secret ! Que de peine inutile ! On eût dû, sans autre forme, porter nuitamment ce roi dans un cimetière, le couvrir de terre ni plus ni moins que le commun des morts. Assurément le secret fût demeuré tout aussi impénétrable. Sans la pieuse précaution de M. Ducloseaux, qui eût pu démêler les cendres de Louis Seize et de Marie-Antoinette parmi tant de cendres ? En 1815, on fouilla aux places marquées et l'on trouva, à l'endroit du Roi, quelques ossements et comme un mélange de poussière d'homme et de chaux ; à celui de la Reine, la même chose, et de plus une boucle de cheveux et une jarretière. Saint-Denys reçut dans ses caveaux ces débris qui n'avaient reposé que vingt-et-un ans sous le gazon des tombes[1], et l'ombre d'un if qui ne s'élevait pas beaucoup au-dessus de l'herbe, leur tenait lieu de tout monument.

Louis XVIII a ordonné, sur les deux tombes du cimetière de la Madeleine, un grand mausolée qui porte une chapelle à son chevet, pour que la prière, qui n'oublie jamais les morts, s'y trouve sans cesse agenouillée, tâchant de purifier avec les larmes, et sinon avec la rosée du ciel qu'elle appelle, ce cimetière ensanglanté. Ce monument, dont MM. Fontaine et Percier ont mutuellement tracé le plan, est d'un style assez remarquable, et, chose surprenante aujourd'hui, conforme à sa destination religieuse et funéraire. Ce n'est pas qu'il laisse beaucoup de peine à l'imagination pour inventer une physionomie de tombeau encore plus grave et plus affligée ; mais toujours est-il qu'il s'avance un peu dans la pensée du deuil et la poésie de la mort ; ses pierres respirent quelque chose, et expriment, sinon hautement, du moins à demi-voix, les soupirs du tombeau.

1. Le texte porte « reposé vingt-et-un ans que sous le gazon des tombes ».

Les deux galeries latérales qui joignent le vestibule du monument avec la chapelle, sont, à mon gré, la partie la plus remarquable de l'édifice. Cette série de cintres, graves et mornes, surmontés de saillies presque à angle aigu portant des sabliers en cimier, présentent un profil vraiment original. Il y a de ces rapprochements du lourd et du grêle, de ces entrelacemens de formes contrastantes, de ces chocs de lignes d'où jaillissent des harmonies étranges, des beautés inusitées, et qui apparaissent comme des caractères mystérieux ou les découpures de la couronne de la mort. Chaque cintre couvre un cénotaphe scellé dans le mur et dont la plaque de marbre devait présenter les noms des victimes du 10 août. Pour aller du vestibule à la chapelle, on traverse une terrasse en plein air qui n'est qu'un grand entassement de toutes les poussières du cimetière. Au pied de cette chapelle s'est évanouie la bonne inspiration qui jusque-là avait animé les architectes. C'est ici proprement la tête du tombeau, le reste n'en est que le torse ; ici l'expression triste répandue dans l'attitude des membres devait se ramasser, doubler de puissance, devenir suppliante, mystérieuse, se spiritualiser, s'exulter. C'est au visage de l'homme que l'expression des sentiments de l'âme se concentre et s'idéalise. La face d'un homme agité de passions fières et triomphantes est un soleil : je regrette que les architectes l'aient oublié en construisant la tête du monument, le lieu destiné à loger la prière qui est l'âme de ce tombeau. Il est vrai qu'à l'extérieur la coupole de l'oratoire est assez lourde et affaissée, et les trois saillies de chapelle qu'elle porte à ses flancs, la chargent assez fort pour qu'il y ait dans son maintien de la tristesse et de l'accablement. Mais je pense que l'imagination des architectes aurait pu facilement monter vers une [forme] moins banale et de physionomie plus expressive que la coupole. Et qui peut savoir aujourd'hui ce qui demeure à l'ombre de la coupole ? Aux Invalides, elle couvre Dieu, de vieux soldats et de vieux drapeaux ; au Panthéon, la mémoire des grands hommes ; à la halle au blé, des sacs de farine. — Malheureusement l'intérieur de la chapelle pèche encore plus que le dehors. Ce petit oratoire est tout reluisant d'or, de cuivre et de marbre. D'élégantes moulures, de belles sculptures en relief serpentent çà et là tout autour : la coupole est

toute fleurie de rosaces. L'ensemble est frais, poli, délicat et d'un art exquis. A droite et à gauche, deux socles, portant écrits en lettres d'or les testaments du Roi et de la Reine, attendent (peut-être vainement) deux groupes de M. Bosio : Louis XVI et l'abbé Edgeworth, et Marie-Antoinette soutenue par la Religion. La chapelle est desservie par deux aumôniers.

Comment s'expliquer la pensée qui a élevé sur une tombe un oratoire sans emblème de deuil, tout inondé de lumière et coiffé d'une coupole qui est un véritable chapeau de fleurs ? Serait-ce un symbole ? La prière ne s'emmaillotte pas de crêpes, elle ne va pas s'accroupir sur le pavé et sangloter profondément comme la douleur humaine dont l'humeur est farouche et solitaire. La prière a l'instinct du ciel, sitôt éveillée elle y vole. C'est un oiseau mélodieux qui va faire sa plainte au sein de la lumière et de la sérénité. Cette interprétation me paraît d'autant plus *nouvelle* qu'il y a au-dessous de cet oratoire si gai, si resplendissant, et dans les profondeurs, une étroite chapelle toute nue, toute austère et désolée, dont l'autel lugubre est posé à l'entrée même de la tombe de Louis Seize. La douleur humaine serait là ; la douleur chrétienne et la prière au-dessus.

Dans l'épaisseur des murs qui supportent l'oratoire supérieur, on a mis des ossements de toutes les victimes qui furent inhumées au cimetière de la Madeleine. Il y a là des débris d'hommes de tous les partis ; c'est une fusion, un pêle-mêle de cendres qui déconcertent l'imagination. — Avez-vous ouï dire qu'on ait entendu dans les entrailles de cet ossuaire des tressaillements et comme un bruit d'ossements qui combattaient entre eux ? — Ils sont devenus frères, ils dorment paisiblement les uns sur les autres, comme les grains de blé dans le grenier. — Ces ossements s'appellent-ils Girondins, Montagnards, Royalistes ? Tous n'ont plus qu'un nom, il n'y a plus là que des ossements d'hommes. Prenons exemple de la cendre des morts : cessons d'être les serviteurs de telle ou telle haine pour devenir les hommes de l'humanité !

J'ai déjà dit que le corps du bâtiment vaut mieux que la tête ; j'ajouterai que le dehors vaut mieux que le dedans.

Les formes de ce grand sépulcre sont atteintes de tristesse, le cœur ne l'est pas. Et je ne parle pas seulement de la cha-

pelle, qui, en dépit de la symbolique interprétation que j'ai donnée, ne cessera pas sans doute, grâce à son élégance, de faire, pour beaucoup, l'étrange effet d'un pieux boudoir posé sur une tombe. Mais j'ai aussi en vue le dedans des galeries latérales, qui admettent trop de jour par leurs cintres ouverts sans mesure et sans égard de la poésie intérieure des tombeaux, qui demande des scènes mélancoliques d'ombre et de lumière. La nature venait ici à l'aide des artistes. Le terrain du cimetière était marécageux et si bien détrempé qu'on a dû bâtir sur pilotis. Mais la moiteur n'a pas laissé de s'élever du creux des fondations, en rampant le long des pierres, et a imprégné les parties basses de l'édifice de son haleine épaisse et froide. Des moisissures vertes germent sur les parois ; l'opiniâtre fécondité d'un terrain gras et regorgeant de sucs, perce à travers la pierre dont chaque pore a donné passage à une tête de mousse. Or il me paraît que si les architectes avaient obscurci ces galeries, la nature, de son côté, ayant revêtu leur nudité de draperies de mousse comme d'un velours lugubre, et même fait suinter des larmes qui sillonnent les murs et auraient lui au demi-jour, le visiteur eût été saisi en marchant sous ces voûtes d'une grande impression de deuil mêlé d'effroi, et se fût imaginé parcourir une galerie du palais de la mort.

Le monument couvre une partie de l'ancien cimetière ; il n'a laissé de vide qu'une partie étendue sur le devant, et deux allées sur les côtés. Une rangée de cyprès d'une assez belle venue, suit de tous ses contours l'enceinte qui embrasse le tout. Ces pyramides touffues qui vivent autour de ce tombeau, balancent leurs cimes au moindre vent, et rendent un murmure qui circule comme le bourdonnement du prêtre récitant les paroles funèbres autour d'un défunt. C'est la prière de la nature qui prie aussi sur les morts. Je voudrais bien qu'un voyageur nous racontât comment siffle le vent des tropiques dans la longue chevelure du saule de Ste-Hélène.

Le soir, qui nous apporte du ciel toutes sortes d'harmonies, répand sur le monument de Louis Seize un deuil céleste qui rehausse et spiritualise la tristesse grossière et lourde des pierres du tombeau. Si l'horizon est sans nuages et le

crépuscule assez vif, la dureté des formes s'émousse et sur toutes les crêtes et saillies court une lueur bleuâtre, qui change les lignes de l'édifice, si fermes, si arrêtées durant le jour, en linéaments vagues et doux. Les contours de ce monument funèbre s'évanouissent dans le crépuscule, comme pour nous enseigner que l'élan suprême de nos pensées les plus lugubres, et de nos plus mortelles douleurs, doit s'élever et se perdre dans les nobles clartés d'une espérance céleste.

Le jour ne trouble guère le silence et le recueillement de ce lieu. Le dimanche seul y attire un petit concours de fidèles qui viennent entendre la messe des aumôniers. Le reste de la semaine, le tombeau voit seulement quelques rares passagers qui traversent sans s'arrêter, et de tout petits enfants du voisinage que leurs mères mènent sous son ombre pour y essayer les premiers pas.

(*L'Université catholique*, 1834, février, p. 21.)

II. — Quelques lettres inédites de Guérin.

Cette lettre date de son arrivée à Paris (à 14 ans).

Paris, 6 octobre 1824.

Mes très chères Sœurs,

Je suis installé au collège[1] et bientôt je serai parisien. Mais j'aurai beau le devenir que je ne vous oublierai jamais. Mon éloignement ne fera qu'augmenter l'amour que j'ai pour vous (s'il peut l'être), c'est tout à la fois une douleur et un plaisir de penser à vous : une douleur parce que je suis séparé de vous pour longtemps, et un plaisir parce que je sais que vous pensez aussi à moi. Voilà toute ma consolation de ces premiers jours où je m'ennuie un peu, car c'est le sort de tous les nouveaux. Que je serais content si je pouvais vous revoir l'année prochaine ! Quelle serait ma joie en vous embrassant, mais il n'y a pas de plaisir sans épine. Vous connaissez aussi bien que moi cette épine, c'est qu'il y en a pour longtemps. Vous ne tarderez pas à recevoir quelque petit cadeau de moi qui ne sera peut-être que la plus petite expression de l'amour et de l'attachement que je vous porte : faites une embrassade à Erembert ; dites-lui que je l'aime autant que vous et qu'il soit persuadé de mon sincère attachement pour lui, avec lequel e suis votre très attaché frère.

Maurice de Guérin.

1. Stanislas.

Paris, 28 octobre 1824.

Ma chère Eugénie,

Si jamais j'ai été heureux, si dans ma vie j'ai ressenti quelque plaisir, cela a été en lisant ta lettre, qui certainement ne m'a pas fait moins de plaisir que ne t'en a fait la mienne. Je vais, selon tes vœux, te faire la description de Paris. Je ne pourrais t'exprimer quel fut mon étonnement lorsque j'arrivai. Je me croyais transporté dans un nouveau monde. Ce n'est que voitures, que chevaux, que gens qui vont, qui viennent, un bruit à casser la tête. Enfin je puis t'assurer que Boileau n'a pas exagéré dans la satire des embarras de Paris. Combien de fois de nouveaux Guenauds ne m'ont-ils pas éclaboussé ; combien de fois ne me suis-je pas arrêté des heures entières pour laisser passer les charrettes. En ne considérant Paris que sous ce rapport, c'est une ville insupportable. Le premier jour, je vis les Tuileries et le Musée royal. C'est une salle où il y en a deux ou trois cents comme celle du Cayla. Dans la première sont les statues parmi lesquelles on remarque la statue équestre de Henri IV qui a servi de modèle à celle qui est sur le Pont-Neuf. Ensuite viennent les tableaux dont je ne me sens pas la force de te faire la description. Je fus voir ensuite le jardin des plantes. J'ai vu là toute espèce d'animaux, des cerfs, des chevreuils, des autruches, des mouffles, des aigles, des singes, des biches, des cygnes d'une blancheur à éblouir, un énorme éléphant. J'ai vu aussi l'ours Martin, des ours de Sibérie, un superbe lion. J'ai vu ensuite les plus beaux édifices : Sainte-Geneviève, Saint-Sulpice, le dôme des Invalides, le pont d'Austerlitz qui est de fer. Reste encore à voir beaucoup de choses, entre autres le Cabinet d'histoire naturelle. Du reste j'ai vu et j'ai été au pied de la fameuse colonne qui est au milieu d'une place superbe. J'ai vu la façade du Louvre et les dehors de l'appartement du roi et du duc de Bordeaux. Tout cela est fort beau à voir, mais je l'aurais vu avec bien plus de plaisir si j'eusse pu le voir avec toi ; en admirant toutes ces merveilles je me disais : Eugénie est dans les bois et moi je suis ici..... cette idée empoisonnait le plaisir que je ressentais.

Je te prie de m'envoyer par Armand d'Huteau, tes cheveux ainsi que ceux de Mimi que j'oubliai de prendre à mon départ. Fais-le, je t'en prie, ils me rappelleront toujours à ton souvenir, quoique je n'aie pas besoin de ça pour penser à toi, et je dirai en les voyant : Voilà les cheveux de *tuio*. Et peut-être que *tuio* considère à présent les miens. Adieu, ma chère Eugénie, sois persuadée que je t'aime toujours.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Paris, janvier 1828.

A son Père.

..... Sept ans se sont écoulés depuis que je suis sorti de la maison paternelle et que je n'ai eu le bonheur de vous embrasser au premier jour de l'an ; quel changement, quelle révolution dans les idées et dans la raison opèrent ces années qui sont comme le passage de l'enfance à l'adolescence ! C'est alors qu'on commence à regretter ce premier âge de la vie, où par une heureuse imprévoyance l'enfant renfermé dans le moment présent ne va pas réveiller dans le passé des souvenirs cruels ou se créer des maux dans l'avenir ; il n'a pas encore franchi l'horizon qui borne sa vue, une inquiète curiosité ne le porte pas à s'informer de ce qu'il y a au delà, et il est heureux parce qu'il ne connaît que ceux qu'il aime et dont il est aimé. Mais, étrange bizarrerie de l'homme ! ou plutôt fatale destinée qui l'a condamné au malheur ! quand il est heureux, l ignore son bonheur, et ce n'est que lorsque les premières atteintes de la douleur l'avertissent qu'il s'est enfui, qu'il l'aperçoit, mais déjà loin de lui, et qu'il fait des efforts pour ressaisir ce qui lui a échappé pour toujours. Telle est, mon cher papa, la situation de l'homme lorsqu'aux premières ueurs de la raison naissante, il commence à voir les choses sous leur véritable jour ; peu à peu l'illusion de l'enfance se dissipe, les décorations changent, les personnages ne sont plus les mêmes, et il se trouve transporté comme par enchantement dans un pays inconnu et sur un nouveau théâtre où il faut qu'il fasse un nouvel apprentissage de la vie. Voilà, mon cher papa, ce que j'ai à peu près éprouvé depuis que je vous ai

quitté ; telle est l'histoire de mes sentiments qui ont dû être aussi les vôtres quand vous étiez à l'âge où je suis. Dans ce moment critique, votre sagesse ne vous a pas abandonné, elle vous a soutenu dans ce nouveau chemin de la vie où l'on grimpe plutôt qu'on ne marche ; puisse-t-elle aussi m'accompagner dans ce pénible voyage. Puissè-je dans la recherche du bonheur, comme Télémaque cherchant Ulysse, être accompagné de Minerve, et soutenir dignement comme lui le nom et les vertus de mon père ; puissè-je aussi après avoir erré sur la terre et la mer, après avoir visité les cours des rois, après avoir admiré les merveilles des pays étrangers, et avoir échappé aux périls de l'île de Calypso comme aux dangers de la guerre, puissè-je regagner mon humble Ithaque, revoir les poiriers de Laërte et reconnaître mon père chez le fidèle Eumée ! Voilà, j'espère, mon cher papa, assez de raisonnements et de philosophie ; il est temps d'en venir au fait ; car je crois que pour vous dire que je vous aime, j'ai fait comme Petit-Jean qui pour en venir au chapon commençait par dire :

Quand je vois le soleil et quand je vois la lune....

Et il me semble vous entendre dire : Quand aura-t-il tout vu ? Voyons maintenant ce qui est important et nécessaire. Je n'entrerai pas dans de grands détails sur ma santé, je vous dirai en un mot qu'elle est toujours florissante. Quant à la classe, je suis, vous savez, en rhétorique, j'y tiens le même rang que dans les précédentes, c'est-à-dire dans les six premiers.

(Extrait.)

---

7 août 1828.

Mes chères Sœurs,

Je pourrais vous reprocher la même chose qu'à papa, mais je n'ai pas aujourd'hui le dessein de vous gronder ; je veux vous écrire comme quelqu'un qui vous aime bien et qui ne vous a pas écrit depuis longtems et qui ne vous a pas vues depuis 4 ans. Oui, voilà 4 ans que je suis ici, et ces [années] m'ont fait faire plus de progrès dans la vie que les 14 ans que j'avais lorsque je suis parti ; mais pardonnez-moi, j'allais vous

faire des réflexions à l'infini, car j'ai toujours le malheur d'oublier qu'une lettre n'est pas un traité de morale, mais une conversation gaie et vive où l'on dit ce qui peut désennuyer et amuser le lecteur. Mais d'un autre côté, comme je suis peu versé dans le monde, et que la vie régulière et retirée du collège ne me met pas dans le cas d'éprouver ces accidents singuliers, ces aventures plaisantes qu'on rencontre si souvent dans la société, je ne puis guère vous faire part que des réflexions qui m'occupent. Je pourrais à la vérité vous faire part des événements politiques, mais sans doute je ne vous apprendrais rien de nouveau. Et quand même vous n'en seriez pas instruits, à quoi bon vous attrister en vous apprenant tout ce qui afflige les gens de bien ? Je reviens donc à moi et je ne sortirai pas du petit monde que je me suis créé et dans lequel je voyage tous les jours. Vous pouvez d'autant mieux vous figurer ce que c'est que ce petit monde, que vous vivez comme moi dans la solitude ; mais avec cette différence que je fais quelquefois des excursions dans le monde où s'agitent les hommes et que j'en rapporte des vues, des réflexions que ne peut pas vous offrir la vue journalière des champs et des bois. Mais si, d'un côté, j'ai l'avantage de pouvoir étudier les hommes sur ce théâtre où chacun joue son rôle avec plus ou moins d'habileté, si je puis contempler à la fois les deux extrêmes de l'humanité, depuis le mendiant assis au coin de la borne et présentant son écuelle jusqu'au souverain traînant après lui toute la pompe de la grandeur, je suis privé d'une jouissance qui me semble bien préférable, c'est celle que présente le spectacle de la nature que vous avez tous les jours sous les yeux. Ici je ne la vois que défigurée par l'art qui s'efforce en vain de l'imiter, et qui l'enlaidit en voulant la plier à ses caprices. Mais vraiment je serais bien ingrat si je ne vous envoyais de Paris que ces tristes réflexions ; il faut que je vous donne un gage de mon amitié pour mille que j'ai reçus de vous. Je vous envoie par M. Raynaud un poëte assez analogue à mon caractère et mes réflexions et qui le sera aussi, je crois, aux vôtres ; veuillez donc bien, mes chères sœurs, accepter l'offre que je vous fais des « Méditations poétiques » de Lamartine et le garder comme un souvenir de mon amitié et de ma reconnaissance.

M. de G.

Paris, 26 décembre 1830.

A sa Famille.

Nous achevons une longue et orageuse semaine, en attendant dans le tremblement l'époque du grand procès ; elle est arrivée et l'événement n'a que trop justifié la crainte universelle. Les ministres furent transportés de Vincennes au Luxembourg sans que le moindre désordre se manifestât sur leur passage ; et à ce sujet « le Temps » félicitait le peuple de Paris de son attitude calme et digne de lui. Or, à l'heure où les ministres entrèrent dans la ville, le peuple était encore au lit. C'était sans contredit l'attitude la plus calme, je n'oserais pas ajouter que c'est la plus digne de lui. Pendant les débats, l'attention publique fut absorbée par le haut intérêt de cette grande cause ; tous les journaux couvrirent leurs colonnes de la relation des séances de la cour des Pairs. Chose remarquable, tous ces ennemis acharnés et impitoyables des accusés n'ont pas pu se défendre d'un intérêt et d'une émotion plus forts que leur haine, vaincus qu'ils étaient par l'éloquence et la grandeur d'âme que les accusés ont déployées dans leur défense. Peut-on voir rien de plus beau, de plus éloquent, de plus sublime que le discours de M. de Martignac ? Cet homme s'est immortalisé autant par son noble caractère que par son beau talent. Qu'elle était touchante, qu'elle allait au cœur cette apologie de M. de Peyronnet, prononcée par lui-même avec tant de grandeur, de délicatesse et de sensibilité ; elle a arraché des larmes à ses juges, et M. de Martignac a caché son visage dans ses deux mains pour pleurer. Ce que vous ne savez pas peut-être, c'est que MM. de Martignac et de Peyronnet ont été camarades de collège et qu'ils ont parcouru ensemble la carrière du barreau. Les dissensions politiques les avaient séparés, mais le malheur les réunit et ils se retrouvent devant un tribunal suprême, l'un accusé, l'autre défenseur. Enfin M. de Polignac lui-même a été admiré ; il a prononcé un discours pathétique et les journaux libéraux n'ont pu refuser des éloges à cette âme pure, dévouée, qui a tout sacrifié à la fidélité. Vous connaissez l'arrêt qui a été pro-

noncé ; l'histoire jugera s'il était digne de la cour des pairs de transiger entre la conscience et la peur. Dès la veille du jour où l'arrêt fut rendu, une foule immense s'était portée aux environs du Luxembourg, vociférant des cris de mort et de sang : la garde nationale environnait le palais, l'arme au bras, et résistait par sa masse immobile et son inébranlable fermeté ; elle contint ainsi le peuple jusqu'au jour. Alors un bruit circule : deux des ministres sont, dit-on, condamnés ; le peuple est content, il aura du sang, et tandis qu'il est tout préoccupé de son horrible joie, une voiture emporte rapidement les ministres au donjon de Vincennes. Mais le véritable arrêt ne tarda pas à être connu, et on apprit en même temps que les victimes étaient en sûreté. On s'attendait à ce que le peuple témoignerait avec violence son mécontentement d'avoir été ainsi désappointé et qu'il ne pousserait pas plus loin ses efforts, voyant qu'ils seraient impuissants, mais il n'en fut pas ainsi. L'émeute prit au contraire un caractère plus grave et l'on vit alors manifestement que le procès des ministres n'était que l'occasion et non le but des agitations. Ces Messieurs ne voulaient rien moins que renverser le gouvernement pour nous donner : république ou anarchie, je ne sais quoi ? Pendant trois jours et trois nuits, ils nous ont tenus dans l'alarme, nous comptions toujours nous éveiller avec quelque nouvelle constitution, mais, grâce à la garde nationale, tout est rentré dans le calme : Paris était devenu comme un camp immense. Chaque place, chaque carrefour était converti en bivouac : on aurait dit d'une place assiégée. Le bruit avait couru que les écoles polytechnique, de droit, de médecine, etc... devaient se joindre aux insurgés : pour démentir cette inculpation, elles ont formé une immense colonne et ont parcouru les rues, leur carte au chapeau, criant : Vive la liberté et l'ordre public. Cette démonstration a décidé la victoire. Et le lendemain tout était fini. Mais à peine sorti d'un danger, le gouvernement s'est jeté dans un autre. Comme au temps où l'on sauvait 15 fois la patrie en 13 jours, il a fallu voter des remercîments à la garde nationale ; c'était déjà bien assez. Voilà M. Lafitte qui propose d'en voter aussi aux écoles : opposition ; les écoles ont fait des conditions : « Non, dit M. Lafitte, je puis le garantir » ; soit : et les remercîments

sont votés. Les écoles apprennent cela : elles avaient fait des conditions et affiché des proclamations injurieuses à la chambre des députés. Elles se réunissent dans le Panthéon pour renouveler leur adhésion à ces proclamations et répudier les remercîments de la chambre dans laquelle, disent-ils, ils ne trouvent pas la France. Ils devaient se porter hier sur la chambre des députés pour la faire sauter ; ils se sont contentés d'aller chez Lafayette pour le complimenter sur sa démission de commandant général des gardes nationales. Ce personnage venait en effet de la donner ainsi que Dupont de l'Eure, Odilon Barrot, Treillard et tous les chefs du parti mouvement. Tout cela va renforcer l'opposition au gouvernement. Les deux chambres sont perdues. On méprise les pairs ; on ne veut pas des députés. Voilà où nous en sommes. D'un jour à l'autre nous pouvons être révolutionnés. Vous pensez bien que je me tiens en dehors de tous ces mouvements. Auguste est de la garde nationale. Hier, il reçut ordre de se tenir prêt à partir au premier coup de tambour. Telle est notre vie à Paris. Nous sommes toujours sur le qui-vive. Qui sait ce que nous amènera l'année qui va commencer ? Il ne faut pas y penser. Savez-vous que Gustave est sous-diacre ? Quel courage de s'engager par le temps qui court !

A Mademoiselle Eugénie de Guérin,
au Cayla, par Gaillac *(Tarn)*.

La Chênaie, 29 avril 1833.

Que je te conte une course délicieuse[1]. Cazalès est venu voir sa mère à Rennes, il a poussé jusqu'à la Chênaie. C'était vers le 15, je crois. Après quelques jours, il a parlé d'aller voir la mer à Saint-Malo ; j'ai demandé à M. Féli la permission de l'accompagner, il me l'a permis et vers une heure après-midi, nous nous sommes mis en route à pied, par un beau soleil et un vent frais. Nous avions cinq lieues à faire, mais nous en

1. Voir le *Journal*, p. 28 et suiv.

avions peu de souci ; cinq lieues avec le printemps, un ami et la mer au bout, c'est un délassement plutôt qu'une fatigue. Bref nous voilà en chemin gais et dispos, prompts à la marche, et plus encore à la causerie. Quand on se trouve deux à cheminer, pas trop distants par l'âge et très rapprochés par la pente de l'âme et la tendance des études, on se dit bien des choses, et l'on trouve un grand charme à les dire. C'est ce qui nous est arrivé. D'un bout à l'autre du chemin nous avons laissé derrière nous une traînée de paroles que je serais enchanté de retrouver, s'il m'arrive de repasser par cette route ; mais le vent aura tout emporté, et d'ailleurs ce bonheur ne se rencontre pas deux fois. Sur les sept heures à la nuit tombante, nous nous trouvâmes en face de Saint-Malo, vrai nid d'oiseaux de mer, posé sur une roche qui devient une île à la marée haute. Nous y arrivâmes par la plage, à la faveur de la marée basse. Nous choisîmes un hôtel d'où l'on a vue sur l'Océan, et pour la première fois de ma vie, je m'endormis ayant la mer à deux cents pas de mon lit et sous le charme de la grande merveille. Le lendemain, à la pointe de l'aube, nous étions sur la grève, regardant les flots sans rien dire, mais n'en pensant pas moins, car cela fait penser beaucoup. Après avoir suffisamment contemplé, nous prîmes une petite embarcation qui remontait la Rance jusqu'à Dinan, emportant beaucoup de joie et une grande dévotion à l'Océan. Cazalès est non seulement un garçon plein de talent, mais une bonne et belle âme s'il en fut. Ce voyage trop court me l'a fait connaître mieux que je n'avais pu le faire jusque là et m'a donné lieu d'apprécier son excellent caractère. Il est fort impatient de voir Philibert.

La suite de la lettre a été publiée, (éd. p. 183-186) jusqu'à ces mots : au courant de la pensée, voilà tout. *Ce qui suit est inédit :*

Papa me demande ce que nos Messieurs pensent de la duchesse de Berry. Ils pensent que le fait de sa grossesse est malheureusement vrai et qu'il n'est plus possible de se soustraire à cette évidence ; ils déplorent son sort, ils détestent la brutalité du gouvernement, et ils s'en remettent à la Providence qui jettera enfin sa lumière et sa justice dans tout cela. Que voulez-vous faire de plus dans tout ce chaos au milieu du-

quel nous vivons ? A quoi bon se cogner la tête contre des faits qui vont toujours plus tristes et plus désolants les uns que les autres ? Je crois, ma foi, qu'il faudrait à la fin se crever les deux yeux et se mastiquer les oreilles pour vivre tranquille si l'on n'avait pas quelque espérance par delà ce présent odieux. Illusion ou non, qu'importe ! Ça vous fait toujours prendre patience et vous endort dans l'indifférentisme politique, état délicieux dans lequel je voudrais vous savoir pour votre repos. Si j'avais une croyance politique, chaque numéro de journal me donnerait un accès de fièvre quarte tout au moins, ou me ferait monter la bile jusqu'au bout des cheveux ; au lieu que, du fond de mon indifférentisme, je les lis avec un calme imperturbable, comme si je lisais l'histoire romaine ou grecque. M. Féli s'amuse beaucoup du juste milieu ; quand il tombe sur ce sujet c'est un feu roulant de plaisanteries. Il y prend un plaisir extrême. Il nous disait que si l'on faisait un pâté avec les gens du juste-milieu, le diable ne voudrait pas en tâter, que le juste-milieu est un bâton planté dans de la boue molle, etc., etc. — Je n'ai pas demandé de l'argent à Auguste, et il n'est pas probable que je lui en demande de longtemps, car il n'y a pas ici de meuble plus inutile que l'argent ; il se rouillerait dans nos poches. Mais si le hasard faisait que j'eusse besoin de quelque petite somme, je m'adresserais toujours à Auguste. Si vous saviez positivement l'époque à laquelle Philibert doit se trouver à Paris, faites-le moi savoir : je lui écrirai et je saurai de lui s'il doit s'embarquer à Nantes ou à Saint-Malo. M. Féli se ferait un plaisir de le revoir. Je sacrifierais à la nécessité la douceur des vacances. C'est dur, mais la fin du sacrifice, qui est votre allègement, en adoucit de beaucoup la rigueur. Il faut que je mette cette occasion à profit, pour vous dire, papa, que je dois encore 258 fr. à mon tailleur de Paris, non point pour de folles dépenses, mais bien légitimement employés, je vous le dis en conscience : il m'habille depuis huit ans et j'ai passé plus de cinq ans sans lui rien donner, il n'est donc pas étonnant qu'il reste encore cet arriéré. M. Féli ne peut rien à l'affaire de M. de Bayne. Les sociétaires de l'*Avenir* ont livré au *Renovateur* les abonnements qu'ils n'avaient pu achever de remplir, il faudrait par conséquent s'adresser au *Renovateur* qui a la liste des abonnés de l'*Avenir* et lui faire relever son

omission. Nous recevons ici un journal qui vous conviendrait beaucoup, je crois, c'est l'*Echo français*. Il donne des extraits de tous les journaux indifféremment et fait ainsi une sorte de relevé complet de toutes les opinions et de l'esprit public. Il n'a pas un mot qui lui appartienne et c'est une grande sagesse à lui. Il prend ses feuilletons dans ce que les petits journaux ont de plus divertissant et il n'est pas avare de nouvelles. Nous en sommes fort contents et je vous conseille de vous y abonner. Les bureaux sont rue du Croissant, n° 10, prix 80 fr. Les séances des deux chambres s'y trouvent tout au long. — Charles vient-il vous voir, t'a-t-il prêté des livres? Cazalès m'a appris que Gustave était prêtre. Si je l'avais suivi, je ne serais pas loin de l'être, mais ce n'était pas écrit, j'en acquiers la conviction de plus en plus. C'est tout de même singulier que cet enfant que j'appelais Gustave soit prêtre et que je ne sois rien du tout. Adieu, ma chère amie, embrasse papa comme je t'embrasse.

M^{ce} DE GUÉRIN.

La Chênaie, 21 juin 1833[1].

Que je rends grâce, ma chère Amie, à ce papier. . . . . quelques gouttelettes d'eau. Ce que tu me dis de tes amies, de tes correspondances, de vos nombreuses relations avec le monde environnant, me fait remarquer que le Cayla a commencé depuis quelque temps une période d'ascension. Après de longues années de décadence et d'oubli rencontrera-t-il la fortune dans ce mouvement en haut? Je lisais hier dans Shakespeare que la fortune d'un honnête homme peut lui sortir des talons (remarque bien que le personnage qui dit cela a les fers aux pieds) : c'est que la fortune, vois-tu, c'est comme les hirondelles qui volent tantôt à fleur de terre et tantôt dans les nues. Or, l'honnête homme qui, comme le Cayla, ne l'a pas trouvée dans l'obscurité, dans la souffrance, qui ne l'a pas vue

1. Les points suspensifs représentent les passages publiés dans l'édition in-12, p. 198-204. Les parties de la lettre données ici sont inédites.

sortir de ses talons, peut espérer à bon droit de la rencontrer plus haut, car la fortune et les hirondelles haussent leur vol parfois, et lui il est honnête homme. Dans tous les cas, je vous recommande la philosophie de l'homme qui a les fers aux pieds. — A propos de fortune, j'ai visité, il y a quelques jours, les ruines d'une abbaye et d'un château. . . . . . M. Féli, qui connaît les poésies de Mikiewich, place Adam à côté de Byron pour la hauteur du génie. Pardon de ma citation et de ma digression sur ce poète ; mais c'est qu'on ne peut s'empêcher de s'étendre un peu sur les choses admirables qu'on sait être peu connues. — Auguste m'a écrit pour m'annoncer la naissance de la petite Eugénie, Toute sa joie a été convertie en tristesse et la mienne aussi, car il m'a lié tellement à lui que nous devons nécessairement être frappés du même coup. Heureusement il en a été quitte pour la peur : quand il m'a écrit, Félicité et sa petite fille étaient en pleine voie de convalescence. Philibert venait de le quitter, il doit être maintenant dans le pays ; s'il y est, dis-lui combien je serais heureux de le voir encore une fois et que M. de Lamennais se fera un plaisir de le recevoir. La famille des Roquefeuille ne lui est pas inconnue. Il m'a dit qu'elle était d'origine bretonne. Il connaissait Camille de réputation. Tu n'avais pas besoin de me consulter pour disposer du Benarry[1] ; tout ce qui est à moi n'est-il pas à toi ? Ce pauvre oiseau entreprend là un voyage de bien long cours ; j'ai grand peur que les ailes ne lui manquent. Le système d'analyse appliqué aux sermons de M. Cabanel m'a infiniment diverti, Ce système rencontre, je crois, de nombreuses applications. Décris-moi tout au long et au large le voyage de papa dans les hautes terres. — Notre cousine de Toulouse sait-elle que je suis ici ? Il aura été assez difficile à papa de le lui cacher dans son récent voyage. J'aimerais autant qu'elle le sût, cela m'éviterait une position fort désagréable quand je viendrai à passer à Toulouse. Qui diable peut avoir. . . . . le temps est passé où l'on ressuscitait les morts ? Le petit chien pourrait s'appeler *Donné*. M. Féli n'a plus ses chiens de Terre-Neuve ; nous sommes réduits à un chien de garde qui porte le

1. Titre d'une poésie de Maurice de Guérin, citée plus loin.

beau nom de Polydore : c'est un chien plein d'esprit. Et le bon Wolf est-il toujours l'Attila, le fléau des lièvres ? Il ferait de belles campagnes ici : le pays foisonne de gibier, mais nous n'avons pas le temps de chasser. — Si le petit chien a la queue courte, tu pourras l'appeler *Bobtail*, qui veut dire écourté ; s'il l'a en gimblette, ce serait *Trundle-tail*, qui signifie queue arrondie ; s'il est espiègle, son nom serait *Pinchar* qui pince ; s'il est petit, *Mice* souris ; s'il est gentil, le grec dirait *Charis* ou *Kalos* qui ferait pendant à Philos. J'espère que tu me sauras gré de mes profondes recherches pour trouver un nom convenable à cette petite créature ; j'ai quasi épuisé mon érudition. — Adieu, ma chère. Si je ne t'écrivais pas, je grelotterais, nous avons une saison détestable, il gèle encore la nuit. Embrasse tout le monde.

MAURICE.

Au Parc, près Nogent-le-Rotrou, 25 juin 1834.

(A M. DU BREIL DE MARZAN.)

Eh bien, mon cher malade, avez-vous enfin sauté à bas de votre lit ? Tandis que j'erre librement dans les bois et que je jouis d'une plénitude de santé et de vie que j'aspire dans l'air pur et nourrissant de la campagne, peut-être êtes-vous encore, non pas aux prises avec le mal, car il vous avait à peu près quitté la veille de mon départ, mais dans les langueurs et le régime délicat de la convalescence. Que je sache donc bien vite que vous marchez au grand air et que cette bonne nouvelle ne me laisse plus aucun regret aux douceurs de l'existence que je mène ici.

Vous dirai-je ce que j'ai éprouvé en me trouvant[1]. . . .

Cependant la pensée inquiète que vous me connaissez. . , ... va toujours demandant du nouveau. Mais pourquoi me livré-je toujours avec vous à ces divagations sur moi-même, et sais-je toujours vous trouver aussi

1. Ici se place un développement qui se trouve à peu près reproduit dans le *Journal* (éd. in-12, p. 85-86.)

bien en Bretagne que dans le *grand Village?* Je ne crains donc pas de vous ennuyer ? Non, car je connais votre bonté et votre inépuisable complaisance à écouter mes contes qui sont toujours fous ou tristes. Quand est-ce donc que je subjuguerai mes vaines pensées et que je viendrai à la bonne et simple raison ? Si je vous écoutais, si j'écoutais Paul, ce meilleur des conseillers et des amis, si je me rendais à tant de sages avertissements qui me viennent de tous côtés, je plierais tout ce bagage de folles imaginations et je me mettrais, dépouillé de rêves, mais tranquille, à la suite des autres hommes.

Je ne vois pas de journaux et je n'en suis pas fâché ; j'aime assez de me retirer ainsi du monde, de n'entendre rien, plus rien de ce qui s'y passe pendant un certain temps et de me jeter ensuite subitement au milieu du fracas. Ces rentrées soudaines sont si piquantes. Quoiqu'il en soit de mon goût pour cette vie coupée de silences et de bruits, je vous prierai de m'envoyer un petit écho de votre Paris et de la tumultueuse politique. Les élections ont excité ma curiosité ; quel en est le résultat général ? L'opposition a-t-elle grossi et dans quelle proportion avec les ministériels ? Dans lequel des partis, républicain et carliste, s'est-elle le plus recrutée ? Enfin le nom des hommes remarquables qui sont sortis de l'urne électorale : tel est le programme de mes questions auxquelles je vous prie de satisfaire, en implorant votre indulgence pour mes mportunités.

Avez-vous des nouvelles d'Hippolyte, d'Amédée, quelle décision a été prise au dernier conseil de la *Revue* [1], enfin la marche de notre petite politique à nous ? Mais il faut que j'arrête mes interrogations que j'ai reprises une seconde fois et qui s'enfileraient à l'infini si je ne faisais le nœud. Je vais donc vous dire adieu et vous embrasser bien tendrement. — J'ai laissé notre cher Quemper souffrant : comment va-t-il ? Faites-lui bien mes amitiés ainsi qu'à Elie et Eugène [Boré]. Tout à vous.

M. G.

1. La *Revue Européenne.*

Avez-vous reçu des nouvelles de M. Féli ? L'édition populaire (celle des *Paroles d'un Croyant*) se fait-elle ? — Je vous dis bien peu de choses ; je vous accable de questions, comme si j'étais absent depuis un an, et je ne vous écris pas quatre mots de tendresse ; mon cœur n'est pas content de cette lettre. Je ne puis m'empêcher de consigner ici sa plainte. — Elie a-t-il déterminé le jour de son départ ? Ce bon, ce trois fois bon, ce discret Elie, quand le reverrai-je ? Et vous, n'allez pas partir avant mon retour. — J'écrirai ces jours-ci à Paul. Adieu, Adieu, mon doux. Chez M. Vacher, au Parc, commune de Soizé, par Nogent-le-Rotrou.

Paris, 13 décembre 1834.

Lettre publiée (éd. in-12, p. 332) *depuis* Quand cette lettre vous viendra . . . .
jusqu'à : ma pensée dans les intervalles [1].

Ce qui suit est inédit :

J'ai porté à Gouraud votre article sur le tombeau de Chateaubriand : il paraîtra dans le prochain numéro de la Revue [2]. Cet article est admirablement bien écrit, plein de verve, de mouvement, d'originalité. Il y a dans votre manière *des accidents de pensées grandioses et imprévus comme ceux de vos côtes.* Gouraud a été d'avis de retrancher le morceau sur l'*Aristocratie*, comme ne se liant pas assez bien au sujet principal. Vous allez clore la *Revue,* mon cher ami, du moins la vieille *Revue.* Le numéro de votre article sera le dernier. Elle va passer sous la direction de M. Dulac [3], sans perdre son nom probablement, mais en commençant une nouvelle série. C'est l'essai d'un dernier remède, un prolongement d'agonie ; car quelle espérance peut-il rester quand on en est réduit à un

1. Tout ce qui suit manque dans la copie de Chopin.
2. La *Revue Européenne*, alors sous la direction de MM. Wilson et Bailly de Surcy. Notre ami Gouraud, D. M. faisait partie des rédacteurs. (Note de M. du Breil de Marzan.)
3. Il devint rédacteur de l'*Univers.*

système tel que celui-ci ? On tâchera de paraître régulièrement ainsi, de recruter quelques abonnés (il vaudrait mieux dire : pour ne pas perdre ceux qui restent) ; les finances seront administrées avec la plus sévère économie, les rédacteurs ne seront plus payés. Tels sont les moyens de résurrection. Avec de pareils agents, ils ne parviendront pas même à galvaniser le pauvre mort. J'ai visité le lit funèbre de la *France catholique* [1]. Elle est tombée en léthargie depuis un mois. Le collègue de M. Jean est en tournée pour recueillir çà et là des éléments de vie, mais la tournée se prolonge tant qu'elle me donne beaucoup plus d'alarmes que d'espoir. Ils parviendront peut-être à injecter quelque peu d'argent dans les veines du journal moribond, le pouls reprendra, mais ce reste d'apparence vitale s'évanouira bientôt. Je ne sais quelle décrépitude a atteint tous ces journaux le lendemain de leur naissance. Espérons que ces trépas sont providentiels et que tout cela ne disparaît que pour faire place. Adieu, mon ami, mon *espéré ;* je voulais vous distraire avec ma lettre et je ne vous annonce que des *sinistres*. Je vais vous achever de tristesse avec tous mes sombres récits, mais que voulez-vous ? Nous sommes dans le temps où tout tombe, ajoutons, comme le gland de *Dodone*, pour donner naissance à des chênes plus vigoureux et qui rendront mieux les oracles.

Veuillez faire agréer mes hommages respectueux à Madame de la Morvonnais, mille baisers à Marie, mille amitiés à François. Je vous embrasse bien tendrement.

M^ce^.

1. Feuille hebdomadaire dirigée par M. Jean et qui subsista pendant quinze mois. Guérin, Morvonnais et quelques autres amis lui donnèrent des articles littéraires et des poésies. (Note de M. du B. de M.)

Paris, 2 janvier 1835.

A SON PÈRE.

Le début de cette lettre a été publié (éd. in-12, p. 33):

Voilà, je crois plus de douze ans. . . . .

Ce qui suit est inédit :

Ainsi l'agrégation est un pas très difficile à franchir, il est rare qu'on soit reçu la première fois qu'on se présente. Mais quand on a, comme j'ai maintenant, pied dans un collège et des relations assez bien établies, on peut subir ces ajournements, sans autre inconvénient que celui de la perte d'autant d'ancienneté, ce qui recule nécessairement les droits à la retraite.

Voici, mon cher papa, une petite mission fort délicate dont je vous prie de vouloir bien vous charger, sachant que vous avez la main sûre pour les rapprochements. Or, puisque main il y a, prenez la mienne que je vous donne et mettez-la dans celle d'Eugénie qui, j'espère, voudra bien la serrer en oubli de la faute qui m'a attiré sa colère. Vous devez la connaître : c'est une lettre de trop courte taille, en quoi ma chère ennemie a cru reconnaître un grand refroidissement de cœur. Comme je serais désolé qu'à l'avenir le plus ou moins d'étendue d'une lettre fût regardé comme la mesure de mon affection, qui irait croissant ou décroissant avec le papier, je vous supplie *tous* de n'attacher aucune signification de refroidissement ou défaut semblable, à la grandeur de mes pages passant de l'in-8° à l'in-12. Nous sommes tous d'un âge assez mûr pour ne plus douter de l'affection qui nous lie les uns aux autres, nous susceptibiliser et nous quereller pour des enfantillages.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse bien tendrement de mes bras et de mes vœux. J'embrasse en vous toute la famille.

Paris, 18 février 1835[1].

A. H. DE LA MORVONNAIS.

Depuis que je vous ai quitté, mon cher, mon doux Hippolyte, ma pensée n'a guère laissé passer de jours sans être avec vous. Initiée aux habitudes de votre vie, aux sentiers secrets de votre âme, elle était heureuse de vous suivre dans tous les détours de votre journée, d'assister invisiblement devant vous de vous épier, mon doux ami, dans votre solitude. Mais si, dans ces jours fortunés, il lui arrivait de se détourner un moment de son observation, si elle s'éloignait pour un peu d'une compagnie si chère, aujourd'hui elle ne s'écarte plus, rien ne peut l'interrompre ; jamais le plus léger assoupissement ne suspendra sa veille auprès de vous. Je suis présent à vos douleurs, à vos prières, aux mystères profonds de votre sacrifice. Je ne perds pas une des empreintes de votre âme quand elle se retire au loin et se plonge dans ces déserts sans bornes, à des distances infinies de toute consolation. Mais cette présence invisible et silencieuse, ces messages continuels et muets de mon âme à la vôtre, l'issue que je donne en moi-même à ma douleur, le vif entretien de mes souvenirs, les retours aux sites et aux émotions, les recherches dans l'invisible, les abandons en Dieu, ne suffisent pas. Il reste toujours une plainte profonde et qui ne s'interrompt point, que je ne puis satisfaire. Il me semble cependant que si j'étais dans vos bras, elle cesserait un peu, étouffée par des voix plus vives et plus douces, ou plutôt qu'il me viendrait de vous une énergie religieuse qui me ferait surmonter toutes les plaintes. Je m'incline donc d'ici vers vous, mon ami, laissez-moi vous abandonner mon âme, me répandre dans votre sein longuement. — Tout mon être est dans une pensée ; ma vie puise à

1. Cette lettre a été publiée par Amédée Duquesnel dans la seconde édition (1864) de la *Thébaïde des Grèves* de H. de La Morvonnais. Comme ce volume est devenu très rare et que cette pièce y est, en somme, perdue pour les fervents de Maurice, je crois devoir la reproduire. La seconde partie de la lettre figure dans le *Journal* (éd. in-12, p. 111-112).

de nouvelles sources, mon imagination se dirige vers de nouveaux côtés ; une époque entière de ma vie s'est révolue en moi dans quelques instants. Par quelle terrible divination vous disais-je dans une lettre écrite dans l'ignorance, et qui a dû vous faire bien du mal ? « Au refroidissement de mes habitudes d'imagination, je reconnais que la poésie s'est retirée de moi, et d'ailleurs j'entends sa voix au loin, bien haut, déjà faible et presque éteinte par l'éloignement. Tantôt je crois qu'elle m'appelle, ayant trouvé mieux qu'ici par delà l'obscurité, car aujourd'hui j'espère tout des côtés impénétrables, et tantôt il me semble qu'elle me dit ses adieux. » Marie, c'était vous dont j'entendais la voix au loin, bien haut, déjà faible et presque éteinte par l'éloignement ! C'était vous qui m'appeliez, ayant trouvé mieux qu'ici par delà l'obscurité ! C'était vous qui d'un accent presque évanoui me disiez vos adieux ! Voilà pourquoi, mon ami, désormais je n'espère plus rien que des côtés impénétrables ; voilà pourquoi mon âme quitte ses vieux chemins. N'a-t-elle pas entendu d'un autre côté et distinctement un appel d'un irrésistible attrait ? Telle est la pensée où est tout mon être et la source d'où se nourrit ma vie. Quel monde rêverions-nous : quelles secrètes beautés de la nature pourraient attirer et retenir nos esprits avec plus de puissance que les régions où Marie s'est évanouie ? Nous savons qu'elle est là, que le monde des esprits tout enveloppé d'obscurités la possède et nous la cache. Combien ces obscurités deviennent attrayantes, et quel charme pour nous à hasarder les approches de ce monde inconnu ! Je vois, j'imagine comme je peux, les demeures de l'esprit pur ; je tâche à me représenter une âme rendue à son élément, les secrets de la vie nouvelle et tous les points de la condition impérissable ; l'imagination, apportant dans ces rêves ses habitudes terrestres, enveloppe de formes l'âme chérie, et je vois Marie avec ses traits d'ici-bas renouvelés dans le ciel. Mais souvent, de la formation même de ces doux fantômes, la douleur un moment écartée renaît ; elle se précipite sur moi du milieu des plus consolantes visions. — Elle n'est donc plus qu'une pensée, me dis-je ; elle n'est donc plus accessible qu'aux rêves de mon âme. Je me soustrais difficilement à la tristesse pesante et humaine de cette idée. Quelquefois je lui échappe, et recommençant le

pèlerinage des souvenirs, les pas légers et silencieux de mon imagination reprennent les sentiers que nous avons parcourus. Comme Paul errant dans son île, je reviens conduit par un attrait inévitable au lieu du naufrage. — Il y a quelques jours, j'ai rencontré, dans une bibliothèque, où j'étais seul, un livre dont nous faisions des lectures dans nos soirées intimes et prolongées ; je l'ai ouvert... vous rendrai-je, mon ami, ce qui s'en est élevé et la vivacité des souvenirs qui dormaient dans ces lignes comme dans autant de sillons ? Combien j'ai versé de larmes sur ce bon Colin d'Harleville, si gai, si charmant ! Ainsi tout devient deuil. Revenez tous, souvenirs, douces émanations du passé, ombre de ce qui s'est évanoui, rentrez dans mon âme, comme, à la tombée de la nuit, les petits oiseaux et les abeilles qui s'étaient écartés dans la campagne revolent vers leurs retraites et s'y ramassent. Revenez tous, la nuit est tombée. C'est ainsi, mon ami, que je donne le change aux regrets extrêmes et dont aucune consolation n'ose s'approcher. Je les entoure de cette multitude murmurante de souvenirs. Ils écoutent leurs voix mêlées et considèrent leurs traits marqués de mille nuances ; le cours précipité des pensées douloureuses se ralentit par degrés et s'adoucit, pour un temps, jusqu'à marcher comme un fleuve traînant et mélancolique. Mes entretiens avec Paul sont fréquents, s'échappent toujours de la même source et s'écoulent dans le même lit. A chaque fois que je le revois : « Mon Dieu, me dit-il, je ne puis en revenir », et nous nous tendons mutuellement la main pour nous relever de ce coup, mais vainement. J'ai écrit à Eugénie. Pauvres amies ! elles feront leur première entrevue dans le ciel ! Adieu, mon doux ami, je vous presse bien tendrement sur mon cœur.

MAURICE.

Paris, 3 avril 1835.

A FRANÇOIS B. DE MARZAN.

Me voilà bientôt presque aussi paresseux que vous, mon cher François, mais je ne veux pas vous égaler et j'arrête là ma paresse tout court. Il y a quinze jours à peu près, j'avais

commencé de vous écrire une lettre que mon humeur déchira avant qu'elle fût parvenue à moitié de la feuille. Cependant je ne m'étais jamais mis à écrire avec une disposition meilleure et plus féconde : j'avais beaucoup souffert dans mon esprit et, durant la convalescence, il me semblait doux de vous raconter ma maladie.

Vous connaissez cet état de l'âme, lorsque la souffrance s'est éloignée et que la vie vous reste . . . .

(*Journal, éd. in-12, p. 118-120; ce qui suit est inédit :*)

se détourne un moment de leur spectacle. Voilà comment en use mon intelligence ; voilà son activité avec son progrès.

Que votre promenade avec Elie aux sentiers de la Thébaïde est touchante et que j'en aime le récit ! Ce doux paysage toujours dressé dans mon imagination, et où je me retire si souvent, me remplit des larmes secrètes du souvenir, aux moindres traits qui m'en sont reproduits par vous ou quelque autre promeneur de la même famille.

Vous ne viendrez donc pas, m'a-t-on dit, ou plus tard que nos deux amis ; pourquoi laissez-vous ce vide dans notre joie, et qui vous retient si fort que vous ne puissiez vous dérober et courir vers vos sympathies ?

Je ne vous ai rien dit de tout ce que je fais. Je me procure la vie à l'aide du peu de latin que le collège a mis dans ma tête et qui n'y a pas péri, je ne sais comment. La longueur des courses, la diversité des tâches me prennent la meilleure partie de mon temps. Je souffre des grands dommages dans les soins matériels. . . . . ,

(*Journal, p. 120*).

pour en acheter une place parmi les hommes d'une certaine activité insupportable et d'un niveau désolant, tout cela c'est une bien grande agonie de l'âme et qui renversa étrangement le sens de ce mot, la vie.

Et vous aussi, mon cher François, quoique dans une position bien préférable à la mienne, vous aurez souvent lieu de ressentir les cruelles atteintes de la réalité, ou plutôt de la sécheresse de l'existence, dans le commerce que je vous vois forcé d'entretenir avec des cœurs qui ne battent pas toujours

à l'unisson du vôtre. Mais vous avez une lyre qui veille à côté de vous et dont il ne faut pas laisser se détendre les cordes. Quand reprendrons-nous nos *duos* que vous appelez si bien nos *duels* poétiques ? — En attendant, pensez quelquefois aux absents et aimez toujours votre ami

MAURICE.

---

20 avril 1837.

A EUGÉNIE.

Si je ne t'ai pas remercié distinctement du petit cahier que tu avais mêlé à ton dernier envoi, c'est que la crainte m'est venue de trahir peut-être un secret, en aventurant ce sujet dans une lettre permise à tous les yeux de la famille. Ce mémorandum respire un parfum si vrai de pensées secrètes et de trésor furtif qu'il n'est pas possible que tu l'aies écrit à main découverte et sans ruser un peu. Et qui peut s'empêcher, dans l'intimité même la mieux établie, de soustraire quelques lambeaux de papier qui recevront ce qui reste encore au fond de l'âme quand on croit avoir tout dit et tout secoué ? Les confidences sans réserve sont un rêve du cœur qui, en ce point comme en beaucoup d'autres, promet plus qu'il ne peut tenir, Nous ne pouvons pas nous aliéner complètement. Je regrette que notre père, d'un bon sens si noble et si étendu, n'ait pas reconnu cette loi de notre personnalité. Nos correspondances ne sont pas libres ; une habitude déplorable, qui a pris au Cayla la force et les exigences d'un droit, y rend inconnue l'inviolabilité du cachet et toute privation imposée à la curiosité. On a voulu, dira-t-on, maintenir dans nos rapports l'abandon et la naïveté de l'enfance, empêcher dans la famille l'établissement de la froide réserve et de l'ombrageux quant-à-soi. On a voulu l'impossible. Si la fusion véritable de deux âmes qui ont fait la recherche l'une de l'autre, tombe dans le ridicule des chimères sentimentales, vingt-deux ans passés, que sera-ce du parfait mélange de quatre ou cinq ? Transvaser de l'une à l'autre toutes ses pensées, ne point recevoir de lettre qui ne soit pour tous, ne pas écrire un billet à part soi, assujettir enfin sous le nœud le plus pressé toutes les divergences d'esprit, d'humeur et de caractère, c'est contrarier la nature,

s'interdire le mouvement et faire un bon accord où l'on étouffe. Au hasard de faire passer tout ceci pour vaines couleurs dont je veux couvrir l'étendue du silence qui a séparé nos relations, je te dirai que ce qui a appesanti ma correspondance, l'a rendue traînante, rare et l'a enfin supprimée, c'est l'insupportable gêne qui l'accompagnait (*sic*). Elle pouvait suivre la voie secrète que tu lui avais ménagée[1] et même tirer de son état caché un charme de plus. Je ne contredirai pas cela, mais si le hasard eût rompu le secret, si notre père, gâté par l'habitude des confidences, eut reconnu qu'on volait sa curiosité, quelle aigreur n'en eût-il point pris, et cette union dont s'entretient votre bonheur, quelle altération l'eût atteinte? Ce risque était grand, mais fallait-il s'en effrayer au point de lui sacrifier toute notre correspondance et que j'aimasse mieux prendre sur moi l'amertume de tes soupçons et tes plaintes sans réponse et peut-être la perte de ton amitié? Hélas! quand une crainte de cette nature vous resserre, y a-t-il un degré de réserve où l'on puisse s'arrêter et en deçà duquel le danger n'existe plus, et doit-on confier à l'indiscrétion du hasard une lettre plutôt que mille? D'ailleurs, quelle est la mesure prudente et sage où nous ne glissions, en la pratiquant, quelque peu de nos défauts? Leur contagion est inévitable; les torts du caractère s'associent aux plus justes causes, et l'on reconnaît le naturel fâcheux dans ce qui se fait de plus raisonnable. Ainsi dans cette occasion, quelque paresse, la fausse honte qui vous lie aux fausses positions, un peu d'humeur sauvage, et sans doute aussi certaines pointes de bizarrerie dont je souffre les retours, tout cela et ce qui m'échappe encore a infecté mes intentions saines. J'aurais dû éclairer ce silence ténébreux où tu aventurais les plus étranges soupçons, par quelques traits dont la lueur nous eût montrés l'un à l'autre affermis dans une amitié naturelle et des plus inaltérables. J'aurais dû..... de toutes parts en moi-même s'élèvent des remontrances sur ce que j'ai négligé de faire, car un seul devoir délaissé a mille voix qui réclament. Mais dans l'extrémité où nous sommes, je m'attache seulement à te démontrer que l'énigme de ma

1. Ces cinq mots remplacent ceux-ci qui ont été barrés: *qui lui était imposée.*

conduite couvrait l'accomplissement d'une mesure imposée, selon mes lumières, par les coutumes établies dans la famille. Je fais ici l'apologie d'une façon d'agir qui demandait une explication plutôt qu'une défense ; c'est qu'il y a des points si délicats et d'une exigence telle qu'on ne saurait ranger autour d'eux assez de précautions. Au demeurant, je ne cherche pas à me préserver des reproches : qu'ils accourent, ce sont les messagers plaintifs de l'amitié. Tous s'en retourneront pleins de mon accueil et quelques-uns peut-être, leurs armes renversées.

Cette lettre était écrite quand j'ai reçu la tienne; comme elle y répond en partie, je te l'envoie en te priant de l'accepter comme une sincère explication et le premier point, si tu n'y répugnes pas, d'une nouvelle correspondance.

Tout à toi et à Mimi.

M[ce].

(Copié sur l'original).

Au Cayla, 30 novembre 1837.

A Madame la Baronne de Maistre.

MADAME,

Enfin j'ai pu sortir du Cayla ! il y a quinze jours, je suis monté à cheval avec toute la joie d'un convalescent déjà fort, pour aller rendre maintes visites et faire ma tournée dans le voisinage. Tout le monde m'a trouvé si bien rétabli et portant si vives les apparences de la santé qu'à peine pouvait-on croire qu'une maladie est passée par là si récemment. Ma toux elle-même, cette irritation opiniâtre qui a bravé tous les remèdes et les plus douces influences du climat, perd chaque jour de sa rigueur et, par une contradiction fort singulière, semble diminuer à mesure que la saison se fait plus mauvaise. J'espère enfin que bientôt les dernières objections seront tombées et laisseront libre ma résolution de départ. — Eh ! quoi ? Retournez (*sic*) à Paris au milieu de l'hiver ! Quel motif peut vous y contraindre ? Quel appel mystérieux et si puissant entendez-vous ? — Vous savez, Madame, ma vie de Paris et

quelles sont ses sources : un travail dont les fruits inégaux ne remplissent quelquefois qu'à demi la mesure qui les recueille. Quelques emprunts ont été nécessaires ; l'échéance des intérêts approche, je ne veux pas mettre un liard à la charge de mon père ; voilà pourquoi je veux retourner à Paris. D'ailleurs, ma science classique se rouille ici : je vois s'éteindre peu à peu ces souvenirs de latin et de grec que je laisserais mourir si volontiers si ma vie n'était attachée à la leur. Il faut donc les réchauffer, les réparer, les élever jusqu'à la sublime puissance d'un enseignement de collège, et cela ne peut se faire qu'à Paris.

M[lle] Martin-Laforet et sa mère ont réalisé le projet qu'elles m'avaient annoncé : vous savez qu'il se liait à un autre plus grave. On a beaucoup parlé, on a préparé, arrangé l'avenir : Dieu sait tout ce que cela deviendra. Pour moi, jeté au milieu de courans contraires..... mais pourquoi engager son esprit dans l'obscurité de l'avenir et troubler le présent par la pensée de ce qui ne sera peut-être jamais ? Attendre, c'est le grand secret de la vie, mais peut-être n'en est-ce que la moitié ? Savoir obéir est sans doute l'autre ; qu'en pensez-vous, Madame ?

Pardonnez-moi ce peu de réflexions presque philosophiques, c'est-à-dire presqu'ennuyeuses. Je suis au fond d'une campagne et dans ces sortes de séjours, on pense souvent plus qu'on ne veut. Vive mon ami Adrien[1] qui va passer l'hiver à Vienne, ville assez peu rêveuse, dit-on, bien qu'allemande. Le spleen s'envole dans un tour de valse et la musique adoucit les souvenirs.

Avez-vous reçu des nouvelles de notre voyageur et de Saint-Martin ? Sont-elles bonnes ? Vous savez, Madame, combien je suis heureux de recevoir des réponses heureuses à ces questions.

Veuillez, je vous prie, faire agréer mes souvenirs à Monsieur de Maistre.

Je suis, Madame, le plus respectueusement attaché de vos serviteurs.

M. G., du Cayla.

1. Adrien de Sainte-Marie, frère de Madame de Maistre.

Paris. 11 mai 1838.

A son Père.

Toujours de nouveaux regrets à joindre à tant d'autres ! Pauvre Lily sitôt emportée et par un mal qui semblait d'abord si peu de chose ! Mais l'exemple de sa sœur était là qui devait nous faire craindre ce qui est arrivé. En huit ans, trois de cette famille sont morts, et tous dans la force de l'âge ; cela ferait croire à quelque fatalité, si nous n'avions point des lumières qui nous empêchent de tomber dans cette croyance cruelle. Le coup que vous avez reçu a dû être d'autant plus douloureux, mon cher papa, que vous étiez ensemble comme frère et sœur. Pour moi le souvenir de ce pauvre Victor que j'avais aimé d'enfance ajoute encore à mon affliction : Lily avait avec lui beaucoup de ressemblance ; c'était son image et la voilà détruite.

Nous allons tous bien ici. Mes accès de fièvre n'ont pas reparu et me laissent profiter de la belle saison pour achever de réparer ma santé. Je vais essayer de nouveau le lait d'ânesse. Je pense que mon estomac qui s'est beaucoup fortifié depuis quelque temps, pourra le supporter. En vérité si je ne me rétablis pas au milieu des soins qui m'entourent, il faut renoncer à la santé. Vous savez quelle est notre vie et par les détails que Mademoiselle Laforêt vous a donnés, et par ceux que vous tenez de moi-même. Rien n'est plus propre que cette façon de vivre à réparer le mal du passé et à me préparer à ma condition à venir. C'est une sorte de transition pleine de douceur de ma liberté de garçon aux engagements que je dois prendre. Quand finira ce noviciat ? Nous ne pouvons pas assigner un terme ; cela dépend un peu des vents et des flots, mais Dieu aidant, les vaisseaux arriveront et avec eux la fin de cette incertitude. J'espère qu'aux derniers jours de ce mois nous ne serons plus à désirer des nouvelles.

. . . .

Chacun ici dit à chacun là-bas mille choses aimables.

Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

Maurice de Guérin.

III. — Quelques poésies inédites ou non recueillies dans les éditions[1].

SUR LA POLOGNE[2]

(*L'Avenir* du 29 septembre 1831, 2e page, 2e colonne.)

Il est tombé sanglant au milieu de l'arène,
Comme un puissant lion sous le dard terrassé,
Ce peuple qui tenait l'univers en haleine,
Et sur son corps meurtri le géant a passé.

Les nations debout bordaient l'amphithéâtre,
Les rois silencieux sur leurs trônes assis
Dans le cirque étonné le regardoient combattre,
Et le monde avec eux attendoit indécis.

Rois, il faut prononcer, la Pologne chancelle ;
Sa force défaillit, son pied s'est ébranlé,
Sur le sable déjà le vainqueur essoufflé
La tient sur ses genoux, et l'étreinte est mortelle.

1. On a reproduit certaines particularités orthographiques, notamment en ce qui concerne l'accentuation. — Un certain nombre de ces pièces sont données ici à titre documentaire, et non point pour leur valeur littéraire, qui appelle, nous l'avons dit, quelques réserves. La vraie grandeur de Guérin n'est pas là. Nous donnons donc plusieurs des morceaux qui suivent en raison des éléments d'ordre psychologique qu'ils renferment.

2. Il existe une autre poésie de Maurice sur la Pologne, également composée à La Chênaie en 1833, et qui a pour titre : *les Deux Anges*. Elle est suivie dans le manuscrit de la curieuse note suivante : « Ces stances furent chantées par Maurice à la Chênaie, dans un dîner, devant le comte de Plater, et, parce qu'on y parlait d'*un pauvre incendié* qui n'avait plus ni couche ni *pain*, cela jeta M. de Lamennais dans un grand trouble et cette sensibilité de l'homme illustre fit beaucoup souffrir Maurice. (Note extraite du cahier de M. Morvonnais). » Maurice avait une belle voix. Il chanta plus d'une fois à la Chênaie, en présence de ses compagnons.

Achève ! ont dit les rois ; et le bras ennemi
Dans un dernier effort a brisé la victime ;
Elle roule et s'endort dans un trépas sublime,
Princes, retirez-vous, le spectacle est fini.

Place aux cœurs généreux que la douleur amène ;
Place aux guerriers captifs qui dévorent leur chaîne
Loin des champs qu'appeloit leur courage irrité ;
Place aux regrets du monde : enlevez la barrière,
Car les peuples en deuil vont fermer la paupière
Aux martyrs de la liberté.

Et vous qui de la foi leur prêtant l'assistance
Partagiez avec eux une sainte espérance ;
Vous qui n'attendiez rien de la force des rois,
Qui de la liberté portant plus haut la cause,
Aux pieds du Dieu vivant où l'équité repose
Alliez revendiquer leurs droits :

Venez au camp des morts ; semblables à nos pères,
Recueillons saintement les membres de nos frères ;
Préparons le triomphe, entonnons les saints chants :
C'est en vain que le czar appelle à lui la gloire ;
Les Polonais vaincus ont trompé la victoire,
Malgré la mort ils sont vivants.

Vois : leur bras serre encor dans sa dernière étreinte
Sur leur sein foudroyé cette bannière sainte
Dont la foi dans sa force armoit la liberté.
Comprends-tu ce drapeau roulé dans la poussière ?
Sais-tu bien qu'à celui qui dans ce signe espère
Son espoir n'est jamais ôté ?

Oui, l'espoir dans nos cœurs survit à la défaite.
La Pologne est tombée, et sur sa noble tête
Le vainqueur a tiré le funèbre linceul.
Mais la foi sur sa tombe a planté l'espérance,
Et de la foi souvent l'invincible espérance
Ramena la vie au cercueil.

Maurice de Guérin.

La Chênaie, 10 mai 1833.

A M. François du Breil de Marsan.

Ma lettre n'étant pas partie aussitôt que je l'aurais voulu, je profite de ce retard pour vous envoyer un sonnet, puisqu'on a remis les sonnets à la mode. Je voudrais bien que le vœu qu'il exprime fût bien vite exaucé, ou, si ce n'est pas possible de si tôt, avoir quelques paroles de vous, en attendant votre présence. Il est tout de même singulier que je vous presse de venir à la campagne, vous qui habitez la campagne, et que je vous parle des charmes du printemps comme à un citadin qui ne voit guère que les plaines du ciel en levant le nez en l'air à sa croisée. Mais comme je sais que vous aimez beaucoup la Chênaie, j'ai pensé que la Nature doit y avoir pour vous un charme tout particulier qu'elle n'a pas ailleurs, que vous devez l'y admirer avec une volupté toute neuve, comme il est des oratoires où on prie avec plus de ferveur quand on a même encore aux genoux la poussière d'une autre église. Voici donc mon sonnet :

Si vous aimez à voir la fraîche diaprure
Des sillons et des prés où courent les ruisseaux ;
Si vous aimez à voir les bois aux grands rameaux,
Dédier au soleil leur naissante verdure ;

Si vous aimez à voir la belle chevelure
Qui pend et se balance aux têtes des bouleaux,
Si vous aimez à voir les merveilleux joyaux
Qu'étale en souriant l'adorable Nature ;

Venez ; — le doux regard et le premier bonjour
Qu'on reçoit au matin d'une vierge d'amour,
Ont moins d'enchantement que ce premier sourire.

Venez ; — car en ces lieux je vous promets, François,
Deux sourires pour un : vous verrez à la fois
S'éjouir la Nature et moi qui vous désire.

MAURICE ET FRANÇOIS

Ou le premier jour d'une liaison poétique à la Chênaie *(Bretagne)*.

A F. du Breil de Marzan.

Je me souviens toujours que la première fois
Où j'entendis sonner un mot de votre voix,
Je préjugeai fort bien de votre caractère ;
Tant de cet inconnu l'impression première
Etait à mon oreille empreinte de douceur,
Tant cette douce voix m'allait au fond du cœur.
L'ame, à tout regardant, surtout quand elle est belle,
Comme un parfum caché, malgré soi se révèle.
Le moindre mot du bout des lèvres murmuré,
Un regard dont notre œil est à peine effleuré,
Un geste de la main, un mouvement de tête,
Un rien : tout est empreint d'une onction secrète,
D'une sainte vertu dont la divine odeur
Eveille l'Amitié dormant au fond du cœur.

C'est ce qui fit qu'après la première entrevue,
D'entraînement pour vous mon ame fut émue
Et que je me disais : Le désert aujourd'hui
A mes yeux d'exilé serait doux avec lui !
Sur la fin de ce jour, sombre jour de Décembre,
Je fis à petit bruit descente en votre chambre,
Pour y causer à l'aise et recueillir de vous
Cette fleur d'amitié qui me faisait jaloux.
Après notre babil, je vous lus quelques pages
Où ma plume a couché des souvenirs peu sages,
Des complaintes du cœur, d'infortunés débris
De mon premier amour que le malheur m'a pris.
Dans ces pages dormaient aussi quelques pensées
D'amertumes de l'ame et d'angoisses passées,
De mortelles douleurs et de ce chagrin noir
Qui du monde, à vingt ans, vous fait un désespoir.

Le ciel — et sur mon front peut-être on le devine —
A caché dans mon sein une ame un peu chagrine.
Je me plains d'habitude et j'ai longtemps pensé
Que j'étais, parmi tous, un peu disgracié
De notre Créateur qui, pour raisons secrètes,
Aggravait, selon moi, le faix sur quelques têtes ;
Je me croyais élu de Dieu pour le malheur.
C'est bien dur à penser ; — cette cruelle erreur
A flétri mon printemps et m'a fait un jour sombre
De la belle saison qui luisait, sans une ombre,
Au front de mes amis vivant joyeusement
Et regardant passer leu[r] soleil en riant.

Mais pourquoi revenir sur la vieille amertume
Et remuer encor ce fiel avec ma plume ?
Mon Dieu, que j'ai souffert ! que de tourments perdus !
Que j'ai porté de croix sèches et sans vertus !
Vint le jour de bonheur où, de sa main divine,
L'Ange de mon salut arracha cette épine
Bien délicatement de mon cœur ; — tout après
Essuya la blessure avec son souffle frais,
Y versa goutte à goutte un céleste dictame
Et par degrés ainsi rasséréna mon ame.
Vous savez bien, François, qu'après la guérison,
L'homme languit encor des effets du poison :
Il est pâle, il se traîne ; — il va de chaise en chaise,
Son ame ni son corps ne sont jamais à l'aise,
Et vous l'avez bien dit : « Son crâne sans cheveux
« Se fait blanc et luisant, comme celui d'un vieux. »

Ainsi de moi, François, après la cure sainte,
Car ma fièvre n'est pas encore bien éteinte.
Mon ame sourit bien au Dieu qui m'a sauvé
Et j'ai quelque énergie en mon cœur ravivé,
Mais mon ame à l'espoir encore est si peu faite
Qu'il m'arrive souvent de détourner la tête
— Même étant à genoux devant mon Dieu — pour voir
Si par hasard encor le grand fantôme noir
De la Fatalité ne se tient pas derrière

Pour me jeter à bas en narguant ma prière.
Et de là vient aussi qu'en conversation
Toujours je mêle un peu de lamentation,
Que je porte à mon front comme un air d'infortune
Et que ma voix, pour trop déplorer, importune.

Or, après avoir lu ces pages de douleur,
Nous passâmes soudain de l'épine à la fleur.
Aisément, à vingt ans, jeunes cœurs font échange
De leurs secrets d'Amour ; — chacun chante son Ange,
Dit comment à travers ses jours il se trouva
Un jour choisi du ciel, que le ciel envoya,
Où, par un saint secret lié par quelque chaîne
Aux mystères d'en haut, une ame devint sienne,
Toute sienne vraiment, et son ame à son tour
Qui fut ravie et vint se perdre en cet Amour.
Nos deux Ames, François, sont à la Poésie,
Après l'Amour, le plus doux penchant de la Vie.
Je l'ignorais de vous et vous aussi de moi,
Sans doute ; — des deux parts, pressentiment, je croi.
— Mais le secret bientôt s'écoula des deux ames.
François, quelle douceur à confondre nos flammes,
Et d'incliner son cœur, d'en regarder jaillir
Des flots de Poésie et d'Amour à ravir !
Savez-vous quelque chose où plus de joie excelle ?
— S'asseoir à la lueur d'une simple chandelle
Côte à côte, le coude appuyé sur le bois,
La tête sur le coude et les yeux quelquefois
Regardant le plafond, causer, comme en cachette,
De ce qui nous émeut ou le cœur ou la tête,
Sans ordre et comme veut la pente du discours,
Et repassant ainsi ce compte de nos jours,
Tout comme deux vieillards chenus, sexagénaires,
Déplorer quelque peu nos erreurs printanières,
Aux folles passions jeter tous nos dédains,
Et d'un passé mauvais purifiant nos mains,
Départir notre amour de toutes choses brèves
Et dans la sainte Foi diviniser nos rêves.

Puis quand on a de cœur et d'ame devisé,
Que le vase qui coule est près d'être épuisé,
Lire tout doucement de chastes poésies,
Des inspirations toutes saintes, cueillies
Dans notre ame où, pour peu qu'on ait l'oreille au guet,
On entend bien des voix et tout ce qui s'y fait,
Dans les temples le soir, quand la nuit est obscure,
Dans une nuit d'été mélodieuse et pure,
Dans les bois, dans les monts aux murmures divers,
Dans l'adoration de tout cet univers :
C'est une volupté délectable et profonde
Qui n'a pas, à mon sens, sa pareille en ce monde.

Vous me lûtes vos vers, et, vrai comme le ciel,
Ma bouche garde encor la saveur de ce miel.
Votre Muse, François, toute jeune, est facile,
Son port est gracieux et sa course est agile.
Comme une jeune fille innocente à ravir,
Elle prend ses ébats à courir, à courir
Par les prés émaillés ; de ses pieds pleins de grâce
Elle effleure le sol sans y laisser de trace,
Et s'enfuyant toujours, jeune fille qu'elle est,
Se baisse pour cueillir chaque fleur qui lui plaît.
Il arrive parfois, tant sa course est légère,
Qu'elle n'a pas le temps de regarder à terre,
Et qu'elle prend les fleurs des vallons et des bois
Que lui porte la brise au hasard et sans choix.
Si, tandis qu'elle court et cueille à la volée,
Une croix se rencontre, Elle, soudain voilée,
Humble, ses yeux riants baissés, et de sa main
Faisant une autre croix lentement sur son sein,
Se prosterne à genoux, adore les mystères
Et prie éperdûment les plus hautes prières.

Ah ! ne laissez jamais mourir en votre cœur,
Faute de la nourrir, cette divine sœur,
Cette Muse, cet Ange entouré de mystère,
Qui n'a pas son pareil sur notre pauvre terre,
Mais que le Ciel envoie aux ames qu'il choisit,

Et que je crois vraiment un don du Saint-Esprit !
Ami, ne soyez point rebelle à cette grace ;
Sur votre ame sans cesse élargissez la place,
Elargissez toujours, car notre cœur humain
Est un étroit palais pour un hôte divin.
Adorez le Seigneur et la sainte Nature ;
Votre Hôte vit d'Amour et de lumière pure ;
Et le pain de l'Amour, cet aliment de feu,
Pour qui sait le trouver — c'est la Nature et Dieu !

La Chênaie, avril 1833.

(*Note de Trébutien :* Cette pièce et la suivante, peut-être les deux plus belles de Maurice, manquent dans la copie de Chopin.)

ENTRETIEN

A F. du Breil de Marzan.

Souvent par une fraîche et blonde matinée,
Afin de recueillir pour toute ma journée
Ces humides parfums, ces émanations,
Ces secrètes vertus des bois et des vallons
Qui flottent le matin sur toute la nature,
Et dont mon âme fait sa plus douce pâture,
Je vais, je suis gaîment les sauvages sentiers,
Sous les asiles verts je me mêle aux halliers
Je grimpe, je bondis, ou d'une onde riante
J'accompagne à pas lents la fuite qui serpente.
Tout s'égaie aux lueurs de l'aube, mais les fleurs
N'ont pas de leur sommeil secoué les langueurs,
Et ne voyant, parmi les humbles graminées,
Que calices fermés et têtes inclinées,
Je me prends à rêver quel mystère est caché
Aux replis de ces fleurs, et, sur elles penché,
Du doigt je les entr'ouvre ainsi qu'une paupière,
Et dans le fond mon œil découvre le mystère :

Une larme du ciel.

— François dans votre cœur,
Un matin, j'ai surpris, comme au sein de la fleur,
Une larme du ciel, la goutte de rosée
Qu'en votre âme fleurie un ange a déposée :
Votre premier amour. Comme la fleur des champs,
Vous voilez ce mystère aux regards des passants ;
Vous portez ce trésor avec inquiétude,
Tous vos soins sont pour lui ; vous mettez votre étude
A le sauver du vent et des rayons du jour,
Vous lui dites sans cesse : O mon premier Amour !
Tiens-toi bien à couvert et jamais ne soulève
Ton long voile, de peur de mourir comme un rêve.
Les messagers venus des célestes palais
N'ont jamais découvert la splendeur de leurs traits
Qu'aux saints hommes à qui leur maître les envoie,
Et, s'ils ne veulent pas que le monde les voie,
C'est qu'ils ont peur de lui ; — le monde est si méchant
Qu'il les insulterait et rirait de leur chant ;
Qu'il jetterait sa fange à leur beauté divine,
Qu'il les ferait périr, s'il pouvait. — Ne t'incline,
En dévoilant ta face, ô mon beau messager,
Que vers la vierge à qui je le vais envoyer !

François, vous faites bien, et voici ma pensée :
Quand une Ame est du ciel assez favorisée,
Ou que l'on porte un cœur assez pur devant Dieu
Pour que Dieu veuille bien lui départir un peu
De ces flammes d'en haut qui rendent une vie
Toute pleine d'amour ou bien de poésie,
Le mieux est de se taire et de faire semblant
D'être à l'égard de tous rieur, indifférent
Aux beaux rêves du ciel, d'aller parmi les hommes,
Conversant avec eux de ce monde où nous sommes :
Politique, industrie, anecdotes du jour,
De ne trahir jamais son rêve en un discours,
Avec les gens du monde, et d'avoir un sourire
Sur les lèvres tout prêt à répondre à leur dire ;
D'être bon, d'être doux avec tous ces humains,

De ne point mépriser, mais de tendre les mains
Au plus petit d'entre eux, souffrant leur fantaisie,
Jouant aux petits jeux qui remplissent la vie.

Et bien plus : si le ciel vous a disgracié,
Si vous avez le corps contrefait ou plié,
Si dans les beaux salons et parmi le mélange
Des fières vanités vous paraissez étrange ;
Si vous abordez mal les dames, si les mots
Sur vos lèvres jamais ne viennent à propos,
Si l'œil des élégants vous suit et semble dire
Orgueilleux et railleur : Quel est ce pauvre sire ?
Si vous êtes enfin riche des dons du ciel
Et couvert des mépris du vulgaire mortel :
Oh ! ne maudissez pas, mais faites bon visage,
Doux et simple de ton ; mais sur votre passage,
Souriez à la foule et sur tous les sillons
Répandez le bon grain des bénédictions !

Puis ayant retrouvé sa chère solitude,
On y reprend alors son rêve ou son étude,
Et dans la paix de l'âme on passe tout un jour,
Clos et calme, à rêver ou d'étude ou d'amour.
On a tout oublié, l'ennemi, la blessure ;
L'âme est fraîche et n'a pas la moindre flétrissure ;
On bénit l'existence et l'on rend grâce à Dieu :
De quoi ? — De nous avoir exilés en ce lieu,
Sur cette pauvre terre où nous trouvons encore
De quoi nous enchanter : la blancheur de l'aurore,
Les splendeurs du soleil en un jour de printemps,
Les brises et les fleurs qui ravissent nos sens,
Le doux aspect du ciel et la grande Nature
Vers qui penche toujours une âme tendre et pure,
Et dans nos cœurs l'Amour, et dans nos cœurs aussi
La sainte Poésie aussi douce que lui.
On se livre aux transports, on travaille, on se lève,
On se jette à genoux, on enflamme son rêve,
On se donne au Seigneur, on lui crie : O mon Dieu,
Mais faites-moi mourir que je vous voie un peu !

Ou faites-moi souffrir, de façon que j'achète
Au prix de mille maux cette douceur parfaite
Qui me comble aujourd'hui. C'est pour avoir souffert
Que je suis bien heureux en ce recoin désert.
Livrez, livrez-moi donc aux injures du monde !
Que je sois conspué, honni comme un immonde,
Comme un ver que je suis, que je sois hors la loi,
Ecrasé s'il le faut, c'est mon plaisir. à moi !
Car l'injure, en mon cœur, comme la bise, allume
Ce brasier de l'amour dont la douceur consume,
Car l'homme qui me navre est comme un laboureur
Qui déchire le sol pour y semer la fleur.

Et l'on saisit sa plume, et, tandis que la vie,
L'humanité, l'Amour, l'ardente Poésie,
La Nature, le Ciel, Dieu, — qui sais-je ? — au dedans
Confondent leurs accords et chantent mille chants :
On écrit, on regarde, en longs ruisseaux de flamme,
Courir sur le papier et rayonner son ame ;
On écrit sur sa table une histoire du ciel :
Le Ciel dans la pensée a répandu son miel,
Le cœur donne à grands flots : alors le mot suprême
Pour exprimer combien l'on aspire et l'on aime
Vient à point ; — on raconte à soi-même, au Seigneur,
Tout ce que la pensée a rêvé de meilleur.
On lui raconte, à Dieu, comment on se figure
Sa beauté, son amour, et toute sa nature ;
On lui dit qu'il est bon et combien fait souffrir
L'impuissance d'aimer à l'égard du désir.
Ou bien si notre cœur qu'une rose qui brille
Séduit, s'est détourné vers une jeune fille,
On confesse au Seigneur ce pauvre et tendre amour
Qui s'est levé pour nous avec l'aube du jour ;
On l'implore à deux mains, on prie, on le conjure
De ne point maltraiter sa pauvre créature,
Qui, ne pouvant durer dans le vide du cœur,
A pris, pour le remplir, un fantôme trompeur.

Enfin, si le rêveur de son lieu solitaire
Sort et va de nouveau se mêler à la terre,
Comme Moïse il va, qui, sous des plis de feu,
Demeura trente jours face à face avec Dieu !

13 avril 1833.

(*Note de Trébutien :* Autographié d'après une copie envoyée par M. François du Breil de Marzan, qui possède l'original.)

UNE SOIRÉE AVANT LA DISPERSION[1]

Le feu du soir reluit dedans la cheminée,
C'est le dernier rayon d'une douce journée
Qui s'en va loin des yeux,
Un peu triste, un peu lente, ainsi que la dernière
Des colombes traçant une file légère
Dans le lointain des cieux.

Oh ! le beau vol des jours dont les charmantes ailes
Ont traversé le ciel comme les tourterelles
Dont je parle en ces vers ;
Ils étaient blancs et doux et leur brillant passage
N'a laissé d'autre bruit que d'une aile qui nage
Dans le vague des airs.
Et maintenant assis près des tisons de chêne,
Je rêve au lendemain, à la route lointaine
Qui m'ouvre sa longueur.
L'avenir devant moi comme la mer murmure,
Comme le vent qui va chantant dans la voilure
L'hymne du voyageur.

Et nous allons causant des douceurs de famille,
De cet âtre du Val où toujours flambe et brille
Avec le feu rêveur

1. Avant la dispersion des hôtes du *petit paradis* de la Chênaie.

Le bout d'aile d'un sylphe errant parmi la flamme,
Qui jette en voltigeant à pleine main dans l'âme
Et dans le fond du cœur

Mille rêves choisis, mille douceurs exquises,
Mille parfums plus doux que la foule des brises
Courant parmi les bois :
Et dans les cieux[1] et l'âme où leur demeure est douce,
Lèvent, comme Zéphir se cachant dans la mousse,
Mille charmantes voix.

Mais tandis que je vais au fil des causeries
Enchaînant bien des mots et des choses fleuries
Et ce que j'ai de mieux,
Une plainte s'élève en cette part de l'âme
Où les bonheurs couchés laissent un peu de flamme,
Comme le soir aux cieux ;

Au fond de moi je chante une hymne de tristesse,
Car tout bonheur éteint au sein de l'âme laisse
Un regret pour chanter,
Et je fais aussitôt courir, courir ma plume
Car je sens en mon cœur l'hymne qui se rallume
Et le vent s'agiter.

Qui portera ma voix où je veux que demeure
Tout trésor de mon cœur, soit qu'il chante ou qu'il pleure,
Vers les séjours heureux
Qui m'ont fait plus rêver à la bonté des âmes
Que ne peut dans mon sein jeter le bruit des lames
De rêves glorieux ?

Le Val de l'Arguenon, novembre 1833.

Ces stances se rattachent à la pièce qui, dans la *Thébaïde des Grèves*, a pour titre : *Dispersion*. Cette pièce devait être et elle sera désormais dédiée à Maurice et à un autre ami de Maurice, M. Paul Quemper.

(Note de M. Morvonnais.)

1. *Le cœur*, dans la copie de M. de Marzan.

LES BORDS DE L'ARGUENON

Paysage.

A Madame Marie Morvonnais.

Madame, vous avez permis au doux François
De vous chanter, un soir, un hymne de sa voix.
Moi je viens après lui, gazouilleuse alouette,
Quand l'aube des moissons a redoré le faîte,
Et que le rossignol a clos son chant de nuit,
Livrer naïvement ma chanson qui s'enfuit
Aux brises du matin ; je sens ces brises belles
Qui gonflent mon plumage et mes petites ailes ;
Je me laisse emporter, et par le ciel tout pur
Montant et descendant et nageant dans l'azur,
Mon chant à vous viendra comme la plume fine
Qui, le zéphyr passant, s'en va de ma poitrine,
Fait mille tours en l'air et se pose là-bas
Sur une belle fleur qui ne l'attendait pas.

Hier l'Automne, ainsi qu'un souvenir antique,
Répandait sa beauté grave et mélancolique
Sur la face du jour, votre voix m'appelant
Et moi de cœur et d'âme aussitôt vous suivant,
Nous tournâmes nos pas vers la côte sauvage
Qui devient chaque jour un sublime rivage,
Quand la mer est au bas, et que le roc pendant
Prête ses flancs aux coups de l'Océan grondant.
Or nous allions suivant les contours de la côte,
Qui dresse quelquefois une crête assez haute
Pour découvrir la mer et dévoiler aux yeux
D'un immense horizon le champ prodigieux.
A l'heure où nous étions, comme un homme en ses rêves,
Le divin Océan avait quitté ses grèves

Et s'était retiré bien loin de nous, là-bas,
Car, sans monter bien haut nous ne le voyions pas.
Et sans doute il devait, se pliant en lui-même,
Agiter des pensers d'une grandeur extrême,
Car dans l'air en repos montait de ce côté
Un bruit perpétuel et plein de majesté.

Devant nous, à nos pieds, muette et solitaire
La grève reluisait sous le rayon solaire,
Ouvrant son large champ aux longs et beaux replis
D'un paisible ruisseau tout bordé de courlis,
De goëlands au col blanc, et de mouettes crieuses
Qui causaient sur le bord ainsi que des laveuses.

Plus loin, tout parsemé de villages épars,
L'horizon infini montrait de toutes parts
Les clochers effilés des lointaines bourgades
Et des bois frais qui font rêver aux promenades.

Au couchant, près de nous, de simples laboureurs
Semaient dans le sillon la graine et leurs sueurs ;
Et nous disions, voyant leur douce contenance :
« Ils sont heureux, semant ainsi leur espérance ! »
Et de ces champs montait avec simplicité
Comme un parfum de paix et de félicité.

Survinrent des enfants, calmes et doux visages,
Qui portaient des paniers tout pleins de coquillages ;
Et pauvres nous faisant, nous dîmes aux enfants :
« Donnez-nous quelque peu, comme des bienfaisants, –
De cette proie ôtée à l'oiseau de marine. »
Et ces enfants bénis d'une pauvre chaumine
Dirent d'un air de bouche étonnant de douceur :
« Prenez, Madame ! et vous aussi prenez, Monsieur ! »
Vous leur dîtes alors : « Vous savez d'où nous sommes,
Enfants, venez au Val, et vous aurez des pommes. »

Nous allions cheminant sur le flanc des côteaux,
Quand du lointain des cieux nous vinrent des corbeaux

Qui vont gagnant les bois au soir des jours d'automne,
Mélancoliquement et d'un vol monotone.
Et vous dîtes : « Je prends un charme étrange à voir
Ces oiseaux qui s'en vont parmi l'ombre du soir. »
Et je vis que j'avais en mes mélancolies
Un point de ressemblance avec vos rêveries ;
Et j'étais enchanté d'avoir un grain de l'or
Dont une âme choisie avait fait son trésor.

Il me revint alors que sur la roche aimée
Où vous ouvrez la bouche à la brise embaumée
Qui danse sur les flots et jette dans les airs
Tous les parfums cueillis sur la face des mers,
Voyant un oiselet se poser avec grâce,
Je vous dis : « Le voilà, Madame, à votre place. »
Et je fis aussitôt, sur ce rocher chéri,
Des contemplations le siège favori,
Selon mon habitude et selon le poëte,
S'asseoir un rêve pris du plus beau de ma tête,
Mais qui n'est rien en fait de grâce et de bonheur
Quand vous vous reposez sur le rocher rêveur.

Ainsi tous les pensers pris dans la promenade
Me chantaient tour à tour leur douce sérénade,
Et voyant s'endormir dans le charme du soir
Le Val et son jardin et tout l'horizon noir
S'envelopper de paix ainsi que d'un grand voile :
Oh ! que le ciel a bien choisi ta belle étoile,
Me dis-je, ô doux pays dont le calme enchanteur
Me vient de tous côtés et va liant mon cœur.
Sans doute le bonheur sur ce vert promontoire
Ecrira sa plus belle et sa plus longue histoire ;

En fait de cœurs charmants le Val a tout ici :
Comme fut d'Abraham la tente, il est béni.
  Oh ! si ma muse était de grâce toute pleine,
(François, comme la vôtre) et toute aérienne,
Je lui dirais : Va-t'en, Muse, d'un pied léger,
Faisant avec deux doigts dans ton blanc tablier

Un grand pli, recueillir parmi les fleurs écloses
La fleur d'entre les lis, la fleur d'entre les roses ;
Puis donne un grand coup d'aile, essayant si tu peux
Dérober quelques fleurs au beau jardin des cieux,
Et puis ayant fini ton voyage et ta quête,
Redescends vite avec l'odorante conquête,
Jette là ta chaussure et foulant le parquet
Avec tes pieds tout nus, tes pieds blancs comme lait,
Vers ce berceau qui dort à côté de la mère,
Va délicatement, va, ma muse légère,
Encombrer ce berceau, lit d'un ange enfantin,
Et de lis et de roses et du plus beau jasmin.
Puis regagne aussitôt le plus prochain nuage,
Ne laissant en ces lieux de ton soudain passage
Que des fleurs durant peu, mais dont la douce odeur
Se réfugie et vit longtemps au fond du cœur.

Le Val de l'Arguenon, 15 novembre 1833.

L'Arguenon est une petite rivière de Bretagne qui baigne les tours en ruines du Guildo.

(Note de M. Morvonnais.)

UN DIMANCHE SOIR AUX GRÈVES DE BRETAGNE

A MM. Hippolyte Morvonnais et François du Breil de Marzan.

Comme un pieux chrétien tout dimanche doit faire,
Je viens de réciter vêpres à la lumière
D'un crépuscule d'or et d'élever à Dieu
Mon âme qui vers lui prend son essor, pour peu
Qu'une douce prière au soir batte de l'aile ;
Car ainsi qu'Ariel s'asseoit sur l'hirondelle,
Mon âme s'enlevant sur les pieux discours
Qui prennent la volée au déclin des beaux jours,
Voyage ; et l'on dirait la colombe portée
Sur les ailes d'un cygne à la plume argentée.

Maintenant, à travers le nuage d'encens
Dont s'enveloppe, ainsi que les officiants,
Mon âme en oraison, paisible je contemple
Les heures de ce jour, comme du chœur d'un temple
L'Enfant regarde, après la Bénédiction,
La foule s'écouler par la porte du fond.
C'est dimanche aujourd'hui, belle et sainte journée
Qui s'en va de prière et d'encens couronnée :
J'ai ce matin, dès l'aube, Hippolyte, avec vous
Pour entendre la messe incliné les genoux,
Renouvelant tous deux à la divine flamme
Les charbons consacrés qui brûlent en notre âme.
Puis François est venu, François, charmante fleur
De toute poésie et portant plein son cœur
D'anges aux ailes d'or et de belles étoiles,
Lui dont l'âme est un soir sans nuage et sans voiles,
Plein de lumière douce, et sans cesse élevant
Des cantiques plus purs que n'en épanche au vent
Une harpe en accord sous la main frêle et blanche
D'une vierge au cœur doux qui sur elle se penche.

Puis dans l'après-midi, pour élever encor
Notre âme et lui donner la pureté de l'or,
Nous avons pris tous trois, comme trois solitaires,
Notre chemin le long des humides poussières
De la mer qui toujours, comme l'humanité,
Laisse un immense champ d'onde amère humecté.

Nous allions donc tous trois foulant les grèves blondes,
Notre âme s'occupant en ses caches profondes
A de graves pensers, bien qu'au vent des déserts
Nous jetassions des mots frivoles et des vers...
Le sable était si doux, si belle était la place,
La vague avait si bien poli cette surface,
Où le bon Océan prépare au promeneur
Des tablettes luisant d'une telle blancheur,
Que tout rêveur allant rêver au bord des plages
Ecrit du bout du doigt quelques mots sur ses pages ;

Et François le sait bien, car ce jeune inspiré
A tracé ces deux vers au livre préparé :
« Le premier flot qui monte emporte tous nos rêves,
« Comme ces mots écrits sur le sable des grèves. »

Puis d'un rocher tout noir portant du goëmon
Comme de longs cheveux, nous avons d'un héron
Considéré longtemps la tristesse profonde ;
Mais laissant sur ses pieds ce vieux rêveur de l'onde,
Nos regards sont allés chercher dans le lointain
Des promontoires bleus le spectacle divin.

Merveilleuse beauté d'une côte arrondie,
Qui se plonge avec grâce en la mer aplanie,
O caps voluptueux, qui courez mollement
Vous plonger tout du long dans l'humide élément,
Des bords capricieux charmantes découpures,
Qui de mille flots clairs recelez les murmures,
Dans le bain orageux où le ciel t'a jeté,
Roc, plongeant ta sauvage et sainte nudité :
Qu'il est doux de vous voir au lointain d'une lieue,
Quand l'Océan vous peint de son haleine bleue
Et qu'au soleil d'automne, à travers les vapeurs,
Vous flottez incertains, comme songes trompeurs ;
Mon regard vous adore et votre belle image
Erre sur mes pensers comme un liège qui nage.
Oh ! je verrai longtemps soit de nuit, soit de jour,
Dans mes rêves, des caps onduler le contour.

Oh ! le Val est pour l'âme une telle demeure
Que je sens en ma tête arriver à toute heure,
Par bandes et par vols, mille rêves divins,
Qui de ma poésie encombrent les deux mains
Soit qu'égarant mes pieds aux longues promenades,
Je visite les flots, ou qu'aux vieilles ballades
Mon âme se balance, en lisant près du feu ;
Soit que par l'entretien nous élevant à Dieu,
L'art et la poésie et mille choses belles
Viennent du paradis pour me prendre avec elles ;

Ou que voyant dormir en son berceau plié
Un ange qui trébuche encore sur son pied,
Mon esprit s'abandonne à ces routes divines
Qui le mènent tout droit aux troupes chérubines ;
Soit qu'entendant gronder au dehors le grand bruit
Du rêveur Océan qui parle dans la nuit,
J'aille prêter l'oreille à son beau monologue,
Et que, suivant dans l'air sa parole qui vogue,
Je découvre qu'il parle à Dieu qui l'a dompté
Et qu'il tient dialogue avec l'Eternité !

Le Val de l'Arguenon, 18 novembre 1833.

La grève dont parle cette poésie est *l'anse de Vauvert*, dont on fait la description dans un sonnet qui ouvre la *Thébaïde des Grèves.*

(Note de M. Morvonnais.)

RÊVERIE

A propos d'une brise qui passe.

Mais d'où vient qu'un air doux et simplement chanté,
Le vague d'un soupir par la brise jeté,
Une histoire d'amour, la plus simple peinture
Qu'on retrace en passant d'un malheur arrivé
« A quelque jeune cœur pour avoir trop rêvé, »
Tout cela, moins encor, tire aussitôt des larmes
De mes yeux attendris ; que je trouve des charmes
Sans seconds à sentir ainsi mes yeux perdus
Dans ces pleurs ; et qu'après les avoir répandus
J'ai pour un jour et plus d'une mélancolie
Dont l'entretien est cher à mon âme amollie ?

D'où vient encore, hélas ! que le sommeil trompeur
Conspire chaque nuit à décevoir mon cœur ?
Qu'il fait autour de moi flotter en des nuages
Des fantômes charmants, de fidèles images

De quelques fronts bien doux que j'ai vus ici-bas...
Mais dont les yeux distraits ne me souriaient pas ;
Au lieu qu'en mon sommeil, leur paupière en mon âme
Verse avec son regard comme une molle flamme,
Et leur touchante voix module avec amour
Des airs doux que je chante à la chute du jour,
Comme pour se lier avec la rêverie
Où m'entraînent ces airs pleins de mélancolie,
Et par ces longs accents témoigner à mon cœur
Que leur âme se noie en la même langueur.
D'autres fois, sans rien voir, je sens que sur ma bouche
Une autre a murmuré... Son haleine me touche
Comme une brise fraîche ; et puis de longs cheveux
Inondant mon visage, ou bien en de beaux lieux,
Au gré d'un pied léger, je m'égare et j'engage
Des conversations en un divin langage.

Et je trouve au réveil plein mon âme et mon cœur
De regrets inconnus et d'un trouble rêveur
Qui me mène à l'écart, et devant mes paupières
Remet au sein du jour mes nocturnes chimères.
Je remplis la nature en ses sites divers,
Vallons mélodieux ou sauvages déserts,
De mon rêve constant : noirs rochers, rude grève,
Bois profonds, tout devient, à l'aide de mon rêve,
Lieux divins pleins de charme, et de joie et d'amour.
Ainsi me promenant de séjour en séjour,
Et partout enivré de ma jeune folie,
J'entends errer des voix dont la douce magie
Va charmant les échos ; dans les enfoncements
Des forêts, parmi l'ombre et les rameaux pendants,
Je crois voir ondoyer des chevelures blondes
Et des robes fuyant en ces routes profondes.
Moi qui chéris la mer et ses divins propos,
Si je vais sur le soir causer avec les flots,
Toujours déçu, je prends pour une douce image
Tout oiseau qui rasant les sables du rivage,
Alouette marine ou goëland nageur,
Gracieux et léger se perd dans la vapeur.

Et la vague elle-même errante et solitaire
Qui tout le long des bords épanche sa voix claire,
Comme une douce amante au déclin d'un beau jour,
La vague me sourit et me parle d'amour.

Nocturnes visions dont les belles images
Ravissent mes esprits ; sous ces rameaux sauvages,
Forêts qui recelez ces beaux enchantements,
Brise molle des soirs, longs murmures des vents
Qui promenez des voix vagues dont le murmure
Parle comme d'amour, douce et belle nature
Opérant pour mes yeux des miracles si doux,
Qu'est-ce donc de mon cœur, dites, le savez-vous ?

Le Val de l'Arguenon, 17 janvier 1834.

Cette élégie fut écrite la veille du jour où il quitta pour jamais le Val de l'Arguenon.

(Note de M. de la Morvonnais.)

SUR UN PREMIER AMOUR

Trois ans bientôt, un rêve aux blanches ailes,
Doux et serein, descendit sur mon cœur,
Et comme font les étoiles fidèles
M'enveloppa de calme et de lueur.
Sous cet abri d'amour et d'innocence,
Trois ans durant mon âme a sommeillé,
Trois ans j'ai vu la vermeille espérance
Luire sur moi comme un ciel étoilé.

Oh ! les beaux cieux, les sphères ravissantes
Qui m'ont ouvert leurs parvis radieux !
C'étai[en]t sans fin des étoiles charmantes
Qui se posaient en passant sur mes yeux.

C'étaient des mers où le flot se balance
Au vent du ciel sans cesse déroulé,
Et mes trois ans flottaient sur l'espérance
Comme l'esprit sur un beau rêve ailé.

Et puis c'était (jamais dans sa sagesse
Dieu ne créa paradis sans amour),
Et puis c'était une âme de tendresse,
Plus belle encore que son divin séjour,
A la voix douce et pleine d'innocence,
Et son regard pur, à demi voilé :
Durant trois ans couronné d'espérance,
Mon front brillait comme un front étoilé.

Comme l'enfant qui sourit dans ses langes,
Notre amour pur d'innocence rempli,
Calme et joyeux comme celui des anges
Sur notre front ne creusa pas un pli.
C'était une eau pleine de transparence
Où se miraient nos regards consolés,
Et mes trois ans de naïve espérance
Ne comptaient pas les moments écoulés.

Un mot tombé d'une bouche bien chère
A dissipé ce jour harmonieux.
Mon rêve d'or, mon rêve de lumière
A tire-d'aile a regagné les cieux.
Je suis resté sans voile et sans défense
Au lourd soleil de ce monde brûlé,
Et j'ai trouvé de trois ans d'espérance
Ce que nous laisse un torrent écoulé.

Douce beauté ravissante de charmes,
Ce rêve, hélas ! c'est toi qui l'as brisé.
Toujours aimant, je t'aime dans les larmes
Comme j'aimais dans mon rêve bercé.
J'adorerai ton nom dans la souffrance
Comme on adore à l'autel dépouillé.
Soyez bénis, mes trois ans d'espérance,
Et vous pleurez, ô mes yeux désolés !

LE BENARRY

A Toi[1].

Il est un chant mélancolique,
Un murmure sur nos côteaux,
Une simple et douce musique,
Voix d'innocence et de repos.

A l'heure où sur notre paupière
Le jour épuisé vient mourir,
Cette voix commence à gémir
Ses longs adieux à la lumière.

Tant que survit une rougeur
On l'entend soupirer encore :
Elle s'éteint et s'évapore
Avec la dernière lueur.

Bien jeune, du jour qui décline
Je poursuivais l'éclat mourant ;
J'aimais à voir l'astre géant
Mourir derrière une colline.

Et sur quelque sommet assis,
Heureux de ma jeune existence,
J'avais des rêves d'innocence
Que mon âme a pleurés depuis.

Des accords que le soir réveille
Et qui montent du fond des bois
Nul, à l'égal de cette voix,
Ne savait charmer mon oreille.

Parce que des sons qu'inspirait
Ou la douleur ou la tendresse,
Aucun n'avait tant de tristesse
Que cette voix qui gémissait.

1. A Eugénie.

Chant que j'aimais, la longue absence
De mon cœur l'avait effacé !
Hélas ! tant de bruits ont passé
Sur les accords de mon enfance !

Quand mon cœur en la bénissant
Salua ma terre chérie,
Quand je respirai palpitant
L'air embaumé de la patrie,

Et que mon œil suivait aux Cieux
Du soleil la dernière flamme,
Un son réveilla dans mon âme
Un souvenir mélodieux.

A ces accents si pleins de charmes
Ma lèvre un instant a souri,
Mes yeux se sont remplis de larmes :
J'ai salué le Benarry.

Petit oiseau, tes chants à peine
Sur nos côteaux sont entendus,
Et peut-être sont-ils perdus
Pour une âme autre que la mienne.

Comme un instrument égaré,
Ta voix harmonieuse et pure
Dans le concert de la nature
Elève son hymne ignoré.

Comme toi, quand le jour expire,
Quand tout semble se recueillir,
Mes doigts demandent à la lyre
Quelque mélodieux soupir.

Comme toi, des chants de tristesse
J'aime la plaintive douceur,
Car j'ai dans l'âme moins d'ivresse
Que de soupirs et de douleur ;

Et modeste comme la tienne,
Parmi les voix de l'univers,
Ma voix s'exhale dans les airs
Sans qu'aucune âme la comprenne.

Mais peut-être il s'éveillera,
L'écho de ma lyre plaintive,
Peut-être à l'oreille attentive
Mon hymne se réveillera.

Peut-être une âme que je rêve
Un jour répétera mon nom,
Pleine des hymnes que j'achève
Dans la retraite du vallon.

Adieu Rayssac, adieu, montagnes !
Adieu vallons où j'ai chanté,
Beaux lieux où de douces compagnes
Me versaient la félicité.

Adieu ! du départ sonne l'heure,
Mais, près de partir sans retour,
Mon cœur attristé qui vous pleure,
Me dit : Restons encore un jour !

Copié sur autographe, — sauf les deux dernières strophes écrites d'une autre main. Ces deux strophes sont ajoutées. Un petit trait les sépare des précédentes. Font-elles partie du *Benary* ?

(Note de Chopin.)

SONNET

A François du Breil de Marzan.

Quand le soleil, après une chaude journée,
S'endort et que le soir nous souffle le vent frais,
C'est délice de voir aux feuilles des forêts
Se jouer une brise et filer l'araignée.

Alors cette fileuse est tout embesognée
A dérouler son fil, et, par des nœuds secrets,
Se rattache à la feuille au vent abandonnée,
Afin de s'y suspendre et s'y bercer après.

Car elle aime beaucoup la brise vespérale,
Et le balancement de la lumière pâle,
Qui dore, en s'en allant, la lisière des bois;

Et, perchée au milieu de sa corde soyeuse,
Jusqu'à la nuit tombée elle y danse joyeuse,
Comme à l'escarpolette oscillant mille fois.

La Chênaie, 9 août 1833.

AUTRE SONNET AU MÊME

Quand l'étoile d'amour, la plus belle des cieux,
File vers l'Occident et se couche dans l'onde
Où nous voyons couler tous les bonheurs du monde,
Laissant à peine après quelque lueur aux yeux;

L'imagination va faire ses adieux
A cette belle étoile, avant la nuit profonde,
Avant que tout soit noir et que tout se confonde
Dans le cœur devenu comme un puits ténébreux.

Alors elle s'en va, l'habile filandière,
Suspendre ses réseaux et sa gaze légère
A quelque branche frêle où luit un peu de jour,

Et se laissant aller à cette balançoire,
Elle s'y joue en l'air, tant que dans l'âme noire
Surnage encore un brin des lueurs de l'amour.

La Chênaie, août 1833.

MÉLODIE AUTOMNALE

L'Automne qui nous laisse,
Charmante en sa vieillesse
L'Automne va mourant,
En souriant.

Ce soir avec mystère
Elle a paré la terre
Des plus doux, des plus longs
De ses rayons.

Elle a fait la parure
Mélancolique et pure
Du ciel en bandeaux blancs,
Bien ondoyants ;

Et celle des collines,
En longues robes fines
De flottantes vapeurs
Aux cent couleurs.

Les caresses soyeuses
De ses deux mains flatteuses
Ont adouci l'élan
De l'Océan.

Et comme un débonnaire,
Des ondes le vieux père
Sourit et va chantant
L'antique chant,

Dont il berce nos rêves
En comptant sur ses grèves
Ses poissons, ses oiseaux.
Et ses vaisseaux.

II

Du jour voici la chute
Au sommet de la butte
Qui domine si bien
Tout le lointain ;

Allons de compagnie
En une rêverie
Balancer nos esprits,
Tous trois épris

Des vastes étendues
Que le soir a rendues
Vagues comme le ciel
A l'œil mortel.

III

Les rêves sans nombre
Qui le soir dans l'ombre
Descendent des cieux
Silencieux,

Et comme les pousse
Leur fortune douce,
S'en vont dans les bois
Chercher des toits

Sous la feuille grise,
Ou bien sur la brise
S'en vont voltiger
Et voyager ;

Ou le long des ondes
Sur les grèves blondes
Foulent le satin
Du sable fin ;

Prêtant leurs oreilles
Aux grandes merveilles
Que l'océan dit
Durant la nuit ;

Nous voyant trois âmes [1]
Ecoutant les lames
Sur le tertre noir
Le long du soir ;

Trois âmes songeuses,
Trois âmes quêteuses
De rêves errants
Parmi les champs ;

Et les feuilles grises,
Et l'aile des brises,
Et les sables doux
A leurs pieds mous,

Et le flot qui roule,
Quitteront en foule [2],
Pour faire ce soir
Leur reposoir

Dans nos âmes pleines
De douces haleines,
Où leurs ailes d'or
Pourront encor,

1. Sans doute, Lui, Hippolyte La Morvonnais et François du Breil de Marzan (*Note du Manuscrit*).

2. Inversion très forte :

Les Rêves quitteront en foule
Et les feuilles grises, etc., etc.

(*Note du Manuscrit.*)

Comme en leur patrie,
Leur douce folie
Bercer en chantant,
Nonchalamment.

Car des âmes faites
Au gré des poëtes
Sont des paradis
Toujours fleuris.

Le Val de l'Arguenon, 16 décembre 1833.

PARLONS TOUT BAS

Romance.

Quand on vient respirer le soir, sous la verdure,
La dernière haleine du jour,
Douce comme un parfum d'amour,
Heureux celui qui se penche et murmure :
Parlons tout bas, parlons tout bas !
On ne nous entendra pas.

C'était comme aujourd'hui ! la brise qui soupire
Ainsi jouait dans ses cheveux,
Ainsi resplendissaient les cieux,
Tout fors un mot que je ne puis plus dire :
Parlons tout bas, parlons tout bas !
On ne nous entendra pas.

Mots à demi-formés, ravissante harmonie,
Bonheur qu'un rêve nous a fait
D'autant plus doux qu'il est secret :
Que l'univers serait chose jolie,
Si l'on parlait tout bas, tout bas,
Pour qu'on ne s'entendît pas !

IV. — Poésies d'Eugénie relatives à son frère[1].

A mon Frère au collège.

Pleure[r] son or ou sa grandeur :
Ciel, auprès des pertes du cœur
Que sont les maux de la fortune ?
Le coup le plus affreux du sort,
C'est de perdre un ami par l'absence ou la mort.
Hélas ! j'ai ressenti cette peine cruelle
Le jour où comme un fruit du rameau détaché,
Mon frère, tu fus arraché
De la demeure paternelle :
Combien je répandis de pleurs
Et combien j'en répands encore !
Le temps a pu calmer d'autres douleurs,
Mais ta présence seule à ta sœur qui t'implore
Peut rendre le bonheur.
Bonheur tardif, cruelle attente,
Quand on éprouve ta rigueur,
Que la marche du temps est lente !
Depuis qu'un sort jaloux te ravit à ta sœur,
Cinq fois j'ai déjà vu des rives de l'aurore
L'oiseau voyageur de retour,
Toi seul ne reviens pas encore.
Ce seul désir, la nuit, le jour,
Remplit mon âme tout entière,
Interrompt jusqu'à ma prière.
Hélas, ainsi que mon ennui
Je retrouve partout ton image charmante ;
Cet enfant, cet oiseau qui chante
Me rappellent les jours où, chantant comme lui,

1. Presque tous les morceaux qui suivent sont inédits.

Ces lieux retentissaient de ta gaîté bruyante,
Et les fruits du jardin, et la rose naissante
Me disent : Que de fois palpitant de plaisir
Pour son père ou ses sœurs sa main vint nous cueillir !
Et maintenant, ô lieux remplis de charmes,
Il pleure à votre souvenir.
Toujours il faut payer le bonheur par des larmes.
Ainsi qu'un beau navire aux flots abandonné,
Bientôt assailli par l'orage,
Jonche la mer des fleurs dont il fut couronné
Et puis de ses débris vient affliger la plage :
Tels, partis sur la foi d'un destin fortuné,
Nous arrivons brisés au terme du voyage.
Hélas ! que ne peut-on du moins aux mêmes jours
Avec tout ce qu'on aime en achever le cours,
Ainsi qu'on voit au nid qui les rassemble
Les couples de ramiers vivre et mourir ensemble !
Ah ! le vœu le plus cher est le moins entendu :
Mon frère à ma tendresse un jour sera rendu,
Mais avec les baisers d'un père
Il ne recevra pas les baisers de sa mère.
O regrets, ô douleur qui me suivront toujours :
Ni ses vertus ni nos tendresses
N'ont pu sauver ses jours.
Devait-elle si peu jouir de nos caresses ?
Hélas, sur ses jeunes enfans
Elle n'avait pas vu passer quinze printemps.
Toi surtout l'occupais à son heure dernière,
Et près de fermer la paupière,
Elle me dit : « A ton amour,
Ma fille, je confie un frère :
Dans les soins d'une sœur qu'il retrouve sa mère. »
Et je devins ta mère dès ce jour.
Oui, les doux soins d'élever ton enfance
Furent les seuls plaisirs de mon adolescence.
Aujourd'hui comme alors mon cœur chéri du tien
Ne désire que ta présence.
Oh ! quand pourrai-je, ami, retrouver un tel bien ?
Quand pourras-tu sorti de la prison des villes

Regagner pour toujours tes champêtres asiles,
Où tu diras, rempli de souvenirs heureux :
Ici mon jeune cœur n'a connu que les jeux.
Ami, rien n'est changé dans ce riant domaine,
La même vigne ombrage le coteau,
Tu reverras le même oiseau
Suspendre encore au même chêne
Du fruit de ses amours le mobile berceau,
Mais il ne verra plus que d'une main cruelle
Tu lui viennes ravir ces doux fruits sous son aile.
Ah ! tu sais trop combien éprouvant de rigueurs
Dans la prison la plus belle
Les captifs répandent de pleurs !

MON SÉJOUR

A. M. R.

Dans la retraite obscure où le ciel m'a cachée,
Tu crains que les ennuis assiègent mon printemps.
Ami, j'y sais trouver d'assez doux passe-temps
Pour ne pas souhaiter de m'en voir arrachée :
J'ignore si le monde a des plaisirs plus grands,
A mon avis d'ailleurs tout sage ermite
Doit trouver beau le désert qu'il habite.
De la réalité s'il a trop à souffrir,
La douce illusion, prompte à le secourir,
Le console aussitôt par de riants mensonges :
Hélas ! tous les mortels sont heureux par des songes.
Cependant tous ses biens ne sont pas mensongers :
C'est pour lui que les fruits mûrissent aux vergers,
Que l'ombrage et les fleurs décorent les campagnes,
Et que s'élève un trône au sommet des montagnes,
Où l'ermite reçoit tous les parfums des airs :
Comme le premier homme il est roi des déserts.
Ainsi, je vis, ainsi... Mais entre toute chose
Veux-tu savoir mes plaisirs favoris ?
Ami, tantôt ou je chante ou j'écris,

Puis abjurant et les chants et la prose,
Dans mon jardin pour tout métier
J'aime mieux cultiver la rose,
Laissant à d'autres volontiers
Le soin de cueillir des lauriers
Qui font vivre dans la mémoire.
Par trop de temps et de labeur
Il faut acheter cet honneur :
Je ne vivrai pas dans l'histoire,
Mais j'aurai goûté le bonheur,
Et le bonheur vaut bien la gloire.

Pourquoi de mes paisibles jours
Troublant sans pitié l'heureux cours,
Ami, veux-tu que je m'escrime
A poursuivre une ingrate rime
Pour te parler de mes moutons,
De nos vergers, de nos moissons ?
Faut-il que d'une main peu sure,
Dans une infidèle peinture
J'aille défigurer nos champs ?
Crois-moi : de ces objets charmans
Bien souvent un pinceau sans grâce
Fait des tableaux sans agrémens.
Mais je finis là ma préface,
Et puisque tu le veux ainsi,
De ma rustique solitude
Je veux sans art et sans étude
T'offrir les traits en raccourci.

Sous un ciel peu connu du monde,
Au sein d'un étroit horizon,
Est un village dont le nom
A peine une lieue à la ronde
Est répandu dans le canton.
Là, mi-policé, mi sauvage,
Vit un peuple ignorant et bon
Qui de mœurs, d'habit, de langage,
Peut-être même de raison,

Du peuple élégant de la Seine
Diffère autant que le Lapon.
Tu m'en croiras peut-être à peine,
Mais la Grèce ainsi dans son sein
Vit naître la brillante Athène
Et le grossier Béotien.
Oui, comme aux premiers jours du monde,
Sur le bon goût et le bon ton
On vit encore en ce canton
Dans une ignorance profonde ;
Car les habitans de ces bords
Avec le reste de la terre
N'eurent jamais plus de rapports
Que les vivants avec les morts.
Tu ris du point où nous en sommes
Dans ces jours féconds en grands hommes,
Mais de tout temps on a bien dit
Qu'il n'est pas
A tous départi même somme ;
Et mes ignorants n'iront pas,
Soit chez eux raison ou caprice,
Comme autrefois le sage Ulysse,
S'instruire dans d'autres climats
Et pour en savoir davantage
Perdre le bonheur en voyage [1].
Laisser leurs moutons et leurs champs,
Leur foyer si plein d'agrémens,
Leurs Pénélopes en veuvage :
Ils ne le font pas vraiment.
Faut-il se quitter un instant ?
Comme les pigeons de la fable,

1. *Variante* : Pour avoir le goût des voyages
Leurs cœurs par des liens trop doux
Sont retenus sur ses rivages.
Non, non, pendant vingt ans d'orage
Les Pénélopes des villages
Ne vivraient pas loin d'un époux.
Pour l'absence la moins durable
Faut-il quitter ce seuil charmant
Comme les pigeons de la fable ?

Ils ne se quittent qu'en pleurant,
Et je trouve leur goût charmant
Et leur philosophie aimable.
Ami, tel est sans y surfaire
Le séjour où faute de mieux
J'ai su comme mes bons ayeux
Trouver le secret de me plaire.
Le roitelet s'endort joyeux
Dans son nid caché sous le lierre,
Ainsi que l'aiglon près des cieux.
Le palais le plus magnifique
Aurait-il pour moi plus d'attraits
Que cette demeure gothique
Où mon père aimé comme un roi
Sans trop de peine fait la loi
A sa petite république ;
Où sa tendresse et notre amour
Nous font trouver dans ce séjour
Plus qu'un monde qui nous oublie ?
Non, les faveurs qu'on en publie
N'égaleraient pas l'agrément
De ma solitude chérie.
L'avenir comme le présent
Là ne causent ni soins ni crainte ;
Libre enfin de toute contrainte
On peut chanter, rire d'autant,
Et loin de la maudite engeance
Des médisans et des jaloux,
Sur les sages et sur les fous
Dire chacun ce que l'on pense,
Sans s'exposer à la vengeance
De mille têtes à l'envers.
Mais laissant aux esprits diserts
Le vaste champ de la critique
Et celui de la politique,
Nous parlons de prose ou de vers
Plus que du train de l'univers ;
Surtout l'aimable poésie
Fait le charme de notre vie,

Et toute la cour d'Apollon
Souvent au gré de notre envie
Comparaît dans notre salon.
Tel guidé par la fantaisie
Le papillon va [1] voltigeant
Sur chaque fleur de la prairie
Et de leur parfum différent
Savoure la douce ambroisie :
Ainsi nous passons tour à tour
Du romancier au troubadour,
De la chanson à l'élégie,
Et d'Homère à l'auteur du jour.
Tes chants, sublime Lamartine,
Sont venus jusqu'à nos déserts.
Quel astre étonnant te domine ?
Quel luth jamais dans l'univers
Egala ta harpe divine ?
Oui, tel que l'aigle audacieux
Qui descendu vers notre sphère
Daigne un instant raser la terre
Et soudain se perd dans les cieux :
Tel dans l'essor de ton génie
Tu te dérobes à nos yeux,
Transportant notre ame ravie
Jusques dans le séjour des Dieux.
O toi, né pour chanter leurs fêtes éternelles,
Quel mortel peut louer tes hymnes immortelles ?
Ah ! si jamais, sensible à tes nobles accents,
Sur des tons assez hauts je puis monter ma lyre,
Je chanterai le jour où tes accords puissants
Firent naître en mon sein l'harmonieux délire.

1. Ms. *en*.

LE FRÈRE DE SAINTE THÉRÈSE[1]

Thérèse avait un jeune frère.
Ils bâtissaient ensemble dans le jardin
de petits hermitages.
(Vie de Ste Thérèse.)

Connaissez-vous les Espagnes
Aux royaumes renommés,
Aux magnifiques campagnes
Aux monts de pampre embaumés ?

Connaissez-vous de Grenade
Le ciel et le nom si beaux ?
Ses grands rois, ses fiers taureaux
Et la douce sérénade ?

Connaissez-vous l'Alhambra,
Ce palais de mains divines,
Ce dais qu'une fée ouvra
En dentelles et perles fines ?

Suivant l'histoire au fil d'or
Sur ce beau sol où tout brille,
Ah ! connaissez-vous encore
Un noble enfant de Castille ?

Un jeune saint d'Avila,
Dans la gloire mal à l'aise,
Et qui ne se révéla
Qu'à Dieu, qu'à sa sœur Thérèse.

En vain pour l'admirer le monde le chercha,
Lui, ne cherchant que Dieu, dans l'ombre se cacha.
Les anges sur son front contemplaient leur image,
Le ciel resplendissait dans son œil rayonnant,
Les hommes le prenaient pour un fils de Pélage
Ou du grand Ferdinand.

1. A rapprocher de cette pièce celle que composa Maurice : *La Sainte Thérèse de Gérard* (éd. p. 407).

Oui, toujours cherchant Dieu, l'aigle, les hautes cimes,
Son œil pour se poser ne trouvait que le ciel :
Il pleurait de génie aux peintures sublimes
De Murillo, de Raphaël.

Et pour le beau son culte et son amour extrême
Eclataient en grande hymne, en ravissant propos :
Ame d'élite, esprit de la troupe suprême..

(Un vers manque.)

Oh ! la suave poésie
Quand il chantait l'Andalousie,
Les bergers au soleil brunis,
Vierges et fleurs sous leur mantille,
Et les fiers vallons de Castille
Et les cieux brûlants de Tunis.

Quand aux drapeaux flottants de gloire
Il chantait des chants de victoire,
Les pèlerinages des rois
A Saint-Jacques de Compostelle,
Et la grande reine Isabelle,
Joutes, carrousels et tournois.

Dans des extases séraphiques
Sa harpe avait de saints cantiques,
Tels que ceux que chantait David.
Il fit comme un doux chant de messe
Pour la croix qu'en sainte tendresse [1]
Sa sœur au cou lui suspendit.

Ah ! c'était en sa sœur aimée
Que son ame ardente ou calmée
Epandait ses chants pour le ciel,
Ainsi qu'un orgue dans un temple ;
Et jamais il ne fut d'exemple
De plus bel amour fraternel.

1. Allusion au *Crucifix*.

En naissant, leurs ames pareilles
S'aimaient comme deux abeilles
Qui sortent d'un même rayon.
Leurs cœurs sentaient les mêmes charmes,
Leurs yeux versaient les mêmes larmes:
C'étaient deux luths en un seul son.

Pour Thérèse aimant la prière
Son frère élevait sous le lierre
Des oratoires dans les bois ;
Il figurait les cathédrales
En mousse et fleurs étaient les dalles
A faire agenouiller des rois.

Ils venaient là, parmi les anges,
Offrir de célestes louanges,
Rêver un bonheur éternel ;
Car déjà dans leur foi profonde,
Leur ame s'éloignant du monde
Prenait en partage le ciel.

Et même en leur soif trop ardente,
Trompant leur mère vigilante,
Ils s'en allèrent pour mourir,
Pour mourir martyrs chez les Maures.
On les chercha plusieurs aurores
Jusqu'aux bords du Guadalquivir.

Et depuis n'ayant plus de fête,
Thérèse au Carmel, sa retraite,
Alla trouver le ciel cherché.
De tous ses liens sur la terre
Le seul souvenir de son frère
Lui resta dans l'ame attaché.

Toujours unis comme en l'enfance,
Mais séparés par la distance,
Ils s'envoyaient de longs écrits,
Ils s'envoyaient ces douces lettres
Charmant l'absence, où de deux êtres
Passe l'ame en des mots chéris.

Elle chantait sa quiétude,
Ses jours sereins en solitude
Et ses ravissements d'esprit,
Lorsqu'exhalant flamme et prière
Son ame embrassait le calvaire
En amante de Jésus-Christ.

Lui, resté sur les bords du monde,
Parlait de tristesse profonde,
D'ennuis au cœur toujours errants :
Avec quelles douceurs sublimes
De leurs épanchements intimes
Se mêlaient les divers courants !

Mais est-il de bonheur durable?
Cet ami, ce frère ineffable,
S'en alla de la terre aux cieux,
Et dès lors de Jésus l'amante
Eut au cœur douleur véhémente,
Eut torrent de larmes aux yeux.

Même on dit qu'en cette agonie
Thérèse aurait perdu la vie,
Sans un secours venu du ciel.
Or voici le pieux cantique
Que sa harpe mélancolique
Fit pour une tombe au Carmel.

Ah ! le monde pour moi s'est couvert d'un suaire :
La terre m'est un lit de mort.
Je ne vis en pleurs et prière
Qu'au sépulchre où mon frère dort.
Comme j'aimais [1] je souffre fort.
Mais, Jésus, je baise la lame
Qui me perce l'ame :
Ou souffrir
Ou mourir !

1. *Var.* Jamais

A Madame la Ctesse A. de Maistre

Il est doux de prier dans la nef solitaire,
Lorsque l'encens du soir parfume le saint lieu,
Et qu'une lampe brille au fond du sanctuaire
Comme un regard de Dieu.

Il est doux d'écouter la lointaine harmonie,
Des derniers bruits du jour dans les airs répandus,
Et de voir les bergers saluer tous Marie,
Au son de l'Angelus.

Il est doux au moment du sommeil de la tombe,
De regarder le ciel une dernière fois,
Il est doux quand notre âme à la douleur succombe
De baiser une croix.

Il est doux de cueillir des lys dans la campagne,
De savourer des bois les ombreuses fraîcheurs,
Et de penser qu'un ange alors nous accompagne
Nous suit parmi les fleurs.

Il est doux d'admirer la beauté, le génie,
De gracieux enfans dormant sur les genoux,
Ah, doux, bien doux encor est d'avoir une amie,
Et de l'avoir en vous !

Autographe d'Eugénie de Guérin.

Oh ! que de biens perdus ! Quelle sainte allégresse
Je puisais, cher frère en ton ame !
Qui sur l'homme met sa tendresse
Se repose sur une vapeur ;
Hors aimer Dieu tout est douleur.
Mais, Jésus, je baise la lame
Qui me perce l'ame :
Ou souffrir
Ou mourir !

Oui, pour boire la vie et l'amour en leur source[1]
A ce fleuve dont tu jouis,
Mon ame altérée en sa course
S'élance toute au paradis.
Oh ! sur la terre je languis !
Mais, Jésus, je baise la lame
Qui me perce l'ame :
Ou souffrir
Ou mourir !

A DES ENFANTS.

Que ne peut-on voir la nacelle
Raser toujours des bords riants,
La fleur demeurer toujours belle,
Et vous rester petits enfants.
Quand votre ame venant d'éclore
S'ouvre à peine aux rayons des cieux,
Quand sous les teintes de l'aurore
Le monde encor s'offre à vos yeux,
Quand au lieu des sources amères

1. *Var.* Oh ! pour moi maintenant toute affection humaine
N'est que poussière auprès de l'or :
De la tendresse souveraine
Il me faut l'immense trésor ;
Dans l'Océan j'ai soif encore
Mais, Jésus, etc.

Où l'homme, hélas ! boit chaque jour,
Suspendus au sein de vos mères
Vous vivez de lait et d'amour,
Et pour dormir allez près d'elles
Plier vos bras dans vos berceaux,
Ainsi que les petits oiseaux
Dans leur nid vont plier leurs ailes,
Et que sur votre front vermeil
Sans que le jour laisse de trace,
Comme une fleur s'ouvre au soleil
On voit s'épanouir la grâce.

Mais bientôt... ô pauvres enfans,
De pitié mon âme s'inonde
Quand je vois en si peu de temps
Se faner votre tête blonde,
Moins de baisers sur votre joue
Et vos petites dents tomber
Comme un collier qui se dénoue,
Et quand au lieu de l'air si doux
Qui parfumait votre visage,
Vous respirez un air d'orage
Et que vous pleurez comme nous.
O mon Dieu, puisqu'à cette épreuve
Tu condamnes tous les humains,
Et qu'il faut que chacun s'abreuve
Au calice offert de tes mains,
Ah ! du moins, ô Dieu notre père,
Pour les consoler sur leur sein,
Laisse aux enfans, laisse leur mère,
Qu'aucun d'eux ne soit orphelin ;
C'est douleur dont rien ne console,
Que jamais n'efface le temps :
Le nom de mère me désole
A chaque fois que je l'entends.
Et cependant quand je la pleure,
Sois béni, Dieu terrible et bon,
Je vois le ciel pour sa demeure
Et vous voyez une prison.

Ce qui fait que les ames pures
Se plaisent au milieu de vous,
Que Dieu vous prend sur ses genoux
Et dit : « Petites créatures,
Rien n'entre au ciel que comme vous. »

Vous, nobles orphelins, enfants de l'héroïne
Dont les hauts faits de mère étonnent les héros,
Femme-Roi devant qui tout monarque s'incline
La couronnant de ses travaux.

A l'Auteur d'une notice sur Maurice de Guérin[1]

Publiée dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Quelle voix m'est venue à travers la forêt,
Grande et magnifiant un nom qu'elle profère,
Comme un Génie en deuil qui pleure sur un frère,
Comme une harpe d'or chantant sous les cyprès ?
Et ce nom et ce chant du sommet des montagnes
Font bruit avec éclat jusque dans nos campagnes ;
J'ai pour les écouter laissé le soin des fleurs,
Et colombes et tout, et je verse des pleurs.
Ah ! c'est qu'il était né dans ce séjour champêtre,
Que tout ce qu'on y voit porte deuil de sa mort,
Que jamais on ne rentre et jamais on ne sort
Qu'avec son souvenir que tout objet amène.
Ici sont ses rosiers, son treillis, sa fontaine
Où comme un cygne, enfant, il plongeait son pied nu,
Et malade, plus tard, sur ces bords revenu,
Pour tempérer la fièvre aux ardeurs dévorantes.
Sans cesse il demandait ses eaux rafraîchissantes.
Là sont ses champs de blé, de maïs et de lin,
Et les sentiers tracés comme des rêveries
Qu'il parcourait le soir dans les pentes fleuries,
Et la mousse au repos lui servant de coussin,

1. A George Sand.

Les promenades autour de la demeure antique
Où s'élève, géant brun et mélancolique,
La haute tour penchant comme un cèdre au déclin :
Ruines qu'il aimait, lui penchant vers sa fin.
Hélas ! il est partout, partout sur ce rivage
Il n'est feuille ni fleur qui n'en porte l'image ;
Partout il a laissé trace et parfum divin
Comme un céleste esprit qui traverse un chemin,
Comme une urne de baume exhalée au passage.
Mais ce qui plus me touche et plus m'étonne encor
Et que je dis à vous, mystérieux génie,
Ah ! c'est une ineffable, une immense harmonie
Sortant des bois, des prés, des ruisseaux à fond d'or,
Des monts que le soleil et les aigles visitent,
Et des nuages bleus que les songes habitent,
Où les esprits chantants font aussi leur séjour,
Des sanctuaires pleins de secrets magnifiques
Où devant Dieu ce chant éclate avec amour
En louanges de foi, hymnes eucharistiques,
En cantiques aux saints par les saints écoutés
Et qui peut-être un jour nous seront répétés.
Oui, du séjour céleste et du séjour des larmes,
Sur cent modes divers, toutefois pleins de charmes,
Et de l'antre paisible et du fleuve indompté,
Sous les frimas l'hiver, sous les roses l'été,
De toutes parts enfin, ce grand concert respire
Comme si la nature était en beau délire,
Et ce concert si beau, si grand, c'était le sien,
Quand il chantait ici le divin musicien,
(Ah ! que n'y chante-t-il, hélas, de même encore !)
Et que nous l'écoutions du soir jusqu'à l'aurore,
Et que, quelle que fût la joie ou la douleur,
Tout s'oubliait auprès d'une telle douceur.
Ah ! que sur notre vie il répandait de charmes !
Et maintenant, hélas, qu'il nous reste de larmes !
Que son nom que j'entends m'est douloureux au cœur !
Ah ! les bruits les plus beaux me touchent sans bonheur !
Et la charmante voix au grand écho sonore,
Qui si loin a porté les versets du *Centaure*,

Et d'un mot attiré tant de nobles amours
Au poëte inconnu dont je parle toujours,
Non, cette voix ne peut me consoler encore.
Rien d'humain ne le peut, une douleur sans fin
Ne se perd, croyez-moi, qu'en l'Océan divin.
En Dieu seul est le lieu des âmes en souffrance,
Ainsi que nous disait de sa pieuse voix
Celui dont la douleur a brisé l'existence,
Cher et jeune martyr que sans cesse je vois,
Mais qui toujours porta sa douleur en silence;
Car il fut noble et grand comme vous l'avez dit,
Comme vous l'avez peint dans ce brillant récit,
Où sa mélancolique et suave figure
Est vivante de grâce et d'expression pure.
Elle est belle à passer, à la voir tout un jour.

Mais plus l'œuvre est divine, aussi plus on prend garde
Qu'elle soit en beau jour, un jour qui soit le sien,
Et l'on s'afflige ici d'une grave mégarde :
C'est de voir exposé ce poète chrétien
Dans les ombres du doute ou tel qu'un dieu païen.
. . . .
Devant la croix des morts quand une veuve tombe,
Triste et voilée, ainsi qu'au rivage indien [1],
C'est où repose hélas ! son bonheur et le mien.
Ah ! vous n'avez pas vu la croix de cette tombe,
Ni celle qu'il baisait dans son dernier soupir,
Ni pour prier encor ses lèvres s'entr'ouvrir
Et prendre avec amour, dernier festin qui reste,
Comme Elie en voyage, un aliment céleste,
Le viatique offert à ceux qui vont mourir.
Ah ! vous n'avez pas vu flamboyer sa croyance,
De quelle gloire sainte il avait le désir ;
Car hélas ! sans le ciel à quoi sert l'avenir ?
A quoi sert d'être roi, reine en intelligence,
Si ce n'est pour monter sur un trône divin,
Pour régner où l'esprit règne seul et sans fin.

1. Caroline de Gervain, née à Batavia, épouse de Maurice de Guérin.

20

Oh ! sans doute il est là le poëte que j'aime !
Sans doute il est admis au séjour de Dieu même,
Semblable en auréole aux anges, ses amis,
Sous le signe éclatant qui marque un front suprême
Le *Signe de la Croix* comme une étoile mis
Au faîte de son diadème.

A M. Sainte-Beuve

Qui m'a singulièrement touchée par ses *Larmes de Racine,* et encore plus par cette publication du *Centaure.*

Ah ! lorsqu'en des moments de mémoire touchante,
Naguère *il* me lisait quelque page charmante
De vos charmants écrits,
M'en révélant la grâce et la touche divine ;
Ah ! lorsque je pleurais aux « Larmes de Racine »,
Près d'un frère à Paris,
Et que cueillant la fleur des plus aimables choses
J'avais de vos fragments comme feuilles de roses
Mon album parsemé,
Que par je ne sais quoi que l'ame à l'ame inspire,
Vous me fûtes d'abord, parmi la foule à lire,
Mon auteur bien-aimé !
Ah ! je ne pensais pas de vous devoir encore
Cet autre cher écrit, ce fragment du « Centaure »
Par vos soins publié.
Reste d'un frère, hélas ! sur qui mon pleurer tombe,
Celui qui vous lisait, dont vous ornez la tombe
D'un bel œuvre oublié.
Soyez, soyez béni d'avoir, en sa mémoire,
Tiré d'un astre éteint ce doux rayon de gloire,
Cet éclat immortel,
Beau reflet du génie et le met en lumière,
Attirant les regards des aigles sur la terre
Et les esprits du ciel.
Qu'il soit donc admiré ! qu'il est digne de l'être !
Oh ! qu'il l'est, ce talent rare, et qui d'apparaître
N'eut jamais le désir,

Qui tandis que sur lui planait la renommée
N'y regardait pas plus qu'à la vaine fumée
Que le vent fait courir.

Mai 1840.

Poésie interrompue par la foudre. Quel bruit, quels éclats, quel accompagnement de pluie, de vent, d'éclairs, d'ébranlements, rugissements, terribles voix d'orages ! Et cependant le rossignol chantait abrité sous quelques feuilles ; on aurait dit qu'il se moquait de l'orage ou qu'il luttait avec la foudre. Coups de tonnerre et coups de gosier faisaient un charmant contraste que j'ai écouté appuyée sur ma fenêtre, j'ai joui de ce chant si doux dans ce bruit épouvantable.

Roi de l'intelligence, il a parmi les hommes
Incognito passé regagnant les royaumes,
Les royaumes des cieux :
Rapide voyageur sans traces sur la terre,
S'il n'eut sans y songer laissé dans la poussière
Des joyaux précieux.

Ah ! donnez, donnez-moi ces riches découvertes !
Richesses de mon ame à ma tendresse offertes,
Trésor de mes douleurs !
Donnez pour que toujours je les aie en ma garde,
Avec d'autres objets de lui que je regarde
En les couvrant de pleurs.

Avec ces legs, ces dons qui n'ont point de louanges,
Lettres, effusions, si doux et beaux secrets
Qu'au ciel j'en ai parlé, car je dis tout aux anges,
Comme à lui je disais.

N'ayant qu'une ame à deux comme on n'a qu'une mère,
Nous épanchions la vie et nos rêves d'azur,
Lui dans un cœur de sœur, moi dans un cœur de frère,
Vases d'or toujours pur.

Dans cette amitié sainte, ineffable, indicible,
Dieu m'avait donné part au céleste bonheur

Qu'en extase goûta le bien-aimé disciple
Sur le sein du Sauveur.

Quel charme en ses discours, quel charme en sa personne !
Quelque chose de lui s'émanait d'attrayant ;
Ce jeune homme, on l'aimait comme une intelligence,
Comme un suave enfant.

Aussi que de sa mort la douleur fut extrême !
De plus forts qu'une sœur ne s'en consolent pas,
Et je sais un grand cœur qui le pleure de même
Que David pleurait Jonathas.

Ah ! c'est inénarrable perte,
Lorsque de la terre déserte
Les ames sublimes s'en vont,
Ces êtres plus beaux que nature
Qui de la beauté sans mesure
Portent l'œuvre et l'image au front ;

Qui parmi ce monde de fange
Rien qu'à les voir font rêver d'ange,
Rêver au monde immatériel [1]
Dont la noble et sainte pensée
Se conserve toujours tracée
Dans les pures routes du ciel.

Ces hommes enfin qu'on contemple
Comme ces figures d'un temple
Qu'à la voûte a mis le sculpteur,
Ou comme cette arche sublime
Qui sur les hauteurs de Solyme
Portait la gloire du Seigneur.

Ah ! pleurons, pleurons quand ils manquent !
Pleurons ces monuments qui marquent
En l'honneur de l'humanité !
Pour une noble et chère cendre,
Oh ! moi j'ai des pleurs à répandre,
Oh ! j'en ai pour l'éternité !

1. Nous modifions ici légèrement deux vers pour la mesure.

DOULEUR SANS FIN

Tant que les ruisseaux couleront,
Tant que dans les cyprès funèbres
Les vents d'automne gémiront,
Tant que les cloches sonneront
Le glas des morts dans les ténèbres,
Il est des yeux qui pleureront,
Il est une douleur profonde,
Des regrets, un deuil fraternel
Qui dureront plus que le monde ;
Car je les prendrai dans le ciel.
Rien n'est capable sur la terre
De consoler si grand malheur !
Oh ! la perte d'un si doux frère
Me rend inconsolable sœur.
Qui ne l'a vu ne sait les charmes
Que mon cœur goûtait dans le sien,
La douceur de son entretien,
Ces regards où venaient des larmes
Quand il en venait dans le mien !

J'ai renoncé à la poésie parce que j'ai connu que Dieu ne demandait pas cela de moi, mais le sacrifice m'a d'autant coûté qu'en abandonnant la poésie, la poésie ne m'a pas abandonnée ; au contraire, je n'eus jamais tant d'inspirations qu'à présent qu'il me faut les étouffer. A présent je chanterais à ma *fantaisie*, ce me semble. J'ai trouvé le ton que je cherchais. J'en aurais des transports de joie qui me tueraient s'il m'était permis de m'y livrer. Eteignons, éteignons ce feu qui me consumerait pour rien. Ma vie est pour Dieu et pour le prochain ; et mieux vaut pour mon salut un mot de catéchisme enseigné aux petits enfants qu'un volume de poésie.

Ceci est vrai, mais plus haut il y a quelques petits mensonges poétiques [1].

(Tiré d'un cahier d'extraits faits par Eugénie.)

1. Phrase ajoutée plus tard.

V. — La fin d'une énigme. Eugénie de Guérin et Jules Barbey d'Aurevilly.

Le 15 novembre dernier (1909), la *Revue des Deux-Mondes* [1] a publié sous la signature de M. Ernest Seillière, un article intitulé *Eugénie de Guérin et Jules Barbey d'Aurevilly. A l'occasion d'une solennité littéraire* [2]. Dans cette étude, élaborée pour la plus grande partie à l'aide des données récemment fournies par les *Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trébutien* [3], l'auteur se propose de nous raconter un épisode de la vie d'Eugénie qui offre, pour tous les fervents des deux Guérin comme pour ceux de Barbey lui-même, un saisissant intérêt. « D'un commun accord, d'Aurevilly et Trébutien, — quand ils publièrent les *Reliquiæ* d'Eugénie en 1856 — laissèrent dans l'ombre certains incidens qui avaient agité la courte vie de leur héroïne ; mais, sur ces incidens significatifs, les lettres de d'Aurevilly (qui viennent d'être livrées au public) se montrent plus explicites, et ses confidences, aujourd'hui placées sous nos yeux, nous conduisent à intercaler dans la biographie d'Eugénie un chapitre sentimental qui échappait hier encore aux historiens de cette âme d'élite. » Tel est le sujet de l'intéressante étude donnée par M. Seillière.

Certes, cet érudit distingué est parvenu, en utilisant les renseignements fournis par le *Journal* et les *Lettres* d'Eugénie, en même temps que les *Memoranda* et la Correspondance publiée de Barbey d'Aurevilly, à reconstituer une partie de cette émouvante histoire, mais il n'a pas réussi, faute de documents [4], à faire la lumière sur l'un de ses épisodes les plus

1. Pages 396 à 423.

2. L'inauguration du monument de B. d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte.

3. Paris, Blaizot, 1908. 2 vol. in-8°.

4. Pages 412-423.

caractéristiques et à coup sûr le plus poignant : je veux parler de la rupture qui sépara brusquement Eugénie de sa plus intime amie Madame de X..., en même temps que de Barbey d'Aurevilly et d'une troisième personne étroitement mêlée à ces événements mystérieux. Cette dernière n'est pas, comme l'a cru M. Seillière, Mademoiselle Sophie de R... : il s'agit de la belle-sœur de Madame de X... Quelles furent les causes de cette brouille générale qui fut si douloureuse au cœur d'Eugénie ? Dans quelles circonstances se produisit-elle ? C'est ce qu'une lettre inconnue de Barbey d'Aurevilly à Trébutien nous permettra de faire connaître. La confidence ne laisse subsister aucun doute ; l'auteur du *Dandysme* a été, si je puis dire, le héros de cet évènement, conséquence d'une triple jalousie féminine. Je rappelle que ces faits se placent dans l'automne de 1841, un peu plus de deux ans après la mort de Maurice.

« Madame de X... et *Eugénie* se sont brouillées de jalousie, voilà tout. Il y avait dans le salon de Madame de X..., en 184., *trois* femmes : les *deux* belles-sœurs, Madame A... et Madame *Am*.... (un vrai démon ASTARTÉ celui-là ! qui me recevait étant au lit, avec un képi de velours rouge à gland d'or, sur ses anglaises noires et *niente di più !*) et ces deux belles-sœurs, très liées avec *Eugénie*, la troisième du trio, brisèrent entre elles et brisèrent avec *Eugénie*, qui brisa aussi pour la même raison avec elles, et la Raison fut... quelqu'un qui n'aimait aucune d'elles et qui avait sur toutes les trois l'ascendant *inoui de la plus complète indifférence*. Cette trame d'amitié dont vous verrez les premiers coups de navette dans le paquet de lettres que je vous envoie demain, cette trame, tissée entre trois femmes dont l'*une* avait le génie de l'expression, le génie du Génie ; l'*autre* le génie de la bonté et la *troisième*. la séduction de la Maîtresse du Diable (*je ne suis pas le diable, mais j'ai habité avec lui !*). Cette trame à laquelle travaillaient ces trois femmes qui semblaient fourrer leurs trois têtes sous la même capote, fut déchirée en mille pièces par une triple jalousie, effroyable, et qui se mit à souffler tout à coup comme une trombe, — la foudre tombant d'un ciel bleu ! — Madame de X... (la ....). Du reste, le cahier que vous déchiffrez *in questo momento* vous le laisse bien voir) avait cru aimer notre poëte

qui avait cru l'aimer aussi ; ils se trompaient tous les deux. *Elle* était réservée à un autre sentiment qui, pour elle, a été dix ans d'émotion un peu forte, car c'est une nature d'une opulente étoffe, en fait de sensibilité passionnée. C'est cette affection de dix ans qui commençait lors de la rupture avec *Eugénie*, et c'est cette affection furieuse qui rompit l'amitié prise en défiance de rivalité et de trahison. *Eugénie*, de son côté, cette laide de Génie, qui avait passé trente ans à rêver l'amour, en regardant l'archange Saint Michel de la bannière de son église de village, transportée dans cette serre tropicale des salons de Paris qui ferait éclater les cactus, sentit son cœur fleurir, — pan ! pan ! — comme un aloës, cette fleur qui déchire son bouton avec le bruit d'un coup de carabine, et l'amitié *parfilée* avec la *baronne*, saute du coup ! Enfin cette féline *Am*.... qui faisait patte de velours dans la main de sa belle-sœur et d'*Eugénie* eut un cinquantième caprice pour un homme qui lui paraissait un Christophe Colomb . . . . . , un découvreur de Mondes . . . . . . , ... , ... C'était du moins son rêve ! et ce fut elle qui organisa la bataille (*Bataille de Dames !*) et cela avec des arabesques d'horreurs, compliquées, diaboliques, inouies, que je vous raconterai peut-être un jour, mais quand nous serons face à face, chacun dans notre bergère, en une de ces soirées intimes qui sont les poëmes de mon avenir !

« Les épisodes de ce Roman sont nombreux. Il est joli comme s'il était faux et il est vrai ! Avant la rupture des trois femmes, ON s'était fait probablement des confidences et voilà, *che creio*, les lettres *compromettantes* que vous n'aurez point. A présent vous êtes assez renseigné pour comprendre tout ce qu'*aujourd'hui* je ne vous dis pas. Maintenant, cher ami, faites rentrer la vérité que je vous envoie dans le trou de *votre puits*, et continuez de m'aimer. »

VI. — Documents divers.

21 janvier 1835.

SAINTE-BEUVE A M. DE LA MORVONNAIS.

J'apprends, par un mot de Quemper, l'affreux malheur qui vient de vous frapper, au moment même où un aimable projet allait vous amener vers nous, et, dans la situation où vous êtes, et où, je le sens bien, toutes paroles sont inutiles, je sens le besoin de vous dire combien j'y prends part, et combien j'entre, avec tous vos amis, dans l'excès de votre douleur. C'est dans les moments comme ceux-là surtout qu'on éprouve le désir, la nécessité d'être croyant, pour avoir le droit d'adresser à celui qui souffre les seuls mots qui valent la peine de lui être dits, les promesses d'immortalité et de future rencontre avec les êtres qu'on a perdus, et de présence perpétuelle de leur esprit au milieu de nous.

Mais ces promesses, vous vous les êtes déjà dites, et si elles se sont parfois éteintes en murmure confus dans ce premier orage de votre douleur, elles vous reviendront plus distinctes aux instants plus calmes, et le temps, en n'apaisant rien de ce qui est profond en votre deuil, vous les laissera pourtant de plus en plus écouter.

LETTRE DE CH. MARIE SUR LA MORT DE TRÉBUTIEN

Lycée de Caen, 24 mai 1870.

CHER MONSIEUR GLORIAN,

Je viens vous annoncer une bien triste nouvelle, si personne jusqu'ici n'a pris soin de vous l'apprendre. Notre ami M. Trébutien n'est plus. Une très courte et douloureuse maladie l'a

enlevé dans l'espace de quatre ou cinq jours. Très souffrant déjà depuis le dimanche 15, il vint encore à la Bibliothèque jusqu'au mercredi 18 inclusivement. Le lendemain, il prenait le lit avec une grande faiblesse et des souffrances si vives qu'elles lui arrachaient des cris. Ses jambes enflèrent ; l'une surtout lui causait des douleurs intolérables. Etait-ce la goutte ? N'était-ce pas plutôt la gangrène ? Dimanche, dans l'après-midi, il me permit de monter près de lui. Vous savez, cher Monsieur, quelle était sa demeure : un galetas plutôt qu'une chambre ; une alcove indigente éclairée par un faux-jour. C'était grand'-pitié de le voir dans cet état, et, je ne m'en doutais pas, si près de sa fin.

Malgré ses horribles souffrances, son accueil fut amical et même gracieux. Sa connaissance était entière. Comme sa belle-sœur qui le veillait, lui faisait prendre un bouillon comme on fait à un enfant : « C'est Eugénie, dit-il, faisant manger Maurice malade, comme un bébé. » Personne ne croyait la catastrophe imminente. Cependant le lundi matin, hier, vers trois heures, notre pauvre ami expirait. Dieu aura voulu, dans sa miséricorde, abréger l'épreuve. Un prêtre appelé en toute hâte, a eu le temps à peine de lui donner l'extrême-onction.

L'inhumation aura lieu demain matin à 10 heures. Je ne saurais manquer de donner quelques lignes à cette mémoire dans le prochain numéro de la *Semaine religieuse*. J'aurai l'honneur de vous faire envoyer deux exemplaires. Vous seriez assez bon pour adresser l'un des deux à Madame Gandar, dont j'ignore l'adresse actuelle,

Veuillez, etc. Ch. MARIE.

J'ai écrit à Mlle de Guérin et à Mlle C. Renard (M. Jenna)...

Ploërmel le 28 Novembre 1833

Mon cher ami,

Voici l'histoire de mon chemin. j'ai, comme vous savez, couché vendredi à Dinan. j'y ai rencontré Mr Jean à ma grande satisfaction, car j'espérais recueillir de lui de nouveaux détails, mais il ne savait rien de plus que nous. Du reste je me suis peu entretenu avec lui à cause de ses nombreuses occupations. L'évêque de St Brieuc était venu à Dinan peu de jours auparavant, avait fait en chaire une violente sortie contre Mr Féli et annoncé une circulaire dans le genre de celle de l'évêque de Rennes. Samedi je me suis bravement mis en route à pied pour St Méen où je suis arrivé sans trop de fatigue, et tout chargé de mille roses que j'avais pris sur les bords de mon chemin. à St Méen il y a une majorité absurde et ma-

minorité raisonnable, les lettres de Mr Fo[illegible]
y sont un signe de contradiction. Dim[illegible]
matin, j'ai encore assez compté sur mes
pieds pour achever de me rendre ici, et,
cependant, je m'en suis fort bien tiré.
J'aime assez cette façon d'aller en pie[illegible]
solitaire, surtout lorsque l'on vient d'un [illegible]
charmant et que mille souvenirs vous
accompagnent en voltigeant et murmur[illegible]
autour de vous. Ici nous demeurons tous
unanimes et j'ai [illegible] que ainsi au
milieu d'un concert de félicitations mut[illegible]
[illegible] tout ce qui s'est passé [illegible]
comme partout on [illegible] toutes [illegible]
[illegible] m'avoir demandé [illegible] détruit [illegible]
voudrais laisser de [illegible]
[illegible] place pour d'autres [illegible]
d'un bien [illegible] intéressant, mais dont ma
confiance en votre [illegible] veut que je
fasse part. [illegible] en [illegible]
la lettre attendue de [illegible] n'a [illegible]
[illegible], et il y a quinze jours [illegible]
écrit. Cela veut dire [illegible]
[illegible] et que sans doute [illegible]
ceux de compromettre en [illegible]
leur maison un élève de Mr [illegible]
devenir ? Voici ce que j'ai pensé. Mr [illegible]
m'a témoigné beaucoup d'amitié, il est
[illegible] versé dans le monde, il pourrait [illegible]

d'ailleurs, qui me permit de tenir la place
Paris jusqu'à meilleure fortune. Mr Quimper
et, je crois, j'aurais [illegible] si vous vouliez bien
avoir cette bonté vous pourriez lui écrire à ce
sujet un petit mot qui aurait peut-être la force
[illegible] lui disions avant son départ. Voilà ce que
j'ai pensé en songeant à votre amitié si abond[ante]
aux avances de cœur si touchantes que m'[illegible]
[illegible] Mr Quimper. Mais ce n'est pas tout
encore, et, si votre bonté n'était pas allée au-
devant de ceci, je devrais vraiment dépasser
bornes de la confiance amicale pour tomber
dans l'importunité. Je viendrais donc passer
tout le temps qui s'écoulerait jusqu'à la
réponse de Mr Quimper et [illegible]
[illegible] venue je partirais
[illegible] s'il y avait quelque chose [illegible]
[illegible] ou bien j'irais [illegible] où je devrais
décidément la fortune m'appelait. Mais
votre voyage à Malzieu [illegible] tous vos projets
seront-ils par dérangés? Je vous supplie
me le dire sans détours d'abord, allez
nullement votre [illegible] pas que vous ne
[illegible] pas à cause de moi [illegible]
position: il faut que [illegible]
n'appartiens plus à la congrégation [illegible]
aller qu'à Paris ou [illegible]. J'irais
Paris par l'amitié de Mr Quimper et [illegible]
[illegible] j'y ai, et, puisque vous avez été assez bon
[illegible] m'y inviter, je viens attendre chez vous votre
[illegible] décision [illegible]

arrangement dans vos projets, ne me le cachez,
si tout cela peut aller sans obstacles, je partirai
aussitôt votre réponse reçue. Excusez mon griffonnage,
j'écris en toute hâte et avec un désordre d'i[illegible]
inévitable dans une position si étrange

Monsieur
Monsieur de la Morvonnais
au Val de l'Arguenon près et par Matignon
Côtes-du-Nord
Matignon

Monsieur
Très pressé

Veuillez présenter mes hommages à Mad[illegible]
de la Morvonnais et posez un baiser pour
moi sur le front de votre petite ange M[illegible]
Croyez-moi votre ami le plus dévoué

Mce de Guérin

Je mets sur l'adresse le titre de Maire pour
ainsi peut-être la lettre arrivera plus

VII. — Quelques remarques.

I. — Parmi les amis de Maurice dont nous n'avons pas eu l'occasion d'évoquer les noms, il convient de citer Bourdonnel, Francisque Michel, Philibert de Roquefeuil. Il dut connaître également Pitre-Chevalier et le comte de Beaufort qui s'intéressèrent beaucoup, vers 1843, à la publication des *Œuvres* de Guérin. Il fréquenta le salon de la Renaudière, celui de la baronne de Vaux, celui de Madame Almaury de Maistre, née de Sainte-Marie, et sœur, comme nous l'avons dit, d'un de ses amis. Celle-ci envoya des nouvelles de Guérin à Eugénie, à diverses reprises. La sœur de Maurice séjourna plusieurs fois chez Madame de Maistre, en province et à Paris. Elle lui annonça le prochain mariage de son frère, le 3 août 1838. Grâce à l'intervention de cette personne, un cahier volumineux de vers et de prose d'Eugénie fut communiqué à son illustre parent, Xavier de Maistre, qui apprécia ces œuvres comme annonçant un véritable talent et beaucoup de facilité (Lettre de Xavier de Maistre de mars ou d'avril 1839). Maurice avait composé une pièce de vers à l'occasion du mariage de Mademoiselle de Sainte-Marie, personne d'une haute distinction d'esprit, avec le baron A. de Maistre.

II. — Dans la lettre du 3 août 1838, dont nous venons de faire mention, Eugénie fait allusion à des revers qui venaient de diminuer soudainement la fortune de Mademoiselle de Gervain, la jeune fiancée de Maurice. Il est à remarquer que la famille de notre poète accepta cette perte, qui semble avoir été très élevée, avec une grande générosité d'âme. Caroline de Gervain avait une sœur, mariée à M. Frédéric Dulac. Si l'on veut savoir ce que devint *Caro* après la mort de son mari, il suffira de feuilleter la correspondance d'Eugénie, qui parle souvent de cette « ravissante créature en beauté, en qualités et vertu, Eve charmante, venue d'Orient pour un paradis de

quelques jours... ; cette jeune femme est Indienne, élevée à Calcutta et venue à Paris il y a trois ans » (lettre du 19 juillet 1840). Caro continua d'habiter, jusqu'à son départ pour l'Inde, rue du Cherche-Midi, n° 36. Elle mena, pendant tout ce temps, une vie très digne et très réservée. A en croire Barbey, elle n'avait pas aimé tout d'abord notre poète :

« *Guérin* n'avait pas été tout d'abord aimé de sa femme, ce lotus indien, ce *Bulbul* Blanc dont les rossignols et tous les poètes auraient été amoureux, et *je* LA *fis l'aimer*, en développant dans son cœur d'incroyables jalousies et l'*aimer au point* que ce fut *elle* (une Enfant digne d'être Rosière, si elle n'avait été la Rose) qui le demanda en mariage ! Cela n'était pas trop mal. Mais j'avais alors affaire à un cœur de Vierge, débordant des plus adorables noblesses, et je la voyais tous les jours, et Guérin, comme le soldat de *Fabert,* m'obéit avec la docilité d'un chien aveugle. » (Lettre du 3 août 1853).

III. — D'après un renseignement qui m'est fourni, Taine doit être cité parmi les admirateurs les plus convaincus de Maurice de Guérin. Je me suis abstenu de nommer nos contemporains ; d'après toutes les données que j'ai recueillies, les fervents actuels de Maurice sont légion et comprennent bon nombre des lettrés les plus en vue de notre époque.

IV. — Le cachet de Maurice figurait un flambeau renversé la flamme en bas avec cette devise : *Mare Pigrum* (Virgile).

V. — Il existe une lettre de Guérin à Rivière que Trébutien considérait comme l'une des plus remarquables de Maurice et qu'il regrettait de n'avoir pu publier.

VI. — Au moment où Guérin a été enlevé, il méditait un *Hermaphrodite* : « Qu'est-ce que Gœthe eût pensé de cet homme-là (Guérin) et de son interprétation consubstantielle de la Nature ?... Il parle (Guérin) dans une de mes lettres de sa rage de traiter des sujets insensés et d'un *Hermaphrodite* qu'il a longtemps rêvé, — un poème psychologique, sans doute, comme *le Centaure*. C'était insensé pour un autre que pour lui, mais pour lui c'était raisonnable. Il était lui-même une espèce d'hermaphrodite intellectuel. Son génie n'avait pas de sexe comme le génie de sa sœur. Il n'était jamais mâle, mais il n'était jamais efféminé non plus. C'était quelque

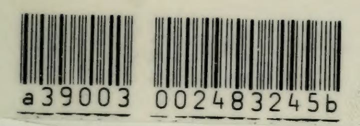
chose de neutre et de sublime, comme l'Ange du catholicisme ou l'Androgyne de Platon. Voilà pourquoi il aimait tant le sexe dans le génie. Comme il arrive toujours, il aimait ce qu'il n'avait pas, et il allait à l'homme intellectuel comme à la femme, parce qu'il avait en même temps, se nouant l'une dans l'autre, les deux Natures que Tirésias n'eut l'une qu'après l'autre... Voilà pourquoi il m'aimait, Moi ! comme talent et esprit avec ma *Fougue de Satyre* de tête et de cœur, et il admirait ma brutale fécondité de parole du haut de sa chaste stérilité de Demi-Dieu et de son isolement rêveur d'Immortel ! Voilà pourquoi il aimait le génie de sa sœur, ce Génie lacté qui lui versait également la chaleur et la lumière ! et qui est plus *humainement* charmant, mais pas plus étonnant que le sien ». (Lettre de B. d'Aurevilly à Trébutien, 20 juillet 1854).

VII. — Le nom de la mère de Maurice est orthographié dans certains textes Fontanilles ; j'ai suivi la forme Fontenilles, qui figure dans les éditions du *Journal* et des *Lettres* d'Eugénie de Guérin.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES ET PLANCHES

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART


a39003 002483245b